PHILIPPE LAPLACE

L'ÎLE AUX CONFINS DU MONDE

SAINT-KILDA À TRAVERS CINQ SIÈCLES DE RÉCITS

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

© Éditions Orbis Tertius, 2021
© Philippe Laplace

Éditions Orbis Tertius, 28, rue du Val de Saône F-21270 BINGES

e-ISBN : 978-2-36783-177-0

Édition originale :
ISBN : 978-2-36783-167-1
ISSN : 2265-0776

Illustration de couverture : George Washington Wilson & Co, « The St Kilda Parliament » (ref. *MS 3792/C7107*), image gracieusement fournie par The University of Aberdeen, The Sir Duncan Rice Library.
© The University of Aberdeen

L'ÎLE AUX CONFINS DU MONDE

SAINT-KILDA À TRAVERS CINQ SIÈCLES DE RÉCITS

Ouvrage publié avec le soutien
du Centre de recherches interdisciplinaires et transculturelles
CRIT (EA 3224),

de l'Université Bourgogne Franche-Comté

L'ÎLE AUX CONFINS DU MONDE

SAINT-KILDA À TRAVERS CINQ SIÈCLES DE RÉCITS

Philippe Laplace

Éditions Orbis Tertius

Tous mes remerciements à Michaël Abecassis et Sophie Loyer pour leur gentillesse et leur indéfectible amitié. J'aimerais aussi remercier le personnel de la bibliothèque Stanislas de la ville de Nancy, pour leur accueil, toujours prévenant et aimable, dans un bel endroit où il fait bon étudier. Un grand merci aussi à toutes et tous les spécialistes de l'Écosse qui, sous une forme ou une autre, ont lu cette monographie et m'ont gratifié de leurs encouragements et conseils : Jean Berton, Nathalie Duclos, Camille Manfredi, Alan Riach, Bernard Sellin. Merci aussi à Helen Goethals pour ses suggestions quant à l'organisation du volume et le traitement du corpus. Les erreurs et maladresses dans cette monographie restent les miennes.

Merci également au Laboratoire CRIT (EA 3224) de l'université de Franche-Comté et à sa directrice, Laurence Dahan-Gaïda, qui ont permis cette publication. Et, bien sûr, toute ma gratitude à Antonella Braida, pour sa patience, son érudition et son soutien ainsi qu'à Anna, pour des raisons très similaires et pour m'avoir initié à Minecraft©.

INTRODUCTION

> Je vais, pour le moment, clore mon journal en reprenant, avec quelques petites digressions, les mots du Dr MacCulloch, c'est-à-dire : où peut-on, si ce n'est à Saint-Kilda, trouver l'Utopie depuis si longtemps recherchée ? Sur quelles terres ne trouve-t-on ni armes, ni argent, ni soucis, ni médicaments, ni politiques ou impôts ? Ces terres, ce sont celles de l'île de Saint-Kilda. […] Il se peut bien que le natif de Saint-Kilda, homme comblé, refuse de changer sa situation : il dort paisiblement, travaille peu et ses occupations sont ses divertissements. Il n'a pas de gouvernement, ne sent pas le poids des lois sur les épaules, ne prend pas de médicament, ignore la politique, ne voit pas la couleur de l'argent et n'entend pas les clameurs de la guerre. Son pays est sa ville ; sa ville est sa communauté ; il a la liberté de penser et d'agir ; son royaume, ainsi que le monde entier, sont ses égaux. Son climat est tempéré et son île est verte et l'étranger, qui risque de le corrompre, en évite les rives. Si le bonheur ne réside pas sur Saint-Kilda, où peut-il bien se trouver[1] ?

Cette monographie n'est pas un ajout de plus à propos de l'histoire de Saint-Kilda, archipel britannique connu seulement des spécialistes, des curieux et des touristes en mal de nostalgie. Son ambition n'est pas de grossir une longue liste d'ouvrages concernant ces îles et les relations, parfois tumultueuses et souvent dédaigneuses, que le reste de la Grande-Bretagne entretint avec

1. Lachlan Maclean, *Sketches on the Island of St Kilda*, Glasgow, McPhun, 1838. Cité par Francis Thompson, *St Kilda and Other Hebridean Outliers,* New edition, Londres, David & Charles, 1988, p. 111-112. Toutes les traductions de l'anglais au français, sauf lorsqu'indiqué, sont les miennes.

elles. L'histoire et les traditions de Saint-Kilda ont en effet engendré une pléthore de publications en anglais, sans comparaison avec la taille de l'archipel ou le nombre d'habitants qui y vécurent. Plus de sept cents ouvrages ou articles furent recensées depuis la fin du XVIIe siècle, chiffre qui semble maintenant largement dépassé[1]. Il n'y en a cependant, pour l'instant, que très peu en français et aucun, que cela soit en anglais ou en français, qui examine les représentations de cet archipel faites par le biais de récits de voyage ou de fiction. Cette monographie a pour ambition de combler ce manque et d'explorer l'étrange fascination que ces îlots, battus par les tempêtes de l'Atlantique et soumis au rude climat écossais, ont exercée. Elle s'attache plus précisément à étudier la façon dont l'archipel de Saint-Kilda a été décrit et comment la vie sur la seule île habitée de l'archipel fut mise en scène à travers les âges par des écrivains voyageurs, des romanciers, des dramaturges et des poètes. Nous verrons alors la naissance de ce que je nomme, en reprenant et en adaptant le terme créé par J. R. R. Tolkien et utilisé par Pierre Brunel[2], la mythopoétique de Saint-Kilda (ou mythopoeïa), c'est-à-dire comment des allochtones représentèrent l'archipel et ses habitants en y important leurs conceptions et en y projetant leur désir de trouver un lieu utopique. Notons d'ailleurs tout de suite que cette mythopoétique de Saint-Kilda est en bien des points similaires à ce que firent les poètes et romanciers de la fin du XIXe siècle que l'on range dans la catégorie du Crépuscule celtique : une description d'un lieu basée sur des considérations purement esthétiques et qui porte un regard mélancolique sur un passé disparu.

Les îles ont bien entendu, de tout temps, occupé une place particulière dans la culture universelle et dans l'imaginaire collectif. Riches en portée symbolique, elles ont, depuis l'Antiquité,

1. Chiffre donné par Harry McGrath, dans la préface du journal d'un îlien, rare témoignage d'une personne qui naquit et grandit à Saint-Kilda avant d'émigrer au Canada : Donald John Gillies, *The Truth about St Kilda. An Islander's Memoir*. Edited by John Randall, Édimbourg, John Donald, 2010, p. 13.

2. Pierre Brunel, *Mythopoétique des genres*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.

abondemment prêtées leurs rives à des œuvres littéraires, à la peinture ou au cinéma. Associées au paradis dans la mythologie celtique grâce à Tir-nan-Og ; aux voyages, pour Ulysse ou les expéditions vers Ultima Thule dans l'antiquité ; à l'utopie, grâce à Thomas More, au Purgatoire par Dante ou à d'angoissantes rencontres mystérieuses dans les œuvres de Jonathan Swift ou de H. G. Wells, c'est indéniablement l'inattendu qui semble être le résultat de ces découvertes. À ces motifs de traversée et de voyage pour parvenir à l'île, ce sont sans doute les topos de la recherche et de l'exploration qui sont les plus prépondérants et qui ont encore cours de nos jours. Les îles, lieux de la transformation, ont, en tout cas en Écosse, toujours exercé une fascination particulière liée à une épiphanie, même au XXe et XXIe siècles[1]. Outre ce prégnant symbolisme insulaire, le mythe qui entoure l'archipel de Saint-Kilda réside dans son écriture même et dans le récit qui en a été fait, depuis les premiers écrits connus, en particulier celui de Martin en 1698, jusqu'à ceux qui nous sont contemporains. Un des premiers écrivains voyageurs, au milieu du XVIIIe siècle, dans un ouvrage qui fut traduit en français dix-huit ans plus tard, s'enthousiasma par exemple ainsi pour les Saint-Kildiens :

> Nés philosophes, ils ont le sens assez droit pour renfermer leur ambition dans les bornes prescrites par la nature, si de ne rien désirer est le plus grand art, & la vertu la plus sure pour rendre les hommes heureux, & les maintenir dans cet état, c'est chez ce peuple qu'on doit trouver le bonheur, ou l'on ne peut en jouir nulle part. Il ne souhaite, ni or, ni argent, ni des maisons superbes, ni de riches emmeublements, ni le luxe fantastique des habillements fastueux […] ; il ne se soucie point d'augmenter sa fortune en mettant en usage pour y parvenir les moyens les plus vils : l'avarice, la fraude, les exactions & la bassesse, sont des passions que la providence bienfaisante lui laisse ignorer : il n'aspire qu'après le bonheur humble & simple d'habiter de paisibles cabanes, d'avoir du pain & des oiseaux sauvages pour se nourrir ; de petits troupeaux, des

1. Philippe Laplace, « Le pôle de l'imaginaire de la mer et la quête d'identité chez Neil M. Gunn », *Études écossaises*, 8, 2002, p. 39-52. Voir aussi : Camille Manfredi, « La septième solitude », *Études écossaises*, 11, 2008, p. 115-125.

> lignes pour pêcher & des cordes pour aller à la chasse, sont les uniques richesses, les honneurs et les avantages après lesquels il aspire[1].

Ces lignes, écrites par le révérend Kenneth Macaulay, pasteur sur l'île d'Harris, reprennent l'admiration et le respect que formulèrent les toutes premières descriptions des habitants faites quelque trois générations avant. Les écrits de Macaulay exercèrent d'autant plus d'autorité qu'elles venaient d'un homme d'église ayant prêché sur Saint-Kilda où il avait été envoyé comme missionnaire par le « *Scottish Society for the Propagation of the Christian Knowledge* » ou SSPCK. Cet ouvrage participa à renforcer la mythopoétique alors naissante car, comme dans beaucoup de publications postérieures, Macaulay laisse parfois libre cours à son imagination et à son exaltation lorsqu'il décrit l'île et ses habitants.

L'archipel a été, et l'est sans doute encore, un signifiant dans la culture populaire britannique ; mais le paradigme a évolué au fil du temps, engendrant des interprétations anthropologiques, philosophiques ou scientifiques qui transformèrent les relations que les îliens entretenaient avec les gens venant les observer ou les étudier. Les premiers écrivains voyageurs évoquèrent et représentèrent d'abord un âge d'or perdu de l'humanité, puis cet aspect idéaliste se mélangea à des conceptions scientifiques au cours du XIXe siècle. Les naturalistes, géologues et ornithologues y découvrirent un terrain de jeu idéal pour leurs recherches scientifiques et la taxonomie. Mais l'étude du monde vivant et de l'environnement déboucha aussi sur des perspectives anthopologiques. Du XIXe siècle jusqu'à l'évacuation de 1930, autre moment clé de la mythopétique de Saint-Kilda, on constate l'émergence de préjugés

1. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda*. Traduit de l'anglais par Marie-Geneviève Thiroux d'Arconville, Paris, Knapen & fils, 1782, p. 331-332. Il convient de noter que ce livre fut un des rares récits de voyage traduits en français et c'est cette traduction que j'utiliserai pour cet ouvrage. Pour le passage original, voir : Kenneth Macaulay, *The History of St Kilda*, *containing a Description of this Remarkable Island; the Manners and Customs of the Inhabitants; the Religious and Pagan Antiquities there found; With many other curious and interesting Particulars*, Londres, T. Becket & P.A. de Hondt, 1764, p. 274-275.

sur ces communautés en marge ainsi que la nécessité de les faire rentrer dans une société soit-disant plus civilisée. Après la Seconde Guerre mondiale et la consolidation de théories ethnographiques, l'archipel de Saint-Kilda, sa population et son histoire devinrent le signifiant d'une oppression imposée par un pouvoir colonisateur sur des sociétés périphériques

Les spécificités géomorphologiques des îles qui composent Saint-Kilda, les particularités et les traditions des habitants, l'histoire de ces communautés et des voyageurs qui y ont séjourné sont centrales aux représentations fictionnelles et à la construction de cette mythopoétique. Ce sont ces spécificités qui ont, après tout, fourni le matériau et le terreau à partir desquels l'imaginaire de Saint-Kilda s'est développé. Mais c'est le procédé de description, plutôt que la réalité physique ou historique de ces îles, qui sera central à mon étude. Une des particularités que j'espère démontrer dans cet ouvrage, et qui s'inscrit dans la conception d'une mythopoétique, est comment ces îles ont été imaginées par des écrivains ou cinéastes à partir de données factuelles, ou de simples commentaires laissés par des écrivains voyageurs à des époques parfois reculées. Les habitants de Saint-Kilda peuvent en effet être considérés comme des égarés de l'histoire : aucun d'entre eux n'a rédigé un quelconque ouvrage ou article évoquant l'histoire de sa communauté ou les différents soubresauts historiques qu'ils connurent. Seuls sont disponibles quelques témoignages autobiographiques, récoltés çà et là, ou publiés sous forme d'articles ou de journal intime. L'archipel et ses habitants ne furent étudiés sous une loupe pseudo-scientifique qu'à partir du XIXe siècle. Ces communautés furent aussi laissées pour compte par les gouvernements britanniques qui ne considérèrent jamais l'archipel comme un lieu qu'il fallait aider ou soutenir. En témoigne, par exemple, un commentaire sarcastique laissé en 1878 par un écrivain voyageur de retour de Saint-Kilda : « Ils [les habitants de Saint-Kilda] sont trop pauvres et ont la peau trop blanche pour être jugés digne d'attention[1] ».

1. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*. Second edition, corrected and enlarged, with illustrations, etched on copper, by the author, Édimbourg,

L'archipel a néanmoins attiré les curieux. Certains des premiers visiteurs risquèrent leur vie sur les eaux tempétueuses situées à l'ouest des Hébrides ; ils passèrent plusieurs mois, voire des années, en compagnie d'Hirtiens avant de rédiger leurs récits. La traversée en bateau pour rejoindre Saint-Kilda a souvent été décrite de façon violente et parfois terrifiante par les écrivains voyageurs. Tel un rite de passage, une obole dont doivent s'acquitter les intrépides visiteurs, Saint-Kilda ne laisse personne s'approcher de ses côtes si facilement. Kenneth Macaulay décrit ainsi son arrivée sur Hirta :

> Comme le vent souffloit dans la baie avec la plus grande fureur, & que les vagues brisoient avec une extrême violence contre le rocher que je viens de décrire, il fut impossible de tenter le débarquement. Presque réduits à la dernière extrêmité, nous mimes à l'ancre [sic] devant la *Selle*, & fimes les derniers efforts, pendant plus de cinq heures, pour nous tenir fermes en cet endroit, quoique dans la situation la plus déplorable, mouillés, tremblants de froid & dans la crainte terrible d'être engloutis à chaque moment[1].

Certains écrivains n'hésitent pas non plus à convoquer diables et bêtes maléfiques dans une ambiance chtonienne pour faire part de ces sentiments. L'archipel de Saint-Kilda n'appartient pas au monde que l'on a quitté quelques heures auparavant, et le lecteur est en droit de savoir que les risques encourus sont extrêmes. D'autres, en revanche, écrivirent des récits de voyage sans avoir quitté leurs récifs natals et se contentèrent de puiser des descriptions et des anecdotes déjà publiées. Il conviendra tout au long de cet ouvrage de garder en mémoire que le récit de voyage est parfois un assemblage indéfinissable, où se mélanges observation, contrefaçon et imagination. Cette mince frontière entre faits et fiction avait déjà été mise en évidence dans *L'Encyclopédie*. On peut par exemple y lire, pour l'entrée « Voyageurs » :

MacLachlan & Stewart, 1878, p. 56.

1. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 11 [*The History of St Kilda, op. cit.*, p. 12-13].

> Celui qui fait des voyages par divers motifs, & qui, quelquefois en donne des relations ; mais c'est en cela que d'ordinaire les *voyageurs* usent de peu de fidélité. Ils ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues, celles qu'ils pouvoient voir ; & pour ne pas laisser le récit de leurs voyages imparfait, ils rapportent ce qu'ils ont lu dans les auteurs, parce qu'ils sont premierement trompés, de même qu'ils trompent leurs lecteurs ensuite. […] Il y a bien peu de relations auxquelles on ne puisse appliquer ce que Strabon disoit de celles de Ménélas : je vois bien que tout homme qui décrit ses voyages est un menteur[1].

Les célèbres photographies d'Hirtiens prises dans les années 1880 et 1890 contribuèrent à un vif regain d'intérêt ; elles apportèrent également une autre dimension, renforçant une curiosité malsaine à travers le support argentique. Ces photographies remplacèrent les croquis et esquisses qui parsemaient les récits de voyage antérieurs et donnèrent aux descriptions un non-négligeable cachet d'authenticité. Les études naturalistes, botaniques et zoologiques y trouvèrent aussi un terrain fertile à la fin du XIXe et au début du XXe siècles. Îles préservées de la pollution et de tous les ravages de la Révolution industrielle, les scientifiques ou les amateurs pouvaient encore y faire des découvertes et se replonger dans un habitat encore stérile et caractérisé par l'isolement. Les quelques films et les documentaires qui traitèrent de ce sujet durant l'Entre-deux-guerres donnèrent ensuite un nouveau souffle aux études consacrées à Saint-Kilda en faisant ressortir l'aspect tragique de l'existence menée par les habitants, puis en montrant les traumatismes causés par l'évacuation de l'île en 1930. L'engouement pour les recherches archéologiques puis anthropologiques sur les peuples oubliés qui s'empara des milieux universitaires dans les années 1960, ainsi que la vogue des études de microhistoire à partir des années 1970, renforcèrent l'intérêt pour l'archipel. Cette fascination pour l'étude d'un monde unique et préservé situé dans

1. *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, tome 17, 1775, p. 477. <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/page/v17-p487/> [consulté le 12/12/2020]. Voir aussi : Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 95-113.

les eaux territoriales britanniques apporta une dimension scientifique à ces écrits. Le nombre de publications ou de recherches liées à Saint-Kilda donna lieu à ce que l'archéologue Andrew Fleming baptisa « *Hirtophilia*[1] ». Il convient en effet de faire le tri parmi toute cette littérature scientifique et, parfois, pseudo-scientifique. On découvre certes des ouvrages très recherchés, documentés et qui émanent d'historiens ou d'anthropologues ayant pignon sur rue. Mais on trouve également d'autres écrits, parfois plus ou moins farfelus ou qui avancent des hypothèses contestables d'un point de vue historique ou scientifique. Cette dernière catégorie d'ouvrages reprend, réécrit et reformule, sous d'autres atours dont la plupart sont dénués de scientificité, les trames populaires, historiques ou sociales déjà connues et entretiennent ainsi la mythopoétique de l'archipel.

Cette monographie est divisée en deux parties. Nous verrons tout d'abord comment la littérature de voyage, foisonnante pour Saint-Kilda, rend compte de l'archipel et de ses habitants et contribue à mettre en place une vision mythique. Il s'agit ici de confronter les récits de voyage à l'histoire de l'archipel, en tout cas ce qui en est connu. Il est toutefois indispensable de donner quelques éléments de la typologie, de l'histoire et de la géographie de Saint-Kilda avant de retracer l'histoire des différentes visites sur l'île et des descriptions qui en furent faites. La seconde partie de la monographie est consacrée à des représentations littéraires de l'île et de ses habitants aux XXe et XXIe siècles afin de voir quel est l'impact de la mythopoétique sur la création d'une hétérotopie saint-kildienne.

1. Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World: Tales of an Iconic Island*, Macclesfield, Windgather Press, 2005, p. 5.

Première partie

L'HISTOIRE DE SAINT-KILDA ET LES RÉCITS DE VOYAGES

Chapitre 1
Présentation de l'archipel de Saint-Kilda

> Les sombres précipices qui surgissaient de chaque côté dans la brume se perdaient dans les denses nuages qui les recouvraient, telles des colonnes étayant un effrayant toit menaçant de s'écrouler sur nous, les colonnes mêmes propageant une similaire épouvante. Entre Saint-Kilda et Boreray s'ouvrait une brèche déchaînée qui, de façon graduelle, devint moins lugubre et fit alors apparaître deux longues lignes de nuages qui s'étiraient, tel un majestueux vestibule menant à des salles seulement propices à des êtres pouvant soulever des montagnes. Et ainsi nous errâmes autour de ces colonnes qui semblaient soutenir le sinistre toit. La vision n'aurait pas pu être plus épouvantable si cela avait été un pays de démons et, si nous n'en avions jamais entendu parler avant, nous aurions dit que les êtres qui y habitaient devaient être des monstres[1].

1. Localisation et description de l'archipel

Il est d'abord nécessaire de résoudre une confusion assez courante depuis les premiers récits de voyage et que l'on retrouve jusque dans la littérature scientifique contemporaine : Saint-Kilda est en effet souvent qualifiée, reconnue et désignée en tant qu'île. Mais il s'agit, en fait, du nom donné à un archipel, situé à environ soixante-six kilomètres à l'ouest de l'île d'Uist, dans les Hébrides extérieures. C'est cette appellation que j'ai retenue dans cet ouvrage. Cet archipel se compose de quatre îles, dont la plus célèbre, et la seule à avoir été occupée de façon permanente jusqu'au 29 août 1930, se nomme Hirta. Il s'agit de nos jours de l'orthographe la plus communément utilisée en anglais pour désigner cette île (on trouve parfois Hirte ou Hiert), la plus grande

1. Robert Angus Smith, « A visit to St Kilda in 1873 », *Good Words for 1875*. Cité *in* Derek Cooper, *Road to the Isles. Travellers in the Hebrides 1770-1914*, Londres, Macmillan, 1980, p. 155.

de l'archipel. Les autres îles qui le composent, Boreray, Dùn et Soay ne furent jamais des lieux de résidence de longue durée : ils servirent plutôt aux habitants d'Hirta pour faire paître leurs troupeaux ou pour y chasser les oiseaux qui y nichaient. Même si les vestiges d'un fort furent découverts sur Dùn, preuve que l'archipel avait été le théâtre de conflits armés ou représentait un point stratégique pour les navigateurs, et même si des mythes celtes parlent de ce fort comme ayant été construit par une tribu irlandaise, les Fir Bolg, rien ne prouve que Dùn n'ait servi de lieu de résidence. Des vestiges peuvent être trouvés sur Boreray, avec, parmi eux, la « Stallir house », longuement décrite dans les premiers récits de voyage et qui fut habitée, selon les légendes locales, par un ermite ; mais, là aussi, aucun autre vestige ne permet d'identifier cette île comme lieu de résidence à long terme. Parmi les terres émergées qui composent l'archipel, on trouve aussi, à proximité de certaines de ces îles, des éperons rocheux dus à l'érosion marine comme, par exemple, Stac an Armin, Stac Lee ou Stac Levenish ; ces stacs apparaissent parfois dans des légendes saint-kildiennes, dans des épisodes exaltant la bravoure de certains habitants ou dans des œuvres littéraires. Même si certains furent effectivement habités pendant quelques mois, il ne s'agissait pas, là non plus, de lieux de résidence permanente.

2. Étymologies

L'étymologie du nom de ces îles et de l'archipel n'a jamais été arrêtée de façon définitive. Plusieurs pistes, soit gaéliques soit scandinaves, furent tour à tour avancées par des écrivains voyageurs, par des historiens et maintenant par des linguistes.

Le tout premier écrivain voyageur qui laissa un des ouvrages descriptifs les plus importants et les plus complets sur l'île, Martin Martin, indique à la fin du XVIIe siècle que St Kilder est la dénomination consignée sur une carte hollandaise établie en 1663, ce nom étant, selon lui, l'éponyme d'un puits se trouvant sur l'ile[1].

1. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda, the Remotest of all the Hebrides or Western Isles of Scotland. With a history of the island, natural, moral, and topographical. Wherein is an account of their customs, religion, fish, fowl, &c…*,

Alexander Buchan, pasteur de l'Église d'Écosse qui fut envoyé sur Hirta avec pour mission l'évangélisation des îliens, fait, quelques années après, aussi référence à un dénommé Kilder qui aurait laissé son nom à l'archipel[1]. Cette séduisante piste fut reprise par de nombreux voyageurs, ainsi qu'étoffée par des considérations étymologiques : le terme *kelda*, qui signifie *puits* en ancien norvégien, est phonétiquement proche de l'adjectif *kalda*, dont le sens est *froid*.

Kenneth Macaulay, une soixantaine d'années après Martin, cite quant à lui Bede pour parvenir à résoudre l'énigme du nom de l'archipel. Mais il commet cependant une erreur de lecture de ses sources, puisqu'il indique que le nom Saint-Kilda est celui d'une femme consacrée après avoir fondé l'abbaye de Whitley dans le nord-est de l'Angleterre. Elle aurait eu, entre autres, la faculté de métamorphoser des serpents en pierre. Macaulay émet cependant, ironiquement, un doute sur sa propre assomption : comment le nom de cette personne a-t-il pu exercer une quelconque influence sur la toponymie d'un archipel situé aussi loin de Whitley[2] ? Il convient, bien sûr, de noter l'erreur de Macaulay : Bede parle en effet de l'abbaye de Whitby et Sainte-Hilda[3].

Londres, D. Brown and T. Goodwin, 1698, p. 11 et *ibid*., p. 16. Il existe une édition plus récente de l'ouvrage de Martin : *Martin Martin, A Description of the Western Islands of Scotland Circa 1695* and *A Late Voyage to St Kilda, Martin Martin. Description of the Occidental i.e. Western Isles of Scotland, Donald Monro*. Introductions by Charles W. J. Withers & R. W. Munro, Édimbourg, Birlinn, 2002. Néanmoins aucune précision n'est donnée sur l'édition du livre de Martin sur laquelle elle est basée et elle est parfois inconsistante (orthographe et syntaxe) avec celle de 1698.

1. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda, the Most remote Western Isle of Scotland. Giving an account of its situation, extent, soil, product, bay, and adjacent islands or rocks*…, Édimbourg, Thomas Lumsden & John Robertson, 1752, p. 3.

2. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit*., p. 117 [—, *The History of St Kilda op. cit*., p. 102-103].

3. Bede le Vénérable, *Histoire écclésiastique du peuple anglais*. Tome I « Conquête et conversion ». Traduction, présentation et notes par Olivier Szerwiniack *et al*., Paris, Les Belles Lettres, 1999, p. 177-188. Voir plus particulièrement *ibid*., p. 179 où Bede écrit : « Ladite fille [Elflède] du roi Oswy qui devait être consacrée à Dieu entra dans le monastère appelé *Heruteu* [Hartlepool], c'est-à-dire Île du Cerf, alors dirigée par l'abesse Hilda [Hilda (614-680) […] Après

Une autre piste plus récente, qui reprend en quelque sorte une hypothèse de Martin, évoque des erreurs commises lorsque des cartes maritimes furent recopiées au XVIe siècle[1]. Parmi les autres suppositions, notons aussi des dérivations phonétiques à partir du nom de la principale île de cet archipel, l'île d'Hirta. Martin indique par exemple que les autochtones, qui ne parlaient à l'époque que gaélique, zézayaient et adoptaient une prononciation particulière. Le nom a pu être compris différemment par les premiers visiteurs.

Il s'agit peut-être ici d'une explication plus cohérente, car le terme Hirta apparaît bien avant celui de Saint-Kilda dans l'histoire et dans la littérature. Ce sont en effet des sagas islandaises qui parlent d'Hirta pour la toute première fois lorsqu'elles décrivent le voyage de l'évêque islandais Guðmundr Arason en 1202 en direction de la Norvège. Pris par des tempêtes, son équipage décida de longer les côtes des Hébrides. Puis ils préférèrent se réfugier dans l'archipel de Saint-Kilda avant de reprendre leur navigation. Cet épisode est évoqué dans « La saga des évêques » en 1212, et le nom de l'île y est donné comme Hirtir[2]. Les premiers grands chroniqueurs écossais, John of Fordun au XIVe siècle et Walter Bower au XVe siècle, font rapidement allusion à l'île, et donnent déjà à sa position géographique un aspect mythique appelé à persister encore jusqu'à nos jours. Hirta est, selon eux, située au bout du monde connu : « L'île de Hirte, que l'on sait être au nord-ouest de la marge du monde au-delà de laquelle ne se trouve aucune terre

avoir été abbesse dans le couvent d'Hartlepool, elle fonda le fameux monastère mixte de Whitby, *ibid*. p. 273] ». On ne peut s'empêcher de remarquer les liens onomastiques et métonymiques entre Heruteu et Hirte, l'île du Cerf (voir *infra*, p. 22) ; et, bien sûr, entre Hilda et Kilda, qui menèrent Kenneth Macaulay à confondre ces endroits.

1. John Watson, *The History of the Celtic Place Names of Scotland*, (1926), Édimbourg, Birlinn, 2011. Ainsi que : A. B. Taylor, « The name 'St Kilda' », *Scottish Studies*, 13, Part II, 1969, p. 145-158.

2. Mary Harman, *An Isle Called Hirte. A History and Culture of St Kilda to 1930*, Waternish, Maclean Press, 1997, p. 71. Voir aussi : Richard Coates, *The Place-Names of St Kilda. Nomina Hirtensia*, Lampeter, Edwin Mellen Press, 1990, p. 27.

[…] », un passage en latin où, dans la traduction anglaise, c'est cependant le nom de l'archipel, plus célèbre et identifiable, qui fut utilisé[1]. Ces notions d'éloignement et de bordure ont été reprises maintes fois pour décrire la position géographique de cet archipel des Hébrides. Le metteur-en-scène Michael Powell se servit, par exemple, de l'expression de Bower pour le titre du film qu'il réalisa en 1937 et qui retrace l'évacuation d'Hirta[2]. Plusieurs ouvrages utilisèrent aussi dans leurs titres cette image prégnante d'une île périphérique et dangereusement située au bord de l'abysse[3].

L'étymologie d'Hirta donna aussi lieu à une multitude d'hypothèses. Pour le philosophe écossais du XVIe siècle, et premier principal de l'université d'Aberdeen, Hector Boece, ce nom était un dérivé de *Hierth* qu'il donnait comme signifiant « *mouton* » en vieux gaélique. Buchan, près de deux siècles plus tard, fit remonter ce nom au gaélique irlandais *Ier* qui signifiait « *ouest* », une explication étymologique également partagée par le révérend Neil Mackenzie au XIXe siècle. Une autre piste fut la proximité

1. *Scottishronicon*, by Walter Bower in Latin and English, vol. I, Edited by John and Winifred MacQueen, Aberdeen, AUP, 1993, p. 14 (pour l'original en latin) et *ibid.*, p. 15 (pour la traduction en anglais). Pour John of Fordoun : John of Fordun's *Chronicle of the Scottish Nation*. Translated from the Latin text by Felix J. H. Skene. Edited by William F. Skene, Édimbourg, Edmonston & Douglas, 1872, p. 40.

2. Michael Powell, « The Edge of the World », 1937 (Joe Rock Production). À noter la très maladroite traduction qui fut choisie pour la version française : « À l'angle du monde ». Powell publia un livre (originellement en 1938) sur son expérience cinématographique intitulé : *Edge of the World: The Making of a Film*, Londres, Faber & Faber, 1990. Il décida de revisiter les lieux du tournage en 1978 et réalisa un documentaire intitulé « Return to the Edge of the World ». Voir le chapitre consacré aux représentations cinématographiques de Saint-Kilda.

3. On peut, par exemple, trouver : Charles Maclean, *Island on the Edge of the World: the Story of Saint Kilda*, (1972), Édimbourg, Canongate, 1977. *Outmaist* est un terme utilisé par Boece pour décrire la position d'Hirta et repris, par exemple, par : Angela Gannon & George Geddes, *St Kilda. The Last and Outmost Isle*. Edited by Jill Harden and Adam Welfare, Édimbourg, Historic Environment Scotland, 2015. Voir : Hector Boece, *The History and Chronicles of Scotland*, written in Latin by Hector Boece and translated by John Bellenden, vol. I, Édimbourg, Tait, 1821, p. XLVII.

avec un mot gaélique signifiant « *mort* », hypothèse qui est toutefois maintenant rejetée[1]. Pour Macaulay, le nom Hirta dérivait quant à lui du scandinave « *Hert* » qui désignait la « *terre* » ; car c'est en effet ce terme que les navigateurs scandinaves criaient en apercevant les côtes de ces îles. C'est en tout cas une source étymologique scandinave, bien qu'avec des explications moins pittoresques que celles de Macaulay, qui est retenue comme étant la plus probable par de nombreux étymologistes : Hirta viendrait de *Hirtir* qui signifiait « *les cerfs* ». Ce nom émanerait de la vue que découvraient les navigateurs en s'approchant de l'île : la forme des falaises, les éperons marins et les aspérités d'Hirta s'élevant comme des bois à l'horizon[2].

On est bien évidemment en droit de se demander pourquoi les anciens Hirtiens ne furent pas consultés dans toutes ces discussions étymologiques. La raison pour expliquer ce silence est singulière et séduisante : Mary Harman signale en effet qu'ils appelaient leur île natale « le pays » en gaélique et que les différentes îles de l'archipel étaient évoquées selon leurs positions géographiques : l'île de Boreray était par exemple nommée « le pays du nord ». Cette explication est également rapportée par Martin dans un second récit de voyage qu'il écrivit postérieurement à sa visite à Saint-Kilda[3] ainsi que confirmée dans des manuscrits[4].

3. Préhistoire et histoire

Des chantiers archéologiques ont démontré que l'île d'Hirta a été habitée dès le néolithique. Le révérend Neil Mackenzie a, dans les années 1830, évoqué dans son journal la présence de vestiges funéraires et d'ossements. Mais il a également signalé que les

1. Voir *infra*, p. 211. Voir aussi : Richard Coates, *The Place-Names of St Kilda*, *op. cit.*, p. 46.
2. Richard Coates, *The Place-Names of St Kilda*, *op. cit.*, p. 44-49 et, plus particulièrement, p. 49.
3. Martin Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland. Containing a full account of their situation, extent, soils, product, harbours, bays, tides, anchoring places, and fisheries*…, Londres, Andrew Bell, 1703, p. 290-291.
4. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 42.

autochtones s'étaient souvent débarrassés de ces vestiges ou qu'ils les avaient réutilisés pour consolider leurs édifices, les matériaux et les outils étant précieux sur une petite île où le bois manquait cruellement[1]. Plusieurs traces de civilisations et plusieurs époques furent mélangées, compliquant ainsi toute datation. Notons également la négligence et l'absence de considération de la part des allochtones : comme le fait remarquer l'archéologue Andrew Fleming, la militarisation de l'île en 1957 entraîna l'utilisation de roches provenant d'une ancienne carrière[2]. Celles-ci auraient pu se révéler fructueuses pour obtenir des détails quant à la fabrication d'outils au néolithique ou sur le mode de vie des premiers habitants. Les dernières générations d'autochtones succombèrent aussi à une vogue commerciale à partir de la seconde moitié du XIXe siècle : certains des objets qui constituaient le patrimoine de l'île furent vendus en tant que bibelots aux hordes de touristes venus admirer l'archipel et constater l'exotisme des îliens et de leur mode de vie[3].

Parmi les événements majeurs qui transformèrent l'archipel, on doit bien évidemment considérer le débarquement de tribus celtes. Les connaissances sur ces invasions sont cependant éparses. Mis à part des éléments légendaires concernant une tribu nommée les Fir Bolg, peu de récits sur ces époques apparaissent dans la culture locale. L'arrivée du christianisme fut un autre événement marquant pour l'île et ses habitants. Même si aucun détail ne permet d'établir une chronologie précise, la construction de chapelles en est le témoignage le plus saillant. Martin dénombre trois lieux de culte dans son récit et mentionne un ermite ayant habité sur l'île de Boreray. Bien que les premiers écrivains voyageurs évoquent des pratiques païennes, il n'y a néanmoins aucun doute que la structure de la société hirtienne était déjà depuis longtemps conforme

1. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843.* Edited by his son the Rev. J. B. MacKenzie, Minister at Kenmore, Aberfeldy, 1911, p. 105.

2. Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World*, *op. cit.*, p. 42-43.

3. Richard Kearton, « The strange life of lone St Kilda », *World Wide Magazine*, 1898, p. 76 ainsi que : Alasdair Alpin MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda…* With fifty-two illustrations, Londres, Cassell & Co, 1931, p. 49.

aux prescriptions religieuses. Les écrivains voyageurs précisent tous que les îliens étaient pratiquants. Les enfants étaient baptisés, même si, dans la toute première description de Saint-Kilda en 1549, le vicaire Donald Monro – qui ne se rendit toutefois pas sur l'île – avoue qu'en l'absence d'une autorité religieuse ce sont les îliens qui officient eux-mêmes[1]. Des mariages étaient aussi célébrés, mais il fallait que les promis attendissent la venue d'un homme d'église, lorsque celui-ci ne résidait pas sur l'île ; des rituels d'enterrements chrétiens étaient accomplis, même en l'absence d'un prêtre ou d'un pasteur. Les pratiques druidiques furent, en tout cas au départ, subtilement délayées dans la religion : Martin décrit par exemple les autochtones comme des chrétiens, mais il n'hésite pas à confier également : « Ils ont pour idée que les esprits sont incarnés, ils les imaginent dans des rochers, des collines et dans tout endroit qu'ils désignent inopinément[2] ». Il ne fait aucun doute que les îliens avaient été convertis depuis aussi longtemps que les autres communautés gaéliques des Hébrides extérieures. Leurs croyances animistes restèrent cependant vivaces pendant longtemps à Saint-Kilda : les pasteurs presbytériens rigoristes du XIXe siècle condamnaient encore vigoureusement la persistance de ces traditions.

À l'instar de l'Irlande et de toute la côte ouest de la Grande-Bretagne, le troisième événement majeur après l'arrivée des Celtes et la venue du christianisme furent les invasions vikings au cours du IXe et du Xe siècles. Ces incursions n'épargnèrent en effet pas l'archipel, bien que les archéologues reconnaissent que la portée exacte de l'influence scandinave reste toujours difficile à évaluer. Saint-Kilda ne servit sans doute que de base de ravitaillement lors d'attaques vikings le long des côtes irlandaises ou dans les îles Hébrides. Même si des fouilles permirent de mettre au jour des tombes vikings sur Hirta, leur nombre limité ne laisse pas penser à une tentative de colonisation durable. Mais, comme dans les

1. Donald Monro, *Description of the Western Isles of Scotland, Called Hybrides; by Mr Donald Monro, High Dean of the Isles who travelled through the most of them in the year 1549…*, Édimbourg, William Auld, 1774.

2. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 83.

Hébrides extérieures, les Vikings laissèrent en revanche des traces dans la toponymie de l'archipel et dans l'étymologie de la langue gaélique parlée par les îliens.

4. Les « Bons sauvages »

Parmi tous les éléments de la mythopoétique saint-kildienne, celui des « Bons sauvages » est sans doute le plus prégnant. Montaigne est le premier à avoir formulé dans ses *Essais* le concept d'une bonté originelle de l'humanité, une notion que Rousseau reprit et développa un siècle plus tard dans sa célèbre apologie du « Bon sauvage[1] ». Il est, selon Montaigne, difficile de se défaire d'une vision eurocentrique lorsque le visiteur ou l'explorateur se rend dans un pays éloigné ou sur un autre continent. L'autre, sa culture et ses traditions, sont, par définition, inférieurs pour qui les considère d'un point de vue « civilisé », c'est-à-dire, selon lui, européen. Mais les caractéristiques naturelles de l'être humain se trouvent encore chez les peuplades que l'on dénomme « sauvages », et on ne les rencontre plus dans les sociétés occidentales qui ont travesti cette nature en la recouvrant d'attributs, prétendument sociaux ou culturels[2]. Si le phénomène d'étrangeté perçu dans l'archipel de Saint-Kilda n'était certes pas un élément inédit dans les récits de voyage, c'est la proximité de ces îles avec les côtes britanniques qui stupéfiait les visiteurs et leurs lecteurs. Nul besoin de parcourir les mers du Sud avec le capitaine Cook, de pénétrer le continent africain avec Mungo Park ou de se rendre dans les Amériques avec Henry Hudson : les habitants de Saint-Kilda, bien que britanniques, offraient un même degré de stupeur et d'étonnement que des peuplades aperçues sur d'autres continents. Martin Martin avait bien compris cette étrangeté relative dès la fin du XVIIe siècle et il misa sur ce point pour en faire la force de

1. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts ; Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Garnier, 1971, p. 160-235.

2. Michel de Montaigne, *Les Essais*. Édition complète. Adaptation en français moderne par André Lanly, « Sur les cannibales », Livre I, chap. XXXI, Paris, Gallimard, 2009, p. 255.

son ouvrage. Il s'empresse donc de déclarer dans la préface de son récit de voyage :

> Les hommes sont, en général, ravis par la nouveauté, et on se refuse rarement à accepter une telle invitation lorsqu'elle apparaît vraisemblable. Quand nous entendons, quel que soit le moment, la description d'un coin reculé des Indes être criée dans nos rue, nous concluons sur le champ que nous pourrions nous divertir à la lire, tandis qu'il y a des milliers de choses plus proches de nous qui pourraient bien mieux éveiller nos esprits et dont la connaissance pourrait mieux nous servir à promouvoir nos intérêts et ceux de l'histoire de la nature. C'est faiblesse et folie que de n'accorder de la valeur aux choses qu'en fonction de la distance qui nous en sépare. Ainsi, les hommes voyagent assez loin à la recherche de plantes ou d'animaux étrangers et, cependant, continuent à être étrangers aux fruits de leur propre pays. Je présume ainsi que le récit qui suit ne sera ni stérile ni désagréable, sauf si les grandes qualités que sont la vérité et la simplicité ne lui font préjudice et si telles sont les opinions de ceux qui, plutôt que d'être sérieux et judicieux, se montrent complaisants et puérils[1].

Le métarécit des « bons sauvages » fut la première pierre de la mythopoétique de Saint-Kilda. Cette vision de l'autre est un postulat idéologique qui vise à persuader les lecteurs de l'existence d'une société idéale, ou idéalisée, qui fut un jour la nôtre. Ce métarécit conjure un passé perdu et appelle à un retour en arrière réactionnaire en sollicitant un changement politique et social afin de retrouver les temps bénis. Nombre d'écrivains écossais, de la fin du XIXe siècle jusqu'au années 1930, utilisèrent ce métarécit avec sa ramification, l'« Âge d'or ». En ce qui concerne Saint-Kilda, notons toutefois que le métarécit du « Bon sauvage » fut surtout utilisé, et l'est encore parfois, dans la littérature pseudo-scientifique et qu'il l'est relativement peu dans la littérature fictionnelle.

Il n'y eut, en ce qui concerne Saint-Kilda, aucune volonté coloniale de la part de la Grande-Bretagne : l'archipel appartenait déjà

1. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, « préface », *op. cit.*, n. p.

à la couronne britannique et se situait dans ses eaux territoriales. Il n'y eut pas non plus d'intention stratégique de la part de la marine britannique : les tempêtes sont fréquentes autour de Saint-Kilda et il était même, d'après les témoins, difficile de mouiller dans la baie du village. Malgré les recommandations de certains écrivains voyageurs, aucun môle ne fut construit ou même envisagé pour faciliter l'embarquement ou le débarquement avant la fin du XIXe siècle. Un embarcadère, qui facilita les communications par voie maritime avec le reste de la Grande-Bretagne, ne vit le jour qu'en 1901[1]. Il n'y a pas non plus sur l'île la moindre trace de minerai ou de culture qui pût en faire un objet de convoitise pour une quelconque nation européenne. Les habitants ne présentaient pas non plus un semblant de supériorité intellectuelle ou physique par rapport au reste de la population britannique, mise à part une grande agilité pour l'escalade des parois rocheuses, seule caractéristique qui eût pu motiver un désir de séquestre. Mais, contrairement à ce qui se passa dans les Hautes-Terres au cours du XIXe siècle, aucun recrutement forcé n'eut lieu pour servir dans l'armée britanniques. La fascination qu'exerçaient cet archipel ou ses habitants se limita à un appétit voyeuriste et à des sentiments de curiosité. Il n'y a en effet, comme le formula un visiteur à la fin du XIXe siècle dans un ouvrage fort obligeant pour les autochtones, aucun autre attrait pour cette île :

> Il semble presque incroyable, pour les gens qui vivent au milieu de l'agitation et de la frénésie d'une vie londonienne, qu'il y ait une île, aux confins des îles britanniques, où il n'y ait non seulement ni télégraphe ni chemin de fer, mais où l'on ne trouve même pas une route ou un cheval. Où les habitants n'ont aucune idée de ce qu'est une ville et n'ont jamais vu quoi que ce soit qui ait la forme d'un arbre ou d'un arbuste. Une île à quatre-vingts kilomètres de la terre la plus proche, n'ayant aucune communication avec le monde extérieur, si ce n'est durant les trois mois d'été. Une île où d'imposants précipices sont entourés par les incessantes vagues de l'Atlantique ; où l'on ne perçoit aucun bruit, mis à part le cri des mouettes et le

1. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 274-275.

> rugissement des brisants sur les rochers ; où l'alcoolisme et la criminalité sont inconnus ; où l'on n'a jamais vu de policier et où un médecin se rend rarement. Et pourtant, un tel endroit s'appelle Saint-Kilda[1].

La curiosité et le désir d'informer le public britannique sur ces compatriotes furent les vecteurs de ces visites et de ces récits de voyage. Le développement des modes de communication et des moyens de transport pendant la seconde moitié du XIXe siècle, laissa la place à un voyeurisme malsain et outrancier, comme le rapportent certains récits. Saint-Kilda et ses habitants devinrent source d'amusement et de moquerie. Au désir de rencontrer et de faire connaître succédèrent les plaisirs de dénigrer et de se divertir.

L'intellectuel français Mercey succomba, par exemple, au charme artificiel de Saint-Kilda. Prétendument entraîné par un riche ami écossais à bord de son bateau, le « Kitty-Kitty », le peintre et critique d'art détaille ainsi la façon provocante dont Sir Thomas Kennedy lui présenta l'île et les îliens et l'incita à tenter la traversée à bord de son navire :

> – Croiriez-vous, nous dit sir Thomas, qu'à cent soixante milles de Glasgow, et à soixante milles seulement de Long-Island, il existe un pays, fort bien peuplé eu égard à son étendue, un pays tel que celui qu'ont rêvé les utopistes, un pays où règle l'égalité absolue, où la loi agraire est mise naturellement à exécution. Les habitants ne se partagent pas les terres, il est vrai, mais se partagent à part égales les produits des terres ; et ce partage, exécuté dans toute sa rigueur, loin de les appauvrir, les rend tous vraiment riches, riches à leur manière et, ce qui est plus merveilleux, selon leurs désirs. Ce pays ignore l'usage de l'argent, n'a pas d'armée et peut s'en passer, ne paye pas de taxes, et n'a ni rois, ni lois, et par conséquent ni magistrats, ni avocats, ni plaideurs, ni gens qui aient envie de plaider[2].

1. Norman Heathcote, *St Kilda*. With 80 illustrations from sketches and photographs of the people, scenery, and birds by the author, Londres, Longman, Green and Co, 1900, p. 1-2.
2. Frédéric Bourgeois de Mercey, *Scotia. Souvenirs et récits de voyages*, II, Paris, Magen & Comon, 1842, p. 88-89.

Mercey publia une première version de ces visites, que l'on sait apocryphes, dans la *Revue des Deux Mondes* en 1837 avant qu'elle ne fût inclue cinq ans plus tard dans son ouvrage relatant son tour d'Écosse[1]. La visite d'un tel havre de paix et de sérénité, impensable dans le tumulte de la Révolution Industrielle, ramenait le visiteur à une époque qui n'a existé que dans l'esprit des philosophes et utopistes du XVIIIe siècle. Hirta et le modèle de société que l'on croyait y percevoir exerçaient un irrésistible attrait pour les citoyens européens en mal d'exotisme, mais qui ne voulaient pas s'embarquer dans de longs voyages vers des terres inconnues.

Ce phénomène s'amplifia pendant la seconde moitié du XIXe siècle avec le développement des bateaux à vapeur. Ceux-ci mirent les Hébrides extérieures à la portée de tous les curieux qui pouvaient embarquer à Glasgow et partir en croisière pour s'émerveiller devant les autochtones de Saint-Kilda. Repus des ouvrages qui s'extasiaient sur la nature primitive des îliens, les riches visiteurs découvraient que ce que les premières photographies avaient montré existait vraiment, sans se rendre compte que les îliens adoptaient parfois la pose et l'attitude qui étaient attendues d'eux. Le développement du tourisme de masse marqua, paradoxalement, le crépuscule du peuplement humain de l'île. L'introduction de valeurs capitalistes, le regard condescendant des croisiéristes, l'attrait de l'émigration, les pénuries en ravitaillement, l'absence de suivi médical et le joug culturel imposé par la religion après le schisme de l'Église d'Écosse en 1843, eurent, entre autres, raison des Hirtiens. L'île se dépeupla régulièrement jusqu'à ce que les trente-six derniers habitants ne se décidassent à demander leur rapatriement en Écosse. Les derniers indigènes de l'île, leur catéchiste et une infirmière, quittèrent définitivement Hirta le vingt-neuf août 1930. Ce départ mit fin à plus d'un millénaire de résidence humaine dans l'archipel de Saint-Kilda.

1. Frédéric Bourgeois de Mercey, « Souvenirs d'Écosse : Hirta, l'île des chasseurs », *Revue des Deux Mondes*, 11, 1837, p. 594-626.

5. L'évacuation et Saint-Kilda de 1930 à nos jours

Plusieurs événements marquants et tout un faisceau de raisons sont à considérer pour justifier cette décision d'exil volontaire. Si l'archéologue Andrew Fleming rejette les influences extérieures pour expliquer la décision des Hirtiens de quitter leur île et préfère plutôt évoquer un « destin des îles[1] », on ne peut cependant pas nier l'impact du contact avec le reste du monde, même s'il est vrai qu'il ne faut pas donner à ces intrusions tout le poids que certains ouvrages ont voulu leur donner. Les récits de voyage, les œuvres de fiction et de biofiction que nous étudierons dans la seconde partie de cet ouvrage nous aideront à préciser certains de ces points de vue et certaines de ces raisons. Parmi celles qui ont déjà été évoquées précédemment, il est sans doute important d'en préciser quelques-unes avant d'entreprendre la lecture de la description de l'archipel depuis le XVIIe siècle. Il convient tout d'abord de rappeler les problèmes liés à la communication avec le reste de la Grande-Bretagne : seules les visites annuelles des agents du propriétaire et celles, plus occasionnelles, des voyageurs, furent pendant longtemps les uniques interactions des îliens avec le monde extérieur. À partir du XIXe siècle, des messages parvinrent à être envoyés dans des conteneurs en bois lancés à la mer. Certains de ces « *mail boats* » atteignirent d'autres îles Hébrides, voire des pays Scandinaves, au gré des courants, après plusieurs mois de navigation. Une station radio fut installée sur Hirta en juillet 1913. Son fonctionnement ne fut toutefois que de courte durée : suite à un retrait des investisseurs initiaux, l'équipement fut abandonné quelques mois plus tard. Elle ne reprit du service qu'en 1915, après une décision du Ministère de la Marine britannique qui y voyait le moyen d'alerter les militaires en cas de mouvements maritimes allemands. La station fut finalement mise hors-service en mai 1918 par des obus tirés à partir d'un sous-marin ennemi[2]. Les risques sanitaires et médicaux pesèrent également beaucoup

1. Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World*, *op. cit.*, p. 4-8.
2. Voir, par exemple : Alasdair Alpin MacGregor, *The Farthest Hebrides*. With forty-three Illustrations, twenty-six of which are reproduced from Photographs by the Author, Londres, Michael Joseph, p. 173-174.

dans la décision prise par les Hirtiens. La présence d'une infirmière sur l'île fut irrégulière à partir de 1879, avant d'être instituée de façon permanente à partir de 1914[1]. Mais, pour des cas graves, les Hirtiens devaient se rendre par bateau dans un hôpital en Écosse. La pauvreté et le manque d'avenir furent bien sûr aussi des raisons qui poussèrent les familles ou les jeunes à émigrer. La plus grosse vague d'émigration eut lieu en 1852, année durant laquelle trente-deux personnes embarquèrent pour l'Australie[2].

Même s'il est cependant irréfutable que l'irruption de la dimension économique capitaliste dans une société jusque-là plus ou moins autosuffisante entraîna une modification radicale des rapports humains sur Saint-Kilda, ces conceptions mercantiles n'étaient bien sûr pas nouvelles. Elles apparurent dès le début de l'activité touristique et c'est à la fin du XIXe siècle qu'elles prirent beaucoup plus d'ampleur, avec l'apparition d'un nouveau marché que des îliens contribuèrent à développer. C'est le commerce du tweed qui se tailla la part du lion dans les rapports financiers entre Saint-Kilda et la Grande-Bretagne : Alexander Gillies Ferguson, jeune Hirtien entreprenant, ouvrit un magasin à Glasgow en 1892 pour y vendre du tweed et des vêtements, ainsi que des productions locales en provenance de Saint-Kilda et des Hébrides extérieures[3]. Plusieurs milliers de mètres de tweed étaient produits chaque année sur Hirta. Une vogue avait été lancée et un nouveau marché avait été créé. Le tourisme contribua bien sûr grandement à cette expansion économique : les visiteurs sur l'île profitaient de leur périple afin de se procurer du tissu à un meilleur prix, sans passer par un quelconque intermédiaire.

Devant de tels changements, il est indubitable que la tentation de l'émigration ou, au contraire, le refus obstiné de considérer une telle option, étaient des sentiments présents dans la plupart

1. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 265.
2. Voir *infra*, p. 111. Pour la liste de tous les émigrants connus depuis 1726, voir : Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 133.
3. Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World*, *op. cit.*, p. 166 ; Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda: the Moving Story of a Vanished Island Community*. Updated edition by Peta Steel, Londres, HarperPress, 2011, p. 189.

des esprits des jeunes îliens dès la fin du XIXe siècle. L'afflux de touristes à partir de la seconde moitié du XIXe siècle est un motif important, même s'il ne faut pas privilégier cet aspect au détriment des autres. Les rumeurs colportées par les visiteurs, leurs attitudes, leur condescendance ainsi que l'attrait de la curiosité pour le monde extérieur et la richesse apparente de ces mêmes touristes donnèrent certainement des envies de vie nouvelle à de jeunes autochtones. La Première Guerre mondiale joua également un rôle moteur en faisant pénétrer Saint-Kilda de plein pied dans une nouvelle dimension économique et géopolitique. Si aucun Hirtien ne fut appelé pour participer à la Grande Guerre, l'armée britannique prit quand même soin, durant cette période, d'approvisionner les quelques soldats qui étaient détachés sur Hirta pour assurer le fonctionnement de la station radio. L'armée, par la même occasion, ravitailla les habitants et leur garantit ainsi un contact régulier avec l'Écosse et avec les nouvelles du monde ; or, tout ceci fut interrompu dès la fin du conflit. Tous les commentaires sur le début du XXe siècle ont souligné que les distributions de nourriture et de biens venant d'Écosse avaient joué un rôle majeur dans la destruction des liens sociaux et communautaires entre les îliens. Ces apports extérieurs pouvaient, outre l'armée, aussi être le fait de touristes venant visiter l'île, d'envois sporadiques du gouvernement, mais aussi de chalutiers qui apportaient des biens ou des marchandises vers l'île. Il s'agissait, le plus souvent, d'une volonté d'assistance de la part de donateurs, mais aussi, parfois, de cadeaux intéressés de la part de marins. Ceux-ci, peu scrupuleux de respecter une loi d'exclusion de trois milles nautiques pour la pêche au chalut, achetaient ainsi le silence des îliens par rapport à cette infraction[1].

Un autre changement important qui avait marqué l'intrusion de la dimension étatique britannique avait eu lieu en septembre 1899 avec l'ouverture d'un bureau de poste sur Hirta. Un îlien, Neil Ferguson, y fut nommé postier en 1906. Jusqu'à sa nomination, ce sont les pasteurs ou les catéchistes qui se chargeaient de

1. De tels pots-de-vin sont évoqués dans le film de Michael Powell *The Edge of the World* (21'21).

distribuer le courrier ou de délivrer des timbres[1]. Ce rôle et cette nomination ont, en quelque sorte, entraîné une métamorphose dans la structure sociale jusque-là égalitaire d'Hirta. Toutes les positions hiérarchiques étaient auparavant occupées par des gens venant de l'extérieur. Le pasteur ou le catéchiste, le maître d'école, l'infirmière ou le médecin n'étaient pas natifs de Saint-Kilda. Seul l'intendant, c'est-à-dire la personne devait gérer le paiement de l'impôt au régisseur du propriétaire, était un natif. Mais cette fonction ne s'avérait être importante que ponctuellement.

L'évacuation de l'archipel par tous les habitants devint une des seules alternatives afin de ne pas voir la communauté de Saint-Kilda péricliter lentement au gré d'émigrations individuelles et finir par s'éteindre avec la mort des derniers îliens. Un journaliste, remarquant l'émergence de la mythopoétique et le téléscopage de leurs modes de vie avec le monde moderne, avait, peu de temps avant la fin du XIXe siècle, prophétisé ainsi cet exil :

> Des écrivains tels que Martin et Macaulay ne virent que la plus délicieuse églogue dans ce peuple primitif et simple qui menait une vie faite de complet isolement sur leur rocher reculé ; […]. Cette églogue est finie. Elle ne pouvait absolument pas survivre à la dure réalité, faite de récurrentes périodes de dénuement qui mettaient en danger l'existence même de la communauté. Ce sont les répétitions de saisons de pénurie qui ont porté le problème du futur de Saint-Kilda à l'attention du public et qui ont mené beaucoup de gens raisonnables à penser que la seule solution pour y remédier de façon satisfaisante était d'abandonner l'île[2].

Après l'évacuation de 1930 et l'abandon de l'archipel, Sir Reginald Macleod of Macleod, vingt-septième chef du clan Macleod et propriétaire de Saint-Kilda, vendit l'archipel à John Crichton-Stuart, comte de Dumfries, cinquième Marquis de Bute et fervent ornithologue. À la mort de ce dernier, en 1956,

1. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 158.
2. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, Londres & Glasgow, Hamilton, Adams & Co, Thomas D. Morison, 1887 p. 158.

Saint-Kilda fut légué au National Trust for Scotland, comme son testament le demandait. L'archipel fut alors officiellement établi au rang de réserve naturelle en 1957. Sa position géostratégique, il s'agit après tout des îles les plus à l'ouest de la Grande-Bretagne, entraînèrent ensuite une militarisation partielle d'Hirta. Le premier site militaire conséquent, outre la station de radio installée puis détruite durant la Première Guerre mondiale, fut une station de radars construite en avril 1957 pour suivre les missiles tirés depuis la base de la Royal Air Force de Benbecula (île de Uist). La petite base militaire sur Hirta est d'ailleurs toujours en activité, même si la garnison est maintenant très réduite.

Des fouilles archéologiques ont toujours régulièrement lieu dans l'archipel. Les visites touristiques ont repris leur cours grâce à des bateaux exploités par plusieurs compagnies privées basées dans les Hébrides et, malgré la distance et les aléas des conditions météorologiques, on peut maintenant parler d'un tourisme de masse pour un territoire de cette dimension. Hirta continue de fasciner et d'intriguer. L'archipel de Saint-Kilda est inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1986 et fut consacré en tant que « Paysage culturel de l'humanité » en 2005 grâce à son histoire et au destin des communautés qui y vécurent. L'évacuation de 1930 est souvent considérée comme l'abrupte conclusion qui mit un terme à l'histoire d'une population européenne en marge de la société.

Les récits de voyage publiés depuis celui de Martin Martin et les œuvres de fiction composées par la suite participent donc, d'une façon ou d'une autre, au corpus imaginaire et à la mythopoétique de Saint-Kilda. Outre sa beauté, les îles et leur nature sont souvent décrites comme ensorcelantes, l'archipel est devenu une attraction culturelle et anthropologique qui exerce toujours autant de fascination : celle d'un monde situé à la périphérie de la Grande-Bretagne et qui fut, parfois tour à tour, présenté comme revendiquant fièrement sa position hétérotopique en marge des normes sociales européennes, ou comme l'impuissante victime de sa situation géographique. Tous les paramètres étaient présents pour que l'histoire de Saint-Kilda et de ses habitants soit écrite,

ou lue, comme un grand récit emblématique : celui de la lutte des petites communautés pour leur survie et, pour finir, de leur capitulation face aux impitoyables forces sociales et économiques du XXe siècle. Le terreau était fertile pour qu'une mythopoétique y voit le jour et s'y développe.

Chapitre 2

Les premiers récits de voyage vers Saint-Kilda : à l'origine d'une fascination

> Que de réflexions leur manière d'être [celle des Hébridéens] m'a fait faire ! Quelle étoit différente de celle de nos citadins ! Combien ceux-ci perdroient à la comparaison ! Les autres, me disois-je, sont vigoureux, sains, agiles et sans d'autres besoins que ceux de la simple nature ; que d'avantages sur les habitans des villes dont l'existence est méthodique, et auxquels il faut un régime de vie et leurs aises. Oui, Jean-Jacques l'avoit bien dit, qu'il n'y a, de vraiment libres, que ceux qui, pour se servir, n'ont pas besoin de mettre la main d'un autre au bout de leurs bras[1].

Les deux chapitres qui suivent se proposent de donner un aperçu des récits de voyage vers Saint-Kilda depuis les premiers jusqu'à ceux de la fin du XIXe siècle. J'ai tenté de distinguer les voyages qui se sont véritablement déroulés de ceux qui sont imaginaires, c'est-à-dire là où l'auteur ne fait que paraphraser la littérature disponible sans avoir entrepris la traversée. L'objectif n'est pas de recenser tous les écrits de voyage, mais d'évoquer les plus pertinents pour la perception de Saint-Kilda et pour la construction de la mythopoétique. Je les considère sous un angle chronologique tout en identifiant des traits récurrents afin de voir comment les différents écrivains voyageurs ont rendu compte de leur séjour sur l'île et sont parvenus à influencer le corpus imaginaire.

Même si Saint-Kilda avait déjà été furtivement mentionné auparavant pour son éloignement géographique, la toute première description connue de la vie sur l'île est celle de Donald Monro, rédigée en 1549. Intitulée *Description of the Western Isles of Scotland, called Hybrides* elle fut publiée en 1582 dans l'ouvrage de

1. Pierre-Nicolas Chantreau, *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789*…, tome III, Paris, Briand, 1792, p. 99.

George Buchanan, *Rerum Scoticarum historia*[1]. Monro occupa les fonctions de vicaire pour une paroisse de l'île de Skye (Trotternish), ainsi que pour l'île voisine de Raasay, avant d'être nommé archidiacre dans les Hébrides. Il n'est toutefois pas l'auteur d'un récit de voyage en tant que tel : il ne s'est très probablement pas rendu sur toutes les îles qu'il a décrites et n'est certainement pas allé sur Hirta. La portée littéraire de son ouvrage est, en fait, très réduite ; il s'agit d'un recensement des différentes îles qui composent les Hébrides et de leurs caractéristiques, plutôt que d'une description, comme son titre le laisse à penser. Il n'y a, dans cette nomenclature, que quelques lignes à propos d'Hirta : on y apprend le nom du propriétaire de l'île, Macleod of Harris, et on y découvre que le régisseur de ce dernier se rend une fois par an dans l'archipel, à la Saint-Jean, pour récolter, en nature, les loyers des habitants. Monro précise qu'un aumônier l'accompagne généralement pour baptiser les nouveaux nés. Mais, en tant que prêtre, Donald Monro ne peut que déplorer le manque d'éducation et de connaissance religieuse des habitants de Saint-kilda. Il précise par exemple qu'en cas d'absence d'un ecclésiastique lors de cette visite annuelle, ce sont les habitants qui baptisent eux-mêmes leurs enfants. Notons encore une fois que ses commentaires ne sont pas un témoignage direct ; mais ils furent néanmoins repris ultérieurement par de nombreux auteurs. George Buchanan lui apporta un inestimable soutien en avouant la dette que ses chroniques historiques lui doivent, et en lui attribuant même les périples qu'il n'avait pas effectués : « En accomplissant cette tâche, je vais principalement suivre Donald Monro, un homme pieux et diligent qui voyagea lui-même dans

1. George Buchanan, *The History of Scotland*. Translated in English by J. Fraser, Book I, Londres, Awnsham Churchill, 1690. L'ouvrage de Monro fut ensuite publié en 1774 sous le titre complet : *Description of the Western Isles of Scotland, Called Hybrides; by Mr Donald Monro, High Dean of the Isles who travelled through the most of them in the year 1549. With his Genealogies of the Chief Clans of the Isles, now first published from the Manuscript*, Édimbourg, William Auld, 1774. Cet ouvrage a récemment été réédité, avec celui de Martin Martin : *A Description of the Western Islands of Scotland Circa 1695* and *A Voyage to St Kilda*, *Martin Martin. Description of the Occidental i.e. Western Isles of Scotland, Donald Monro*; introductions by Charles W. J. Withers & R. W. Munro, Édimbourg, Birlinn, 2002.

toutes ces îles et les vit de ses yeux[1] ». Monro insiste sur le fait que Saint-Kilda abonde en paturage et en grains. Il partage aussi une anecdote racontée par le régisseur : même en petite quantité, l'alcool que celui-ci avait apporté est très vite monté à la tête d'une population qui n'a pas l'habitude de boire. Il est intéressant de constater que l'une des toutes premières descriptions des Hirtiens est écrite dans une veine cocasse et, à l'instar de beaucoup par la suite, tourne en ridicule leur différence. Notons aussi que comme le firent nombre d'écrivains voyageurs à propos de Saint-Kilda, les faits que relate Monro ne sont pas de première main, et on peut sans doute être en droit d'exprimer une certaine perplexité. Monro profite en tout cas de cette historiette pour étayer la déclaration avec laquelle il ouvrait sa description : les Hirtiens sont des gens « pauvres et simples[2] », un autre poncif appelé à devenir coutumier pour ces îles. Les habitants de Saint-Kilda ont en effet fréquemment été la proie de ces représentations sommaires et schématiques qui faisaient d'eux des personnes dénuées de l'intelligence et du bon sens que possédaient les habitants du reste de la Grande-Bretagne. De tels clichés invitaient à la comparaison et permettaient aux lecteurs de se rassurer quant à leurs supériorités intellectuelles, culturelles et en matière confessionnelle. Monro, dans son ouvrage, est pourtant bien avare de commentaires sur les habitants des autres îles. On aurait en effet pu s'attendre à des observations plus détaillées à propos de ses paroisses, l'île de Raasay ou Trotternish, ainsi que des mœurs de leurs habitants ; mais il se contente d'une description physique des lieux et d'un inventaire des châteaux ou places fortes. Pratiquement seuls les Hirtiens, à cause de la position géographique particulière de leur île et de leur constitution différente, ont le privilège de se voir consacrer queques lignes.

Il fallut attendre 1698 pour que fût publié le tout premier ouvrage décrivant la vie et les habitants de l'île par quelqu'un qui

1. George Buchanan, *The History of Scotland*, *op. cit.*, Bk I, p. 22. À propos d'Hirta, voir *ibid.*, p. 30.

2. Donald Monro, *Description of the Western Isles of Scotland, Called Hybrides*, *op. cit.*, § 158, p. 36.

avait effectivement passé un peu de temps avec eux. Martin Martin entreprit son voyage en 1697 et son livre reste encore de nos jours un document inestimable pour comprendre l'île et les îliens à la fin du XVIIe siècle. Il permet aussi de concevoir la fascination dont ils furent l'objet pendant les siècles qui suivirent ainsi que la mise en place de la mythopoétique de l'archipel. Martin apporte en effet un regard et un angle totalement différents aux descriptions de Monro. La simplicité des Hirtiens ne l'est que par rapport à des Britanniques qui se considéreraient civilisés : les habitants de l'archipel de Saint-Kilda sont parfaitement adaptés à leur environnement et à leur mode de vie.

Le récit de Martin fut, par la suite, copié, paraphrasé et plagié par de nombreux soi-disant écrivains voyageurs, certaines de ses anecdotes se retrouvant parfois mot pour mot dans des ouvrages subséquents. Martin possédait un avantage culturel très clair qui lui permettait d'investir les lieux de son récit et d'en faire une description honnête et précise : il était né sur l'île de Skye, une île des Hébrides intérieures, et maîtrisait parfaitement le gaélique et l'anglais. Il semblait donc bien pourvu, tant aussi bien au niveau culturel que linguistique, pour étudier et comprendre les mœurs et les coutumes des Hirtiens. Son influence fut profonde et il donna le ton de la mythopoétique grâce à un style emphatique et hyperbolique, même s'il est difficile de savoir si tous les faits qu'il rapporte sont véridiques, s'il transcrivit fidèlement ce que des îliens lui racontèrent ou s'il donna parfois libre cours à son imagination. L'engouement pour ces îles peut, de toute façon, être retracé jusqu'à lui et à son ouvrage qui présentait une partie inconnue de l'Écosse à des lecteurs avides de découvertes. Éduqué à l'université d'Édimbourg, puis précepteur pour de grandes familles gaéliques, il s'attacha d'abord à rassembler des observations et des reliques des Hautes-Terres quand il était à Londres, entre 1696 et 1697. L'aspect exotique que revêtaient les Hautes-Terres et les Hébrides pour les érudits londoniens avait sans nul doute interpellé Martin. La conjonction de son origine gaélique et des études de théologie qu'il avait commencées à Londres lui donnèrent les accréditations nécessaires pour sa mission. C'est en tant qu'assistant du révérend James Campbell, dépêché sur Hirta

afin de résoudre les problèmes que posait un faux prophète, que les deux hommes s'embarquèrent depuis Harris, dans les Hébrides extérieures, le 29 mai 1697. Après avoir essuyé plusieurs tempêtes, ils arrivèrent finalement à destination le 1er juin[1]. Ils y passèrent trois semaines et, une fois de retour, Martin publia un article sur sa découverte d'Hirta[2] puis se mit à la rédaction de son ouvrage.

Même si la période des grandes expéditions et des lointaines explorations était depuis peu terminée, la fin du XVIIe siècle était encore très mouvementée en termes de voyages et de « découvertes ». Quelque quinze ans avant la parution de l'ouvrage de Martin, les lecteurs britanniques avaient par exemple pu lire la description de l'île de Ceylan par l'explorateur écossais Robert Knox[3]. Les expéditions vers Darien se préparaient et la Compagnie Écossaise des Indes et d'Afrique fut créée en 1695 ; le récit de voyage entrepris en Amérique centrale par Lionel Wafer éveilla aussi la soif de découvertes pour l'isthme de Panama et entretint sans nul doute les visées colonialistes écossaises[4]. L'union politique entre les royaumes d'Angleterre et d'Écosse s'imposait déjà pour les élites anglaises et écossaises comme une très forte probabilité, et une opportunité à saisir. L'exploration d'une terre jusque-là inconnue du grand public britannique, pourtant située à quelques jours de traversée des Hébrides extérieures et dont le mode de vie des habitants était différent de celui des autres Hébridéens, fut donc vécue comme une annonce sensationnelle. Martin s'imposait ainsi comme un découvreur, mi-ethnographe et mi-divulgateur, qui livrait à ses lecteurs les particularités d'un monde gaélique dont peu de personnes soupçonnaient l'existence.

1. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 1-3.
2. Martin Martin, « Several observations in the western islands of Scotland », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, 19 (octobre 1697), p. 727-729.
3. Robert Knox, *An historical relation of the island Ceylon, in the East Indies: with an account of the detaining in captivity the author and divers other Englishmen now living there, and of the author's miraculous escape*, Londres, 1681.
4. Lionel Wafer, *A New Voyage and Description of the Isthmus of America*, Londres, 1698.

Les journaux et revues n'avaient pas encore fait leur percée et les recensions n'étaient pas courantes. Le succès de l'ouvrage de Martin se mesure d'abord au nombre de rééditions dont il fut l'objet. Il y en eut deux de son vivant, en 1703 et 1716, puis quatre après sa mort, en 1753 puis en 1774, 1999 et enfin en 2002. La première de ces rééditions compléta un récit de voyage ultérieur : reconnu comme écrivain voyageur, Martin entreprit en effet un autre voyage dans les Hautes-Terres et les îles écossaises qu'il rapporta dans un ouvrage publié en 1703[1]. Des portions du récit de Martin sur Saint-Kilda furent également traduites en français et incorporées à d'autres récits de voyage[2].

Samuel Johnson et James Boswell avaient bien sûr lu les ouvrages de Martin pour préparer leur célèbre périple de 1773. Johnson, même si son appréciation fut pour le moins circonspecte, le cite dans *son Voyage dans les îles occidentales d'Écosse* et Boswell précise aussi le rôle que joua l'écrivain écossais dans *Le journal d'un périple dans les Hébrides*[3]. Les livres de Martin étaient, selon le lexicographe anglais, intéressants bien que mal écrits et de mauvaise qualité au niveau stylistique[4]. Ces condamnations ne sont pas les seules : John Toland, libre penseur et philosophe irlandais, spécialiste de gaélique irlandais et de questions druidiques, a lui

1. Martin Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland*, *op. cit*.

2. Voir : « Description de Saint-Kilda, d'Hirt, par M. Martin », *in* : John Knox, *Voyage dans les montagnes de l'Écosse et dans les isles Hébrides, fait en 1786 ; par John Knox*. Traduit de l'anglois [par Théophile Mandar], vol. 2, Paris – Nantes, Defer de Maisonneuve, Louis, 1790, p. 245-258.

3. Samuel Johnson, *Voyage dans iles îles occidentales d'Écosse*, *in* Johnson et Boswell, *Voyage dans les Hébrides*. Traduit de l'anglais et annoté par Marcel le Pape avec la collaboration de Marc le Pape. Introduction de Maurice Denuzière, Paris, La Différence, 1991 p. 81 ; *ibid*., p. 83 ; *ibid*., p. 112 ; *ibid*., p. 120. Pour des commentaires de Boswell : James Boswell, *Le journal d'un périple dans les Hébrides,* in *ibid*., p. 167 ; *ibid*., p. 277-278 ; *ibid*., p. 281 ; *ibid*., p. 284 ; *ibid*., p. 305.

4. Boswell rapporte que Johnson fit le commentaire suivant : « 'On ne pourrait plus écrire aussi mal, même si l'on s'y appliquait, que Martin dans son *Tableau des Hébrides*. Demandez aujourd'hui à un employé de commerce d'écrire, et il fera mieux' » : James Boswell, *Vie de Samuel Johnson*. Traduction de l'anglais et préface de Gérard Joulié, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002, p. 526.

aussi émis des critiques assez acerbes, cette fois en concentrant ses diatribes sur la crédulité de Martin, par exemple concernant le don de double vue que les Gaëls prétendaient avoir. La facture et le style de l'auteur écossais ne sont toutefois pas non plus épargnés[1]. Conscient de ses faiblesses stylistiques, ce dernier avait pourtant pris soin de contrecarrer de possibles critiques en se défendant dès la préface de son ouvrage sur Saint-Kilda :

> L'auteur reconnaît qu'il aurait pu mettre ces feuilles dans des mains plus expertes afin de leur donner ce dont elles ont besoin : une tournure de phrase plus polie. Mais il espère bénéficier de l'indulgence du lecteur intelligent qui donnera toujours plus de valeur à la vérité sans ornement que l'on trouve dans de tels récits qu'à des emprunts exagérés à l'art ou aux avantages qu'offrent des paroles raffinées ; […][2].

Martin ne s'est en revanche pas prémuni ainsi dans son second ouvrage, *A Description of the Western Islands of Scotland*. Il s'agit pourtant d'un *topos* récurrent dans la littérature de voyage. Les préfaces ou prologues permettent aux auteurs d'avouer leur inaptitude à adopter un ton distingué, ou alors de concéder leur impéritie d'écrivain de belles lettres. Il s'agit bien sûr, avant tout, d'une anaphore commode pour se disculper d'un style maladroit ; grâce à cet artifice, les écrivains insistent sur le caractère spontané, descriptif et naturel de leur témoignage. Preuve en est qu'ils y étaient et que, dans le feu de l'action, ils n'ont pas pris le temps de peaufiner leur récit. Martin était vraiment conscient de ses faiblesses. Il blâma d'ailleurs ce dernier ouvrage comme ayant été source de détresse et ayant ruiné sa réputation d'écrivain[3]. Martin

1. La première édition de l'ouvrage de Martin Martin disponible à la lecture à la bibliothèque Bodleian d'Oxford possède la particularité d'avoir été annotée dans la marge par John Toland lui-même. Il y exprime son étonnement face à la crédulité de Martin, bien qu'il note des similitudes avec les coutumes gaéliques qu'il connaissait en Irlande.
2. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, « Prologue », n. p.
3. « [ce] fut la principale erreur ainsi que le plus grand malheur de ma vie » déclara-t-il dans une note manuscrite datant du 5 juillet 1704 : National Library of Scotland, MS1389, fol. 100.

reprit des études de médecine à Leyde puis à Reims et mourut quelque dix ans plus tard à Londres. Il marqua néanmoins les récits de voyage vers l'archipel de Saint-Kilda d'une profonde empreinte appelée à persister jusqu'à nos jours.

Parmi ses descriptions les plus intenses, et celles qui eurent sans nul doute le plus de retombées sur la perception de l'archipel, on trouve l'apologie d'un âge d'or des îliens. Il s'agit sans doute du passage le plus cité, et le plus plagié, de son ouvrage. C'est également celui qui exerça le plus de fascination sur ses lecteurs :

> Les habitants de St Kilda sont plus heureux que la majorité des hommes, car ils sont presque les seules personnes au monde à ressentir la douceur de la vraie liberté. Leurs conditions sont vraiment celles que les poètes tentaient de reproduire pour évoquer l'âge d'or, je veux dire dans l'innocence et la simplicité ; la pureté ; l'amour mutuel et l'amitié cordiale ; ils sont libres des soucis et de l'anxieuse convoitise ; libres de l'envie, de la tromperie et de la duperie ; libres de l'ambition et de la fierté ainsi que de leurs conséquences. Ils ne connaissent pas les vices des étrangers et sont gouvernés par la raison et le christianisme, telles que les âmes héroïques dont le zèle leur a fait entreprendre dangers et soucis pour introduire la religion dans un des coins les plus reculés de la terre.
>
> Il n'y a qu'une chose qui les empêche d'être le peuple le plus heureux du monde : ils ne se rendent pas compte de leur bonheur, et combien ils sont au dessus de l'avarice et de l'esclavage dans lequel se trouve le reste de l'humanité. Leur mode de vie fait qu'ils dédaignent l'or et l'argent comme étant indignes de la nature humaine ; ils vivent par la prodigalité des cieux et n'ont d'autres desseins que ceux qui leur sont suggérés par la justice et la bienveillance[1].

Écrit un siècle après l'essai de Montaigne sur les cannibales et près de cinquante-cinq ans avant que Jean-Jacques Rousseau ne fasse l'apologie d'un naturel humain bon et innocent dans son *Discours sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes*, le dithyrambe de Martin s'inscrit dans la veine des récits d'exploration

1. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 131-132.

de contrées inconnues qui apparurent dès le XVIe siècle avec les voyages vers l'Amérique du Sud. Cependant, la connaissance de la langue gaélique donnait à Martin une aura supérieure aux colons portugais ou espagnols qui rentraient en contact pour la première fois avec les natifs d'Amérique centrale ou d'Amérique du Sud.

Martin élude tant que faire se peut la question des esprits occultes, sujet qu'il reprit de façon persistante dans son ouvrage suivant et qui lui valut les quolibets de la critique et des auteurs influents de son temps. Il range la plupart de ces particularités métaphysiques dans un chapitre consacré à « Roderick the Impostor ». Roderick était un Hirtien qui persuada nombre de ses compatriotes qu'il était prophète. Il proclamait l'émergence d'une nouvelle religion et imposait différents dogmes et un nouveau culte sur Hirta. Il s'agissait de la raison pour laquelle Martin et le révérend Campbell s'étaient rendus dans l'archipel. L'Église d'Écosse les avait missionnés pour enquêter auprès des habitants afin de connaître les stratagèmes de l'imposteur, puis de le confondre. Roderick fut finalement transporté sur l'île d'Harris où il fut mis en détention.

Parmi les autres caractéristiques évoquées par Martin et qui furent pendant très longtemps au centre des discussions des voyageurs, on trouve des spécificités sociales et culturelles. L'absence de crime était, par exemple, notoire sur Saint-Kilda, ce qui, en fait, n'est guère surprenant si l'on considère l'environnement des îliens. Il convient, bien sûr, de considérer cette absence de criminalité par rapport au fait qu'ils ne connaissaient pas le concept monétaire. Ce sont surtout ces traits, d'abord rapportés par Martin en des termes sans doute excessifs, qui surprirent le plus les visiteurs, et entraînèrent bon nombre de généralisations sur un « âge d'or » des Hirtiens. Ces caractéristiques furent centrales à toutes les conceptions qui se développèrent plus tard au sujet de ces îles. Notons aussi, comme beaucoup d'écrivains voyageurs le rapportèrent avec stupéfaction, en plagiant souvent une anecdote de Martin, que les Hirtiens ne furent pendant longtemps apparemment pas désireux d'être initiés aux mystères de la graphie[1]. Il s'agissait pour eux

1. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 124.

d'une technique qu'ils comparaient à de la magie. Ils avouaient en outre ne pas concevoir comment la maîtrise de cette connaissance pouvait, de quelque façon que ce soit, contribuer à améliorer leur existence. Cette présentation des autochtones comme rétifs à la culture renforçait le métarécit du « Bon sauvage » : ils étaient heureux ainsi, et leur existence sur cette île n'avait pas besoin des lumières de l'alphabétisation.

Les commentaires de Martin furent repris ou adaptés par presque tous les écrivains voyageurs jusqu'à la fin du XIXe siècle. L'absence de gratification financière ou de transactions commerciales, les loyers payés en nature au propriétaire de l'île et à son régisseur, le partage des récoltes en termes équitables dans la communauté et le système de troc fascinèrent les intrépides voyageurs. Le résultat, tel qu'il est présenté par Martin, résidait en effet en une absence totale de pauvreté, et ceci ne pouvait qu'enthousiasmer les lecteurs et les philosophes du début du XVIIIe siècle, puis des Lumières. Le mépris des Hirtiens que croit déceler Martin pour ces éléments est aussi considéré comme un sentiment illustrant immanquablement la supériorité de ces populations. Il s'agissait, bien sûr, d'une conclusion hâtive qui balaye d'un revers de la main toutes les difficultés liées à la vie quotidienne sur une île battue par les tempêtes et livrée aux caprices météorologiques. Les périodes de disette étaient courantes et les fluctuations démographiques sur Hirta témoignent, entre autres, des crises agricoles qui secouaient l'île. Lorsque Martin visita Saint-Kilda, il dénombra vingt-sept familles, soit cent-quatre-vingts habitants, et ceci correspond à la plus importante population jamais répertoriée[1]. Kenneth Macaulay, près de soixante ans plus tard, donne le chiffre de quatre-vingt-huit habitants[2]. Parmi les maux qui ravageaient périodiquement l'île, les épidémies étaient notoires. Martin rapporte toutefois

1. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 99.

2. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 235 [—, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. 196]. Pour un recensement complet des populations d'Hirta depuis le premier témoignage d'un régisseur en 1615 jusqu'à l'abandon de l'île en 1930, voir : Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 125.

que les îliens étaient, en général, en bonne santé. Mais il confie cependant que la visite du régisseur génère chez beaucoup d'entre eux des épisodes de toux qui durent entre une dizaine et une quinzaine de jours[1]. Ce phénomène se répète à chaque nouvelle arrivée d'étrangers sur l'île[2], que ceux-ci viennent des Hébrides ou de Grande-Bretagne. Ces épisodes étaient nommés *cnatan nan gall* par les Hirtiens (« le froid des étrangers ») et prouvent que leur résistance immunologique était différente de celles des visiteurs. Il s'agit ici aussi d'un thème classique de toute la littérature scientifique ou fictionnelle à propos d'Hirta et que l'on retrouve d'ailleurs aussi à propos de beaucoup d'explorations en terres inconnues.

L'ouvrage qui suivit celui de Martin fut écrit par Alexander Buchan et sobrement intitulé *A Description of St Kilda, the Most remote Western Isle of Scotland*. Il fut publié par la fille de Buchan en 1741 (republié en 1752 puis en 1974). Il marque un nouveau type de récit, que l'on retrouve à foison au cours du XVIIIe et du XIXe siècles. Cette fois la vie sur l'île n'est pas racontée par un visiteur venu passer quelques jours ou quelques semaines en compagnie des gens d'Hirta ; mais, de façon plus intimiste, elle est décrite par quelqu'un qui les connaît assez bien pour avoir vécu avec eux et partagé leur existence et leurs difficultés pendant plusieurs années. Buchan, gaélophone, fut en effet nommé à Hirta comme pasteur de l'Église d'Écosse en 1705. Il passa vingt-cinq ans au contact des habitants. Il mourut en 1730, comme nous l'apprend sa fille, suite à une fièvre importante[3], peut-être la conséquence d'une sévère épidémie qui décima l'île en 1727[4]. Cette épidémie, manifestation éclatante de la

1. Martin Martin, « Several observations in the North Islands of Scotland. Communicated to the Royal Society by Mr. Martin Martin », *Philosophical Transactions of the Royal Society,* 19, 233, 1697, p. 729 ; Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit*., p. 76.

2. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit*., p. 77-79 ; Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit*., p. 244-45 [—, *The History of St Kilda*, *op. cit*., p. 229-230].

3. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op.cit*., p. 1-2

4. Cette épidémie a toujours été considérée comme étant une épidémie de variole, mais des écrits scientifiques récents ont cependant émis des doutes : P. Stride,

fragilité épidémiologique des habitants, se déclencha lorsque des vêtements d'un Hirtien, mort de la variole en 1726 sur l'île d'Uist, furent rapportés à Hirta. Le bacille, encore actif, se propagea et décima la population, faisant quatre-vingt-quatorze victimes[1]. Huit enfants et trois hommes survécurent miraculeusement parce qu'ils avaient quitté Hirta pour séjourner sur un éperon rocheux, Stac an Armin, avant le début de l'épidémie. Ne possédant pas d'embarcation leur permettant de retourner sur Hirta, ils y furent bloqués pendant près de dix mois et ne furent rapatriés sur une Hirta dévastée que lorsque le régisseur de la famille Macleod visita l'archipel[2]. Ils ne trouvèrent sur Hirta que vingt-six orphelins et quatre adultes, dont Alexander Buchan[3]. Ceux-ci, avec l'aide du propriétaire et de migrants venus d'Uist, reconstruisirent alors une communauté.

Buchan connaissait donc la vie dans l'archipel de Saint-Kilda et l'organisation sociétale des îliens de façon beaucoup plus familière que Martin. La portée ethnographique de ce genre d'ouvrage est évidente. On peut cependant, bien sûr, aussi faire remarquer que la profession et le rôle prépondérant de quelqu'un comme Buchan travestissent la nature des relations qu'il entretenait avec les habitants. Ceux-ci n'étaient sans doute pas aussi ouverts et sincères qu'ils avaient pu l'être avec Martin. Buchan avait d'ailleurs lu l'ouvrage de Martin, qu'il cite à plusieurs reprises et dont il recopie des passages entiers. Martin avait montré des moments marquants de la vie quotidienne des

« The 1727 St Kilda epidemic : smallpox or chickenpox ? », *The Journal of the Royal College of Physicians of Edinburgh*, vol. 39, 2009, p. 276-279. <https://www.rcpe.ac.uk/sites/default/files/stride_4.pdf> [consulté le 12/12/2020].

1. Ce chiffre précis est donné par un pasteur au XIXe siècle : James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843.*, *op. cit.*, p. 399-400.

2. Un récent roman pour jeunes adultes a repris cette histoire pour en faire la trame du récit : Geraldine McCaughrean, *Where the World Ends*, Witney, Usborne Publishing, 2017.

3. Ces chiffres furent donnés pour la première fois en 1764 : K. Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 236-237 [—, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. 197-198].

îliens et avait décrit des événements qui, pour les citadins de grandes villes britanniques, paraissaient extraordinaires et que tout reportage sur Saint-Kilda se devait de mentionner. Buchan insiste par exemple dans son ouvrage, à l'instar de Martin, sur le choc des cultures. Il explique lui aussi cette stupeur des îliens lorsqu'ils sont confrontés à l'écriture, science étrange et inquiétante qu'ils ne pensent pas parvenir un jour à maîtriser[1]. Il ne résiste pas non plus à reprendre l'anecdote d'un Hirtien qui visite Glasgow et qui ne peut que s'épouvanter de ce qu'il y découvre[2], anecdote déjà mentionnée par Martin dans son ouvrage sur les Hébrides quelque vingt ans auparavant[3]. Cette insistance sur les deux mondes qui se téléscopent est un trope classique de la littérature de voyage vers des contrées exotiques ; on le rencontre régulièrement chez les écrivains voyageurs qui s'aventurèrent à Saint-Kilda, mais aussi dans beaucoup d'œuvres de fiction. L'épisode de l'Hirtien visitant Glasgow est, par exemple, récurrent dans beaucoup de récits afin d'insister sur la naïveté des îliens et leur méconnaissance totale de la civilisation britannique. Ces épisodes soulignent aussi le phénomène de réitération qui est marquant dans beaucoup d'ouvrages écrits par des visiteurs ou des écrivains voyageurs. L'ouvrage de Martin resta pendant très longtemps l'œuvre maîtresse qu'il fallait citer, ou celle dont s'inspiraient des écrivains voyageurs qui, parfois, n'avaient pas posé les pieds sur Hirta.

La vision de l'âge d'or de l'humanité, le trope principal développé par Martin qui est présent dans presque toutes les descriptions de l'île, se trouve évidemment aussi chez Buchan. Celui-ci reprend l'hospitalité et la générosité dont les Hirtiens font preuve à l'égard des visiteurs. « Ces gens, autant sont-ils simples et innocents qu'ils sont accueillants et gentils envers les étrangers qui, soit viennent les voir, soit se sont échoués parmi

1. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 32-33.
2. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 20-21.
3. Martin Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland*, *op. cit.*, p. 296-299.

eux, comme le savent tous ceux qui ont eu besoin de leur aide[1]». Néanmoins, sans doute du fait de la durée de son séjour chez eux, Buchan a une vision beaucoup plus nuancée de la vie sur l'île que son prédécesseur. Il est bien conscient de la difficulté inhérente à leur situation géographique : les habitants d'Hirta vivent dans un total isolement et dans le dénuement le plus complet[2]. Les seuls contacts qu'ils entretiennent, mises à part des visites fortuites ou accidentelles, sont de nature servile avec le régisseur du propriétaire. Buchan commente ainsi ces relations d'assujetissement : « Ils considèrent cette visite comme ne leur étant pas d'un grand avantage, étant donné qu'ils sont constamment ennuyés tant que le régisseur est parmi eux. Ils lui tiennent rigueur de ce qu'il emporte avec lui et du fait qu'ils travaillent toute l'année pour les autres ; […][3] ». Il convient de noter ici que beaucoup de récits de voyage vers Saint-Kilda font état de rapports difficiles entre les îliens et les régisseurs, ces derniers adoptant souvent un comportement outrancier et cupide. Même Lord Henry Brougham, qui visita Saint-Kilda à la fin du XVIIIe siècle et laissa un récit assez malveillant à propos des Hirtiens, fit le commentaire suivant : « Le percepteur (que les gens prennent pour un régisseur) y réside deux fois par an, pour les piller au nom du facteur des Macleod. Il ne s'acquitte que de vingt livres sterlings à Macleod et en gagne deux fois plus[4] ».

On lit aussi chez Buchan un certain agacement lié au manque d'empressement des îliens à embrasser les préceptes de l'église réformée d'Écosse qu'il est venu leur apporter. S'ils sont disciplinés et dociles, ils ne font pas preuve de la rigueur et de l'austérité que le pasteur calviniste aurait aimé qu'ils adoptassent.

1. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 4.
2. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 24.
3. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 24.
4. Henry Brougham, *The Life and Times of Henry Lord Brougham, written by himself*, vol. 1, New York, Harper & Brothers, 1871-1872. « On St Kilda, letter dated 14 August 1799 », p. 83.

Le récit de voyage suivant fut celui du Kenneth Macaulay, publié à Londres en 1764 et traduit en français en 1782[1]. Macaulay ravive, dès le début, la notion d'exotisme de l'archipel de Saint-Kilda. Envoyé sur Hirta en 1758 par la toute puissante *Scottish Society for the Propagation of Christian Knowledge* (SSPCK), le pasteur déclare en effet dans son introduction :

> L'isle de Saint-Kilda peut être mise au rang des plus grandes curiosités de l'Empire Britannique. La situation de son sol, le génie de ses habitants, leurs mœurs & leur coutumes, la constitution de leur petite République, cette adresse merveilleuse avec laquelle ils conduisent les branches les plus importantes de leur administration, ce courage, sans exemple, qui leur fait braver des dangers insurmontables à toute autre Nation & cette ignorance (peut-être heureuse) qui les rend absolument étrangers à ces désirs insensés & à cette ardeur insatiable qui entretient dans presque tous les hommes une agitation continuelle ; ces objets joints à quelques autres traits singuliers, paroissent mériter à juste titre l'attention des Savants[2].

Il poursuit son développement en osant une comparaison avec d'autres peuplades que les Européens avaient rencontrées quelque deux-cent-cinquante ans auparavant : les Hirtiens, et par extension les Hébridéens, deviennent, pour Macaulay : « des Indiens de nos Isles[3] ».

James Boswell et Samuel Johnson, outre les livres de Martin, utilisèrent l'ouvrage de Macaulay pour préparer leur voyage sur la côte ouest de l'Écosse en 1773. Johnson loua d'ailleurs ce livre,

1. À noter la partialité de la traductrice française, Marie-Geneviève-Charlotte Thiroux d'Arconville, qui indique qu'elle a supprimé les passages où Macaulay attaquait « *l'idolâtrerie des Catholiques* », (p. XVIII-XIX), des éléments « *sans importances et faux* » (p. XIX-XX), ainsi parfois que son approximation dans les traductions. Une version plus courte de cet ouvrage fut ensuite rééditée en français en 1785 in *Nouveau recueil de voyages au nord de l'Europe et de l'Asie*, Tome premier, Genève, Paul Barde, 1785.

2. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. XXI-XII [—, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. I-II].

3. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. XXII (« Our domestic Indians ») [—, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. II].

selon lui bien écrit et de bonne facture, et en cela bien supérieur aux ouvrages de Martin, « […] hormis quelques inepties sur la liberté et l'esclavage[1] ». Les deux intrépides voyageurs poussèrent leur admiration jusqu'à vouloir rencontrer Macaulay, alors pasteur à Nairn, lors de leur cheminement en Écosse. Mais c'est la désillusion qui fut le résultat de cet entretien. Johnson déclara à son compagnon que Macaulay n'avait pas pu rédiger seul son ouvrage[2]. Boswell affirma quant à lui avoir appris que c'était Dr John Macpherson, pasteur à Sleat sur l'île de Skye de 1742 jusqu'à sa mort en 1765, et éminent homme de lettres, qui en était en fait le véritable auteur : Macaulay s'était contenté de lui fournir les anecdotes et d'évoquer ses souvenirs de son séjour sur Hirta[3]. Cette version des faits est confirmée dans un article critique publié en 1940 par l'universitaire Lawrence Fitzroy Powell qui examine les relations épistolaires entretenues par les deux hommes. La lecture minutieuse du courrier échangé entre Macaulay et le révérend John Macpherson prouve en effet que l'ouvrage sur Saint-Kilda est une combinaison entre les descriptions de Macaulay et les réflexions et le lyrisme de John Macpherson et de son frère[4].

Un des récits de voyage suivants, *Travels in the Western Hebrides from 1782 to 1790* par le révérend John Lanne Buchanan[5], introduisit un autre trope dans les descriptions de l'île, qui, même s'il avait parfois été utilisé par les auteurs précédents, ne l'avait jamais

1. James Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, *op. cit.*, p. 269.
2. James Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, *op. cit.*, p. 228.
3. Le nom « John Macpherson of Sleat » est source de confusion. Le docteur dont parlent Boswell et Johnson, est né en 1713 et mort en 1765. C'est son fils, aussi appelé John Macpherson of Sleat, qui publia le célèbre ouvrage de son père (*Critical Dissertations on the Origin, Antiquities, … of the Ancient Caledonians, their Posterity the Picts, and the British and Irish Scots*, Londres, 1768) et que les deux voyageurs rencontrèrent en 1773 lors de leur pérégrination sur l'île de Skye.
4. Lawrence Fitzroy Powell, « The history of St Kilda », *Review of English Studies*, 16, 61, janvier 1940, p. 44-53.
5. John Lanne Buchanan, *Travels in the Western Hebrides from 1782 to 1790*. Introduction by Dr Alasdair Maclean, (1793), Waternish, Maclean Press, 1997.

été avec autant de véhémence : le sublime, présenté et codifié en 1757 par Edmund Burke. La grandeur et les sentiments d'effroi que provoque le paysage contemplé donnent au spectateur des impressions souvent indéfinissables d'élévation qui transcendent le concept du beau. Mais il s'agit une fois de plus de descriptions venant de quelqu'un dont on ne peut pas mettre en doute le zèle religieux : John Lanne Buchanan se rendit dans l'archipel de Saint-Kilda en tant que missionnaire de l'Église d'Écosse. Il avait auparavant travaillé pendant plusieurs années comme assistant du révérend Robert Menzies à Comrie, dans le Perthshire, et sa connaissance de la langue gaélique et de la culture des Hautes-Terres faisaient de lui un émissaire idéal pour discipliner les Hirtiens. La publication des écrits de Buchan avait alerté les autorités religieuses écossaises : l'archipel apparaissait comme une terre impie dont les rustres habitants devaient être éduqués dans la morale presbytérienne. Mais, à la différence de beaucoup de missionnaires qui se rendirent dans les Hautes-Terres ou les Hébrides pour y propager leur foi, J. L. Buchanan partageait un réel intérêt pour ces régions et leurs habitants. Touché par leur dénuement, il écrivit avec bienveillance et justesse sur la condition des Îles et des Hautes-Terres. Il reste aussi connu pour avoir publié en 1794 un ouvrage intitulé *A Defence of the Scots Highlanders*, ouvrage dans lequel il vilipende les considérations racistes de John Pinkerton contre les populations celtes[1], ainsi que, la même année, *General View of the Fishery of Great Britain*. J. L. Buchanan se rendit sur plusieurs des îles Hébrides et tira également un ouvrage de ces voyages : *Travels in the Western Hebrides from 1782 to 1790*[2].

Buchanan, s'il revient rapidement sur l'épisode de Roderick the Impostor, évoque aussi Rachel Erskine, ou Lady Grange, une

1. John Pinkerton, *A Dissertation on the Origin and Progress of the Scythians or Goths. Being an Introduction to the Ancient and Modern History of Europe,* Londres, George Nicol, 1787. Ainsi que : —, *An Enquiry into the History of Scotland, Preceding the Reign of Malcolm III or the Year 1056, Including the Authenticity of that Period*, 2 vols, Londres – Édimbourg, George Nicol – John Bell, 1789.

2. John Lanne Buchanan, *Travels in the Western Hebrides from 1782 to 1790*, *op. cit*.

femme de la haute société édimbourgeoise exilée sur Hirta[1]. Cet épisode servit de sujet à l'intrigue de la pièce de théâtre de Sue Glover *La Chaise de paille*, que nous examinerons plus tard, mais il est étrangement passé sous silence par Macaulay dans son ouvrage. L'exil imposé à Rachel Erskine, Lady Grange pendant treize ans dans les Hébrides, et plus particulièrement dans l'archipel de Saint-Kilda où elle vécut dans le dénuement le plus total de 1734 à 1740, est un événement sur lequel il est intéressant de s'attarder : le symbolisme de l'île aux confins du monde y est en effet intimement associé à la politique britannique du XVIIIe siècle. L'histoire de Rachel Grange fut, en outre, l'épisode de l'histoire d'Hirta qui donna lieu aux plus grands nombres d'adaptations littéraires[2].

Lady Grange était l'épouse de James Erskine, Lord Grange, fils cadet du cinquième comte de Mar et frère du sixième comte de Mar, John Erskine. Le soutien à la cause des Stuart était un élément fondamental dans la famille Erskine. John Erskine avait occupé un poste de commandement dans les rangs jacobites durant l'insurrection de 1715, bien que son indécision et son incompétence militaire fussent, par la suite, raillées et qu'il fût accusé d'avoir involontairement participé à l'échec de cette rébellion.

James Erskine, Lord Grange, le mari de Lady Rachel Grange, était, quant à lui, un célèbre avocat écossais, membre du Parlement à Londres où il était aussi connu pour nourrir de plus glorieuses ambitions politiques. Les relations entre Lord Grange et son épouse étaient difficiles : le couple vivait séparé depuis que Lady Rachel Grange avait eu connaissance de la présence d'une maîtresse

1. John Lanne Buchanan, *Travels in the Western Hebrides from 1782 to 1790*, *op. cit.*, p. 61-62.

2. Il y eut trois romans et deux pièces de théâtre consacrés à cet épisode : Harriet Martineau, *The Billow and the Rock. A Tale*. Illustrator E. J. Wheeler, (1846) Londres, G. Routledge & Sons, 1888 ; Alexander Innes Shand, *The Lady Grange. A Romance*, Londres, Elder and Co., 1897 ; William Cook Mackenzie, *The Lady of Hirta: a tale of the Isles.* Edited (or rather written) by W. C. Mackenzie, Paisley, Alexander Gardner, 1905. Les pièces de théâtre sont : Sue Glover, *The Straw Chair*, et Judith Adams, 'Burdalane' (pas imprimé).

à Édimbourg en 1730[1]. Bien que les infidélités de Lord Grange lors de ses longs séjours à Londres fussent de notoriété publique, la présence d'une maîtresse à Édimbourg ternissait sa réputation de femme et d'épouse dans la cité où elle évoluait. La décision de la bannir vers Saint-Kilda fut toutefois prise après que Lady Grange surprit des documents secrets mettant en cause son mari avec des Jacobites écossais. Elle devenait un témoin gênant qu'il fallait écarter. Elle fut alors diffamée comme femme volage, au tempérament incontrôlable et brutal. La peur qu'elle ne trahît son mari et ne fît ainsi échouer tout complot visant au rétablissement des Stuart sur le trône britannique nécessitait sa disparition. Celle-ci fut orchestrée par Lord Grange lui-même, avec l'aide d'autres jacobites célèbres, dont Simon Fraser. Si ce dernier se défendit bec et ongle face à toutes ces accusations, il confia cependant être reconnaissant envers ceux qui avaient perpétré cet acte : les ravisseurs n'avaient, ni plus ni moins, fait que sauver son ami Lord Grange, homme intègre et irréprochable en prise avec une folle[2].

Enlevée le 22 janvier 1732, elle fut d'abord transportée à Heskeir où elle passa deux ans, puis à Hirta en 1734. Elle y vécut près de six ans avant d'être déplacée à Assynt, sur la côte ouest du comté de Sutherland, puis sur Skye. Le lien qu'entretint Lady Grange avec Saint-Kilda nous rappelle alors ce que le révérend Buchan déclare au sujet des habitants d'Hirta :

> Ils [les habitants de Saint-Kilda] sont, d'une certaine façon, prisonniers, oui, et en vérité, toute chose considérée, c'est bien pire. Les prisonniers ont ailleurs l'avantage de recevoir des visites d'amis et de s'entretenir avec eux, ce que ces pauvres gens n'ont pas le plaisir de faire la plus grande partie de l'année, sauf quand le régisseur et ses accompagnants viennent pour exiger leur loyer, c'est-à-dire du

1. Nick Hervey, dans le *Dictionary of National Biography* nous donne le nom de cette maîtresse : Fanny Lindsay, tenancière d'un café à Haymarket. Notons que Margaret Macaulay indique en revanche que Fanny Lindsay était la maîtresse de Sir James à Londres : Margaret Macaulay, *The Prisoner of St Kilda*, Édimbourg, Luath Press, 2010, p. 11 ; *ibid.*, p. 156).
2. Lettre de Lord Lovat à « Cusine Thom », Beaufort, 16 septembre 1732. Cité *in* Margaret Macaulay, *op. cit.*, p. 87.

> duvet, de la laine, du beurre, du fromage, des vaches, des moutons, des volailles, de l'huile, etc[1].

Étrange prophétie écrite par celui qui fut le pasteur d'Hirta et qui mourut en 1729, cinq ans avant l'arrivée de Lady Rachel Grange. Celle-ci réussit néanmoins à faire passer deux lettres pour raconter son enlèvement et sa détention. C'est grâce à ces courriers que son histoire, censée demeurée secrète, fut dévoilée. Elle y détaille les circonstances de son enlèvement, les différents lieux où elle séjourna et donne également les noms des coupables et des gens qu'elle a reconnus. Elle en profite ainsi, bien sûr, pour demander de l'aide. La conséquence directe de ces lettres fut que des recherches furent entamées pour retrouver sa trace ; un navire fut dépêché vers Saint-Kilda en février 1741 par Thomas Hope of Rankeillour, l'avocat de Lady Grange. Mais Lady Rachel Grange ne se trouvait plus sur Hirta. Lord Norman Macleod (1705-1772), l'avait fait transférer vers Assynt, sans doute dès la fin de l'été 1740[2]. Elle fut plus tard ramenée sur l'île de Skye où elle mourut de dégénérescence en mai 1745, à l'âge de soixante-six ans[3], quelque deux mois seulement avant que le prince Charles Édouard Stuart, ne posât les pieds sur l'île d'Eriskay, dans les Hébrides extérieures, pour lancer la dernière insurrection jacobite dans les îles britanniques.

Le livre de John Lanne Buchanan soulève cependant une question centrale à tous les récits de voyage et sur laquelle nous nous pencherons de nouveau à propos des écrits du XIXe siècle : l'authenticité des événements rapportés et la subjectivité de leur auteur. Selon Mary Harman, John Lanne Buchanan ne s'est en effet pas rendu sur Hirta. Son récit de voyage est un plagiat, réalisé à partir de ceux de Martin Martin et de Kenneth Macaulay[4]. Buchanan profite en fait de son ouvrage pour communiquer ses sentiments par rapport à des situations particulières et en

1. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 24.
2. Margaret Macaulay, *The Prisoner of St Kilda*, *op. cit.*, p. 127.
3. Margaret Macaulay, *The Prisoner of St Kilda*, *op. cit.*, p. 145-147.
4. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 103.

fonction de sa propre idéologie et de ses dispositions en faveur des cultures celtes. Il tient, par exemple, des propos que d'autres récits contredisent quant aux aptitudes musicales des habitants d'Hirta. Le missionnaire de l'Église d'Écosse qui, il faut de nouveau le souligner, parlait couramment gaélique, exhibe à plusieurs reprises son admiration pour les chants et les voix de la population de l'île[1]. Notons aussi que de telles appréciations sont aussi formulées par Macaulay dans son récit : « On a beaucoup de plaisir à les entendre chanter & leurs voix sont très harmonieuses[2] ». Il convient de préciser que la plupart des récits de voyage vers les îles et les Hautes-Terres de cette seconde moitié du XVIIIe siècle s'engageaient, implicitement ou explicitement, par rapport à la question qui divisait les élites culturelles de la Grande-Bretagne : l'authenticité des poésies d'Ossian. Buchanan défendit en effet James Macpherson et son Ossian corps et âme dans *A Defence of the Scots Highlanders*. Parler du génie lyrique inné des habitants des Hébrides participe donc bien sûr au combat idéologique qu'il menait pour les régions gaéliques. De même pour Kenneth Macaulay, dont la prose devait beaucoup à John Macpherson of Sleat : celui-ci était en effet connu pour faire autorité dans le domaine celtique et il prit aussi fait et cause en faveur d'Ossian. La question de l'inspiration poétique des habitants des Hautes-Terres et des îles, à cause de tous les soubresauts entraînés par ces contrefaçons littéraires, prenait une dimension qui dépassait de loin le cadre géographique et culturel de Saint-Kilda.

Il est difficile d'avoir une idée précise des capacités musicales et poétiques des Hirtiens. Des chants ont néanmoins été redécouverts et mis en musique récemment, sans doute preuves d'une activité poétique créative sur l'île[3]. Le révérend Neil Mackenzie,

1. John Lanne Buchanan, *Travels in the Western Hebrides from 1782 to 1790*, *op. cit.*, p. 59.

2. Kenneth Macaulay, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. 216 [—, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 260].

3. Cette musique fut réarrangée et enregistrée, entre autres, par le compositeur écossais James Macmillan. Voir : <http://www.bbc.com/news/uk-scotland-highlands-islands-37307195> [consulté le 12/12/2020]. Le thème de Saint-Kilda se prêta aussi à la composition musicale récente. Voir par exemple :

qui séjourna quatorze ans sur Hirta au XIXe siècle, rapporta également dans son journal que les Hirtiens composaient des poèmes et des chants[1]. Certains de ces poèmes furent publiés dans *The Celtic Review* ainsi que par Alexander Carmichael qui recueillit ceux de la poétesse hirtienne Euphemia MacCrimmon[2]. Ce sont les pasteurs presbytériens de la Free Church of Scotland qui prêchèrent sur l'île après le départ de Mackenzie qui furent accusés par les visiteurs de la fin du XIXe siècle d'avoir tari la veine poétique et musicale des Hirtiens.

Le compte rendu suivant, malgré sa concision et sa brièveté, s'inscrit dans la veine des descriptions sans compromis pour l'île et ses habitants : ingrates et hostiles envers les îliens et peu élogieuses envers l'environnement. Ce compte rendu fut rédigé par l'homme d'état écossais Lord Henry Brougham qui visita Saint-Kilda en août 1799, à l'âge de vingt-et-un ans[3]. Le baron Brougham, avocat puis journaliste et éditeur à l'*Edinburgh Review* dont il était un des fondateurs, devint député Whig avant d'être nommé Grand Chancelier sous Guillaume IV en 1830. Brougham, incarnation d'une classe sociale élitiste et d'un regard impérial condescendant, fut rebuté par ce qu'il découvrit dans l'archipel ; il se fait un plaisir de rapporter la puanteur des habitations des îliens, des gens qu'il qualifie à plusieurs reprises de « sauvages ». Selon lui, les Hirtiens dépassent de loin ce que les explorateurs britanniques ont l'habitude de voir et de côtoyer dans les mers de l'hémisphère sud, et donc ce que les gens de lettres lisaient ordinairement dans des récits de voyage :

<https://www.theguardian.com/music/2013/nov/08/songs-st-kilda-robin-robertson> [consulté le 12/12/2020]. Voir aussi : Wendy Glass, « Songs for St Kilda », *The Scots Magazine*, 2 mars 2017. Voir aussi *infra*, p. 243-244.

1. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 32.

2. Neil Mackenzie, « Bardachd Irteach », *The Celtic Review*, vol. 2, 1906, p. 328-342. Pour une liste de chansons et poèmes, voir : Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 238.

3. Henry Brougham, *The Life and Times of Henry Lord Brougham, written by himself*, *op. cit.,* vol. 1, « On St Kilda, letter dated 14 August 1799 », p. 79-85.

> Rien dans les voyages du Capitaine Cook ne tombe si bas. Les natifs sont sauvages selon une équitable proportion ; l'air est infecté d'une puanteur presque insupportable, un mélange de poisson pourri, de saleté de toute sorte et d'oiseaux de mer fétides[1].

Les commentaires sur l'odeur émanant des Hirtiens ou sur la puanteur de leurs habitations sont des remarques assez fréquentes dans les récits de voyage vers l'archipel avant les années 1850. Martin n'évoqua toutefois pas cet aspect ; c'est Macaulay qui fut le premier écrivain voyageur à se plaindre des relents qui, selon lui, étaient caractéristiques de Saint-Kilda : il inaugura ainsi une longue litanie de commentaires et de réprimandes[2]. L'amélioration de la situation hygiénique sur Hirta fut l'œuvre du révérend Neil Mackenzie, au milieu du XIXe siècle, comme l'expose un des romans étudiés dans la deuxième partie de cet ouvrage (Karin Altenberg, *Island of Wings*).

Il fallut attendre le XIXe siècle pour voir des scientifiques s'embarquer pour Saint-Kilda. Ce désintérêt antérieur de la science pour cette île, en dépit des récits qui avaient été produits, semble plutôt surprenant. Comme Michèle Duchet le démontre dans un ouvrage consacré au siècle des Lumières, le rôle des scientifiques, et plus particulièrement des naturalistes, a été particulièrement important dans les ouvrages ou les recueils qui rapportent voyages et découvertes[3]. Même si leur goût du détail et leur sens de l'inventaire rendent parfois leurs descriptions illisibles pour les non-spécialistes, elles n'en demeurent pas moins très précieuses d'un point de vue anthropologique. Cette science de l'homme n'en était encore qu'à ses balbutiements au XVIIIe siècle, mais les naturalistes, grâce à la minutie qu'exigeait leur domaine, savaient rapporter les traditions et les modes de vie des populations avec

1. Henry Brougham, *The Life and Times of Henry Lord Brougham, written by himself*, *op. cit.,* vol. 1, p. 82.
2. Kenneth Macaulay, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. 209 [—, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 251].
3. Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 114-125.

lesquelles ils rentraient en contact de façon scientifique. Le développement d'ouvrages tels que l'*Encyclopédie* donna encore plus de légitimité à ces descriptions et des naturalistes furent souvent embarqués dans les grands voyages de découverte. Mais le récit de voyage servait aussi, comme on l'a déjà remarqué, à renforcer des préjugés nationaux ou culturels : la proximité de Saint-Kilda ne faisait que glorifier les bienfaits de la civilisation britannique. En l'absence des lumières procurées par les lettres, la religion, la littérature ou les sciences, on ne pouvait que constater un mode de vie « sauvage ». Les hommes d'Église étaient dépêchés sur Hirta en sauveurs afin d'y apporter la bonne parole et de s'assurer de l'emprise presbytérienne. C'est toutefois la science qui fit la transition entre les récits qui virent le jour à partir du XIXe siècle et ceux qui leur étaient antérieurs.

Chapitre 3

Voyages et récits de voyages au XIXe siècle

> La vue était sublime. Face à nous surgissaient le rocher gigantesque, son sommet caché dans des brumes blanches et ses bases entourées par une lisière d'écume laissée par les flots qui se brisaient. […] La ténébreuse grandeur de l'endroit était aussi terrifiante que les plus sombres pages de Dante ou de Milton, et auraient eu besoin du crayon d'un Doré pour faire justice à sa sublimité. Le rugissement de la marée qui s'épanche dans les grottes sous le Doon ressemblait au grognement de monstres enchaînés qui auraient dévoré les hommes et les femmes qui avaient auparavant habité dans les demeures primitives disséminées au pied de la colline Conagher et où, auprès d'elles, on ne percevait aucun signe de vie[1].

1. La parole scientifique

L'un des premiers récits les plus remarquables au XIXe siècle fut celui que le médecin et géologue John MacCulloch publia en 1819[2]. Il s'agit d'un large ouvrage en trois volumes regroupant ses pérégrinations dans les Hautes-Terres et les îles et dans lequel Saint-Kilda occupe vingt-cinq pages du second tome. Le ton de cet ouvrage contraste nettement avec celui que l'on trouve le plus souvent dans les récits qui avaient précédé. L'écrivain prévient le lecteur dès le début de son chapitre sur Hirta : la fascination pour

1. Richard Kearton, *With Nature and a Camera: being the Adventures and Observations of a Field Naturalist and an Animal Photographer*, Londres, Cassell, 1897, p. 5.
2. John MacCulloch, *A Description of the Western Islands, including the Isle of Man: Comprising an account of their geological structure; with remarks on their agriculture, scenery, and antiquities*, 3 vols, Londres, Archibald Constable, 1819.

cette île est, selon lui, factice et n'est due qu'à une seule raison : son éloignement[1].

Cette nouvelle coloration par rapport aux publications précédentes laisse présager une évolution sociologique majeure et illustre comment les écrits sur Saint-Kilda se démarquent à partir du début du XIXe siècle. Après l'étonnement et la fascination des premiers récits et ceux inspirés des Lumières, on trouve des jugements sociaux et anthropologiques d'écrivains voyageurs et de scientifiques issus d'un siècle marqué par le rationalisme, le positivisme, le progrès et la productivité[2]. Mais les commentaires de MacCulloch, peu amènes envers la population locale, ne sont cependant pas surprenants lorsque l'on considère l'œuvre laissée par ce scientifique. Né de père écossais à Guernesey, il ne ressentait guère d'empathie pour les habitants des Hautes-Terres et des îles. Dans un de ses ouvrages ultérieurs, MacCulloch prend position en faveur des évictions et du déplacement des populations vers les côtes et les ports de pêche. Selon lui ces « améliorations », pour reprendre la litote par laquelle ces traumatismes étaient à l'époque décrits, représentent la meilleure solution pour extirper les habitants des Hautes-Terres « de leur aversion pour le travail régulier » et « de leur indolence[3] ». MacCulloch mentionne de nouveau Saint-Kilda dans cet ouvrage, publié en quatre volumes en 1824[4]. La formation et la profession scientifique de l'auteur devinrent des caractéristiques d'un type de voyageurs ou de commentateurs appelés à être plus fréquents au cours du XIXe siècle. Ceux-ci se rendaient sur l'île munis d'un bagage scientifique qui leur permettait d'évaluer plus objectivement les conditions d'existence des

1. John MacCulloch, *A Description of the Western Islands, including the Isle of Man*, *op. cit.*, vol. II, p. 23.
2. Mary-Louise Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge, 1992, et plus particulièrement le deuxième chapitre : *ibid.*, p. 15-36.
3. John MacCulloch, *The Highlands and Western Isles of Scotland, Containing Descriptions of their Scenery and Antiquities*…, vol. III, Londres, Longman, 1824, p. 156-157.
4. John MacCulloch, *The Highlands and Western Isles of Scotland*, *op. cit.*, vol. III, p. 168-197.

îliens, d'apporter un éclairage anthropologique ou de considérer la faune et la flore de l'archipel sous un angle naturaliste. Leurs écrits prenaient ainsi plus de poids que ceux de profanes et étaient débarrassés des concepts religieux des hommes d'Église.

MacCulloch se montre assez abrupt dans sa présentation, et la plupart de ses propos sont quelque peu discordants par rapport à la mythopoétique de l'archipel et par rapport à ce qui avait habituellement été jusque-là écrit. Conformément aux préjugés qu'il entretenait sur les habitants des Hautes-Terres et des Îles, le géologue rejette une quelconque mythification des Saint-Kildiens mais adopte, au contraire, une vision assez hostile. Bien qu'il reconnaisse que des particularités existent bel et bien, celles-ci ne sont pas suffisantes afin d'inscrire ces îles dans une spécificité qui leur est propre, que celle-ci soit anthropologique ou historique.

L'année 1824 vit aussi la publication d'un autre ouvrage émanant d'un scientifique, mais celui-ci avait également reçu une formation d'homme d'Église : le pasteur anglican Edward Daniel Clarke, professeur de minéralogie à l'Université de Cambridge[1]. Clarke se rendit sur Saint-Kilda à la toute fin du XVIIIe siècle (1797) et détailla cette visite dans son journal. Les vingt-cinq pages qui relatent cette expédition sont disponibles dans l'ouvrage publié quelques années après sa mort. La différence avec MacCulloch est frappante et illustre bien la transition entre l'humanisme du XVIIIe siècle et l'esprit froid et rationnel du XIXe siècle ; bien que Clarke ne ménage pas ses critiques, il reste objectivement impressionné par l'archipel et par ses habitants. Il admet toutefois que leur crédulité et leurs superstitions ont de quoi surprendre tout esprit rationnel, mais cela reste un phénomène compréhensible : tout d'abord à cause de la distance qui les sépare des centres culturels britanniques et, ensuite, à cause de l'incommunicabilité linguistique qui se dresse entre les îliens

1. Edward Daniel Clarke, *The Life and Remains of the Rev. Edward Daniel Clarke, LL.D, Professor of Mineralogy in the University of Cambridge*. Edited by William Otter, Londres, George Cowie & Co, 1824.

et la majorité de leurs visiteurs[1]. Il rencontre toutefois sur l'île un jeune homme capable de converser correctement en anglais et qui lui avoue avoir appris cette langue grâce au pasteur présent sur l'île à l'époque. Clarke, clairement sous le charme, conclut sa visite en soulignant la surprise qu'il éprouve lorsqu'il s'entretient avec des Hirtiens par le biais du traducteur : « Les nombreuses réponses que je reçus des natifs étaient de telle nature qu'elles témoignèrent, si elles n'étaient pas falsifiées par le truchement du moyen de communication, d'un peuple beaucoup plus intelligent que je n'avais de raison de m'y attendre[2] ». Clarke avait identifié le principal problème se dressant dans la zone de contact entre ces deux mondes. L'impossibilité de dialoguer avec les îliens représente en effet la pierre d'achoppement la plus importante et la principale source de frustration des visiteurs durant le XIXe siècle. C'est en cela que les hommes d'Église écossais envoyés par le SSPCK se distinguent souvent et que leurs récits, en dépit d'un angle confessionnel souvent prononcé, acquièrent une dimension sociologique qui permet de comprendre le fonctionnement de la société hirtienne.

2. Les bouleversements de l'ère Mackenzie

Les descriptions suivantes d'Hirta sont celles de Neil Mackenzie, qui vécut sur l'île en qualité de pasteur, de 1830 à 1844, avec sa femme et ses enfants. Mackenzie ne laissa pas d'ouvrage après son départ vers la paroisse de Kilchrenan, Argyll & Bute, suite au schisme de l'Église d'Écosse en 1843 (auquel il était hostile). C'est, en revanche, son journal intime (publié à titre posthume par un de ses fils en 1911) qui nous permet de découvrir comment il cohabita avec les Hirtiens, ainsi que ses passions et ses efforts afin de leur permettre de vivre plus dignement et plus sereinement[3].

1. Edward Daniel Clarke, *The Life and Remains of the Rev. Edward Daniel Clarke*, *op. cit.*, p. 277-279.
2. Edward Daniel Clarke, *The Life and Remains of the Rev. Edward Daniel Clarke*, *op. cit.*, p. 279.
3. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843, op. cit.*

Mackenzie et sa femme, Elizabeth, sont les héros du roman de Karin Altenberg qui sera examiné plus loin dans cette monographie et Neil Mackenzie est sans aucun doute la personne qui a le plus influencé et modifié le mode de vie des Hirtiens. Plusieurs des récits de voyage de la fin du XIXe siècle lui reconnaissent un rôle déterminant, mais les récits qui lui sont contemporains, tout en soulignant son intelligence ainsi que sa bienveillance envers les Hirtiens, passent souvent sous silence l'étendue des changements qu'il introduisit dans la communauté hirtienne.

Neil Mackenzie avait été nommé par la SSPCK pour évangéliser l'île. Aucun pasteur n'avait assumé cette fonction de 1820 à 1829 et Peter Davidson, le pasteur nommé de 1829 à 1830 ne s'y était pas rendu[1]. Il fallait donc que le SSPCK choisît une personne assez forte pour accepter de séjourner sur Hirta et pour ramener les îliens dans le giron de l'Église d'Écosse. Il convient ici de mentionner brièvement le travail effectué en ce sens par Dr John MacDonald (appelé aussi John MacDonald of Ferintosh, paroisse de la région de Ross and Cromarty où il exerça de 1813 jusqu'à sa mort en 1849). Né en 1779 dans le Caithness, il est surnommé « *l'apôtre du nord* » à cause de l'important travail évangélique effectué dans les Hautes-Terres et les îles d'Écosse[2]. Gaélophone de naissance, il fut missionné dans les Hautes-Terres et les îles par le SSPCK. Il développa un intérêt particulier pour Saint-Kilda, où il se rendit à plusieurs reprises entre 1822 et 1824. Il impressionna les Hirtiens par son zèle religieux, sa fougue et le ton passionné qui était le sien[3]. Ses visites répétées furent motivées

1. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 247-248.
2. La qualification « apôtre du nord » n'était pas nouvelle et avait déjà été utilisée, entre autres pour Saint Aidan, fondateur de l'Abbaye de Lindisfarne en 642 (Alfred C. Fryer, *Aidan, the Apostle of the North*, Londres, Partridge & Co., 1884, p. vii) et pour Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne en 685 ainsi que pour le théologien Bernard Gilpin (1517-1583), vicaire de la paroisse de Houghton-le Spring dans le comté de Northumbrie à partir de 1558.
3. Notons aussi que John MacDonald joua un rôle particulièrement important durant le schisme de l'Église d'Écosse en 1843 et que c'est son influence dans les îles et les Hautes-Terres qui permit à la Free Church of Scotland de s'y implanter de façon si spectaculaire : John Kennedy, *The 'Apostle of the North'*.

par la déliquescence religieuse qu'il avait observée dans l'archipel. Il y venait non seulement pour y prêcher, mais aussi pour rassurer les fidèles. L'Église d'Écosse ne les oubliait pas : la venue d'un pasteur sur Hirta était prévue et la construction d'un nouveau bâtiment pour les offices religieux, ainsi que d'une maison pour cette future recrue et sa famille, étaient aussi envisagées[1].

Neil Mackenzie, âgé de trente-cinq ans à son arrivée sur Hirta en 1830, était une recrue de choix pour cette île[2]. Natif de Sannox, sur l'île d'Arran, il était parfaitement bilingue en anglais et gaélique et était très imprégné de la culture des îles et des Hautes-Terres d'Écosse. Sa famille avait connu les évictions et les souffrances infligées aux habitants d'Arran entre 1828 et 1829[3]. Il

The Life and Labours of the Rev. Dr. MacDonald, Londres, T. Nelson, 1866, p. 301-313.

1. John Kennedy, *The 'Apostle of the North'*, *op. cit.*, p. 157. Voir aussi : Douglas W. B. Somerset, « Notes on the literary labours of the Apostle of the North », *Scottish Reformation Society Historical Journal*, 2, 2012, p. 147-165.

2. Notons tout de suite ici la disparité des dates : Altenberg fait remonter le début du séjour de Neil MacKenzie à 1830. J. B. Mackenzie donne la date de 1829 dans le titre de son ouvrage et mentionne le fait que son père *ait vécu* quatorze ans sur Saint-Kilda (voir *infra*, p. 163). Neil Mackenzie déclare cependant dans son journal : « Quand je me suis rendu sur l'île en 1830, j'étais accompagné par mon ami Dr M'Donald […] », James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 31), contredisant ainsi son fils aîné (né en 1833). 1830 est d'ailleurs une date confirmée dans de nombreux récits et ne semble ainsi faire aucun doute (John Kennedy, *The 'Apostle of the North'*, *op. cit.*, p. 177-178). Harman indique que Mackenzie prit ses fonctions en 1830 (Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 247). Fleming est quant à lui le seul à apporter une précision importante, signalant que Mackenzie se rendit *d'abord* seul sur Hirta en 1829 avant d'y revenir avec son épouse en 1830 (Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World*, *op. cit.*, p. 125). Il est donc possible que Neil Mackenzie se soit rendu en visite préliminaire en 1829 mais n'ait pris ses fonctions dans sa paroisse qu'un an plus tard (il fut nommé le 13 mai 1830), même si cela ne cadre pas tout à fait avec ce qu'avance son fils.

3. Le dixième duc d'Hamilton organisa l'exil de quatre-vingt-six habitants de l'île d'Arran pour le Canada en 1829 et avait auparavant méticuleusement aboli les pratiques agricoles traditionnelles du partage des terres : Eric Richards, *The Highland Clearances. People, Landlords and Rural Turmoil*, Édimbourg, Birlinn, 2008, p. 78-79. Le révérend Charles Lesingham Smith, qui écrivit un

était donc particulièrement conscient des difficultés d'adaptation à un monde nouveau pour les communautés traditionnelles des Hautes-Terres et des Îles d'Écosse.

Le couple Mackenzie est évoqué par le naturaliste anglais George Clayton Atkinson, qui visita l'île à des fins scientifiques au printemps 1831 et qui publia un article relatant les observations ornithologiques qu'il y fit avec son frère[1]. Il y décrit la nature et y répertorie les oiseaux, et en profite pour mettre les époux Mackenzie en contexte dans leur élément hirtien ou, plus précisément, les mettre en scène en décrivant les pourtours de ces deux mondes ainsi que les zones de contact. L'article d'Atkinson, bien que court au niveau du compte rendu de la vie des Mackenzie, est en tout cas une description essentielle : il permet de considérer deux modes de vie de façon impartiale et rationnelle.

Le séjour de Neil Mackenzie marqua un tournant radical pour l'archipel. Le révérend de l'Église d'Écosse, pétri des bonnes intentions d'un évangélisateur zélé mais également sincèrement ému par les conditions de vie déplorables qu'il avait découvertes, changea le destin des Hirtiens. Observateur attentif et objectif de la vie des gens de la communauté, il déclara par exemple : « Ils se demandent pourquoi ils ne sont pas aussi forts que ne l'étaient leurs aïeux. Le prodige est plutôt qu'ils parviennent à survivre dans de telles conditions de vie[2] ». Résolu à lutter contre la pauvreté et à améliorer l'hygiène et les conditions sommaires des îliens, Mackenzie les fit pénétrer, bon gré mal gré, dans une ère

récit de voyage dans les îles et les Hautes-Terres, rapporte des scènes d'éviction à Sannox, sans pour autant donner de dates précises : Charles Lesingham Smith, *Excursions through the Highlands and Isles of Scotland in 1835 and 1836,* Londres, Simpkin, Marshall & Co, 1837, p. 171-172.

1. George Clayton Atkinson, « A notice of the island of St Kilda, on the north west coast of Scotland », *Transactions of the Natural History Society of Northumberland, Durham and Newcastle upon Tyne*, vol. II, Newcastle, Hodgson, 1838, p. 215-225. Une copie d'un manuscrit d'Atkinson intitulé « A few weeks' ramble among the Hebrides in the summer of 1831 » est en possession du National Trust for Scotland.

2. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 20.

nouvelle où leur mode de vie se rapprochait plus de celui de leurs compatriotes des îles britanniques que de celui de leurs ancêtres.

C'est l'aide financière d'un riche voyageur anglais qui lui permit de mener son projet à bien. Sir Thomas Acland, venu une première fois en croisière dans les Hébrides extérieures depuis l'Irlande avec sa femme en 1812, fut tellement impressionné par la beauté de l'archipel, et choqué par la pauvreté des îliens, qu'il se promit de revenir. Ce fut chose faite en 1834 avec une nouvelle goélette à deux mats, qu'il avait fait baptisée « The Lady of St Kilda » en l'honneur de son épouse, Lydia Hoare, la première *Lady* à fouler le sol de l'île en 1812, comme il se plaisait à le dire[1]. C'est lors de ce deuxième voyage qu'ils rencontrèrent le révérend Mackenzie. Afin d'encourager des améliorations sur Hirta, Thomas Acland promit la coquette somme de £20 au premier Hirtien qui bâtirait une maison en briques[2]. C'est à partir de cette initiative que Mackenzie décida de permettre à chaque îlien de construire une maison pour remplacer les insalubres demeures qui étaient les leurs depuis des centaines d'années[3]. L'amélioration des conditions de logement à Saint-Kilda prit alors une dimension nationale suite à une souscription lancée par le révérend Mackenzie. Une nouvelle maison pour le pasteur et sa famille fut bâtie (« *manse* ») et les demeures traditionnelles des Hirtiens (« *black crofts* ») furent remplacées par un type de maisons plus conventionnel[4]. Mackenzie les poussa aussi à redessiner le partage des terres cultivables ; ils asséchèrent certaines parcelles et adoptèrent de nouvelles méthodes d'exploitation du sol, avec, notamment, l'abandon du « *caschrom* », outil traditionnel qui ne permettait qu'un travail maladroit de la terre. Des meubles furent acheminés par bateau en juillet 1838 grâce, entre autres, au soutien des pasteurs Norman Macleod et David

1. C'est aussi cette goélette, qui a mouillé dans la baie de Port Phillip en 1841, qui est à l'origine du nom du quartier de Melbourne.
2. Anne Acland, *A Devon Family: The Story of the Aclands*, Londres & Chichester, Phillimore, 1981, p. 50 et *ibid.*, p. 62-63.
3. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 21-22.
4. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit*.

Dickson, qui accompagnèrent Mackenzie sur l'île, alors que les nouvelles maisons n'étaient pas encore construites[1]. Dès le milieu du XIXe siècle, de nombreux visiteurs attestèrent l'amélioration des conditions de logement des Hirtiens et le confort dont ils bénéficiaient par rapport aux autres Hébridéens et aux habitants des Hautes-Terres[2].

Mais les logements qui furent construits grâce à la motivation du révérend Mackenzie n'étaient cependant pas adaptés au rude climat de l'archipel : ces maisons, qui étaient plus grandes en superficie et en taille, devenaient plus difficiles à chauffer ; les murs et les toits, moins épais, ainsi que la présence de fenêtres, n'isolaient pas du froid ou de la pluie aussi bien que les demeures précédentes[3]. Cependant, c'est avant tout l'aspect extérieur et le confort relatif de ces logements qui marquaient les esprits des voyageurs et qui, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, renforcèrent le sentiment d'une contrée idyllique, participant ainsi à la mythopoétique de l'archipel. Les observateurs ne poussaient pas la curiosité à s'enquérir des véritables conditions de vie des îliens, du rythme que les saisons imposaient à leur régime alimentaire, du manque de ressources naturelles ou de la désolation d'une vie passée à l'isolement. Pour la plupart des visiteurs, les Hirtiens vivaient dans un environnement sublime et leur confort matériel semblait assuré. Les témoignages qui vont dans ce sens sont nombreux[4]. Norman Heathcote, dont il convient quand même de noter que ses commentaires manquent sans doute d'objectivité puisqu'il était le petit-fils, par sa mère, de Norman Macleod of Macleod,

1. John Macleod, *Memorials of the Rev. Norman Macleod*, Édimbourg, David Douglas, 1888, p. 155.
2. Richard Kearton, *With Nature and a Camera: being the Adventures and Observations of a Field Naturalist and an Animal Photographer*, *op. cit.*, p. 11 (voyage effectué en 1896).
3. Voir la lettre d'une Hirtienne – Betty Scott – en 1863, citée *in* Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 152.
4. Par exemple: Malcolm Ferguson, *Rambles in Skye, with a Sketch of a Trip to St Kilda*, Irvine, Glasgow & Édimbourg, Chas. Murchland, Porteous Bros., Thos. Murray & son, John Menzies & Co, 1885, p. 27.

propriétaire de Saint-Kilda, déclara par exemple quelque quinze ans plus tard :

> Mon opinion est qu'ils mènent une vie très heureuse, qu'ils sont mieux logés et mieux nourris que n'importe quelle autre personne de leur condition, et que ce serait un grand malheur pour eux que d'être délogés de leurs habitations présentes et, bien sûr, je constate qu'aucun d'entre eux ne souhaite partir […]. Leur vie est véritablement heureuse[1].

Les Atkinson et les Acland n'avaient pas été les seuls visiteurs à Saint-Kilda pendant le séjour ecclésial de Neil Mackenzie. Avant la venue déterminante de Sir et Lady Acland, c'est Robert Carruthers, journaliste et rédacteur-en-chef de *The Inverness Courier,* qui avait entrepris une visite dans les Hébrides et qui émailla ses réflexions de croquis[2]. Le voyageur avoua cependant ne pas s'être rendu personnellement sur Hirta et avoir seulement recueilli des informations d'un ami qui avait visité l'île le 28 juillet 1834, soit quelques mois avant la venue des Acland, sans donner plus de précisions sur cet ami. Celui-ci rencontra en tout cas le révérend Mackenzie, qu'il qualifia d'« homme respectable »[3]. Ce visiteur inconnu évoqua la « *maladie des neuf jours* » (parfois appelée « maladie des huit jours ») qui était, selon lui, liée aux déplorables conditions hygiéniques des Hirtiens. Carruthers introduit néanmoins le récit de son ami en utilisant le terme « d'humiliation nationale » pour qualifier la situation d'Hirta. Cependant, contrairement à ce que Lord Henry Brougham déclare dédaigneusement ou à ce que pensaient bon nombre de personnes dans les salons des Basses-Terres, ce ne sont pas les îliens eux-mêmes ou les conditions misérables dans lesquelles ils vivent qui sont la raison de cet affront. C'est l'indifférence du gouvernement britannique qui en est la cause[4]. Ces commentaires inaugurent un nouvel état d'esprit par rapport à la

1. Norman Heathcote, *St Kilda*, Londres, Longmans, Green & Co, 1900, p. 224.
2. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book; Or Sketches and Anecdotes*, Édimbourg, Adam & Charles Black, 1843.
3. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.,* p. 257.
4. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.,* p. 255.

société hirtienne et aux relations que la périphérie entretient avec le centre. Carruthers, commentant les descriptions de son ami, se demande ainsi comment un pays comme la Grande-Bretagne peut tolérer de laisser une partie de ses habitants vivre dans de telles conditions, qu'il qualifie de « déchéance et barbarie[1] ». Le pays, habitué à porter haut l'étendard de la civilisation occidentale, se doit de réagir : il faut prendre des mesures et envoyer de quoi aider ces compatriotes à vivre plus décemment. À quelques années de la Grande Famine que connurent les Irlandais, ces propos plaçaient l'état et les gouvernements face à leurs responsabilités par rapport à leurs citoyens. Carruthers conclut la description du séjour de son ami en confiant que les habitants qui avaient été invités sur le navire avaient prophétiquement exprimé leurs appréhensions pour le futur[2] : leur peur était que les visiteurs, de plus en plus nombreux, exerceraient des influences pernicieuses sur la communauté. Les Hirtiens changeraient leurs coutumes et adopteraient un mode de vie différent de celui de leurs ancêtres, rompant ainsi les liens qui les unissaient à leur archipel[3].

Le zoologue James Wilson publia en 1842 des souvenirs de voyages dans les îles écossaises, périple qu'il avait effectué un an plus tôt[4]. Il rencontra la famille Mackenzie à Hirta, et c'est lui qui nous en donne les descriptions les plus détaillées. Il rédigea près de cent-dix pages à propos de Saint-Kilda, d'abord des impressions, à propos de l'île et des îliens, puis des observations scientifiques. Il y décrit Neil Mackenzie en termes élogieux, impressionné par sa sincérité, sa simplicité et sa gentillesse[5]. Il ajoute le dévouement,

1. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.,* p. 257-258
2. L'ami de Carruthers parlait donc gaélique, car Neil Mackenzie rapporte dans son journal que personne ne parlait anglais à son arrivée en 1830 et que personne ne fit de progrès rapides : James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 32.
3. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.*, p. 259.
4. James Wilson, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, 2 vols, Édimbourg, Adam and Charles Black, 1842.
5. James Wilson, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, vol. 2, *op. cit.*, p. 10.

apparemment sans borne, dont fait preuve le pasteur vis-à-vis de ses ouailles :

> Le bon pasteur est instituteur et maître d'orthographe, (de façon littérale, il est premier ministre), aussi bien que pasteur, et il semble qu'il essaye tout pour améliorer les conditions de son troupeau, que cela soit en éclairant leur obscurité spirituelle, en améliorant leurs chances dans ce monde temporel, ou, comme l'aurait dit le Docteur Johnson, en les élevant à la condition d'êtres pensants[1].

La dernière allusion à Johnson indique néanmoins que les préjugés contre les îliens n'avaient pas disparu à la fin de la première moitié du XIXe siècle. On peut percevoir un ton condescendant dans les paroles de Wilson. Ils étaient encore souvent considérés comme des retardés mentaux qui devaient être éduqués, sur les plans religieux et cognitifs, afin de parvenir à intégrer le monde de leurs compatriotes britanniques. On retrouve toutefois ici la sollicitude de Neil Mackenzie qui, soucieux d'encourager l'éducation des îliens, organisa des cours hebdomadaires afin d'apprendre à tous les habitants de Saint-Kilda à parler, lire et écrire en anglais. Lui-même, îlien dont la langue natale était le gaélique, comprenait que la communication avec le monde extérieur était un élément essentiel pour la pérennité des communautés de l'archipel.

Les commentaires de Wilson dans cet ouvrage jouent souvent sur ce qui apparaît comme l'ambiguïté des Saint-Kildiens, des êtres à cheval sur deux mondes. Fidèle au métarécit des « Bons sauvages », à la mythopoétique de l'archipel, Wilson s'extasie par exemple sur leur touchante ingénuité et sur d'admirables principes égalitaires, tout en soulignant que ce ne sont pas ces qualités qui leur permettront d'améliorer leurs conditions :

> La communauté de Saint-Kilda peut, en bien des points, être considérée comme une petite république dans laquelle les membres individuels mettent en commun la plupart de leurs biens, et, exception faite du pasteur, personne ne semble être différent de son voisin en termes de rang, de

1. James Wilson, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, vol. 2, *op. cit.*, p. 11-12.

> fortune ou de condition. On prétend d'ailleurs qu'il existe une jalousie bien particulière sur ce point, aucun homme n'étant encouragé à être devant quiconque en quoi que ce soit, ce qui doit bien sûr être un inconvénient pour le développement[1].

Il s'agit ici d'un élément de doctrine utopiste comme on en rencontre souvent à propos de Saint-Kilda, véritable hétérotopie des cercles intellectuels britanniques. Mais le scientifique relativise aussi dans son ouvrage ce qui a été considéré pendant longtemps comme la nature des Hirtiens. Afin de pénétrer dans le monde contemporain, afin de progresser sur le chemin de la connaissance, il faudra qu'ils se débarrassent de leurs anciennes conceptions et qu'ils épousent le mode de pensée de leurs compatriotes. Ce genre de propos s'inscrit très bien dans l'esprit des changements opérés par le révérend Mackenzie. Pour lui aussi, le progrès, au niveau des conditions de vie et de l'hygiène des Hirtiens, passait forcément par l'abandon d'anciennes pratiques et par le renoncement à des conceptions morales traditionnelles. Wilson souligne aussi dans son récit un élément classique du discours colonial, une modification qui joue comme point de rupture nette avec le passé et les traditions : le fait de renommer des lieux par des désignations qui ont plus de significations pour les colons que de rapports avec avec les légendes ou l'histoire des natifs. Les baies principales de l'île d'Hirta furent brièvement débaptisées et renommées avec des noms de pasteurs venus les évangéliser. Pour Wilson, répétant sans doute le discours de Mackenzie, il s'agit d'un geste positif et d'une preuve d'ouverture de la part de la communauté hirtienne. Il faut quand même reconnaître que Mackenzie suggéra des noms que les îliens connaissaient et qui avaient eu un rapport avec leur vie courante, plutôt que ceux d'hommes ou de femmes illustres, mais qui leur auraient été totalement inconnus[2]. Les Révérends David Dickson et Norman Macleod, les patronymes qui auraient dû

1. James Wilson, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, vol. 1, *op. cit.*, p. 24-25.
2. James Wilson, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, vol. 2, *op. cit.*, p. 40.

remplacer les noms Village Bay et Glen Bay à Hirta, des noms déjà anglicisés depuis longtemps, avaient fait forte impression sur les Hirtiens[1]. Dickson et Macleod exerçaient tous deux à Glasgow ; Dickson pour le SSPCK et Macleod à l'église de Saint-Columba. Rappelons que Mackenzie était revenu de Glasgow avec eux en 1838 à bord d'un bateau à vapeur chargé de meubles, offerts aux îliens grâce aux souscriptions qui avaient été lancées. Les deux pasteurs, comme nous l'avons déjà vu, s'illustrèrent lors de leur court séjour sur Hirta par leurs éloquents sermons, prononcés en anglais par Dickson et en gaélique par Macleod. Puis, dans un geste symbolique qui entérinait toute la préparation liturgique effectuée par Mackenzie, ils acceptèrent seize Hirtiens à communion, complimentant ainsi l'empreinte théologique que ce dernier laissait sur l'île[2]. En termes purement diplomatiques, il s'agissait donc d'un compliment qu'il leur rendait.

3. Diagnostics médicaux et hygiène de vie

La « maladie des neuf jours » qu'évoque l'ami de Carruthers, devint un sujet central à propos de Saint-Kilda à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Tandis que de spectaculaires avancées médicales et obstétriques se déroulaient en Europe et aux États-Unis, cette affection ne fut pas considérée digne d'intérêt scientifique avant la fin du siècle. Cette spécificité épidémiologique d'Hirta causa d'immenses ravages dans la population locale et eut de très néfastes conséquences sur la démographie de l'île, avant que des explications et des solutions scientifiques ne fussent proposées. Cette maladie se déclarait chez certains nouveaux nés quelques jours après la naissance. Des contractions musculaires tétaniques s'emparaient d'eux : ils ne parvenaient plus à s'alimenter et les très jeunes victimes étaient emportées dans les huit à neuf jours. À cause du manque d'information sur le nombre précis de naissances à Hirta, il est, avant le milieu du XIXe siècle, impossible de savoir

1. Cet épisode est évoqué dans le roman d'Altenberg ; le rappel du nom original gaélique par un autochtone n'est accueilli qu'avec condescendance par les visiteurs de Glasgow : Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 259.

2. John Macleod, *Memorials of the Rev. Norman Macleod*, *op. cit.*, p. 155.

combien de nouveaux nés moururent. Le révérend Mackenzie, qui lui-même perdit un enfant à cause de cette maladie, décida de tenir un registre des naissances et des décès à partir de 1830 et pendant tout son séjour. Entre 1830 et 1891, le taux de mortalité chez les nouveaux nés fut de 57,5% (quatre-vingt-douze décès sur cent-soixante baptêmes)[1]. C'est Macaulay qui, au XVIIIe siècle, fut le premier écrivain voyageur à signaler cette pathologie et à décrire les souffrances endurées par ses victimes. Il résume ainsi la situation :

> Les enfants de cette isle sont particulièrement sujets à une espéce de maladie très-extraordinaire ; la quatrième, la cinquième, ou la sixième nuit après leur naissance ; plusieurs d'entr'eux cessent de tester : le septième ; les gencives de la mâchoire supérieure sont tellement serrées contre celles de la mâchoire inférieure, qu'il est impossible de leur faire rien avaler ; bientôt après que ces symptômes fâcheux ont paru, ils sont saisis d'accès de convulsions, & après avoir lutté contre des douleurs excessives jusqu'à ce que leur peu de force soit épuisée, ils meurent presque tous le huitième jour, j'en ai vu expirer deux après ces cruels tourments. Il est surprenant que Martin, qui s'étoit adonné à la Médecine, & qui était d'ailleurs d'une curiosité sans bornes, ait passé sous silence un fait aussi frappant, en supposant néanmoins que cette étrange maladie fut déjà connue à Hirta, dans le temps qu'il y étoit[2].

L'étonnement de Macaulay face au silence de Martin est bien sûr compréhensible ; mais il faut se rappeler que Martin ne passa que trois semaines sur l'île et qu'il y arriva lors d'une période qu'il décrit lui-même comme assez clémente. Du fait de son origine, il aurait cependant été capable de converser directement en gaélique, privilège que beaucoup de visiteurs ne purent revendiquer et qui le plaçait dans une situation idéale pour se rendre compte des maux dont souffraient les îliens. Puisque Martin est très scrupuleux dans son récit, consignant chaque particularité de la vie sur Hirta, il n'a

1. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 263
2. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 235-236 [—, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. 229-230].

donc sans aucun doute pas été le témoin direct de ce fléau : il est fort probable qu'aucune naissance n'ait eu lieu pendant son séjour, et les habitants n'ont probablement pas jugé bon lui en parler.

S'ils étaient, bien sûr, bouleversés par ces décès et par l'envergure du déficit des naissances sur l'île, les îliens n'étaient, cependant, pas prêts à considérer leur hygiène et leurs comportements obstétriques. L'Église presbytérienne, qui dans le cas des évictions dans les Hautes-Terres ou de la famine en Irlande a souvent rejeté la faute sur les victimes en accusant leurs mœurs, était, de la même façon, parvenue à instiller un déterminisme divin. Il est, à ce sujet, instructif de lire le commentaire d'une femme, elle-même la mère d'un des écrivains voyageurs, qui se rendit sur l'île en mai juin 1853 ; parlant du nombre stagnant d'habitants, elle déclare :

> […] la plus grande partie d'entre eux [les nouveaux-nés] meurent au très jeune âge de cinq ou six jours, dû, c'est ce que supposent les médecins, à la chaleur et à la saleté dans laquelle l'enfant est gardé et à la nécessité de le laver et de s'occuper de lui convenablement. Les pauvres parents eux-mêmes n'attribuent pas ces décès à une cause humaine, et disent, de façon placide, que c'est la volonté de dieu[1].

Il fallut attendre la fin du XIXe siècle avant que le corps médical ne se penchât sérieusement sur ce mystère. Le manque de prestige de ces îles et le dénuement de ses habitants furent bien évidemment la raison d'un tel désintérêt. Nombre d'écrivains voyageurs avaient parlé des conditions hygiéniques plus que rudimentaires et avaient tissé un lien de cause à effet entre le mode de vie des îliens et cette « maladie des neuf jours ». Un visiteur décrit en ces mots une habitation à la fin du XVIIIe siècle : « La famille a ses lits faits de paille ou de bruyère situés dans des niches percés dans le mur. Le sol, pendant ce temps, monte, à cause de l'accumulation d'excréments et d'ordures, jusqu'au retour de la saison à laquelle tout est soigneusement prélevé pour être répandu dans

1. Osgood Hanbury MacKenzie, *A Hundred Years in the Highlands.* With Illustrations, Londres, Edward Arnold, 1921, p. 85.

les champs[1] ». Les améliorations en termes de logement n'avaient cependant pas fait diminuer la mortalité infantile, comme cela aurait logiquement dû être le cas. C'est dans un numéro du *British Medical Journal* daté de 1886 qu'un médecin échafauda alors des explications scientifiques. Il compara cette pathologie à des cas similaires qui avaient été rapportés en Irlande et en Islande au début du XIXe siècle. C'est une meilleure ventilation sur le lieu de l'accouchement qui avait permis de diminuer de façon significative le nombre de décès. Mais le même médecin, qui ne s'était pas rendu dans l'archipel et tirait sa connaissance de lectures d'ouvrages et d'articles, concluait, bien qu'il mentionnât une septicémie due à une infection du cordon ombilical, en accusant de façon péremptoire la consanguinité des Hirtiens comme le facteur qui prédisposait à cette maladie[2]. Il rejoignait un point soulevé par beaucoup d'écrivains voyageurs qui considéraient Hirta comme un foyer de problèmes psychologiques, médicaux et sociaux à cause de l'absence de diversité génétique. Un journal français, alerté du fléau qui accablaient les nouveaux-nés, évoqua quant à lui des pratiques alimentaires à la naissance : « Le docteur Labonne dit qu'une forme de tétanos […] est spéciale aux Saint-Kildiens, probablement à cause de la nourriture étrange – huile tirée de l'estomac du pétrel mêlée à du vin de Porto – qu'on leur administre dès leur apparition en ce monde[3]. »

La cause de cette pathologie létale qui frappait les nouveaux-nés était, bien sûr, en partie liée aux conditions hygiéniques lors de la parturition, mais elle était essentiellement due à une pratique ancestrale. Peu après la naissance, une fois le cordon ombilical coupé, la région du nombril du nouveau-né était nettoyée avec de l'huile de fulmar. L'introduction de ce liquide oléagineux au contact du sang causait une réaction tétanique chez nombre

1. Robert Heron, *General View of the Natural Circumstances of those Isles, Adjacent to the North-West Coast of Scotland which Are Distinguished by the Common Name of Hebudæ or Hebrides…*, Édimbourg, John Paterson, 1794, p. 29.
2. C. R. MacDonald, « St Kilda: Its inhabitants and the diseases peculiar to them », *The British Medical Journal*, 2, 1334, 24 juillet 1886, p. 161-162.
3. « Saint-Kilda », *Le Rappel*, n° 8821, 5 mai 1894 (n. p.).

de bébés, entraînant ainsi leur mort (*tetanus neonatorum*). Les symptômes du tétanos avaient clairement été identifiés par des écrivains voyageurs bien avant, mais c'est une étude publiée dans le *Glasgow Medical Journal* en mars 1895 qui argua de la nécessité d'utiliser des antiseptiques à la naissance pour nettoyer l'ombilic[1]. Un rapport publié à la fin de cette même année souligna que cette pathologie disparut une fois que le nettoyage devint une pratique courante[2]. C'est le jeune révérend Angus Fiddes, nommé pasteur à Saint-Kilda en 1889 et qui avait été formé aux techniques obstétriques à Glasgow, qui insista sur la nécessité d'une hygiène irréprochable lors de la parturition. À sa demande, une infirmière fut dépêchée sur Hirta et elle y séjourna, d'abord irrégulièrement puis de façon plus ou moins permanente, à partir de 1914[3]. À l'instar du révérend Mackenzie un demi-siècle avant lui, le révérend Fiddes apporta un nouveau changement fondamental dans l'hygiène et le mode de vie des Hirtiens. Un écrivain voyageur lui rendit même un hommage appuyé pour son rôle : « Grâce à un traitement approprié et à l'utilisation d'antiseptiques il [Fiddes] a éradiqué les ravages de la maladie[4] ».

Il est certes vrai que l'hygiène et les conditions de vie des Hirtiens avaient longtemps été déplorables. Comme je l'ai précisé dans le chapitre précédent, la première chose que bien des visiteurs notaient en arrivant sur l'île, avant que les nouvelles demeures ne fussent construites, était l'odeur pestilentielle émanant des habitations des Hirtiens, ou même de leurs vêtements. Macaulay, pourtant très bien disposé, commente, certes en termes mesurés, cette incommodité : « L'odeur des maisons & des vêtements des Kildiens, ainsi que leur haleine, est très-nuisible à un Étranger, il

1. G. A. Turner, « The successful preventative treatment of the scourge of St Kilda (Tetanus neonatorum), with some considerations regarding the management of the cord in the new-born infant », *Glasgow Medical Journal,* n° 43, 1895, p. 161-174.
2. Rapport de la « Glasgow Obstetrical and Gynaecological Society », *The British Medical Journal*, vol. 2, n° 1822, 30 novembre 1895, p. 1367.
3. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 264-265.
4. Richard Kearton, *With Nature and a Camera: being the Adventures and Observations of a Field Naturalist and an Animal Photographer*, *op. cit.*, p. 33.

se trouve incommodé, quand un habitant de cette isle est auprès de lui, & pendant deux ou trois jours il respire un air épais, très mal-sain[1] ».

D'autres écrivains voyageurs furent plus directs et prirent moins de gants pour évoquer les atmosphères fétides qui se dégageaient des habitations. Lord Henry Brougham exprima dès son arrivée son dégoût pour ces îles et leurs habitants en termes très forts (voir *supra*, p. 59). Carruthers associe quant à lui la maladie qui touchait les nouveaux-nés à cette odeur fétide qui se dégageait des maisons hirtiennes :

> La puanteur, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, est intolérable. […] Sur dix naissances, pas plus d'un ne survit au delà du neuvième jour. Ceci est dû, en grande partie, à l'air méphitique que le nouveau-né est forcé de respirer et qui contamine totalement ses tendres poumons ; […] Chaque enfant qui survit est considéré comme une bénédiction pour tous […][2].

Le même constat fut tiré une cinquantaine d'années plus tard dans le *The British Medical Journal* par un homme disant s'être rendu sur Hirta et qui, même s'il reconnaissait des convulsions de nature tétanique, préférait mettre la cause de la mort sur le régime alimentaire des nouveaux nés[3]. Cet aspect particulier du mode de vie des Hirtiens était sans doute celui qui poussait les voyageurs à les caractériser comme des barbares et qui empêchait que nombre de visiteurs n'embrassent complètement les conclusions que Martin formula sur les « Bons sauvages ».

La raison de cette puanteur était simple : les Hirtiens, jusqu'au milieu du XIXe siècle, n'avaient aucune hygiène corporelle ou en ce qui concerne le nettoyage de leur habitation. Ils vivaient dans des maisons traditionnelles, de petite taille et faites de pierres amassées les unes sur les autres sans présence de mortier et dont la toiture

1. Kenneth Macaulay, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 251 [—, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. 209].
2. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.*, p. 256-257.
3. Jas. Brydon, « 'The strangers' cold' », *The British Medical Journal*, 2, 1336, 7 août 1886, p. 286.

était faite de paille[1]. Les restes et rebuts jonchaient le sol avant d'être disposés, une fois par an, devant la porte extérieure, ce tas étant ensuite utilisé en tant que compost. Le naturaliste Atkinson témoigna aussi de ces conditions lors de sa visite en 1831, quelques années avant que Mackenzie ne changeât la situation[2]. On comprend alors la motivation et l'énergie que le révérend déploya afin de participer à l'amélioration de la vie de ses paroissiens, lui qui ne se contentait pas d'être un observateur extérieur mais participait souvent activement à la vie de la communauté[3].

Une autre affliction, soi-disant typique d'Hirta, était celle qui s'emparait des îliens après la venue d'étrangers sur leurs terres. Le géologue suisse Louis-Albert Necker de Saussure, qui ne parvint jamais à rejoindre l'île lors de son périple dans les Hébrides, avait compris qu'il y avait une forte propension à mêler des éléments fantastiques et mythopoétiques dans les descriptions faites à propos de Saint-Kilda. Il interrogea des natifs des Hébrides au sujet de l'archipel et ne reçut que des réponses approximatives ; sa rigueur scientifique le poussa alors à faire figurer cette étrange maladie parmi les caractéristiques imaginaires d'Hirta :

> Mais leurs récits étoient tellement entremêlés de merveilleux, qu'ils ne faisoient qu'aiguiser notre curiosité sans la satisfaire. Toutes les fables transmises par les relations des anciens voyageurs, sont encore à l'heure qu'il est, crues et débitées par les habitants de Long-Island [South & North Uist] avec une bonne foi complette. On nous assuroit par exemple que chaque fois qu'un étranger avoit abordé à l'île de St.-Kilda, toute la population avoit été saisie d'un rhume épidémique ; que les moutons de cette îles portoient une laine bleue, et cent autres contes non moins bizarres, que les habitants d'Uist accueillent avec

1. Voir les descriptions de Martin et de Macaulay : Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 13. K. Macaulay, *The History of St Kilda*, *op. cit.*, p. 43-45 [—, *Histoire de St Kilda, op. cit.*, p. 49-54].
2. George Clayton Atkinson, « An Account of an Expedition to St Kilda in 1831 », *op. cit.*, p. 218.
3. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 16.

> une foi aveugle et superstitieuse, et dont il n'auroit pas fallu paroître douter[1].

La maladie épidémique qui sévissait après la venue d'un étranger sur les côtes hirtiennes n'était cependant pas une invention, et correspond à des témoignages récurrents depuis le voyage de Martin. Ce rhume, attrapé à cause de bactéries apportées par des visiteurs, fut en tout cas source de débats passionnés aux XVIIIe et XIXe siècles. Boswell rapporte un commentaire d'un pasteur pour qui cette affection chronique était simplement due à la direction du vent qui permettait aux navires d'aborder dans la baie d'Hirta[2]. Il relate aussi la raillerie de Johnson, qui s'étonne que si la venue d'un seul homme suffit à déclencher un rhume parmi la population, tous les îliens ne décèdent pas lorsqu'un bateau pénètre dans la baie[3].

Cette disposition pathogènique des îliens illustre les caractéristiques épidémiologiques différentes entre deux populations. Elle fut le sujet de vives discussions jusqu'à la fin du XIXe siècle. Robert Connell, journaliste au *Glasgow Herald*, parla ainsi de ce rhume : « À cause de la méfiance invétérée qu'ils entretiennent envers les Anglais et toutes leurs manières, les Saint-Kildiens considèrent chaque visiteur comme un porteur éventuel de choléra ou d'une fièvre ou, au moins d'un "rhume" (cnatan na gall)[4] ». Cette propension fut relevée par le *British Medical Journal* en 1886 où un médecin accusa la consanguinité d'être une prédisposition pour cette pathologie, reprenant ainsi un thème classique des descriptions de Saint-Kilda[5]. Un lecteur répondit cependant à cet article en comparant les témoignages des Hirtiens à ceux d'indigènes

1. Louis Albert Necker de Saussure, *Voyage en Écosse et aux Îles Hébrides*, vol. III, Genève – Paris, J. J. Paschoud, 1821, p. 19. Les trois volumes qu'il publia furent tirés de ses voyages entre 1806 et 1808 (voir : « Introduction », *ibid.*, vol. I, p. I.
2. James Boswell, *Vie de Samuel Johnson*, *op. cit.*, p. 226.
3. James Boswell, *Le journal d'un périple dans les Hébrides*, *op. cit.*, p. 351.
4. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 24.
5. C. R. MacDonald, « St Kilda: its inhabitants and the diseases peculiar to them », *The British Medical Journal*, vol. 2, n° 1334, 24 juillet 1886, p. 163.

de l'île de Chatham, sur la côte est de la Nouvelle Zélande ; il s'étonna que le corps médical ne montrât pas plus d'intérêt pour la question. Les natifs de Chatham déclaraient en effet ressentir des symptômes en tous points similaires à ceux des Hirtiens lors de la visite d'étrangers. Le perspicace lecteur ajoute, avec une pointe d'ironie, qu'un de ces navires avait peut-être été le « Saint-Kilda » de Lord Acland, habitué à croiser dans les mers du sud[1]. Le mois précédent, un autre lecteur avait également évoqué les mêmes pathologies en Polynésie et avait cité Charles Darwin et son *A Naturalist's Voyage round the World* (plus connu sous le nom de *Voyage of the Beagle*) tandis que dans le même numéro du *British Medical Journal*, Jas. Brydon, qui déclarait s'être rendu sur Hirta, mettait en doute la validité de cette affection : il la décrivait, à l'instar de Necker de Saussure, comme un mythe propagé par les Hirtiens, de générations en générations, et auquel ils avaient fini par croire[2].

4. Rites initiatiques et caractéristiques physiques

Le dernier point caractéristique des Hirtiens souligné par tous les écrivains voyageurs concerne leur vigueur et leur agilité lors de l'escalade de parois rocheuses. Ces aptitudes étaient liées au cadre de vie et à ses exigences. La nécessité de trouver la nourriture était bien sûr la première raison qui poussait les hommes de l'île à risquer leur vie sur les falaises de Boreray, d'Hirta ou sur les éperons rocheux de l'archipel. Les fulmars, les fous de Bassan, les macareux ou les guillemots et leurs œufs constituaient l'alimentation de base à Saint-Kilda[3]. Les plumes et l'huile récoltées en capturant ces oiseaux étaient utilisées pour payer les loyers en nature au régisseur. Il y a bien évidemment un indéniable aspect initiatique dans l'escalade des falaises. Rares étaient les jeunes hommes qui refusaient de prendre de tels risques. Acte de bravoure obligatoire

1. Augustine Chudleigh, « 'The strangers' cold' », *The British Medical Journal*, 2, 1340, 4 septembre 1886, p. 484.
2. Harold Dixon, « 'The strangers' cold' », *The British Medical Journal*, vol. 2, n° 1336, 7 août 1886, p. 286 et Jas. Brydon, *ibid.*, p. 287.
3. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 206-208.

pour prouver sa force ou son intégration à cette société, cette activité régulait les saisons et le passage du temps dans l'archipel. Pour les visiteurs, ce rite ancestral et ce mode de récolte de l'alimentation participaient au mystère de Saint-Kilda et les aidait à échafauder la mythopoétique de l'île. Nombreux furent ceux qui demandèrent à assister aux escalades qui sont rapportées en termes dithyrambiques par pratiquement tous les écrivains voyageurs depuis Martin[1]. Ces prouesses humaines figurent aussi dans toute la littérature ou les films consacrés à Saint-Kilda et font partie intégrante de la mythopoétique de l'archipel.

Plusieurs écrivains voyageurs soulignèrent d'ailleurs que les Hirtiens avaient développé une caractéristique anatomique particulière : ils étaient particulièrement agiles car leurs pieds étaient plus développés que ceux des visiteurs britanniques. Des photographies furent prises à la fin du XIXe siècle pour montrer que les pieds et les orteils des Saint-Kildiens étaient plus musclés que ceux d'hommes venus d'Écosse, cela confirmant d'ailleurs une anecdote rapportée par Alexander Buchan[2]. Un tel souci anthropométrique avait des répercussions sociales. La plupart des récits de voyage vers Saint-Kilda ont en effet à cœur de montrer les différences culturelles et intellectuelles avec les Britanniques et décrivent aussi souvent des distinctions physiques avec les visiteurs. Il s'agit, bien sûr, parfois d'une vision ethnocentrique émanant de la « civilisation » britannique qui place les Hirtiens dans une position intermédiaire entre hommes et animaux sur l'échelle des créatures divines. Nombre d'écrits soulignent cependant aussi la beauté des Hirtiennes et les dents très blanches des hommes et des femmes. Les descriptions des particularité physiques des Hirtiens se heurtent toutefois à une étrangeté qui ne fut jamais mentionnée dans le contexte précis d'une évolution physique ou

1. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 106-107

2. Alexander Buchan rapporte l'anecdote d'un homme accroché à une paroi par un orteil et qui se sauve ainsi. Voir aussi : Roger Hutchinson, *St Kilda: A People's History*, Londres, Birlinn, 2014. Tom Steel va plus loin et parle même de la structure de l'os de la cheville comme étant différente et de doigts de pied presque préhensiles, mais aucune référence n'est donnée. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 55.

sociale : comme tant de récits de voyage le précisent, les Hirtiens, en dépit de leur insularité et de leur dépendance envers la mer, ne savaient pas nager[1].

Outre l'escalade des falaises pour la cueillette des œufs, une autre ordalie qui assumait les fonctions d'un véritable rite initiatique fut aussi rapportée. Pour prouver leur flamme à leur bien-aimée, les jeunes hommes devaient se soumettre à une épreuve. Celle-ci fut décrite par Martin, mais elle semble avoir disparu au XIXe siècle : ils devaient monter sur un piton rocheux dénommé « the Mistress Stone » (ou « the lovers' stone ») et se tenir en équilibre, tout en exécutant une série de mouvements avec les jambes et les bras. C'est seulement une fois cette prouesse accomplie que la jeune femme acceptait d'épouser le vaillant jeune homme. Celui-ci prouvait son courage, son agilité et sa détermination pour contribuer à la survie de la communauté[2]. Notons cependant que de tels épisodes ne furent jamais confirmés par des Saint-Kildiens et qu'ils participent, sans nul doute, à la mythopoétique de l'île.

Le côté répétitif de toutes ces descriptions d'escalades de falaises ou de prouesses évoque bien sûr le plagiat et relève d'une caractéristique courante dans ce genre de récits. Comme le soulignent certains anthropologues, et comme il apparaît clairement à la lecture des récits, toutes les personnes qui écrivirent à propos de Saint-Kilda ne s'y étaient pas rendues. Certains l'avouent dès l'introduction et, chez d'autres, cela ne se perçoit qu'au cours de la lecture : leurs descriptions sont, par exemple, trop proches de celles de Martin ou reprennent, parfois mot pour mot, des anecdotes similaires. La lecture des récits de voyage précédents suffisait pour pouvoir écrire un ouvrage détaillé. Les communautés hirtiennes étaient différentes, mais ayant été christianisées et parlant gaélique, les différences étaient plus de l'ordre de l'étonnement que pour les voyages dans les distantes mers du sud. Le fait que cet archipel soit dans les eaux territoriales britanniques était, bien sûr, la source première de cette sidération. C'est l'improbabilité

1. Par exemple : James Wilson, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, *op. cit.*, vol. 2, p. 54.

2. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 118-120.

d'une telle coexistence qui entraîna, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, un engouement pour cette destination et la visite régulière de touristes venus de centres urbains.

5. L'engouement international pour l'archipel

La traversée depuis les Hébrides extérieures était bien évidemment périlleuse pour les petites embarcations. Nombre d'écrivains voyageurs, même ceux qui n'ont pas entrepris ce voyage, ont à cœur de présenter ce périple comme exceptionnellement dangereux. Ceux qui réussissaient à se rendre sur Hirta y étaient parvenus au péril de leur vie. Louis-Albert Necker de Saussure, géologue suisse et auteur d'un remarquable ouvrage de voyages scientifiques en Écosse au début du XIXe siècle (de 1806 à 1808), recueillit des témoignages à propos de Saint-Kilda lors de ses séjours dans les Hébrides extérieures. Il argumenta ainsi le fait qu'il n'eut pas lui-même posé les pieds l'archipel de Saint-Kilda pour vérifier les incroyables histoires qu'on lui avait contées et éprouver ainsi la mythopoétique de l'archipel :

> J'aurois eu le plus grand désir de juger par moi-même de la vérité de ces récits, mais il ne falloit pas songer à entreprendre en automne une navigation redoutée même dans les plus beaux temps de l'année. D'ailleurs, nous aurions pu être plusieurs jours en mer sans parvenir à cette île, il nous eût fallu attendre encore plusieurs autres jours un temps favorable pour y débarquer ; nous aurions dû alors quitter notre vaisseau, car il n'y a point de port dans l'île de St.-Kilda, et nous confier aux vagues sur notre frêle canot ; au risque de voir le navire qui nous avoit amenés, chassé par les vents du sud-ouest, s'éloigner de cette île où nous pouvions demeurer longtemps prisonniers[1].

Necker de Saussure, après avoir occupé la chaire de minéralogie et de géologie à l'Université de Genève, retourna dans les Hébrides et vécut vingt ans à Portree jusqu'à sa mort en 1861. Il n'a toutefois pas laissé de document attestant qu'il se soit un jour rendu à

1. Louis Albert Necker de Saussure, *Voyage en Écosse et aux Îles Hébrides*, *op. cit.*, vol. III, p. 18-19.

Saint-Kilda après la parution de son ouvrage. Le schéma narratif qui consiste à évoquer un long périple ardu ou une épouvantable traversée en mer sont des caractéristiques classiques des récits de voyage. L'auteur insiste ainsi sur les divers périls et les difficultés physiques qui se dressent devant les audacieux voyageurs dont il fait partie. L'ouvrage que le lecteur tient entre les mains est le fruit d'éreintants labeurs et d'inconcevables risques. Saint-Kilda, île où il était difficile de débarquer malgré la proximité avec les côtes britanniques, se méritait. Outre l'ouvrage de Necker de Saussure, les francophones purent découvrirent Saint-Kilda par le biais d'autres écrivains. Hirta commençait à exercer une fascination qui dépassait les rivages de la Grande-Bretagne pour atteindre les citadins européens. L'artiste et académicien Frédéric de Mercey évoqua longuement Saint-Kilda, d'abord dans un article publié dans la *Revue des Deux Mondes* en 1837[1], puis dans son livre de voyages en Écosse où cet article fut reproduit. L'intérêt pour cet archipel et le souhait qu'il avait émis de le visiter était né des différences anthropologiques qu'offraient ses habitants :

> Une si petite tribu, isolée de la sorte au sein de l'Atlantique, offre en effet un phénomène moral fort différent de tout ce qu'on rencontre dans toute autre partie de la Grande-Bretagne. Cette population ne peut manquer d'être entièrement distincte de toute autre population anglaise ou écossaise. Les habitants d'Hirta ou Saint-Kilda ont certainement depuis des siècles gardé les mêmes habitudes et la même manière de vivre. […] Leur petite communauté a donc un caractère aussi tranché qu'aucune autre des peuplades de l'Europe qu'on a qualifiées du nom de nation ; et ce caractère est d'autant plus prononcé, qu'au lieu d'être entourés par d'autres peuples qui l'affaiblissent par leur contact, les habitants d'Hirta ne sont entourés que par l'océan et communiquent peu avec leurs voisins[2].

1. Frédéric Bourgeois de Mercey, « Souvenirs d'Écosse : Hirta, l'île des chasseurs », *op. cit.*, p. 594-626.

2. Frédéric Bourgeois de Mercey, *Scotia. Souvenirs et récits de voyages*, vol. II, *op. cit.*, p. 116-17. Le chapitre sur Hirta est de la page 81 à 156 du même volume, mais il s'agit d'une reproduction de l'article publié en 1837.

Malgré les difficultés pour rejoindre les côtes de Saint-Kilda, la plupart des récits de voyage insistent sur l'accueil chaleureux que les Hirtiens réservent à leurs visiteurs. Ceux-là venaient généralement avec enthousiasme à la rencontre des voyageurs, arborant souvent des mines émerveillées devant les grands navires ou se montrant effrayés au bruit des canons. Seul Lord Brougham émit des réserves quant à la réception qui l'attendait lorsque son navire pénétra dans la baie d'Hirta. Utilisant le *topos* des périls encourus lors de cette expédition, en raison de l'imprévisibilité des conditions météorologiques, Brougham – dont le voyage remontait à 1799 – en profite pour évoquer les risques que lui et son équipage ont eu peur de courir au contact des natifs, se préparant même à faire feu sur eux jusqu'à ce que l'arrivée du pasteur n'apaisât la situation[1]. Lors de la visite de Lord Brougham, c'est le révérend Lauchlan Macleod qui remplaçait son père, Angus Macleod, dans les fonctions de pasteur sur l'île. Lauchlan Macleod, personnage qui ne laissa guère de commentaires de la part des visiteurs, exerça pendant trente-deux ans dans l'archipel, son père ayant, quant à lui, rempli cette tâche pendant dix-sept ans[2].

6. L'emprise de la religion

Le pasteur de l'Église presbytérienne écossaise a toujours été une figure essentielle sur Hirta. Il faisait d'abord figure de lien entre deux communautés : c'est lui qui parvenait à établir une communication, même si quelques-uns des pasteurs dépêchés par l'Église d'Écosse ne parlaient pas gaélique. Leur prestige, et le respect qui leur était dû à cause de leurs fonctions, les plaçaient dans un cadre différent de celui réservé aux étrangers visitant ou séjournant sur l'île. Investi d'une mission évangélique et pédagogique, le pasteur fut souvent auteur de lettres ou d'un récit relatant sa vie avec les Hirtiens. Il est à noter que dans les récits de Glover et d'Altenberg qui seront étudiés dans la seconde partie de cet ouvrage, ce sont des pasteurs, Roderick MacLennan, présent sur Hirta de 1729

1. Henry Brougham, *The Life and Times of Henry Lord Brougham, written by himself*, *op. cit.*, vol. 1, p. 79.
2. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 247-248.

à 1743 et Neil Mackenzie, de 1830 à 1843, qui jouent un rôle prépondérant. L'implication des pasteurs dans la communauté locale ainsi que leur fonction de prédicateur les gratifiaient d'une énorme emprise sur les îliens. Ils pouvaient orienter leurs modes de pensées et leurs modes de vie.

Les pasteurs assumèrent cependant longtemps des fonctions ambigües. Le rôle de missionnaires qu'ils occupaient illustre bien le conflit spirituel lié à l'intrusion de la religion dans des communautés coutumières de rites païens d'adoration de la nature. L'évolution des sentiments religieux dans l'archipel de Saint-Kilda est caractéristique d'un monde où s'opposaient deux conceptions du sacré et où les indigènes tentaient d'accommoder les deux, se mettant ainsi en opposition soit avec les doctrines des pasteurs soit avec les traditions ancestrales.

Comme nous l'avons vu, c'est le révérend Neil Mackenzie qui fut à l'origine de profondes mutations. Mais son séjour sur Hirta correspondit aussi à un important changement confessionnel : suite à son départ en 1843 et au schisme de l'Église d'Écosse, l'île se tourna vers la Free Church of Scotland, phalange très traditionnaliste de l'Église d'Écosse. Si des visites occasionnelles eurent lieu et si un catéchiste (Duncan Kennedy) occupa cette position de 1856 à 1863, les premiers pasteurs de la Free Church ne se rendirent à Saint-Kilda qu'à partir de 1863. L'archipel se trouva donc sans guide spirituel durant treize ans, ce rôle étant alors assumé par des anciens de la communauté. C'est encore une fois l'éloignement avec l'Écosse, l'isolement et le manque d'importance de l'archipel aux yeux d'une Free Church qui s'implantait dans les Hautes-Terres et sur les Îles de la côte ouest, qui furent responsables de ce peu d'intérêt. La progression de la Free Church s'accompagna d'une rigueur confessionnelle croissante que tous les observateurs remarquèrent à la fin du XIXe siècle à Saint-Kilda. Les Hirtiens avaient pourtant, apparemment, été demandeurs d'ouverture vers le monde extérieur. Un voyageur français confie par exemple ce désir d'éducation constaté lors de son séjour en 1879 : « Ils savent tous lire mais n'ont qu'un livre, la Bible. Ils désireraient apprendre l'anglais et recevoir une éducation plus avancée : le Pasteur […]

est maladif et ne paraît pas avoir assez d'énergie pour ouvrir une école[1] ». Le pasteur en question était John Mackay, qui officia sur Saint-Kilda de 1865 à 1889. Il fut toujours décrit comme un homme austère, et c'est lui qui est souvent tenu coupable pour avoir enfermé les Hirtiens dans l'inflexibilité religieuse. Un visiteur, qui se rendit en bateau à vapeur dans l'archipel mais qui, à cause du mauvais temps, ne put pas mettre les pieds sur l'île, déclara ainsi dans les années 1880 :

> Des natifs, et d'autres qui avaient vécu parmi eux, m'ont souvent dit qu'on ne pouvait trouver nulle part la moindre cornemuse ou violon ou n'importe quel instrument de musique. Ils n'ont ni poésie ni chanson et ne chantent rien, si ce n'est des psaumes et des cantiques et tous les livres qui leur sont envoyés doivent d'abord être examinés par le pasteur ou le catéchiste et ils sont renvoyés s'ils ne sont pas jugés convenables ou appropriés[2].

Mais quelque aient été la rigueur religieuse et le poids de l'Église presbytérienne sur les Hirtiens, il est difficilement possible de leur faire porter toutes les responsabilités liées à la paupérisation de l'île puis à son évacuation en 1930. Malgré la position intransigeante adoptée par certains pasteurs durant les évictions au XIXe siècle dans les Hautes-Terres, il n'a jamais été question d'oblitérer la culture ou la civilisation gaélique et il en est de même pour Saint-Kilda. Le dogme presbytérien et l'intransigeante rigueur de Mackay avaient, malgré cela, rendu la vie de tous les jours plus difficile sur l'île. Un des épisodes qui illustre le mieux cette rigueur excessive réside dans le refus du pasteur d'autoriser le débarquement de ravitaillement le jour du Sabbat. Ainsi, les marins d'un navire, le HMS Flirt, qui étaient arrivés tard dans la baie de Saint-Kilda un samedi soir en mai 1877, durent attendre

1. « L'Île de Saint Kilda et ses habitants », publié dans le *Bulletin de la Société de géographie,* 6e série, 19 (1880), p. 68-72 [Document d'archives consulté ; microfiche BNF manuscrite, p. 3-4].

2. Malcolm Ferguson, *Rambles in Skye, with a Sketch of a Trip to St Kilda*, *op. cit.*, p. 28.

jusqu'au lundi pour débarquer les provisions[1]. John Sands décrit aussi qu'il règne sur l'île une « insupportable tristesse » pendant les jours de Sabbat[2]. Le journaliste Robert Connell fit lui aussi part de sa consternation quant à l'emprise du dogme presbytérien et rapporta l'atmosphère pesante qui régnait sur Saint-Kilda depuis l'arrivée de John Mackay. Encore pire que cela, selon Connell : la survie des îliens ne semblait même plus être digne d'intérêt pour le pasteur, dont la seule préoccupation était le salut moral de ses ouailles et le strict respect de la religion dans l'archipel[3].

Outre l'emprise de la religion, plusieurs écrivains voyageurs avaient aussi dénoncé la cupidité du propriétaire ou de ses régisseurs. Ainsi Lord Brougham, à la fin du XVIIIe siècle, même s'il ne se montra certainement ni tendre ni obligeant envers les Hirtiens, reprocha amèrement au régisseur sa conduite lors de la collecte des impôts en nature (voir *supra*, p. 50). Mais c'est John Sands, l'auteur de *Out of the World; or, Life into St Kilda*, qui reste l'accusateur le plus véhément quant à l'avarice et à l'indifférence totale qu'affichait le propriétaire de l'archipel, Norman Macleod of Macleod (1812-1895), envers les Saint-Kildiens. John Sands fut un des écrivains voyageurs qui contribua le plus à essayer d'améliorer le bien-être des îliens. Après un premier séjour de sept semaines en 1875, il réussit, une fois de retour en Écosse, à réunir assez d'argent grâce à une souscription pour l'achat d'un bateau assez grand pour permettre aux Hirtiens de se rendre jusqu'à Harris[4]. Il retourna à Hirta en 1876 et put y faire livrer cette embarcation. Philanthrope, il s'émut de l'isolement des habitants de Saint-Kilda, du manque

1. L'épisode est raconté par un des responsables de cet approvisionnement : John MacDiarmid, *St Kilda and its Inhabitants*, Édimbourg – Londres, Blackwood & Sons, 1877, p. 5-6. Il fut repris par George Seton qui le décrivit comme « une frappante illustration de ces positions extrêmes sur le Sabbat », George Seton, *St Kilda, Past and Present*, Édimbourg – Londres, Blackwood & Sons, 1878, p. 272. Sands ne se trouvait plus sur l'île à ce moment-là, et même s'il parle du HMS Flirt qui venait de partir pour Saint-Kilda, il n'évoque pas dans son ouvrage ce refus de débarquer le jour du Sabbat.
2. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 29.
3. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 51-52.
4. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 63-73.

de nourriture sur l'île et de l'absence de sollicitude du propriétaire. L'emprisonnement qu'Alexander Buchan évoque pour parler de la situation des Saint-Kildiens est une figure de rhétorique de nouveau mise en avant par le journaliste[1] :

> L'objet de ma seconde visite était d'abattre la porte de la prison de Macleod. Ma mission était de libérer les pauvres serfs qui avaient si longtemps été incarcérés et employés avec tant de cruauté, et de les amener à pouvoir communiquer avec le reste du monde. Souvent, alors que je randonnais dans les abrupts rochers au sommet des montagnes ou, qu'assis, j'écoutais le bruit empli de solennité des vagues sur les rivages solitaires, je me sentais investi d'une mission divine pour accomplir cette tâche, et devais la remplir coûte que coûte en dépit des résistances[2].

On peut aussi porter à l'actif de John Sands d'avoir inauguré des communications à l'aide de frêles esquifs qui emportaient du courrier vers les côtes écossaises au gré des courants (« mail boats »). Même si Lady Rachel Grange lança des messages à la mer dans des récipients improvisés, c'est Sands qui, comme il le fait pour le « Parlement », revendique la paternité de ce moyen de communication. La première utilisation d'un « mail boat » a été pour alerter de la présence de marins sur Hirta après qu'un navire austro-hongrois, le « *Peti Dabrovacki* », s'y échoua en janvier 1877 en route pour New-York depuis Glasgow[3]. Selon Sands, la construction de ces minuscules esquifs, qui peuvent flotter même lors de tempêtes, permit en outre de donner de l'occupation aux

1. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 24.
2. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 122.
3. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 280-281. À noter qu'il y a quelques légères discordances dans les dates et le nom exact du navire dans la littérature sur Saint-Kilda. Tom Steel indique que cet incident eut lieu en janvier 1876 et il change le nom en *Dubrovacki* : Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 36. Sands, ainsi que Seton, le rapportent en 1877 et parlent du *Dabrovacki* (John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 110-111). De même Roger Hutchinson, *St Kilda: A People's History*, *op. cit.*, ou Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World*, *op. cit.* Le gouvernement austro-hongrois versa aux Hirtiens la somme de cent livres sterlings en guise de dédommagement.

marins désœuvrés. Le message étant parvenu dans les îles Hébrides, ces marins furent finalement rapatriés le 22 février[1].

Mais c'est surtout grâce aux efforts philanthropiques de Sands que les difficultés de l'archipel apparurent dans la presse britannique et dans les esprits de ses concitoyens, bien que ses adversaires lui reprochassent ouvertement son implication dans ce projet. Il recueillit de l'argent à partir d'un fonds d'aide organisé bien des années avant par un M. Kelsall afin de subvenir aux besoins des Hirtiens pendant les périodes difficiles[2]. À la mort de M. Kelsall, ce fonds avait été oublié et Sands sut le retrouver. Du grain fut alors acheté pour les Hirtiens, aide à laquelle le gouvernement autrichien ajouta sa part en remerciement pour l'aide apportée aux marins austro-hongrois échoués dans les eaux d'Hirta en janvier 1877.

John Sands, qui devint par la suite journaliste et écrivit pour *Punch*, ne mâche pas ses mots pour décrire les méfaits que le strict presbytérianisme de la Free Church cause à la communauté. Il utilise là encore le champ sémantique de la détention ; mais cet enfermement n'est plus seulement physique ou économique, il est également devenu spirituel et empêche toute initiative de la part des Hirtiens :

> Je constatai que les hommes de Saint-Kilda, quoi qu'ils maugréassent et désirassent la liberté, étaient devenus, du fait de leur condamnation à perpétuité, comme des enfants dans l'obscurité, effrayés par des ombres, et que le pasteur se servait de son influence pour paralyser quelque esprit d'entreprise que possédaient les gens[3].

1. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 118-120.
2. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 130. À noter que l'orthographe originale donnée par John Sands est « *Kelso* », comme la ville écossaise alors que tous les commentateurs suivants épellent ce nom Kelsall.
3. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 123.

7. Journalisme et tourisme

Les récits de Sands marquèrent une nouvelle dimension mythopoétique pour Saint-Kilda. Après avoir été décrit dans des récits de voyage, puis dans des ouvrages scientifiques, l'archipel devenait sujet à écriture journalistique. Ce mode de diffusion, développant la connaissance et suscitant la curiosité, entraîna un accroissement du nombre de visites. Si Robert Carruthers avait été un des premiers journalistes (il était éditeur de l'*Inverness Courier*), à écrire et à publier des articles de presse à propos d'Hirta, il ne s'y était pourtant pas rendu et avait recueilli les impressions d'un ami en 1834[1]. Robert Connell fut le premier journaliste en exercice à mettre le pied sur Hirta pour des raisons purement professionnelles. Il rendit compte de la situation en tant que « correspondant spécial » du *Glasgow Herald* en octobre 1885 puis en juin 1886[2]. Il publia par la suite un livre sur ses quinze jours d'expérience dans l'archipel de Saint-Kilda. Il y avait été dépêché par le quotidien suite à des courriers envoyés par des îliens par le biais des « mail boats ».

Ces lettres, repêchées sur les côtes de Skye et dans les Hébrides extérieures en octobre 1885, décrivaient une situation dramatique suite à de mauvaises conditions météorologiques ; elles évoquaient aussi de graves pénuries à venir. Ces courriers anticipaient une majeure crise alimentaire dans l'archipel et appelaient la Grande-Bretagne à l'aide. Cet intérêt pour les Hautes-Terres et les îles Hébrides reflétait le début d'une prise de conscience pour les périphéries en Grande-Bretagne ; celle-ci fut illustrée, sur le plan journalistique, par John Murdoch et son hebdomadaire *The Highlander* (créé en 1873) et par les discussions autour du rapport de la Commission Napier. Celui-ci, publié en 1884 et débattu par les parlementaires lors du deuxième et du troisième gouvernements de Gladstone, commençait à faire la une des journaux nationaux et à mettre les Hautes-Terres et les îles écossaises sur le devant de la scène. La commission Napier, formée en 1883 par le ministre

1. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.*, p. 255.
2. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. v-vi.

de l'Intérieur William Vernon Harcourt, eut pour but de mettre fin aux agitations des paysans dans les Hautes-Terres (la « Crofters' War ») qui protestaient contre les loyers trop élevés et les évictions dont ils étaient les victimes. Les témoignages recueillis furent essentiels à la promulgation d'une loi, (le « Crofters Holding Act » en 1886), pour garantir des droits fonciers aux petits exploitants agricoles.

Connell expose des préoccupations déjà formulées par certains Hirtiens et par des Écossais qui connaissaient bien la situation sur l'île. Ces questions, liées au bien-être des îliens, à leurs moyens de subsistance et aux progrès médicaux dont ils étaient exclus, commençaient à devenir pressantes et concernaient le futur de la vie dans l'archipel :

> Je lui déclarai [au Rev. Mackay] que les Rev. Gordon, de Glasgow, ainsi que d'autres gentlemen, avaient suggéré dans des lettres au *Glasgow Herald* que l'île de Saint-Kilda devrait être en fin de compte abandonnée, aussi vite que cela convenait, et les gens transférés en groupe dans une autre île des Hébrides extérieures, ou en Grande-Bretagne. Et que répondit-il à cette proposition ? C'est juste et raisonnable, déclara-t-il, mais ce sont les gens eux-mêmes qui doivent décider, pas lui[1].

Le métier de Robert Connell, et surtout son motif pour visiter Saint-Kilda, le plaçaient dans une autre catégorie que les visiteurs habituels. Il pouvait décrire la vie sur l'île avec l'objectivité et le détachement nécessaires à son activité professionnelle ; son témoignage était ainsi éloigné de la plupart des autres récits, certains marqués par l'épouvante face aux conditions de vie des îliens et d'autres par l'émerveillement par rapport au cadre naturel et qui faisaient montre de mythopoétique. Cette sollicitude et cette attention de la part d'un visiteur étaient des réactions assez inédites et prenaient d'autant plus de poids. Connell tire aussi à boulets rouges sur les pasteurs de la Free Church of Scotland, et notamment sur le révérend Mackay, accusé d'accabler les îliens par l'intransigeance de sa lecture du dogme presbytérien. Connell

1. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 24-25.

profite également de cette attaque pour ovationner le révérend Mackenzie, selon lui la personne qui, parce qu'il a donné aux îliens la volonté d'améliorer leurs conditions, a révolutionné la vie dans l'archipel, jusqu'à ce que l'éclosion de la Free Church ne fisse tout échouer[1].

Remarquons toutefois que d'après un autre visiteur, qui se rendit sur Hirta quelques années après Connell, les cris de détresse qu'avaient poussés les îliens à propos d'une possible pénurie de leurs récoltes à venir étaient nettement exagérés : « […] les semences pour l'année prochaine ont été perdues, mais la nourriture ne manque pas[2] ». Ces appels à l'aide devaient, selon Norman Heathcote, d'abord être être considérés sous l'angle d'une population qui était à bout, plutôt qu'en tant que véritable demande d'approvisionnement. Connell était d'ailleurs partiellement d'accord avec une telle description : les principaux écrivains voyageurs britanniques avaient ainsi étayé la mythopoétique de l'île, sans aucunement considérer les difficultés véritablement éprouvées par les autochtones. Leurs lecteurs, fascinés par le métarécit de l'Âge d'or, avaient docilement souscrit à leurs descriptions. Mais la réalité de la vie sur Hirta était bien différente de l'exaltation qu'ils avaient transmise dans leurs récits et de la mythopoétique qu'ils avaient contribué à consolider. Connell se rangeait d'ailleurs également à l'idée qu'en cette fin du XIXe siècle, il n'était plus possible de vivre dans l'archipel :

> Des écrivains comme Martin et Macaulay ne virent que la plus charmante poésie dans ce peuple primitif vivant complètement isolés sur leur rocher solitaire ; […] La poésie a pris fin. Elle ne pourrait aucunement survivre à la répétition de périodes de dénuement qui mettent en péril l'existence même de la communauté. Ce sont ces récurrentes saisons de pénurie qui ont forcé l'attention du public à se porter sur le problème du futur de Saint-Kilda et qui ont mené beaucoup de gens raisonnables à penser

1. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 52-53.
2. Norman Heathcote, *St Kilda*, *op. cit.*, p. 223.

> que la seule façon de le résoudre de façon satisfaisante est d'abandonner l'île[1].

Les visites régulières des touristes sur l'île créèrent de nouvelles dépendances de la part des Hirtiens : leur cadre de vie s'en trouva modifié et il se mirent à vivre au ryhtme des nuées de visiteurs, plutôt que par rapport au rythme des saisons. De nouvelles mentalités se développèrent alors dans la communauté. Cet aspect a été souligné dès les années 1840 par John MacGillivray qui n'évoque pourtant pas encore la régularité de ces visites : « […] les visiteurs ont créé beaucoup de besoins artificiels ou pour des produits de luxe jusque-là insconnus, et ont aussi encouragé la cupidité[2] ». Mais les croisières depuis Glasgow, dont le rythme s'accroissait depuis les années 1870, avaient encore plus marqué ces différences. Il est aussi bien sûr intéressant de considérer la nature de ces visites ainsi que la personnalité et le comportement des visiteurs. L'un des témoignages les plus frappants est de Norman Heathcote, venu sur Hirta avec sa sœur, qui assistèrent à d'incroyables scènes montrant l'orgueil et la condescendance sans limite dont faisaient preuve certains touristes. Bercés par le doux sentiment de leur supériorité sociale, culturelle et intellectuelle, certains traitaient les îliens en bêtes curieuses. Outre la beauté des îles Hébrides, il fallait que ces visiteurs pussent trouver des éléments qui contrebalaçaient la petite distance parcourue. Il fallait aussi, à une époque où la photographie était souvent réservée à des professionnels, revenir de ce périple avec des anecdotes. Ces historiettes se devaient d'être divertissantes et permettre de se moquer des indigènes pour que le visiteur attirât l'attention et retînt l'intérêt de son auditoire. En retour, les îliens se montraient de plus en plus rétifs à ces visites et à ces contacts qui auraient dû être marqués par des échanges non-commerciaux :

1. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 158.
2. John MacGillivray, « Account of the island of St Kilda, chiefly in reference to its natural history; from notes made during a visit in July 1840 », *Edinburgh New Philosophical Journal. Exhibiting a view of the progressive discoveries and improvements in the sciences and the arts*, vol. XXXII, octobre 1842, p. 56.

> Je ne m'étonne pas qu'ils [les Hirtiens] n'aiment pas les étrangers, car tant de touristes les traitent comme s'ils étaient des animaux sauvages au zoo. Ils leur jettent des bonbons, se moquent d'eux et j'en ai vus qui riaient et parlaient à haute voix à la porte de l'église durant le culte, et qui les dévisageaient comme s'il s'agissait d'un divertissement organisé pour eux[1].

Ces sentiments de supériorité qu'affichaient les visiteurs étaient incontestables depuis fort longtemps. Mais elles n'étaient toutefois pas dans l'outrance et la démesure et, mis à part Lord Brougham, les visiteurs faisaient généralement preuve d'une incontestable curiosité et d'une certaine bienveillance pour la société hirtienne. C'est l'âge d'or colonial de la Grande-Bretagne et la période victorienne qui intensifièrent ces étalages de suffisance de la part d'une classe de touristes britanniques de plus en plus opulente et qui remplaçait, petit à petit, les visites d'hommes d'église et de scientifiques. Cette influence délétère était un point souvent mis en avant par celles et ceux qui avaient à cœur de préserver Hirta et les Hirtiens :

> Saint-Kilda, comme Iona, devient le joyeux terrain de chasse du touriste venu des Basses-Terres, et presque chaque année la publication irréfléchie d'un livre ou d'un article de magazine, rédigé à partir d'une semaine d'observation accompagné d'un Kodak, s'ajoute à la littérature consacrée à ce sujet. […] Les autochtones sont discrédités par le traitement absurde de ceux qui 's'intéressent à eux'. On leur apporte en cadeau des cuillères en argent, de la confiserie, des tabliers en soie, des décorations pour leur cheminée, et des mouchoirs en soie ou des tartans qui n'appartiennent à aucun clan sur l'île. Une dame, à son retour, m'a présenté avec grand plaisir une vieille broche celte qu'elle avait 'prise' pour cinq shillings. Cette broche était constituée, sans nul doute en anticipation d'un tel achat, d'une épingle de nourrice en cuivre et d'un porte-clefs à trois sous (tous les deux neufs)[2].

1. Norman Heathcote, *St Kilda*, *op. cit.*, p. 69-70.
2. Ada Goodrich-Freer, *Outer Isles*. With Illustrations by Allan Baraud, Westminster, Archibald Constable, 1902, p. 390-391.

La question que se posaient les nostalgiques d'une ère proto-touristique concernait la survie des communautés hirtiennes ou les changements radicaux qui allaient signifier la disparition des structures traditionnelles de l'île. Outre la condescendance des touristes, on trouvait aussi fréquemment des moqueries. Un point, souvent commenté sur un ton goguenard par les visiteurs, concernait par exemple la méconnaissance des actualités qui provenaient de la Grande-Bretagne ou de l'Empire britannique. Les journaux mettaient parfois un an avant de parvenir à Hirta. L'île fut donc, jusqu'à l'arrivée du télégraphe, littéralement coupée du monde. Frédéric Mercey commenta ainsi de façon narquoise : « Un habitant de la terre de Van-Diemen, ou un indigène des Nouvelles-Hébrides, en sait beaucoup plus certainement sur ce qui s'est passé en Europe depuis quarante ans, que l'habitant de l'île d'Hirta, qui fait partie cependant des anciennes Hébrides et de l'Europe »[1]. Les Hirtiens vivaient dans un autre espace-temps et les touristes étaient parfois avides de souligner de tels décalages socioculturels. Un voyageur raconte par exemple :

> Tandis que la conversation se poursuivait sur le gazon, les dames du yacht distribuaient du thé et du sucre parmi leurs sœurs saint-kildiennes, et peu de temps après un peu de tabac fut fourni pour les hommes. Selon des informations obtenues à Stornoway, nous avions apporté un peu de fil, avec quelques aiguilles, des épingles et des dés à coudre. Voyant que ces objets étaient vraiment appréciés, nous fûmes désolés de ne pas en avoir apporté plus. Nous avions pensé qu'il n'était pas juste de négliger les enfants et avions apporté quelques décorations qui avaient "l'aspect" de colliers ambrés, certainement bon marché mais appréciés. Nous connaissions très bien le pouvoir exercé par des morceaux de verre colorés sur les esprits des cultures éminentes. Nous essayâmes seulement de donner un divertissement de quelques heures à quelques personnes, mais nous découvrîmes qu'ils s'attendaient à ce que nous agissions toujours en

1. Frédéric Bourgeois de Mercey, *Scotia ; Souvenirs et récits de voyage*, *op. cit.*, p. 117.

> tant que bienfaiteur, hypothèse qui était bien sûr sans fondement[1].

Mais même John Sands se prit au jeu des objets apportés depuis l'Écosse ; l'épisode des pommes qu'il offrit lors de sa première visite en 1875 prit figure de mythe dans le corpus imaginaire de l'île[2]. Ce cadeau fait aux Saint-Kildiens revêt des allures mythopoétiques : il est par exemple mentionné par Douglas Dunn dans son poème « Saint Kilda's Parliament : 1879-1979 » et une allusion se trouve aussi dans le film de Bill Bryden, *Ill Fares the Land*, deux œuvres que nous étudierons plus tard. Comme nous le verrons, le poète et le metteur en scène utilisent cet épisode à des fins poétiques et symboliques.

Une autre évolution qui changea Saint-Kilda, sans doute de façon plus subtile que l'influence directe de Mackenzie, émana des progrès scientifiques et techniques dans les bureaux d'études et les chantiers navals britanniques. Le temps rattrapait l'archipel. Les soubresauts et les avancées de la Révolution Industrielle furent lents à parvenir sur Hirta, mais l'avènement des bateaux à moteur et l'organisation de croisières depuis Glasgow favorisèrent les périples vers les Hébrides. Hirta devint un lieu touristique pour des nantis qui souhaitaient revisiter un endroit « *primitif* » et retrouver les principes de l'« âge d'or » dont beaucoup d'écrivains voyageurs avaient parlé. Le contact de ces visiteurs avec la population hirtienne entraîna d'incroyables métamorphoses sociales et anthropologiques.

8. Saint-Kilda : la photographie et le cliché du « Parlement »

L'invention de la photographie en 1827 par Joseph Nicéphore Niépce, puis son perfectionnement par Louis Daguerre, permit d'apporter de nouveaux témoignages ainsi qu'un nouveau mode

1. Robert Angus Smith, « A visit to St Kilda in 1873 », *Good Words for 1875*, 1875, p. 144.
2. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 39.

d'expression. Il fallut toutefois attendre le dernier quart du XIXe siècle pour que cet art devînt plus accessible et que des appareils photos fussent commercialisés. La parution des premières photographies de Saint-Kilda ou des portraits d'indigènes datent des années 1880. L'apparition de la photographie entraîna un changement paradigmatique : les écrivains voyageurs, qui avaient au départ utilisé des croquis pour rendre compte de la beauté du lieu, passèrent par le médium photographique pour illustrer leurs propos. La photographie était aussi un gage d'authenticité ; plus qu'un simple témoignage, les clichés donnaient une preuve de la visite et montraient de manière incontestable un univers encore étranger, surprenant et, d'une certaine, façon encore très exotique pour les Européens de cette fin du XIXe siècle.

De toutes les photographies de l'archipel de Saint-Kilda, la plus célèbre est sans nul doute celle qui sert de couverture à cet ouvrage. Sobrement intitulée « The Parliament », elle fut prise en 1886 par Norman Macleod. Celui-ci travaillait avec le célèbre photographe d'Aberdeen George Washington Wilson et partit avec lui explorer et photographier les gens et les paysages dans les Hébrides extérieures. Macleod se rendit toutefois seul sur Saint-Kilda pour poursuivre leur reportage[1].

Soixante-seize personnes habitaient sur l'île d'Hirta en 1886[2], dont trente-deux femmes et vingt-et-un hommes[3]. Sur la photographie, les habits des hommes ainsi que leur physionomie sont tous étrangement similaires. Malgré le noir et blanc, on n'a guère de mal à imaginer que les gilets de tweed, ainsi que les chemises, les pantalons et les bérets sont de la même étoffe et de la même

1. Nombre d'ouvrages ou d'articles attribuent cette photo à George Washington Wilson, alors que c'est en fait une œuvre réalisée par son collaborateur. L'erreur d'attribution s'explique parce que la photographie fut estampillée avec le cachet de l'entreprise de Wilson. Voir : Mark Butterworth, (ed.), *Destination St Kilda: From Oban to Skye and the Outer Hebrides*, South Lochs, Islands Book Trust, 2010, p. VII-VIII.

2. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 124.

3. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 64.

couleur[1]. Les hommes portent une barbe plus ou moins taillée et la seule différence notable réside dans les pieds nus de certains. C'est de cette régularité que se dégagent des sentiments d'étrangeté, d'oppression et de malaise qui ont rendu ce cliché si célèbre. L'attitude de ces hommes contribue bien sûr à cet embarras ressenti par le spectateur : leur regard assuré, ainsi que la pose présomptueuse de certains, cadrent mal avec l'uniformité de leur physionomie et de leurs habits.

On peut tirer plusieurs conclusions de ce cliché et de son titre en considérant la photographie comme un signe, avec signifiant et signifié. Les hommes qui posent, sans doute avec quelque réticence, dans la rue du village, s'apprêtent à discuter des activités qui les attendent pour la journée, comme le voulait, selon la mythopoétique, la tradition hirtienne. C'est John Sands qui déclare, dans l'article qu'il publia en 1877, qu'il a été le premier à accorder la dénomination de « *Parliament* » à une réunion qu'il présentait comme quasi-quotidienne[2]. Même s'il n'a certes pas été le premier à faire allusion à un tel rassemblement, il a, semble-t-il, effectivement été le premier à oser une telle métonymie et a ainsi consacré l'utilisation du terme qui devint un élément central de la mythopoétique de Saint-Kilda. Il s'agit bien sûr d'une hyperbole

1. Harman décrit méthodiquement les habits et l'évolution vestimentaire, depuis les premiers témoignages de Martin jusque dans les années 1920 : Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 182-185.

2. « Les hommes de Saint-Kilda ont l'habitude de se réunir devant une des maisons presque chaque matin pour parler de leurs affaires. J'ai donné à ces réunions le nom de parlement, et ils l'ont adopté en riant ». John Sands, « Life in St Kilda. Second Paper », *Chambers Journal of Popular Literature, Science and Art*, 19/5/1877, p. 312-316. L'auteur reprend mot pour mot cette description dans l'ouvrage qu'il publia l'année suivante : John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 32. C'est en 1838 que le naturaliste anglais George Clayton Atkinson le précéda avec une description de ces réunions, mais sans utiliser la dénomination de « *parlement* ». *Transactions of the Natural History Society of Northumberland,* vol. II, *op. cit.*, p. 219. Quoiqu'il en soit, c'est Martin qui fut le premier à évoquer des réunions, même si le sexe des personnes et l'objectif voulu étaient différents : « Les femmes se réunissent au milieu du village, et elles y parlent de leurs affaires tout en s'employant avec leurs quenouilles et en filant pour tisser leurs couvertures ; […] ». (Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 123).

colportée spontanément par les visiteurs suivants sans qu'ils ne prennent la peine de vérifier les conditions exactes de ces rassemblements. Le caractère régulier de ces réunions est, par exemple, démenti par un témoignage postérieur sans doute difficilement contestable : le révérend Donald John Gillies, Hirtien de naissance qui quitta l'île en 1924 à l'âge de vingt-trois ans pour suivre des études de théologie à Glasgow avant de partir pour le Canada, déclare ainsi dans ses mémoires (publiées en 2010) :

> Beaucoup d'écrivains ont parlé du parlement de Saint-Kilda. À mon avis, aucun des écrivains qui a écrit sur le parlement n'y a participé ; il s'agissait plus de spéculations ou d'hypothèses que d'une description de sa fonction. En ce qui me concerne, à l'âge de dix-sept ans, j'ai commencé à assister au rassemblement que l'on appelle le parlement de Saint-Kilda, je devrais donc pouvoir faire un compte rendu de ce qui s'y déroulait, de sa fonction et aussi des raisons qui motivaient un tel rassemblement. D'autres écrivains maintiennent que ce parlement se réunissait chaque jour, sauf le dimanche. J'ai du mal à croire que cela soit totalement vrai[1].

Malgré les décennies qui séparent les témoignages de Sands et de Donald John Gillies, on est en droit d'accorder plus de crédibilité aux souvenirs d'un ancien habitant de l'île. Comme le précise le révérend Gillies, ce rassemblement des hommes de l'île dépendait avant tout du calendrier des tâches saisonnières. Il n'avait par exemple pas lieu lorsque les hommes de la communauté devaient s'aventurer en mer pour pêcher ou, à certaines périodes de l'année, lorsqu'ils extrayaient la tourbe pour le chauffage ou allaient recouvrer les moutons emmenés en pâturage sur l'île de Boreray. Néanmoins, ces rassemblements s'inscrivent logiquement dans la mythopoétique qui entoure Saint-Kilda. Ils devinrent une pierre angulaire essentielle aux conceptions hétérotopiques que façonnèrent beaucoup d'écrivains-voyageurs à partir des années 1870. En tant qui signifiés, ils s'inscrivent dans le métarécit du « Bon sauvage ». Ils prouvent également que ce coin reculé de Grande-Bretagne s'était organisé selon des conceptions

1. Donald John Gillies, *The Truth about St Kilda*, *op. cit.*, p. 79.

démocratiques athéniennes. L'angle idéologique était aussi apparent : le « Parlement de Saint-Kilda » contribuait à mettre en doute la suprématie des cultures et des civilisations méditerranéennes au profit des civilisations celtes et septentrionales. Nul doute non plus que ces réunions du « Parlement » furent, une fois que les visites touristiques se firent plus régulières, aussi utilisées par les Hirtiens pour impressionner les visiteurs et leur donner un des éléments de couleur locale qu'ils étaient venus chercher. C'est aussi cette cérémonie, à partir de la seconde moitié du XXe siècle, qui fut utilisée en tant que paradigme pour souligner les méfaits de la société industrielle et du colonialisme sur une communauté autosuffisante[1].

Le titre donné par Norman Macleod à sa photographie, s'il est bien sûr conforme à la dénomination forgée par Sands, prête à cette activité toute la majesté d'un rite hautement symbolique. Mais le cliché et sa légende ne pouvaient sans doute que faire sourire tout lecteur britannique de l'époque victorienne, habitué aux caricatures et au ton ironique de *Punch*[2] : ce rassemblement d'hommes, disposés face-à-face comme dans la vénérable institution à Westminster, ne méritait sans doute pas une telle appellation, même s'ils s'apprêtent à discuter de leur île, du bien-être de leurs compatriotes et de la gouvernance de l'archipel. Quoi que fussent les problèmes des Saint-Kildiens, ils ne représentaient, pour l'élite cultivée de Londres, d'Édimbourg ou de Belfast, que bien peu de choses en cette année 1886 par rapport aux débats à la Chambre des communes et à l'Empire britannique : les premières Home

1. On peut par exemple lire : « Se trouvant au-delà de la portée des lois qui gouvernent ce royaume, ils font leurs propres lois. Le pasteur solitaire de l'île peut les conseiller sur certains sujets, et a certainement une influence limitée, mais c'est leur Parlement qui décide sans appel et aucun étranger n'ose prendre part à leurs délibérations. Ce parlement se réunit tous les jours, discute du temps et des conditions maritimes, &c, &c, en quelques phrases gaéliques. Puis l'ordre du jour est décidé par la majorité et personne ne peut s'attribuer le droit de régler ses affaires avant que, de manière unanime, ils ne décident ce qu'il y a de mieux à faire ». L. M. H. Smith, (ed.), *The Road to the Isles. The Hebrides in Lantern Slides*, Loanhead, Macdonald, 1983, p. 118.

2. Notons par ailleurs que Sands contribua à *Punch* : Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World*, *op. cit.*, p. 159.

Rule Bill pour l'Irlande que Gladstone tentait de faire passer, le Crofters' Act qui fut débattu après les rapports de la Commission Napier[1] ou la quarante-neuvième année du règne de Victoria, reine du Royaume-Uni et Impératrice des Indes. Norman Macleod n'a cependant sans doute pas voulu jouer sur une veine ironique en intitulant ainsi sa photographie ; il n'a fait que respecter la dénomination de ce rituel telle qu'elle a été inventée par Sands. Il convient toutefois de noter que le nom que les Hirtiens donnaient à ces réunions n'a jamais été mentionné par quiconque : il y a donc fort à parier que les autochtones n'employaient pas de terme particulier pour ces rassemblements.

La photographie apportait un nouveau moyen d'expression dont l'objectif restait ambivalent à propos d'Hirta. Elle venait, bien sûr, compléter l'aspect voyeuriste de certains des récits de voyage des siècles précédents. Comme le souligne Roland Barthes, la vision du photographe par le sténopé s'apparente à celle d'un voyeur par un trou de serrure[2]. L'*operator*, pour reprendre le terme barthesien par lequel il désigne le photographe, peut épier et prendre une scène en flagrant délit, couchant ainsi sur le papier un spectacle, peut-être censé demeurer caché. Mais on peut aussi considérer la photographie comme un document authentique, d'une importance anthropologique capitale car il immortalise un événement, des citoyens ou des personnalités. Il peut s'agir d'un moment, qu'il soit impromptu ou posé, qui revêt

1. La commission Napier s'est rendue sur Saint-Kilda en juin 1883 pour interroger les locataires de Lord Macleod of Macleod (Dunvegan). Néanmoins, et conformément à ce que de nombreux écrivains voyageurs ont déclaré, l'indulgence du propriétaire n'a pas éveillé la moindre remarque de la part des membres de la Commission, les seules allusions négatives étant celles du révérend John Mackay qui remarqua que c'est la pauvreté qui avait fait émigrer un groupe de trente-six Hirtiens vers l'Australie en 1852 et qui a aussi noté un comportement étrange du propriétaire qui aurait fait pression sur eux pour qu'ils ne partent pas : Eric Richards, « Saint-Kilda and Australia: Emigrants at peril, 1852-1853 », *The Scottish Historical Review*, 71, avril-oct. 1992, p. 139.

2. Roland Barthes, « La chambre Claire. Note sur la photographie », *Œuvres complètes*, vol. v, Livres, textes, entretiens 1977-1980. Nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, 1995, p. 796.

ensuite une grande valeur épistémique. La scène peut avoir été commandée et l'objet de la photographie peut-être arrangé ou mis en scène par l'*operator* : celui-ci modifie à loisir des éléments, des plans, un décor afin d'avoir plus d'impact sur le public, ou demande aux personnes de poser, ou de feindre une activité particulière afin de donner une touche d'authenticité ou de réalisme[1]. Barthes insiste sur cette étrange contiguïté entre passé et présent qu'exprime la photographie : il la définit comme un *ça-a-été*, expression qui souligne son caractère temporel évanescent et qui évoque le rappel à la mémoire de personnes défuntes ou de moments antérieurs disparus[2]. Le *ça-a-été* consacre à la fois le caractère authentique et la dimension du passé que l'on peut, grâce à la magie chimique de la transmutation, du développement et de l'impression, observer à loisir postérieurement. Le rapport avec la mort est aussi un des points essentiels de la photographie. Les personnes ou objets photographiés, auxquels Barthes donne le nom de *spectrum*, peuvent appartenir à un passé révolu. Ils sont néanmoins le témoignage de l'existence physique d'individus, les images authentifiant leurs présences et leurs modes de vie. Comme l'étymologie de *spectrum* le laisse deviner, cette présence, d'abord sur un négatif puis sur un papier, assume une qualité spectrale. Le spectre revient, tel un fantôme, hanter le présent du spectateur (Barthes utilise le terme *spectator*). Mais les liens sémantiques qu'entretiennent *spectrum* et *spectator* avec le terme « spectacle » et ses signifiés sont toutefois omniprésents. Le sentimentalisme et la nostalgie font partie intégrante de l'art de la photographie[3].

1. Au sujet du cinéma, c'est cette délicate proximité entre mise en scène et volonté de réalisme qui fut reprochée au metteur en scène américain Robert Flaherty, par exemple, dans son ethnofiction sur l'île d'Aran.
2. R. Barthes, « La chambre Claire. Note sur la photographie », *op. cit.*, p. 853.
3. *Ibid.*, p. 841-850 ; *ibid.*, p. 853 ; Susan Sontag, *Sur la photographie*. Traduction inédite de Philippe Blanchard en collaboration avec l'auteur, Paris, Édition du Seuil, 1979, p. 93. [Susan Sontag, *On Photography*, Londres, Penguin Books, 1979, p. 71].

La photographie met aussi souvent au jour les différences sociales de façon irréfutable[1]. Le photographe et les personnes à qui son travail s'adresse appartiennent rarement au même monde, géographique ou social, que le *spectrum*. Pour ceux-là ces clichés peuvent parfois être considérés au même titre qu'un spectacle de divertissement, une façon confortable de rencontrer d'autres univers, tout comme le sont des récits de voyage. Le photographe, et son public, apparaissent tels des flâneurs dans l'archipel de Saint-Kilda, recherchant le plaisir de la découverte dans un monde qu'ils considèrent comme le leur et qu'ils ne cherchent pas à comprendre. Grâce aux appareils et à la technologie exigés, et grâce aussi au caractère quasi-occulte du développement des négatifs dans une chambre noire, la photographie communique une aura d'autant plus symbolique aux *operators*. Ceux-ci se voient investis d'une connaissance et d'un pouvoir qui dépassent en tout point celui des autochtones. Des rapports parfois étroits entre photographie et colonialisme sont également soulignés par Susan Sontag[2]. Dès l'apparition des daguerréotypes, les populations amérindiennes devinrent, par exemple, des sujets de choix pour des photographes nord-américains en mal de primitivisme, à l'instar des Saint-Kildiens pour les élites sociales ou culturelles britanniques. Les photographes de la seconde moitié du XIXe siècle furent aussi sensibles à la vision orientaliste du monde et à la recherche d'exotisme qui étaient propagées par la littérature ou la peinture. Le celticisme, même s'il n'atteignit jamais la même envergure et n'eut jamais la même portée idéologique que l'orientalisme, trouva son meilleur porte-étendard visuel dans les œuvres photographiques de Wilson et Macleod. Cette représentation nostalgique du monde celte en Écosse fut ensuite diffusée grâce aux écrits de Fiona Macleod et des écrivains du Crépuscule celtique. Ceux-ci, aussi bien en Irlande avec William Butler Yeats qu'en

1. Susan Sontag, *Sur la photographie*, *op. cit.*, p. 74-75. [Susan Sontag, *On Photography*, *op. cit.*, p. 54].

2. Susan Sontag, *Sur la photographie*, *op. cit.*, p. 84-89. [Susan Sontag, *On Photography*, *op. cit.*, p. 62-65].

Écosse, trouvèrent ainsi un terreau fertile pour se développer et pour diffuser une forme de mythopoétique[1].

Plus proche de nous, et pour rester dans le cadre de la politique autonomiste de l'Écosse ainsi que de l'intemporalité exprimée par la photographie, le Parlement de Saint-Kilda a été évoqué par l'architecte catalan Enric Miralles (1955-2000). Suite au référendum de 1997 et à la victoire des partisans de la dévolution, c'est en effet Miralles et Benedetta Tagliabue qui travaillèrent à la conception du parlement écossais de Holyrood. Même si la signification exacte des lignes que l'architecte a écrites reste quelque peu cryptique et qu'il est certes difficile de percevoir l'influence directe qu'a exercée le parlement de Saint-Kilda sur la réalisation architecturale inaugurée en octobre 2004, c'est l'élan proto-démocratique sous-jacent à la photographie de Norman Macleod qui a été réifié par l'architecte. Les faîtières en forme de coques de navire retournées symbolisent, par exemple, le lien indéfectible qui unit l'Écosse à ses îles ; le nouveau Parlement écossais d'Édimbourg se devait d'embrasser les diverses influences géographiques ou culturelles écossaises. Il ne fallait pas délaisser les correspondances avec les traditions et le passé :

> Fin XIX le parlement de St Kilda
> Se souvenir que ce n'est pas une activité archaïque
> Ma génération (moi-même) a connu cette émotion
> Réfléchis à combien de différents mouvements il existe à l'heure actuelle
> L'architecture devrait être capable de parler de ceci[2].

Les rassemblements qui furent baptisés sous le nom de « Parlement de Saint-Kilda » durent sans aucun doute leur célébrité au titre que Macleod donna à sa photo. L'immédiateté du cliché, son réalisme et l'étrange atmosphère qui s'en dégagent sont

1. Philippe Laplace, « La représentation des Highlands par le "crépuscule celtique" : idéologie et synecdoque culturelle chez William Sharp / Fiona Macleod », *Triade : Écosse des Highlands. Mythes et Réalités*, 8, 2003, p. 67-81.

2. Cité *in* Alan Balfour, *Creating a Scottish Parliament*, Édimbourg, Finlay Brown, 2005, p. 40. Notons toutefois l'erreur d'Alan Balfour qui, s'il cite l'influence de « St Kilda's Parliament. 1879-1979 » de Dunn, l'évoque en tant que « *roman* » (*ibid.*, p. 40).

d'indéniables atouts qui contribuèrent à son succès et à sa diffusion. Sontag résume ainsi l'ambiguïté des titres ou des légendes qui sont censés décrire les photographies : « En fait, ce sont les mots qui parlent le plus haut, pas les images. Les légendes tendent effectivement à l'emporter sur le témoignage de nos yeux ; Mais aucune légende ne peut, de façon permanente, limiter ou garantir le sens d'une image[1] ». Néanmoins, dans ce cas précis, il semble que ce soit, au contraire, cette légende et ce titre qui modifient la lecture et l'entendement de l'observateur, qui le guident vers son appréciation et qui donnent ainsi tout son poids à l'image. La valeur descriptive du titre est remplacée par une hyperbole. Une autre dénomination, certes peut-être plus précise mais moins évocatrice, n'aurait sans doute jamais provoqué autant de commentaires.

9. Évocations d'un départ

Une des questions centrales, implicite ou explicite, à une grande partie des ouvrages qui sont consacrés à Saint-Kilda à partir de la seconde moitié du XXe siècle concerne l'évacuation de l'île en 1930. Les Hirtiens qui décidèrent d'abandonner leur archipel furent-ils contraints par des forces extérieures qu'ils ne pouvaient pas maîtriser, ou cette décision fut-elle le résultat d'un choix délibéré ? Des éléments extérieurs, principalement l'arrivée du capitalisme et des touristes, l'influence des pasteurs presbytériens, la Première Guerre mondiale furent tour à tour, et parfois en conjonction, non seulement accusés d'avoir transformé la société hirtienne mais aussi d'avoir poussé les Hirtiens à quitter leur île. De telles réflexions avaient vu le jour dès le dernier quart du XIXe siècle. Le journaliste Robert Connell exprime par exemple son inquiétude quant aux changements psychologiques que les visiteurs induisent sur les mentalités des îliens :

> On ne passe pas trop de temps sur l'île sans découvrir les vastes dommages moraux causés sur ces gens simples

1. Susan Sontag, *Sur la photographie*, *op. cit.*, p. 134. [Susan Sontag, *On Photography*, *op. cit.*, p. 108].

> et obligeants par les touristes, les sentimentalistes et les yachtmen avec leurs poches pleines d'argent. Ils transforment le Saint-Kildien en une créature sans force, tellement dissemblable à tout ce que l'on associe, avec une fierté toute justifiée, au caractère écossais[1].

Le départ de l'île fut mentionné à plusieurs reprises par moult écrivains voyageurs comme étant la seule solution permettant la survie des communautés hirtiennes. Mais l'empathie pour ces populations n'était pas toujours la seule raison invoquée : la logique de la mécanique économique n'est souvent pas perdue de vue dans ces raisonnements. Le célèbre romancier Anthony Trollope, de passage sur Saint-Kilda alors qu'il était en route vers l'Islande, évoqua par exemple de façon péremptoire la dépendance de l'archipel : la communauté d'Hirta, parce qu'elle était parfois obligée de recourir à une aide extérieure pour assurer sa subsistance et ne donnait rien en retour, faisait peser un poids indu à la Grande-Bretagne. Trollope se faisait l'écho de sentiments que certains avaient d'ores et déjà exprimé de façon plus feutrée. La morale était simple et beaucoup la tirèrent : Saint-Kilda et ses habitants pouvaient être considérés comme une aberration dans le monde productif et capitaliste de cette fin du XIXe siècle. Visiblement ému par le paysage, le romancier déclare cependant froidement :

> Telle est Saint-Kilda. Un point on ne peut plus pittoresque dans l'océan, pour débarquer et pour s'émerveiller des phénomènes merveilleux de la nature. Mais il s'agit d'un atome de terre que la nature n'a guère conçu pour être habité par l'homme. […] Je pense que l'on peut prendre pour règle qu'aucune région ne peut avoir de véritable valeur si, pour vivoter, les produits doivent être obtenus d'autres régions par charité. Beaucoup de pays riches et utiles ne se suffiront pas pour tout, mais aucun pays ne peut être riche et utile à moins de pouvoir subvenir à ses propres nécessités, ou parvenir à acheter ce dont on a

1. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 164-165.

> besoin grâce à la vente de produits. Ce n'est certainement pas le cas pour Saint-Kilda[1].

Le départ des Hirtiens ou la reconversion de l'île en une source de revenu durable pour la Grande-Bretagne étaient ainsi des hypothèses qui devaient être prises en compte. Mais il fallait aussi tenir compte de l'amélioration des conditions de vie des îliens : leur situation était considérée par beaucoup comme impensable et consternante dans ce large Empire britannique. Se faisant l'écho de Robert Carruthers dans l'ouvrage que celui-ci publia en 1843[2], une dame de la bonne société britannique confia son accablement face au dénuement complet des Hirtiens : il fallait, selon elle, les rapatrier en Écosse. D'abord pour leur bien et, ensuite, pour leur permettre de travailler et de vivre décemment dans une société plus conventionnelle à laquelle ils devaient contribuer :

> Ce serait vraiment un service rendu à ces pauvres gens que d'être évacués de l'île solitaire qui est la leur, qu'ils soient logés et qu'on leur fournisse un emploi pour un certain temps en Grande-Bretagne. Les oiseleurs pourraient être envoyés sur Saint-Kilda pendant quelques mois durant la saison de la reproduction, avec suffisamment de provisions et des appareils appropriés pour attraper les oiseaux. Cet arrangement serait certainement en fin de compte le plus bienveillant et généreux, bien qu'il y ait fort à parier qu'au début les gens y soient opposés[3].

Nul doute que de bons sentiments de bienveillance ou de charité étaient à l'origine de ces intentions. Mais on peut cependant deviner chez quelques visiteurs une certaine exaspération envers cette communauté isolée. L'écrivain voyageur Norman Heathcote esquissa, de façon ironique, des éventualités pour l'archipel en

1. Passage cité par Alasdair Alpin MacGregor, *The Farthest Hebrides*, *op. cit.*, p. 152. Il s'agit du livre d'Anthony Trollope, *An Illustrated Autobiography, including How the 'Mastiffs' went to Iceland*. Introduction by Joanna Trollope, (1878), Gloucester, Sutton, 1987, p. 269.
2. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.*, p. 257-258.
3. « Visit to St Kilda – by a Lady », *The Church of Scotland Home and Foreign Missionary Record*, 1er janvier 1875, vol. IX, Édimbourg & Londres, William Blackwood & sons, 1876, p. 257.

consacrant un chapitre entier de son récit aux perspectives qui s'offraient à Saint-Kilda. Il conclut, peut-être de façon prophétique, en imaginant l'île soit transformée en un terrain de jeux pour un tourisme de masse soit, tirant profit de la distance avec les côtes britanniques, devenant une prison à ciel ouvert[1]. Une fois les Hirtiens évacués, que cela soit de gré ou de force, il aurait toutefois été dommage de ne pas tirer profit de ce territoire isolé. La modernité rejoint ici l'aspect « primitif » associé à l'archipel, renversant ainsi les conceptions et faisant basculer Saint-Kilda à la pointe du progrès technique.

10. L'évacuation du 29 août 1930

Il ne s'agissait bien sûr pas du premier départ massif d'habitants de Saint-Kilda : une vague d'émigration fit partir 32% des îliens en 1852, soit trente-six personnes, sur une population de cent-dix[2]. Huit familles émigrèrent en effet de leur propre chef en direction de Port Phillip, dans l'état de Victoria en Australie, en se rendant d'abord à Liverpool puis embarquant à bord du *Priscilla* le 13 octobre 1852[3]. Plus de la moitié d'entre eux étaient cependant morts à l'arrivée du bateau à Williamstown en janvier 1853[4]. L'un de ces émigrés revint sur ses terres natales en 1884 et vanta les nouvelles conditions de vie aux antipodes[5]. Des échanges épistolaires eurent également lieu entre des Hirtiens et certains de ces survivants, ces derniers tentant d'encourager d'autres départs[6]. Mais en vain : cette visite et ces courriers ne parvinrent

1. Norman Heathcote, *St Kilda*, *op. cit.*, p. 201 et *ibid.*, p. 227-228
2. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 125.
3. Eric Richards, « Saint-Kilda and Australia: Emigrants at peril, 1852-3 », *op. cit.*, p. 141.
4. Eric Richards, « Saint-Kilda and Australia: Emigrants at peril, 1852-3 », *op. cit.*, p. 143.
5. Eric Richards, « Saint-Kilda and Australia: Emigrants at peril, 1852-3 », *op. cit.*, p. 152-153.
6. Robert Connell, *St Kilda and the St Kildans*, *op. cit.*, p. 159-160 ; Eric Richards, « Saint-Kilda and Australia: Emigrants at peril, 1852-3 », *op. cit.*, p. 153-154.

pas à déclencher un autre exode. Des émigrations sporadiques continuèrent toutefois à avoir lieu. Il fallut attendre 1930 avant d'assister à l'abandon de Saint-Kilda[1].

Le départ de la population, le 29 août 1930, ne fut toutefois pas imposé par le gouvernement britannique : l'évacuation résulta d'une décision prise en toute connaissance de cause par les derniers habitants. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit toujours d'un sujet délicat si l'on prend en compte le destin de l'archipel et de ses habitants. De nombreuses controverses virent le jour par rapport à ce choix et beaucoup d'interrogations furent formulées quant à la conduite de cette évacuation. Il s'agit d'un des points soulevés par le film de Bill Bryden, *Ill Fares the Land*, que nous étudions plus loin. Les derniers habitants partis, il ne restait plus qu'à la littérature et aux arts à s'emparer de Saint-Kilda pour que les écrivains reformulassent son histoire, l'hétérotopie et la mythopoétique du lieu sous forme fictionnelle.

1. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 133.

Deuxième partie

L'HISTOIRE DE SAINT-KILDA RACONTÉE PAR LE BIAIS DE LA LITTÉRATURE ET DES FILMS

Introduction

Raconter Hirta : la question narratologique au cœur des représentations littéraires et cinématographiques de Saint-Kilda

> Insérer des personnages imaginaires dans des événements historiques réels est une indiscrète et sinistre affaire. On compromet soudain une certaine liberté et, tandis que l'on passe et repasse la frontière entre l'imagination et les documents historiques, on ressent la pesante obligation que l'on doit à l'absolue fidélité. […] L'écrivain d'un roman historique peut ne pas accepter la dépendance qui est la sienne envers le témoignage écrit, les mémoires ou les récits des témoins, en d'autres termes envers d'autres écrivains ; mais il n'y a pas d'issue […][1].

> Il attira de nouveau toute leur attention en quelques secondes, tandis qu'il se lançait dans un récit détaillé de son séjour à Saint-Kilda. Il esquissa un morne tableau du lieu ; à tel point que les femmes dans l'assistance frémirent d'horreur et que les hommes furent d'accord pour dire que cette île ne convenait peut-être qu'à des hermites et à une espèce de sous-hommes[2].

Les différents modes et genres qui furent utilisés pour raconter Saint-Kilda (récits de voyage, pièces de théâtre, poèmes, romans, documentaires et films) soulèvent des questions narratologiques quant au sujet même : l'archipel et ses autochtones. Au centre

1. Ian McEwan, « An inspiration, Yes. Did I copy from another author? No », *The Guardian*, 27/11/2006 <https://www.theguardian.com/uk/2006/nov/27/bookscomment.topstories3> [consulté le 11/12/2020].

2. June Gadsby, *The Raging Spirit*, Londres, Robert Hale, 2011, p. 19.

de ces interrogations se trouvent, tout d'abord, le type de point de vue adopté et, ensuite, le rapport que ces récits entretiennent avec l'histoire puis avec la mythopoétique de l'île. Nous avons vu dans la première partie de cet ouvrage comment les récits de voyage, depuis celui de Martin jusqu'à ceux de la fin du XIXe siècle, avaient rendu compte de Saint-Kilda et avaient échafaudé toute un symbolisme autour de l'archipel, construisant ainsi une mythopoétique du lieu. Il reste donc maintenant à considérer les autres types de genres utilisés pour raconter Saint-Kilda et voir comment ils firent fructifier ce terreau imaginaire : c'est ce que je compte faire dans cette seconde partie. Nous y étudierons plus particulièrement comment l'archipel, ses visiteurs ou ses habitants, ont été mis en scène dans un roman, une pièce de théâtre, un poème et deux films qui sortirent au XXe et au XXIe siècles. Nous verrons toutefois, dans cette introduction, que d'autres récits furent composés, et certains plus récemment, ou que d'autres écrits, ou genres littéraires, relatèrent également Saint-Kilda. Nous constaterons, comme nous l'avions fait avec les récits de voyage, qu'il convient de ne pas perdre de vue les écrits précédents lorsque l'on examine ces compositions : l'intertextualité est permanente car tous ces écrits reformulent, qu'ils le veuillent ou non, la mythopoétique de l'île.

1. Saint-Kilda et la biofiction

Le terme générique biofiction (ou fictions biographiques) entend une catégorie de récits situés à l'interface entre les écrits historiques et les œuvres de fiction. Il convient de définir ce genre afin de parvenir à montrer comment il opère dans les œuvres choisies dans cette monographie, mais il s'agit toutefois d'un type de discours dont les contours ne cessent d'être retravaillés et les frontières réajustées. Bien que ce genre ait un « statut hybride ou indécidable »[1], il est intéressant de constater la fascination qu'il suscite depuis quelques années dans le domaine littéraire ou cinématographique. En ce qui concerne les écrits sur Saint-Kilda, cette mode évoque, grâce à son désir de respect de l'authenticité,

1. Alexandre Gefen, *Inventer une vie : la fabrique littéraire de l'individu*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2015, p. 14.

l'engouement pour l'étude scientifique de l'archipel qui caractérise les récits au XIXe siècle : il s'agit d'études réalistes sur les conditions de vie à Hirta afin de voir comment des personnes ont vraiment pu subsister ainsi que les influences que le territoire a exercées sur elles. Le roman de Karin Altenberg *Island of Wings* (2011) peut être rangé dans cette catégorie, et l'on peut être tenté d'élargir ce groupe pour y introduire la pièce de théâtre de Sue Glover (*La Chaise de paille*, 1988).

Un autre point important concerne le terme exact qu'il faut employer : on évoque des récits qui mettent en scène des personnages ayant « réellement » vécu dans un espace-temps et des situations dont l'historicité est avérée. Le romancier, ou le réalisateur cinématographique, se propose d'utiliser ces éléments dans une création fictionnelle en respectant des contraintes liées à sa volonté d'authenticité. Bien que le cadre du récit soit factuel, les sentiments éprouvés par les personnages, des rencontres ou certaines situations intimes ou privées, portent clairement, cela va de soi, le sceau de la fiction. Les aspects personnels et intimes, ou les confessions du protagoniste, sont laissés au bon plaisir du romancier : ce dernier peut, bien sûr, les utiliser afin de renforcer le message idéologique qu'il veut transmettre, ou mettre en avant des traits particuliers du protagoniste ou de l'intrigue[1]. L'auteur affirme ainsi pleinement la nature romanesque de son récit tout en gardant des trames historiques.

Il est bien sûr possible, pour le romancier ou le scénariste, de construire de toute pièce une œuvre hétérodiégétique entièrement fictionnelle autour d'un personnage historique ; mais l'authenticité serait absente de cette ectopie et le public serait en droit de lui en tenir rigueur, à moins que cette intention ne soit clairement stipulée dans le titre du roman : il en découlerait un roman uchronique, ou un roman présentant une « histoire alternative », un monde répondant à la formule « et si… ». Il postulerait une

1. Cohn parle à ce sujet de « *techniques intérieures voyeuristes* ». Dorrit Cohn, *Le propre de la fiction*. Traduit de l'anglais par Claude Hary-Schaeffer, Paris, Seuil, 2001, p. 41 [Dorrit Cohn, *The Distinction of Fiction*, Baltimore & Londres, The John Hopkins University Press, 1999, p. 23].

réalité différente de celle que l'on connaît, en mettant en scène des personnages historiques dont le destin a été altéré, ou en reprenant des situations historiques dont l'issue a été modifiée.

Le romancier peut aussi décider de respecter scrupuleusement la vérité biographique et historique, telles qu'on les connaît, et inscrit ainsi son œuvre dans le genre de la fiction biographique. Le terme biofiction, qui par sa construction insiste sur ces deux points littéraires, semble alors approprié pour le définir, de même que le terme biopic (ou film biographique) au niveau cinématographique : les textes ou les films qui se revendiquent de ces genres sont basés sur une réalité extratextuelle ou extra-cinématographique. Gérard Genette parle d'intransitivité et d'autonomie du texte en ce qui concerne les romans et les œuvres entièrement fictionnelles[1] ; on peut donc parler de transitivité pour les biofictions : l'œuvre évoque un espace temps, un lieu ou des personnages qui ne dépendent d'aucune création fictionnelle. Le respect scrupuleux de l'authenticité biographique est essentiel, et c'est seulement dans ce cadre strict que se développera l'intrigue et qu'évolueront les personnages secondaires.

Le genre de la biofiction possède de nombreux avatars, et il existe aussi un terme voisin, « récits de vie », utilisé dans certains cas précis et qui se rapproche de l'autobiographie romancée. Même si l'écriture et la grille de lecture de ce type d'écrits sont peut-être plus adaptées à des études sociologiques, psychologiques ou anthropologiques que littéraires, la frontière est parfois ténue. Toujours à propos de Saint-Kilda, on peut prendre pour exemple les compilations qui peuvent être faites dans des recueils (par exemple des ouvrages de David Quine faits d'interviews d'Hirtiens[2]) ainsi que l'utilisation de ce genre dans certains romans (par exemple dans *Island of Wings* où des descriptions du voyage de George Clayton Atkinson sont reproduites[3]). Ces récits de vie

1. Gérard Genette, *Fiction et diction.* Précédé de *Introduction à l'architexte*, Paris : Seuil, 2004, p. 114-115.

2. David A. Quine, *St Kilda Portraits*, Frome, Dowland Press, 1988.

3. Le lecteur est en droit de se poser la question du plagiat puisque l'auteure indique seulement qu'elle a consulté des récits de voyage et n'utilise pas de

se situent souvent à une frontière difficilement discernable entre la biographie et l'autobiographie rédigée. Les récits de voyage peuvent être envisagés comme contigus à ce schéma puisqu'ils prennent parfois une tournure purement factuelle et descriptive sous la forme d'un journal tenu par le voyageur.

La question de la narration, ou de ce qui est reconnu comme la voix narrative, joue un rôle central pour apporter des définitions plus précises du genre. Gérard Genette, Käte Hamburger et Dorrit Cohn avaient souligné l'importance de la représentation, de la focalisation ainsi que du type de narrateur pour définir et établir des différences conceptuelles entre biographie, autobiographie et les différents types de biofiction. La biofiction peut, en effet, être séparée en biofiction historique (comme, par exemple, les écrits sur Saint-Kilda), en récits de vie ou en journal. C'est l'utilisation du « je » qui marque l'autobiographie, l'homodiégèse, le récit de vie et l'autofiction (« fictional autobiography ») ; le « il » est, quant à lui, l'apanage du récit hétérodiégétique de la biofiction[1]. Hamburger souligne le rôle du « Je-Origine » réel, et attire également l'attention sur l'intervalle entre l'auteur (donc le « Je-Origine ») et le narrateur (le « Je-Fictif ») dans le récit homodiégétique. L'auteur d'un récit homodiégétique ne se dévoile jamais totalement, malgré le « je » qui marque sa narration. Il reste dissimulé, de façon diffuse, partielle ou fragmentaire, derrière celui ou celle qu'il semble avoir investi d'un rôle de porte-parole. L'auteur (Je-Origine) a tout le loisir de s'immiscer de façon quasi-invisible et il convient de bien avoir à l'esprit cette possibilité d'ingérence stylistique

guillemets. K. Altenberg, *Island of Wings*, p. 56-57 et le récit de voyage de George Clayton Atkinson, « Notice of the island of St. Kilda, on the North-West coast of Scotland », *op. cit.*, p. 217. Voir : Philippe Laplace, « Historicity, Narration and Myths in Karin Altenberg's *The Island of Wings* », in *Roots and Fruits of Scottish Culture. Scottish Identities & Contemporary Literature*. Ed. by Ian Brown and Jean Berton, Glasgow, ASLS, 2014, p. 97-111.

1. Dorrit Cohn, *Le propre de la fiction*, *op. cit.*, p. 36-37 [Dorrit Cohn, *The Distinction of Fiction*, *op. cit.*, p. 19] ; Gérard Genette, *Fiction et Diction*, *op. cit.*, p. 160-161.

ou idéologique[1]. Le Je-Origine d'un récit de voyages, grâce à ses recherches ou à ses connaissances sur l'histoire, oriente la lecture de son récit ou la perception du contexte social ou anthropologique. Il y a toutefois, bien sûr, des indices paratexuels qui illustrent la fictivité de ce type d'œuvre : le récit à la première personne est, peut-être, le fait d'un narrateur dont le nom diffère de celui de l'auteur ; la toponymie du cadre du récit est, peut-être, forgée de toute pièce. L'intervalle, dans le cas des autobiographies ou des récits de voyage, est cependant plus difficile à évaluer correctement : au nom figurant sur la couverture correspond le nom du protagoniste et le cadre spatio-temporel est, sauf erreur de l'auteur, scrupuleusement respecté. C'est le concept de « feintise », c'est-à-dire de « faire semblant » ou de trompe-l'oeil, de Käte Hamburger qui est ici utile pour définir les mécanismes narratologiques à l'œuvre, non seulement dans les récits de voyage mais également dans les biofictions hétérodiégétiques. Cette notion peut s'avérer être compliquée à définir, par exemple dans le cas d'écrivains voyageurs tels que Macaulay ou Buchan, qui se sont respectivement rendus ou ont vécu sur Saint-Kilda, mais dont la plupart du récit est un plagiat de celui de Martin. S'ils n'ont certes pas « feint » leur séjour, Buchan et Macaulay ont cependant « feint » une partie de leurs récits, et la dichotomie entre le « Je-Origine » et le « Je-Fictif » est ici clairement illustrée et prend tout son sens. Les biofictions, récits hétérodiégétiques par excellence, se veulent des trompe-l'œil qui feignent la réalité, tout comme la mythopoétique feint le mythe et investit un lieu de symboles. Le pacte narratif, qui lie l'auteur de la biofiction et ses lecteurs, est connu de tous grâce au paratexte, par exemple l'épilogue, qui établit la relation de dette entre l'auteur et les protagonistes qu'il a disposés dans son ouvrage et d'autres éventuelles sources. Il s'agit donc ici, pour reprendre et détourner une expression de Jean-Marie Schaeffer, d'une « feintise partagée » entre l'auteur et le lecteur[2].

1. Käte Hamburger, *Logique des genres littéraires*. Traduit de l'allemand par Pierre Cadiot. Préface de Gérard Genette, Paris, Seuil, 1986. Voir plus particulièrement la partie « Le genre fictionnel ou genre mimétique », *ibid.*, p. 69-204. À propos de distinctions entre les « Je », voir : *ibid.*, p. 78-87.

2. Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999, p. 102.

Les romans de biofiction sont un genre qui peut être apparenté aux romans historiques. Là aussi, l'utilisation scrupuleuse d'un cadre et de références déterminés sont nécessaires à la composition d'un roman méritant la dénomination de roman historique. Le protagoniste, comme le définit entre autres Georg Lukács, doit évoluer dans un univers où le contexte est précisément délimité, tant du point de vue chronologique que géographique ou référentiel. S'il est indéniable que le rappel d'éléments factuels joue un rôle dans le récit, c'est plutôt l'évocation du contexte historique qui doit être mise en avant et c'est ce dernier qui permet à un auteur d'illustrer les transformations sociologiques et sociétales. Alexandre Gefen, qui poursuit ainsi les conclusions que Mikhaïl Bakhtine et Lukács ont tirées sur le devenir du roman historique, a aussi tenu à montrer la correspondance entre ce genre littéraire et la biofiction, tout en soulignant la particularité de chacun de ces domaines. S'ils font ample utilisation de matériel référentiel et d'un cadre géographique précis, ils ne font en même temps que proclamer l'affranchissement créatif et littéraire de l'écrivain par sa participation au genre « roman ». Les épisodes du roman d'Altenberg qui n'appartiennent pas à la biographie, comme par exemple la théâtralisation de la mort du premier enfant du couple, l'intense passion amoureuse que connaît Elizabeth pour un naufragé ou la sensualité du bain de minuit qu'elle prend par une nuit de pleine lune sous le regard lascif de son mari, doivent être considérés comme les élans romanesques qui perturbent, bien sûr à dessein, le caractère biographique de la biofiction[1]. Ils entent ainsi un nouveau bourgeon qui demande que le lecteur porte un autre regard, plutôt qu'une simple analyse positiviste de l'ouvrage. Ces moments de répit fictionnel cassent le cadre strict et rigoureux de la biographie et sont nécessaires à l'équilibre entre les aspects biographiques et la fiction. L'aspect biographique prend en effet quasiment des tournures scientifiques dans *Island of Wings* grâce aux citations d'Atkinson dont la romancière parsème le chapitre relatant la visite du naturaliste anglais. On retrouve bien

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 34-37 ; *ibid.*, p. 179-181 ; *ibid.*, p. 191-93 ; *ibid.*, p. 107-108.

sûr ici le besoin de contrôler l'histoire d'Hirta et de lui donner une dimension scientifique afin qu'elle ne se confonde pas avec la mythopoétique développée par certains écrivains voyageurs et qu'il est tentant de reprendre. C'est ce cachet d'authenticité qui estampille *La Chaise de paille* et *Island of Wings* et qui donne à ces écrits, malgré la fictionalité revendiquée par leurs auteures, la possibilité de participer aux récits historiques ou pseudo-historiques de l'archipel.

Les récits dans les romans consacrés à Saint-Kilda, sauf dans de très rares cas, comme nous le verrons plus loin, n'émanent pas d'un point de vue intérieur à l'île ou aux îliens. Les raisons qui expliquent ce silence narratif des îliens peuvent bien sûr être résumées par l'attitude logocentrique des visiteurs. Néanmoins, l'isolement des Hirtiens par rapport à l'Écosse et l'apparente trivialité de ces conditions de vie sont aussi des raisons avancées par Éric Bulliard dans son récit de voyage / roman écrit en français : *L'adieu à Saint Kilda* :

> Voilà à quoi doivent ressembler leurs hivers, d'après ce que nous ont décrit les prêtres, les instituteurs, les infirmières assez fous pour les affronter au milieu des natifs. Les Saint-Kildiens n'auraient même pas l'idée de raconter. Quel intérêt ? Eux n'affrontent pas les hivers, ils vivent avec[1].

Notons que le rationalisme ne se situe pas du côté des Saint-Kildiens : les conditions de vie dans l'archipel sont telles que les gens venus de Grande-Bretagne ne souhaiteraient pas y demeurer. Dans les récits à propos de Saint-Kilda, la voix narratologique et le point de vue principal du roman émanent souvent d'intrus à la société hirtienne. Ces visiteurs sont issus de classes sociales supérieures : des pasteurs de l'Église d'Écosse, de riches citoyens britanniques qui s'offrent une visite dans les Hébrides, des enseignants ou des scientifiques. Ce point de vue leur confère une autorité pseudo-ethnographique et un prestige épistémologique leur permettant d'émettre des jugements de valeur sur les autochtones et sur leurs conditions de vie. Le tout récent *The Lost Lights*

1. Éric Bulliard, *L'adieu à Saint-Kilda*, Fribourg, Éditions de l'Hèbe, 2018, p. 53.

of St Kilda (2020)[1] opère néanmoins un changement en mettant plusieurs narrateurs en avant : des scientifiques venant d'Écosse et, également, des natifs.

L'utilisation des archives et des références sont un point de convergence entre les romans historiques et les biofictions. Ces deux modes de récit doivent en effet partir d'une base historiquement authentifiée pour construire le récit. Dans les cas de *La Chaise de paille* et *Island of Wings*, les auteures précisent à l'aide d'éléments paratextuels que leurs récits sont fortement influencés par des événements dont l'authenticité et l'historicité sont indéniables. Ces écrits assument alors, peut-être sans que leurs auteures n'en aient eu l'ambition ou la volonté, un rôle pédagogique quant à l'histoire de Saint-Kilda, des Hirtiens et des personnages qui ont foulé le sol de l'archipel. Il s'agit bien sûr ici d'une différence fondamentale avec des récits appartenant à la catégorie romanesque : ceux-ci ne puisent pas de la même façon leurs sources dans des documents historiques et des archives et ne peuvent donc aucunement prétendre à occuper la même position didactique : leurs auteurs participent parfois, sans le savoir et sans le vouloir, à la mythopoétique de l'île en reproduisant des caractéristiques attribuées par les écrivains voyageurs.

La présence d'un paratexte est une occurrence fréquente dans les romans consacrés à Saint-Kilda, même s'ils ne se servent en fait que d'un récit historique aléatoire. Ce sont en effet des écrivains voyageurs qui influencèrent la façon dont la société hirtienne est interprétée et, comme nous l'avons vu, il y eut d'évidents cas de plagiat dans toute la littérature de voyage vers Saint-Kilda. Dans *The Lost Lights of St Kilda* (2020), l'auteure livre, dans des remerciements situés en fin d'ouvrage, ses sources et les influences qui l'ont aidée à écrire un roman qui, au niveau de l'intrigue, diffère quelque peu de tous les précédents, marquant peut-être ainsi une nouvelle rupture avec les récits traditionnels. Dans les romans pour jeunes adultes *Island of Birds; a Story about the Islands of St Kilda* (1998) et *Where the World Ends* (2017), les auteures utilisent également une postface pour expliquer les points

1. Elizabeth Gifford, *The Lost Lights of St Kilda*, Londres, Corvus, 2020.

fondamentaux qui sous-tendent l'intrigue[1]. L'histoire des communautés hirtiennes semble, en effet, mériter des explications tant leur situation géographique ou leurs spécificités sociales peuvent sembler invraisemblables à des lecteurs de la fin du XXe ou du début du XXIe siècle et, a priori, à de jeunes lecteurs. L'ouvrage hybride en français *L'adieu à Saint-Kilda* (2018) participe aussi de cette convention en donnant une bibliographie des sources consultées[2]. Karin Altenberg fait bien sûr de même, dans *Island of Wings*, citant ses sources et ses influences dans une postface. La nécessité est, là aussi, d'informer les lecteurs qui, pour des raisons culturelles ne connaîtraient pas l'existence de cet archipel, des conditions de vie particulière qui y régnèrent, ou qui souhaiterait entamer des recherches personnelles : un romancier souligne ainsi les données factuelles et scientifiques qui imprègnent son roman, sans toutefois distinguer factualité et mythopoétique. Notons aussi que les paratextes ne sont pas le seul apanage des romans : les deux films qui sont présentés dans cette seconde partie utilisent aussi un ressort similaire ; cette fois sous la forme d'un préambule qui présente non seulement les protagonistes mais aussi la situation géographique de l'archipel.

2. Autres genres et autres récits

Les autres récits fictionnels publiés à propos de Saint-Kilda qui ne seront pas étudiés de façon détaillés dans cette seconde partie font tous aussi appel à un événement historique afin de bâtir leur intrigue. Le thème de l'emprisonnement de Lady Rachel Grange servit à trois romans publiés au cours du XIXe siècle ; les remarques de Boswell quant au romantisme du sort de cette femme y sont sans doute pour quelque chose. Les récits de William Cook Mackenzie, Harriet Martineau et Alexander

1. Sylvia Turtle, *Island of Birds; a Story about the Islands of St Kilda.* Illustrated by Shona Grant, Édimbourg, Scottish Children's Press, 1998, p. 63-64 et Geraldine McCaughrean, *Where the World Ends*, Witney, Usborne Publishing, 2017, n. p.
2. Éric Bulliard, *L'adieu à Saint-Kilda*, *op. cit.*, n. p.

Innes Shand sont des adaptations, très romancées, de l'éprouvante existence de Lady Rachel Grange lors de son séjour à Saint-Kilda. À noter aussi que cette histoire continua d'inspirer au XXe siècle, mais cette fois dans un genre différent : la poésie avec, entre autres, Edwin Morgan (dont le sonnet est cité en épigraphe du chapitre consacré à *La Chaise de paille*) et, surtout, le théâtre. La rencontre d'une Lady Grange, sidérée et révoltée, avec des Hirtiens et des hommes d'église écossais a été le sujet de deux pièces : il y eut, outre *La Chaise de paille* (1988) de Sue Glover, *Burdalane* (1996) de Judith Adams[1].

Le symbolisme de l'histoire de Lady Grange, l'enfermement et l'espoir de la fuite, sont déclinés de différentes façons dans presque toutes les œuvres consacrées à St Kilda. Le thème de l'évacuation de l'île apparaît aussi dans de nombreux récits. Dans le roman pour la jeunesse *Island of Birds* de Sylvia Turtle, le départ signifie la déchirure avec un endroit considéré comme un lieu de communion privilégié entre un enfant et la nature. Les détails historiques qui préfigurèrent l'évacuation sont scrupuleusement respectés par l'auteure, comme elle nous l'apprend dans la postface et comme certains passages le démontrent. Par exemple, celui où des détails historiques des dernières années de la communauté de Saint-Kilda sont énumérés (je souligne ces points dans cet extrait et ils sont expliqués plus en détails dans le chapitre consacré au film de Bill Bryden) :

> On en parlait [du départ] depuis depuis aussi longtemps qu'elle pouvait s'en souvenir et ça n'avait été, pour l'instant, que des paroles. *Mais l'infirmière leur avait maintenant expliqué comme ce serait facile et qu'il suffisait qu'ils demandent. L'hiver dernier les tempêtes avaient été si fortes que le bateau n'avait pas pu venir pendant des semaines et des semaines. La nourriture avait manqué pour tous et si les secours étaient arrivés plus vite, Mary Gillies pourrait bien être encore vivante. Ceci avait fait pencher la balance*[2].

1. Notons que cette pièce n'est pas disponible sous forme imprimée. Le titre est une métonymie (« *bird alone* » en écossais) qui résume bien la situation de Lady Grange malgré l'omniprésence d'oiseaux.

2. Sylvia Turtle, *Island of Birds*, *op. cit.*, p. 10.

L'autre ouvrage pour la jeunesse où figure Saint-Kilda, *Where the World Ends* (2017)[1], est signé par la prolifique romancière anglaise Geraldine McCaughrean. Ces deux récits partagent, en outre, un schéma narratif similaire : les cadres géographique et historique sont précis, le narrateur de chaque roman est hétéro-diégétique et aucun personnage extérieur aux Hébrides n'a un rôle prépondérant. C'est un jeune Hirtien, prénommé Quilliam, qui est le protagoniste de *Where the World Ends* ; l'histoire est celle d'une expédition composée de trois hommes et de neuf garçons partis chasser des oiseaux sur Stac an Armin, un des éperons rocheux de l'archipel (connu aussi sous le nom de Warrior Stac, qui est celui qu'utilise la romancière[2]). Le récit se déroule en 1727 et cette année correspond à l'épidémie de variole qui décima l'île d'Hirta (voir *supra*, p. 48). Le révérend Alexander Buchan fait une fugace apparition, encadrant le début et la fin du roman, et la romancière respecte assez bien l'histoire de cet événement telle qu'elle nous est parvenue. Elle écrit ainsi dans son épilogue, reprenant les traits qui définissent la mince frontière entre les faits et la fiction : « Ce que vous avez lu est une histoire vraie… quoi que non. La fiction est élastique : elle s'étire pour entourer les éléments véridiques, puis les froisse pour les modeler en une Histoire[3] ». McCaughrean utilise cet épisode pour construire un roman où les rites de passage et l'apprentissage de la société donnent au récit des gages permettant de l'inscrire dans le cadre de la littérature pour la jeunesse : « Et chaque fois qu'un gosse partait chasser les oiseaux sur les éperons, il s'en retournait chez lui moins garçon et un peu plus homme (si jamais il s'en retournait)[4] ». Parmi les rares survivants de ce tragique épisode historique, on trouva les enfants partis sur Stac an Armin car ils furent ainsi, de façon totalement involontaire, placés en quarantaine alors que l'épidémie dévastait

1. Geraldine McCaughrean, *Where the World Ends*, *op. cit*.
2. Notons toutefois ici la seule différence entre la fiction et l'histoire, d'ailleurs revendiquée par McCaughrean dans son épilogue pour son intrigue : il s'agissait de trois hommes et de huit garçons abandonnés sur Stac an Armin.
3. Geraldine McCaughrean, *Where the World Ends*, *op. cit*., n. p.
4. Geraldine McCaughrean, *Where the World Ends*, *op. cit*., p. 17.

Saint-Kilda. McCaughrean fait aussi une référence rapide dans le roman à une légende hirtienne (Fearchar Mòr et Duggan) en tant que contrepoint pour illustrer la fuite d'un des adultes de Stac an Armin. Mais elle prend cependant soin de ne pas mélanger épisodes historiques et mythes et, ainsi, n'alimente pas la mytho-poétique de l'île.

Les deux romans les plus récents *L'adieu à St Kilda* (2018) et *The Lost Lights of St Kilda* (2020) sont remarquables à plus d'un titre : il s'agit tout d'abord, en ce qui concerne *L'adieu à St Kilda*, du premier récit en français à propos de l'archipel. Même si des articles en français, un roman graphique ou des traductions depuis l'anglais ont été réalisés, aucun récit inédit n'avait encore été publié dans un pays francophone. Ce livre, d'ailleurs récompensé par deux prix en Suisse Romande[1], inscrit aussi sa différence par sa structure : il s'agit d'un ouvrage hybride, avec une alternance de chapitres autobiographiques qui relatent le récent voyage de l'auteur, Éric Bulliard, vers Saint-Kilda, suite à sa découverte du cliché « The parliament of St Kilda » de Norman Macleod, et d'un roman sur l'évacuation de 1930. Il est d'ailleurs intéressant de noter en aparté ici que l'archipel se prête presque toujours autant aux récits de voyage. Même si la mécanisation a rendu la traversée bien moins périlleuse, elle n'en est toujours pas moins aléatoire ; c'est par exemple ce que nous rappelle l'écrivaine écossaise Kathleen Jamie qui publia un récit de voyage en 2013 après une première tentative avortée à cause d'exécrables conditions météorologiques[2]. D'autres écrits sont parus durant les dernières décennies du XXe siècle, ainsi que très récemment, qui relatent des séjours ou des voyages vers l'archipel[3]. Des recueils de poèmes

1. Le Prix Édouard Rod ainsi que le Prix SPG.
2. Kathleen Jamie, *Sightlines. A Conversation with the Natural World*, New York, The Experiment, 2013.
3. Robert A. Spackman, *Soldiers on St. Kilda. A Chronicle of Military Involvement on the Islands of St Kilda, the Furthest Hebrides*, Balivanish, Uist Community Press, 1982 ; John Pirie, *A Lang Wye Oot. Memories o' oor Trip tae St Kilda,* Westhill, Lumphanan Press, 2015 ; Patrick Barkham, *Islander: A Journey around Our Archipelago*. Illustrated by Emily Faccini, Londres, Granta Books, 2017.

consacrés à l'archipel furent aussi publiés, la plupart se concentrant sur le thème de la nature et insistant sur la communion des communautés hirtiennes avec leur cadre de vie, tout en faisant ressortir les luttes que durent mener les Saint-Kildiens dans cet environnement souvent hostile[1].

Le roman graphique en français *Saint Kilda* (2009) et les romans en anglais *The Raging Spirit* (2011) et *The Lost Lights of St Kilda* (2020) sont, à ma connaissance, les trois récits qui ne mettent pas en avant l'histoire en tant que dynamique de l'intrigue, mais qui adoptent, au contraire, un point de vue purement fictionnel. On retrouve néanmoins des motifs traditionnels dans ces récits : tout d'abord au niveau de la présentation de l'archipel ainsi qu'au niveau des poncifs qui ont fini par acquérir le statut mythopoétique. Il s'agit, en effet, dans les trois ouvrages, de scientifiques qui se rendent sur Hirta pour y poursuivre des recherches. Le lecteur y découvre alors que Saint-Kilda est un lieu idéal pour tenir cachés les secrets les plus compromettants. Il y a aussi, dans ces récits, un point de vue extérieur ainsi que des intrigues qui dépassent l'archipel et ont des répercussions en Grande-Bretagne. Le roman graphique *Saint Kilda* et *The Raging Spirit* se déroulent au cours de la seconde moitié du XIXe siècle et partagent plusieurs particularités au niveau de l'intrigue. *The Lost Lights of St Kilda* commence quelques années avant l'évacuation et se termine durant la Seconde Guerre mondiale, et l'intrigue nous entraîne en Belgique, en France et en Espagne avant de revenir en Écosse.

The Raging Spirit, de la romancière anglaise June Gadsby, retrace un voyage d'études où le professeur Fergus Macaulay, grand spécialiste naturaliste de Saint-Kilda, se rend sur l'île avec une équipe emmenée par le Dr Josiah Jolly. Il y retrouve avec effroi son fils, Stuart Logan Macaulay, dont il espérait s'être débarrassé

1. Parmi les recueils de poèmes récents : Colin Demét, *Poetic Tales from St Kilda*, Flesherin, Wordcatcher, 2008. Ainsi que : Stuart Mackay, *Strands of Time*, los Gatos, Cal., Smashwords, 2015. D'autres poèmes sont disponibles uniquement en ligne. Par exemple : « Guth ri Ràdh » / « Nothing to be said », poème de Rody Gorman, *in* : *Scotia Extremis*, <https://scotiaextremis.wordpress.com/2016/11/21/week-forty-four-st-kildagruinard/> [consulté le 12/12/2020].

et qu'il croyait mort et enterré sur Hirta à l'issue d'une précédente expédition. C'est une jeune femme, la fille du directeur de l'équipe scientifique, Meredith Jolly qui est emmenée en tant que sténographe et assistante, qui perce le mystère de la relation complexe entre Stuart Logan Macaulay et son père, que les Saint-Kildiens s'étaient gardés de révéler. C'est aussi elle qui met au jour le comportement tyrannique et l'influence manipulatrice qu'exerce Fergus Macaulay sur ses étudiants afin de combler son attirance sexuelle pour les jeunes hommes, des points que le fils tente de dénoncer et qui lui valent la haine du père. Grâce à son écoute et à son ouverture d'esprit, Meredith Jolly réussit là où tous les scientifiques échouent : elle parvient à comprendre le monde de Saint-Kilda et à percer, petit à petit, le mystère qui entoure la famille Macaulay. Saint-Kilda n'est que le lieu, idéalement placé à un niveau géographique et mythopoétique, où les tensions entre le père et le fils vont s'exacerber jusqu'à l'explosion finale.

Dans le roman graphique *Saint-Kilda* (deux tomes) écrit en français et publié en 2009, le protagoniste est un jeune naturaliste anglais qui revient d'une longue période de recherche en Afrique. Féru des récentes théories darwiniennes, qui dérangent beaucoup de personnes de la bonne société britannique et certains professeurs influents de son université, Darius Kingsley renonce finalement à soutenir sa thèse de doctorat. Son père, riche industriel, décide de le bannir pendant deux ans. Sur les conseils de son directeur de recherche, monsieur le professeur Lipman, Darius part dans l'archipel de Saint-Kilda pour faire une pause et, peut-être, repartir sur un sujet de thèse moins controversé. Stupéfait par la vie sur l'île et les traditions des Hirtiens, il tombe sous le charme et écrit dans son journal, peu de temps après son arrivée :

> Cela fait des semaines que je regarde ces gens. Ils vivent en harmonie avec une nature pourtant rigoureuse. […] On ne connaît pas l'argent sur Hirta, même le mot est inconnu pour la plupart des gens. Leur seul intérêt est l'intérêt commun et ils ne vivent que pour vivre, sans projection ni ambition. Cette vie douce semble si fragile que je n'ose presque pas évoquer 'mon' monde de peur de les frapper

> de stupeur. L'ignorance est-elle une bénédiction ou une malédiction[1] ?

La mythopoétique de l'île est ici clairement à l'œuvre. Cependant, Darius Kingsley est aussi frappé par le contraste entre la rigueur presbytérienne incarnée par Jacob, le catéchiste, et les mœurs assez libres des îliennes. Notons d'ailleurs ici que tout comme pour un des films dont je parlerai plus loin (*À l'angle du monde*, 1936) c'est cet abîme entre le rigorisme religieux et l'émancipation qui paraît maladroit quant au respect de la dimension d'authenticité du lieu. La fiction reprend ici le dessus ; c'est peut-être aussi symptomatique de la difficulté d'envisager des intrigues dans un cadre social et religieux si fermé qui condamne tout désordre, toute sensualité ou toute passion, alors que ce sont souvent de tels sentiments qui sont les moteurs d'une intrigue. Mais Darius s'aperçoit, lors d'un voyage sur Dùn, que le catéchiste de Saint-Kilda est à l'origine d'un détournement de jeunes femmes à des fins de prostitution : il isole des Hirtiennes, sous couvert de superstitions ancestrales, et les emmène sur l'îlot de Dùn où elles disparaissent, enlevées par un réseau de proxénétisme britannique. À la fin du premier tome, le jeune Darius découvre finalement que la jeune Hirtienne dont il est tombé amoureux est la fille illégitime que le professeur Lipman a eue lors d'un précédent séjour de recherche sur l'île, quelque vingt ans plus tôt.

Le roman graphique est un genre particulier qui associe plusieurs perspectives artistiques. À l'intrigue, au style et à la facture du scénariste s'ajoutent les aspects et caractères visuels et esthétiques. Le respect de l'île et de ses caractéristiques au niveau graphique est remarquable dans l'ouvrage de Bertho et Chandre : on y voit des cartes de l'archipel, des *cleits* (des petites cabanes spécifiques à Saint-Kilda où les îliens entreposaient des vivres) et des reliefs précis qui sont reproduits très fidèlement, prouvant qu'un gros travail de recherche a été effectué en amont par le scénariste et le dessinateur. Si le cadre est respecté dans ses plus minutieux

1. P. Bertho & Chandre, *Saint Kilda. Livre I. Les esprits d'Hirta*, Paris, Emmanuel Proust, 2009, p. 35.

détails, il n'en demeure pas moins que l'intrigue de cet ouvrage est purement fictive.

Dans *The Raging Spirit* ou le roman graphique *Saint-Kilda*, l'archipel est, grâce à sa distance avec les côtes britanniques, un lieu propice où l'on peut garder en paix des secrets inavouables. Il recèle tant de mystères qu'il devient ainsi objet de fascination. Néanmoins, la mythopoétique n'est jamais loin et sert de ressort aux intrigues. Ainsi, tous les récits ont, semblent-ils, besoin de se servir d'éléments inventés ou exagérés par les écrivains voyageurs précédents. Seuls les récits qui vont être étudiés plus en détails dans les chapitres suivants semblent se distinguer par leur respect d'une véritable authenticité.

The Lost Lights of St Kilda (2020) est le tout dernier roman publié à propos de l'archipel (sorti en mars 2020). Il conte une histoire d'amour entre une habitante d'Hirta, Chrissie Munro, et un homme venant d'Écosse, Fred Fawlton. Ce dernier débarque à des fins scientifiques : jeune étudiant à Cambridge, il s'y rend pour mener, avec Archie Macleod, camarade d'université et fils du propriétaire de l'archipel, des recherches archéologiques pour un projet universitaire. Elizabeth Gifford a construit son roman sur une période de trente ans, depuis 1910, où nous découvrons la toute jeune Chrissie qui évolue dans un insouciant monde saint-kildien, jusqu'à 1940 et la réunion des amants après le retour de Fred d'une Europe ravagée par la guerre. Les épisodes de la vie de Chrissie à Saint-Kilda, depuis 1910 jusqu'à l'évacuation, servent à poser le cadre géographique et sociologique si particulier, et à faire naître l'histoire d'amour entre Chrissie et Fred, peu de temps avant l'évacuation. D'un point de vue narratologique, le roman est fait d'allers retours entre plusieurs lieux géographiques et plusieurs époques, dans un ordre antéchronologique : la période qui précéda la Première Guerre mondiale ; les quelques semaines avant l'évacuation de 1930 ; la fuite de Fred à travers la France Libre et la vie de vie de Chrissie à Morvern où elle, et la fille qu'elle a eue avec Fred, ont été relogées après l'évacuation. Ces entremêlements et ces digressions temporelles et géographiques nous montrent comment les concepts du temps et de l'espace,

tels qu'ils sont généralement entendus, sont bouleversés par le monde de Saint-Kilda. Mais, dans ce roman, et c'est une nouvelle phase narratologique dans la série des récits qui met l'archipel en scène, la narration et le point de vue, dans certains des chapitres se déroulant à Saint-Kilda puis à Morvern, sont ceux d'une Saint-Kildienne.

Elizabeth Gifford a, comme toutes les auteures d'une biofiction qui se déroule dans l'archipel, également été confrontée à la délicate tension entre la fiction et le respect de l'histoire. Hormis les quelques personnages de premier plan, les autres personnages portent des noms de personnes ayant effectivement vécu sur Hirta au moment des faits racontés. Comme toutes les autres auteures, Gifford se sent obligée de se justifier dans un épilogue qu'elle intitule « remerciements » :

> J'ai essayé de traduire les îles de Saint-Kilda aussi fidèlement que possible et j'espère que le lecteur pourra ressentir quelque chose de l'unique mode de vie qui y régna un jour. Les personnages de l'histoire, tandis que beaucoup sont librement inspirés de gens qui vécurent à Saint-Kilda, restent tous fictionnels car il n'y a pas assez d'informations disponibles pour écrire leurs véritables histoires[1].

La mythopoétique de l'archipel n'est, bien sûr, pas omniprésente ; ces îles ne sont pas, après tout, le sujet du roman puisque celui-ci conte une histoire d'amour, une fuite à travers une Europe à feu et à sang, des mensonges et des trahisons. Les descriptions de Saint-Kilda font, cependant, quand même appel à certains des éléments mythopoétiques. Le choc entre la population locale et les touristes débarquant de Glasgow y est par exemple longuement montré et sert de toile de fond pour que la romancière introduise des personnages ayant existé. Les escalades de falaises et la mort jouent aussi un rôle important, et sont d'ailleurs des clés essentielles de l'intrigue. Gifford utilise également des événements historiques : la station radar pendant la Première Guerre mondiale, les réunions entre les habitants et l'infirmière ainsi que son rôle dans cette communauté (voir aussi

1. Elizabeth Gifford, "acknowledgements", *The Lost Lights of St Kilda*, *op. cit.*

à ce sujet le chapitre consacré au film de Bill Bryden « Ill Fares the Land »), puis l'évacuation et le transfert des Saint-Kildiens et leur arrivée à Morvern.

Chapitre 1

Le regard, la condition des femmes sur Hirta et la mythopoétique dans *La Chaise de paille* (1988) de Sue Glover[1]

1 Ils disent que je suis folle, mais qui ne serait pas atteint de folie
Sur Hirta, quand l'hiver délire le long
De la baie et hurle à travers ma cabane en pierre, si fort,
Ils pensaient que je l'étais et je le suis, si méchante,
5 Ils pensaient que je l'étais et m'ont battue, couverte de bleus,
Et m'ont bannie, ma bouche, mes dents ensanglantées,
Et m'ont bannie pour que je vive et que je pleure sous
Les cris perçants des oiseaux marins, et aussi huit enfants
Nous avons eus, Monseigneur, bien que je sache ce que vous êtes
10 Fourbe jacobite ; tu es démasquée, sale chienne !
Et j'ai crié dans votre allée à Niddry's Wynd,
Jusqu'à ce que vos hommes m'attaquent, et loin
J'ai quitté tous mes amis et le réconfort, ce qui
Était cruel, insensé, sans mes sens.

Edwin Morgan, « Lady Grange on St Kilda[2] ».

La scène d'un théâtre semble appropriée à conter la vie des habitants de Saint-Kilda : espace clos et isolé d'où il paraît difficile de s'échapper. Les seules solutions sont, pour les Hirtiens, de prendre la mer ou, pour les acteurs, de disparaître dans les coulisses du théâtre ou dans la fosse pour rejoindre les spectateurs. Malgré ces parallèles, Saint-Kilda ne fut jusqu'ici le cadre que de deux pièces de théâtre. Notons que le sujet de ces deux pièces est le même : elles retracent toutes deux un célèbre épisode historique sur lequel demeurent beaucoup de zones d'ombre : le bannissement et la

1. Sue Glover, *Bondagers & The Straw Chair*, Londres, Methuen, 1997.
2. Edwin Morgan, « Lady Grange on St Kilda », *in* Edwin Morgan, *Collected Poems*, Manchester, Carcanet, 1990, p. 442-43.

survie de Lady Rachel Grange sur l'île d'Hirta pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Ces pièces sont également toutes deux contemporaines, même si seulement une seule d'entre elles est disponible à la lecture et à l'analyse critique. C'est cette pièce, *La Chaise de paille*, qui est étudiée dans ce chapitre.

La Chaise de paille est une pièce écrite par la dramaturge écossaise Sue Glover en 1988. Elle fut d'abord jouée au Traverse Theatre à Édimbourg et rencontra un bon succès d'estime à sa sortie. Elle est encore parfois à l'affiche et a été, dans l'ensemble, assez bien accueillie par la critique[1]. Cette pièce, qui se déroule dans un décor minimaliste sur l'île d'Hirta, fut traduite en français et mise en scène par Guy Pierre Couleau en 2003[2].

Glover est née en 1943 à Édimbourg. Elle a écrit une douzaine de pièces de théâtre et de nombreux scénarios pour la télévision et la radio. Ses protagonistes, et les situations qu'elle décrit, illustrent souvent les luttes sociales des femmes écossaises pour s'affranchir d'une domination masculine, pour s'émanciper et s'épanouir dans la société : la condition des femmes, depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, reste ainsi son sujet privilégié, même si cela dépasse le cadre purement écossais. Glover déclara cependant ne pas se reconnaître dans le discours féministe traditionnel qu'elle perçoit comme étant trop engagé et conflictuel à son goût. Elle a, par exemple, réduit la portée symbolique que beaucoup ont voulu prêter à la protagoniste de *La Chaise de paille* : « Pour moi cette femme n'est pas une héroïne féministe comme on a cherché à me le faire dire, c'est une ivrognesse » déclara-t-elle dans un entretien publié en français[3]. Il est vrai qu'une bonne partie de la scène 3 de l'acte II présente les trois

1. Compte rendu de Mark Brown, du 15 avril 2015, « Scottish Stage » : <https://scottishstage.wordpress.com/2015/04/15/reviews-the-straw-chair-and-the-beat-goes-on-fat-alice/> [consulté le 12/12/2020].
2. Sue Glover, *La Chaise de paille (The Straw Chair). Texte français et mise en scène de Guy Pierre Couleau*, Paris, L'Avant-scène, 2003.
3. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 83-84.

femmes de la pièce aux prises avec une bouteille de whisky[1]. Lady Grange initie ainsi la jeune Isabel, la femme du pasteur nouvellement nommé sur Saint-Kilda, aux vices de l'alcool et complète ainsi son rôle de tutrice. La boisson est, pour l'exilée, un passe-temps bien ordinaire sur Saint-Kilda qui lui permet, lorsqu'elle parvient à récupérer une bouteille depuis un navire, de s'évader momentanément. Notons d'ailleurs que l'alcoolisme de la véritable Lady Rachel Grange à Édimbourg fut un point toujours souligné par ses détracteurs.

Nous verrons tout d'abord dans ce chapitre comment la dramaturge a tenu à respecter le caractère historique du séjour de Lady Grange. Nous considérerons ensuite la condition des femmes et la représentation des femmes, dans *La Chaise de paille* mais aussi, plus généralement, dans d'autres œuvres fictionnelles consacrées à Hirta. Nous verrons enfin la thématique du regard, élément prépondérant dans la pièce et dans toute la problématique des relations entre les Hirtiens et le reste du monde britannique : depuis le regard médusé des écrivains voyageurs jusqu'aux photos et documentaires, c'est ainsi que les Hirtiens furent examinés et jaugés, plus que par n'importe quel autre biais qui aurait permis de découvrir leur langue ou leur culture. C'est aussi ce regard porté qui illustre la volonté de l'auteure de situer sa pièce dans un espace narratif qui désavoue la mythopoétique de Saint-Kilda. Tout comme *Island of Wings*, ce sont des femmes qui deviennent les interprètes de cet environnement et ce sont elles qui, au-delà des projections parfois fantaisistes des écrivains voyageurs et des hirtophiles, permettent aux lecteurs de percevoir une autre dimension.

1. Historicité du personnage de Lady Rachel Grange dans *La Chaise de paille*

La pièce de Sue Glover présente la rencontre de Lady Rachel Grange, exilée sur Hirta, et de deux visiteurs, Aneas Seton et son

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 59-69. Notons qu'il s'agissait d'une bouteille de cognac dans la version originale en anglais.

épouse Isabel. Aneas Seton est le nouveau pasteur presbytérien envoyé par la SSPCK pour évangéliser les habitants et poursuivre le travail précédemment mené par Alexander Buchan. À ces trois personnes, venant toutes d'Édimbourg, se mêle aussi Oona MacQueen, une femme originaire de Saint-Kilda et qui, répondant aux ordres de Lord Norman Macleod de Skye, le propriétaire de l'île et le complice de cette séquestration, est censée surveiller les faits et gestes de Rachel Grange. Ceci explique la raison pour laquelle le personnage de Grange réprouve la présence de cette native à ses côtés. C'est néanmoins Oona qui lui permet de survivre en lui apportant le combustible dont elle a besoin pour se chauffer ainsi que la nourriture qu'elle ne parvient pas à se procurer par elle-même.

L'historicité de tous ces personnages est attestée par multiples documents et archives. Les lettres de Rachel Grange qui parvinrent à Charles Erskine of Tinwald sont disponibles en ligne sur le site de l'université d'Édimbourg[1]. Glover a néanmoins changé les noms des personnages qui ont côtoyé Lady Rachel Grange. Le pasteur s'appelait Roderick MacLennan. La personne chargée d'aider Lady Rachel Grange sur Hirta, comme l'indique Glover sans doute la seule jusqu'à l'arrivée du pasteur et de sa femme avec laquelle elle pouvait communiquer en anglais, ne s'appelait pas Oona[2]. Le choix que fit Glover de changer les noms des personnages que sa protagoniste rencontre sur Hirta tient sans doute à

1. <http://images.is.ed.ac.uk/luna/servlet/view/search/what/Lady%2BGrange?q=Lady+Grange> [consulté le 12/12/2020].

2. Margaret Macaulay donne le nom de Florence Macleod pour cette femme (Margaret Macaulay, *The Prisoner of St Kilda*, *op. cit.*, p. 106). Elle évoque aussi la présence d'un homme. C'est cet homme qui, selon M. Harman, pouvait parler un peu d'anglais, mais cette dernière auteure n'évoque cependant pas la présence d'une autre personne pour aider Lady Grange, (Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 90). Les Sobieski Stuart mentionnent, quant à eux, une première femme, vite remplacée par une autre d'une condition sociale supérieure, et un interprète nommé Donald Macleod, tailleur de profession et qui aurait réalisé plusieurs meubles pour Lady Grange : John & Charles Edward Sobieski Stuart, *Tales of the Century; or Sketches of the Romance of History between the Years 1746 and 1846*, Édimbourg, James Marshall, 1847, p. 274-275.

ce que la dramaturge ne voulait pas tomber dans les contraintes d'une pièce qui pût être considérée comme historique : malgré l'historicité du contexte, elle tenait à avoir assez de latitude pour pouvoir développer des personnages comme elle le souhaitait. Il est aussi, bien sûr, question d'une chaise de paille que des Hirtiens ont assemblée pour elle, comme l'indique la dramaturge dans la description du cadre de la pièce[1]. Il s'agit, là aussi, d'un détail qui a été confirmé par la biographe de Lady Rachel Grange. Celle-ci aurait d'ailleurs réussi à emporter cette chaise avec elle lorsqu'elle fut transportée d'Hirta vers Assynt, puis sur l'île de Skye[2]. Cette chaise, éponyme de la pièce, est un élément symbolique important : elle devient le seul témoignage physique du séjour de Lady Rachel Grange sur Hirta et, surtout, elle est une preuve d'un statut social supérieur. La grande difficulté à se procurer du bois sur Hirta en fait un objet rare et de grande valeur. Au niveau du récit, elle contribue à l'effet de réel voulu par Glover et tisse un lien entre les différents lieux de séjour de Lady Rachel Grange.

La tragique histoire de Lady Rachel Grange a donné lieu à plusieurs adaptations fictionnelles, une des plus anciennes étant par la célèbre journaliste et essayiste anglaise Harriet Martineau en 1846[3]. Martineau, connue pour son engagement pour le vote des femmes et sa vulgarisation des sciences économiques, changea cependant le nom de son héroïne : la femme exilée à Saint-Kilda s'appelle Lady Carse dans *The Billow and the Rock*. Ses conditions de détention et de vie sur Hirta ne sont pas non plus dépeintes d'une façon aussi exécrable qu'elles ne le furent en réalité. Martineau, qui avait accès depuis 1799 à des récits sur l'histoire de Lady Grange, prit aussi quelques libertés avec la chronologie officielle[4]. Elle fit par exemple coïncider le séjour de son héroïne

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 16 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 75].
2. Margaret Macaulay, *The Prisoner of St Kilda*, *op. cit.*, p. 109.
3. Harriet Martineau, *The Billow and the Rock. A Tale*. Illustrator E. J. Wheeler, (1846) Londres, G. Routledge & Sons, 1888.
4. Les premiers récits de l'histoire de Lady Grange furent disponibles à la toute fin du XVIIIe siècle et au XIXe siècle : William Erskine, *Epistle from Lady Grange to Edward D, esq.: written during her confinement in the Island of*

sur Hirta avec l'arrivée du prince Charles Édouard Stuart dans les Hébrides et avec le soulèvement jacobite. L'histoire de Lady Grange, femme réprimée parce qu'elle en savait trop et pouvait se révéler dangereuse en empêchant les conspirations jacobites en train d'être ourdies, ne pouvait que fasciner les romantiques et les écrivains ou écrivaines féministes. Les remarques sarcastiques et sexistes que Samuel Johnson avait tenues au propriétaire de l'archipel concernant cet épisode contribuèrent aussi sans nul doute à donner plus de panache à cette tragique histoire ; elles attirèrent en tout cas l'attention sur ce qui aurait pu apparaître comme un événement anecdotique de l'histoire de l'Écosse et des rébellions jacobites :

> Après le diner, nous parlâmes de l'histoire extraordinaire de Lady Grange, expédiée à St. Kilda et forcée d'y rester plusieurs années, dans la plus grande détresse. Le Dr Johnson dit que si McLeod annonçait qu'il avait une île pour y détenir les épouses coupables, il en ferait une terre très profitable[1].

Boswell commenta ensuite ces remarques en présentant l'histoire de Lady Rachel Grange comme un épisode « terriblement

St.Kilda, Édimbourg, Mundell & Son, 1799 ; Sir George Steuart of Coul MacKenzie, « An account of the misfortunes of Mrs Erskine of Grange, commonly known as Lady Grange », *Edinburgh Magazine*, 1, 1817, p. 333-339 (publié sous le pseudonyme de 'Gael') ; anon., « The story of Lady Grange », *Chambers Edinburgh Journal*, 114, mars 1846, p. 45-148 ; John & Charles Edward Sobieski Stuart, *Tales of the Century; or Sketches of the Romance of History between the Years 1746 and 1846*, *op. cit.*, p. 233-296 ; William Chambers, « The Story of Lady Grange », *Chambers Journal*, 551, juillet 1874, p. 449-452 ; David Laing, « Mrs. Erskine, Lady Grange, in the island of St. Kilda », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, x, 1876, p. 722-730 ; David Laing, « An episode in the life of Mrs. Rachel Erskine, Lady Grange, detailed by herself in a letter from St. Kilda, January 20, 1738, and other original papers », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, xi, 1877, p. 593-608. Au XXe siècle, notons : Robert William Seton-Watson, « The strange story of Lady Grange », *History*, 16, 1931, p. 12-24, ainsi que l'ouvrage de Margaret Macaulay, *The Prisoner of St Kilda*, *op. cit*.

1. James Boswell, *Le journal d'un périple dans les Hébrides*, *op. cit.*, p. 318.

romanesque[1] », projetant ainsi une lumière lyrique sur ces péripéties. Une des dernières adaptations de cette histoire, huit ans après que la pièce de Glover a été jouée pour la première fois, fut « Burdalane » (« Bird alone » en scots), une composition de Judith Adams. Cette dramaturge prit aussi, d'après ce que l'on peut deviner à partir des comptes rendus, quelques libertés dans le thème et dans le ton par rapport à ce que l'on sait des péripéties de Lady Rachel Grange[2]. L'histoire tragique de cette héroïne fut donc sujette à embellissements et à altérations. Outre des œuvres de fiction, il faut aussi noter que nombre d'ouvrages historiques prirent certaines libertés avec la vérité, ou ce que l'on sait de l'authenticité des épisodes de la vie de Lady Rachel Grange. Certains auteurs n'hésitèrent par exemple pas à avoir recours à toute une panoplie lyrique pour conter ces aventures[3].

La pièce de Glover est divisée en deux actes qui se déroulent dans la sobre demeure de la famille Seton sur Hirta ou dans la lande environnante. La mer, comme il se doit, n'est jamais très loin et le bruit des vagues berce le récit. La chaise de paille est l'un des seuls meubles de la maison qui a été mise à leur disposition et dans laquelle le couple, marié depuis très peu, s'installe à son arrivée sur l'île. Le motif de la chaise revient de façon obsessionnelle dans la pièce. Lady Grange est transportée depuis son logement

1. James Boswell, *Le journal d'un périple dans les Hébrides*, *op. cit.*, p. 318. C'est l'expression « frightfully romantick » qui est utilisée dans l'orginal en anglais : James Boswell, *The Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*. Edited, with an introduction and notes by Peter Levi, Londres, Penguin Books, 1984, p. 295.

2. Carole Woddis, *What's on in London*, 1996. Disponible sur <https://judithadams.co.uk/project?p=37> [consulté le 12/12/2020]. David Tushingham, *Time Out*. Disponible sur <https://judithadams.co.uk/project?p=37> [consulté le 12/12/2020].

3. Tom Steel présente par exemple de façon très théâtrale ce qui poussa Lord Grange à exiler sa femme : « Une nuit de 1731, alors que des sympathisants jacobites se rencontraient dans la demeure de Lord Grange à Édimbourg, Rachel, cachée derrière un sofa, assista secrètement à leurs discussions complotistes. Après un moment elle n'en put plus, se démasqua et menaça de dénoncer son mari et ses amis. » Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 31.

dans une chaise à porteur (« sedan chair ») vers son premier lieu de captivité. Et c'est encore une fois une chaise qui est à l'origine des secrets qu'elle a découverts :

> Rachel : (*avec sa chaise*) Lord Grange aussi a une chaise, un très beau fauteuil. À oreilles. Son trône. Personne d'autre que lui n'a le droit de s'y asseoir. Un siège de roi. Un jour – il était parti pour l'Angleterre – ma petite renarde s'y était blottie (*Elle rit.*) Elle avait pissé dessus. Elle a arraché les franges, et déchiré les damasseries. C'est ainsi que j'ai découvert le tiroir. Un tiroir secret sous le siège. Qui s'ouvrait avec un ressort. (*Triomphante, ivre.)* Bourré de papiers ! Des lettres qui lui étaient adressées ! Des lettres qui l'auraient envoyé à la prison de Tyburn, ou à Grassmarket ! Pendu ! (*Elle rit.)* Pendu, à se balancer comme mon papa chéri[1] !

La chaise de paille qu'on lui a offerte sur Hirta ne fait donc que raviver les souvenirs de la découverte de l'implication de son mari dans le complot jacobite et du rapt qui s'ensuivit. Il s'agit du seul bien que Lady Rachel Grange possède. On apprend pourtant, fortuitement, que cette chaise a été donnée aux époux Seton pour leur confort à leur arrivée. Elle devient l'objet convoité qui lie les destinées des protagonistes. Elle est en effet énergiquement revendiquée par Lady Grange.

Le parallèle de la pièce avec le roman de Karin Altenberg est flagrant puisqu'il s'agit aussi d'un couple de missionnaires dans *Island of Wings*. Dans *La Chaise de paille* c'est Isabel Seton, la jeune femme mariée depuis peu avec Aneas qui, en tant qu'épouse du révérend, joue un rôle essentiel. D'Isabel, on ne sait pas grand-chose, mis à part qu'il y a une grande différence d'âge entre elle et son mari. Comme dans le roman d'Altenberg, ce sont la sexualité et le désir féminin, ainsi que leur déni, qui sont des éléments clés du récit.

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 68 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 140].

2. Les Femmes à Saint-Kilda

Isabel, l'épouse du pasteur Aneas, n'a que dix-sept ans à son arrivée dans l'archipel. On peut donc se douter qu'elle n'a aucune expérience des voyages, de la société ou du monde. C'est d'ailleurs un point qu'elle livre à demi-mot plus tard dans la pièce[1] et que son mari confirme de façon condescendante, illustrant ainsi le peu d'estime qu'il a pour elle : « Votre ignorance vous excuse. Vous n'êtes jamais allée plus loin que le petit salon de votre oncle[2] ». À peine débarquée sur Hirta, Isabel n'a qu'une idée en tête : en repartir. Même avant qu'elle ne s'exprime, c'est son attitude sur la terre ferme qui trahit cette pensée. Les didascalies initiales de la scène d'exposition nous révèlent ainsi sa posture (ma traduction, elles sont en effet absentes de la version française) : « La lumière monte. Isabel regarde autour d'elle, d'un air consterné. Elle se cramponne à un paquet enveloppé de toile huilée – le seul bagage, mis à part le coffre[3] ».

Son accablement est maintenant à son comble. Nul doute que le voyage a été difficile et périlleux, comme pour la plupart des gens qui s'aventurent vers Saint-Kilda. Cette première épreuve lui a fait entrevoir et anticiper tous les dangers et toutes les difficultés de ce séjour. Le dénuement physique et moral dans lequel elle se trouve et le simple ballot auquel elle s'accroche ne font que renforcer cette indigence. Notons que l'on retrouve les mêmes motifs de cette scène introductive dans le roman d'Altenberg : l'arrivée sur l'île plonge la protagoniste dans le désarroi le plus total ; un oiseau en forme de croix se profile à l'avant du bateau qui conduit les Mackenzie sur Hirta. Cette représentation allégorique laisse présager du tableau morbide qui se dessine pour le jeune couple[4]. Dans *La Chaise de paille* c'est le coffre (« *kist* »), ou ciste, dont l'étymologie signale un lien avec la disparition, qui renforce

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 20 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 81].
2. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 57 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 127].
3. Sue Glover, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 77.
4. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 7.

cette funeste idée du trépas. L'île devient le lieu d'outre-terre, cette tombe où le couple, tout comme Lady Rachel Grange, est enfermé et où les deux femmes sont réunies par une pensée commune qu'elles formulent comme une antienne : s'échapper, et rejoindre le cadre bourgeois d'Édimbourg qu'on leur a fait quitter. La résolution d'Isabel devient même une prière qu'elle adresse à son Dieu, pleine des désirs qu'elle caresse pour son retour dans les Basses-Terres et pour ses devoirs matrimoniaux et conjugaux envers le pasteur :

> Isabel : Père bien aimé. Seigneur et dieu de miséricorde, qui répandez toutes bénédictions… Vous nous avez conduits ici sains et saufs, malgré des jours et des nuits de tempête en mer… et un équipage d'ivrognes… je vous prie de me ramener vivante à Édimbourg… aussi vite que possible. Faites que l'été passe aussi vite qu'aucun été auparavant. Faites que le mois d'août arrive bientôt… je vous en prie… je vous en prie… […] Et… je vous en prie, faites de moi une bonne épouse pour le pasteur[1].

Les hésitations d'Isabel donnent à cette prière un ton de scansion, telle une supplique. Cependant, contrairement à Elizabeth Mackenzie dans le roman d'Altenberg, le bonheur ne tourne pas autour de sa vie de couple et de leurs enfants, mais uniquement autour de son mari qu'il faut satisfaire et contenter. Les deux femmes de pasteur ont une vision de leur rôle d'épouse qui exclut leur développement personnel et leur vie de femme.

Cette pièce nous permet d'explorer un pan important de la situation sociale et culturelle de l'archipel et de sa représentation : la condition des femmes à Saint-Kilda[2]. Le pasteur Aneas Seton n'intervient pas beaucoup dans les dialogues. Il incarne l'Église et ses prises de parole sont souvent des rappels de sa position sociale

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 19 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 79].

2. Ian Brown, dans plusieurs paragraphes consacrés à *La Chaise de paille*, dépasse le cadre de Saint-Kilda et élève la pièce à un rang allégorique : « […] la pièce explore la résistance féminine et le pouvoir patriarcal ». Ian Brown, *History as Theatrical Metaphor. History, Myth and National Identities in Modern Scottish Drama*, Londres, Palgrave/Macmillan, 2016, p. 153.

et de la tradition hiératique. Il admoneste ou critique son épouse, ou Lady Rachel Grange ou les îliens. Commentant la venue du régisseur des Macleod sur Hirta, il se plaît à rappeler à Isabel que, pour le bienfait de tous, il est fondamental de respecter l'ordre hiérarchique : « Le régisseur est un intermédiaire ici-bas ; et je suis le pasteur de Dieu. Et vous êtes la femme de ce pasteur, et vous vous conduirez en accord avec cela[1] ». Bien qu'ils aient quitté Édimbourg et qu'ils soient loin de tout contrôle par rapport à sa mission d'évangélisateur à Saint-Kilda, les époux Seton sont, comme on peut s'y attendre, encore fortement imprégnés de la doxa presbytérienne. Aneas ne fait montre que de très peu d'efforts d'intégration dans la communauté hirtienne et son épouse semble soumise à son jugement et à ses décisions. Les époux se heurtent par exemple de plein fouet à la spiritualité animiste des îliens : « Le petit garçon me disait que Dieu créa l'homme couvert d'écailles… des pieds à la tête ! Et que l'homme perdit cette bonne couverture par ses pêchés… et ne lui restent d'écailles à présent que sur ses doigts de pieds et de mains[2] ! ». Aneas n'essaye pas de comprendre ce qui a pu amener les îliens à exprimer de telles conceptions, comment leur vie sur cette île où poissons, œufs et oiseaux constituent leurs principales victuailles ou bien comment leur isolement dans cet archipel a pu contribuer au développement de croyances polythéistes.

Isabel se montre quant à elle plus souple que son mari. Même si elle prend partie pour la religion presbytérienne et qu'elle regrette ces interprétations animistes des îliens, elle se tourne peu à peu vers la compréhension et l'acceptation de ce mode de vie. La présence d'une autre femme, la native de Saint-Kilda prénommée Oona, modifie son entendement ainsi que celui de Rachel Grange. C'est en effet Oona qui leur fait prendre conscience de la complexité des traditions et du mode de vie sur Hirta. Elle leur explique, par exemple, certains des rites païens encore en vigueur. Elle se heurte,

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 30 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 93].
2. À noter qu'il s'agissait d'une véritable légende sur Hirta. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 40 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 106].

au début, aux rebuffades condescendantes d'Isabel qui joue son rôle d'épouse de pasteur et de gardienne de la foi prêchée par son mari. Oona ne prête cependant guère attention à ces reproches : elle ne comprend pas que la jeune femme ne puisse concevoir la présence de croyances animistes. Elle juge même que cette absence ne participe pas à l'équilibre spirituel de ses interlocutrices ou des éventuels visiteurs :

> Isabel : Les esprits n'existent pas, Oona. Il n'y a qu'un seul Dieu.
>
> Oona : Pas d'esprits dans les Lowlands ? (Chagrinée pour les Lowlanders.) Il y a nombre d'esprits chez nous. Vous nous avez vus répandre le lait sur la pierre chaque jour de sabbat ? C'est pour Gruagach – l'esprit – pour rendre la terre fertile[1].

Il est intéressant de noter qu'un écrivain voyageur français rapporte avec étonnement la perpétuation de traditions similaires sur une autre île des Hébrides à la fin du XIXe siècle, en dépit de l'omniprésence de la stricte religion calviniste. L'architecte Félix Narjoux, auteur de nombreux ouvrages sur l'architecture et de quelques récits de voyage, effectua un périple sur Skye en compagnie d'un pasteur de l'Église d'Écosse rencontré à Portree. Les deux hommes se rendirent dans le nord de l'île et eurent vent d'étranges cérémonies païennes que le compagnon de voyage de Narjoux, à la grande surprise de ce dernier, se garda pourtant de réprouver :

> Les habitants des Hébrides, les natifs, ont une religion à eux, religion à peine connue, se rapprochant, il est vrai de celle de l'Écosse, mais en différant par certaines croyances que 'la volonté divine pourra seule arracher de leur cœur'. Ces croyances reposent sur un mélange d'erreurs et de superstitions qu'il est invraisemblable de voir encore debout en Europe, au XIXe siècle. C'est ainsi que les Hébridiens attribuent à deux génies bienfaisants, Browny, la vierge féconde, et *Greegach*, le vieillard à barbe blanche, le pouvoir de faire mûrir les fruits et germer les semences.

1. Notons la traduction erronée de 'kye' pour terre, alors que ce mot écossais signifie « vache ». Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 32 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 96].

> Pour se les rendre favorables, ils leur offrent des sacrifices de victuailles et de lait frais[1].

La juxtaposition de rites animistes à la stricte religion presbytérienne était donc parfois tolérée dans les Hébrides. Oona explique aussi aux deux femmes comment son premier amour, Finlay, avait trouvé la mort durant une des épreuves initiatiques traditionnelles. Ce test, d'abord décrit par Martin, était censé mesurer l'amour qu'un homme portait à une femme avant leur mariage[2]. Il devint clairement un élément de la palette mythopoétique de l'île puisqu'on le retrouve, plagié de la description qu'en fit Martin, dans nombre récits de voyage, mais aussi dans des films et romans[3]. Il consistait pour le soupirant à se tenir en équilibre précaire sur un rocher qui dominait la mer, « *the lovers' stone* ». Cette prouesse, qui devait être réalisée devant sa promise et les autres hommes de la communauté, prouvait ainsi le degré d'amour qu'un homme portait pour celle dont il s'était épris, ainsi que son courage et sa force physique :il gagnait ainsi le cœur de sa bien-aimée et le respect de la communauté. L'amoureux d'Oona, qui n'était pas un natif d'Hirta mais un navigateur secouru par les îliens, n'était pas parvenu à tenir longtemps et avait péri dans les flots[4]. Oona est pourtant certaine que son âme se trouve encore parmi eux, présente quelque part dans l'aura de l'île : « Son esprit est là, sur Hirta. Dans une pierre ou une source. Je prie pour lui chaque jour[5] ».

Oona est un personnage clé de *La Chaise de paille*. La voix des indigènes, et il s'agit d'un thème récurrent dans la littérature

1. Félix Narjoux, *En Angleterre. Angleterre – Écosse (les Orcades, les Hébrides) Irlande. Le Pays – les habitants – la vie intérieure*. Ouvrage illustré de seize dessins par l'auteur, Paris, Plon, 1886, p. 222.
2. Martin Martin, *A Late Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 61.
3. Comme par exemple dans le tout récent roman d'Elizabeth Gifford, *The Lost Lights of St Kilda*, *op. cit.*
4. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 64-65 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 135].
5. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 64 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 135].

consacrée à Saint-Kilda, n'est pas souvent entendue[1]. Elle est en tout cas totalement absente de la pièce hormis, bien sûr, celle d'Oona. Son nom est celui d'une déesse de la mythologie celte, épouse de Finn MacCoul ; mais ce lien avec la mythologie ne semble pas avoir de pertinence symbolique dans la pièce. Le symbolisme du nom tient sans doute plus en la ressemblance avec l'anglais *one*. Oona est en effet la seule et unique personne native de cette île qui est en contact avec les gens d'Édimbourg. C'est elle qui offre un pont entre deux cultures et c'est elle qui permet le lien entre deux mondes. Elle joue ce rôle de passeur grâce à sa maîtrise de l'anglais et grâce aux connaissances qu'elle a glanées sur Skye, puisqu'elle explique y avoir accompagné Alexander Buchan, le révérend qui précéda Aneas Seton[2]. Oona est néanmoins réfractaire à tout changement de mode de vie. Elle semble personnifier les îliens et incarne un aspect de la mythopoétique par son refus obstiné d'apprendre à lire et à écrire[3]. Oona, par sa présence et son obstination à vivre la vie qui est la sienne, permet aux deux femmes d'Édimbourg de mesurer le fossé qui existe entre deux classes sociales ainsi que deux mondes : l'univers policé, scientifiquement rigoureux et avec un strict cadre religieux de la capitale écossaise pour Lady Rachel Grange et Isabel ; le monde plus fruste, les croyances animistes et la relative autonomie des femmes sur Saint-Kilda.

C'est la rencontre avec des gens dont Isabel ne pouvait pas soupçonner l'existence qui la fait changer d'avis et d'attitude par rapport à l'île. Isabel confie par exemple qu'elle souhaite se rendre sur l'îlot de Boreray avec une partie des femmes d'Hirta afin de

1. La littérature pour la jeunesse fait souvent ici figure d'exception. Le point de vue y est généralement celui d'un enfant natif de Saint-Kilda, qui n'est donc pas seulement un observateur mais aussi un acteur : Geraldine McCaughrean, *Where the World Ends*, *op. cit*. Ou Sylvia Turtle, *Island of Birds*, *op. cit*. À noter aussi que le roman d'Elizabeth Gifford, *The Lost Lights of St Kilda*, *op. cit.*, fait figure d'exception.

2. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 31 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 95].

3. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 33 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 97].

vivre avec elles un moment rituel : elle veut participer à la tradition qui consiste à déplumer les oiseaux attrapés par les hommes sur les falaises de l'îlot avant qu'ils ne soient ramenés à Hirta pour y être consommés. Elle passe outre aux réticences de son mari, osant exprimer son désaccord : elle marque son émancipation et signale ainsi une nouvelle étape dans sa vie de femme. Lorsqu'elle revient, elle lui confie que la camaraderie et les amitiés nouées sur Boreray lui donnent maintenant les compétences nécessaires pour s'entretenir en gaélique avec les îliens. Elle lui avoue toutefois, d'une voix embarrassée, que ces familiarités ne lui ont pas fait oublier les devoirs qui étaient les siens en tant que femme de pasteur : « Je parle de mieux en mieux le gaélique. Je connais toutes leurs chansons. Je peux même rire avec elles de leurs plaisanteries. J'ai conduit les psaumes, soir et matin[1] ». Le retournement de situation et le contraste qu'elle énonce ne peuvent être plus flagrants : elle exprime de façon pénitente le fait qu'elle ait respecté ses devoirs religieux, mais explique avec joie s'être divertie et s'être sentie intégrée dans la communauté des femmes de l'île. Le travail physique qu'elle a partagé avec elles, ainsi que les conditions difficiles dans lesquelles elles ont toutes vécu sur Boreray, valident son acceptation par la communauté. L'îlot, situé à environ six kilomètres et demi au nord-est d'Hirta, remplit alors une mission de lieu sacré et initiatique, dans la plus pure tradition des rôles qui échoient aux îles. Lady Rachel Grange, quant à elle, n'a jamais fait d'effort pour intégrer ce groupe de femmes car, selon elle, son statut social le lui interdit. Exilée par la contrainte, elle demeure toujours, par choix, à la marge de la société hirtienne.

Un autre fossé, outre l'âge, sépare aussi la jeune et prude Isabel de la femme mûre et dépravée qu'est Lady Rachel Grange. Ces différences tiennent en l'éducation religieuse et familiale qu'elles ont reçues : après que Lady Rachel a conté son histoire aux deux femmes, Oona se tourne vers Isabel pour lui exprimer son désarroi face à ces comportements : « Ils sont bien terribles les chemins de

1. Notons que l'indication donnée par Glover ("d'un air contrit") n'a pas été traduite dans la version française. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 73 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 146].

votre monde, maîtresse Isabel[1] ». Le terme « votre monde » prend ici toute sa signification et se dresse comme une barrière entre ces femmes. Mais Isabel ne peut que réprouver d'être associée à Lady Rachel Grange : elles ne viennent, bien sûr, ni du même milieu social ni du même monde et Isabel se sent obligée de rétorquer : « Ce n'est pas mon monde. Mon monde à moi n'est pas du tout comme cela[2]. » Isabel se sent maintenant appartenir de plus en plus au microcosme d'Hirta.

Ces trois femmes représentent trois aspects de la société écossaise qui paraissent à première vue irréconciliables. À cause de l'aliénation dont elle fait preuve, Lady Rachel tient des paroles dures concernant Oona. Elle l'accuse de vol, une pratique que beaucoup d'écrivains voyageurs décrivirent à propos des Hirtiens, pour qui la notion de propriété privée n'avait aucun sens. Lady Rachel Grange associe automatiquement Oona aux tourments qu'elle connaît depuis son ravissement vers les Hébrides :

> Rachel : C'est mon geôlier !
>
> Isabel : Elle prend soin de vous.
>
> Rachel : Cette putain a volé tous mes bijoux ! […] Bijoux… mari… enfants… Tout ce que j'avais, je l'ai perdu ! Vous savez, j'étais sur l'île de Hesker avant celle-ci. Alexandre Mac Donald y possédait des terres, il disait qu'il me laisserait partir. Je lui ai donné mes boucles d'oreilles et mes bagues. Mais au lieu de quoi, il m'a conduite ici ! Il m'a conduite ici ! … J'étais dans la misère sur Hesker, mais c'est pire encore ici[3] !

La perte de tout ce qui comptait pour Lady Grange afin d'assurer son statut social, son mari, ses bijoux, ses bagues et ses boucles d'oreilles, met en lumière son invisibilité. Elle avait l'habitude de fréquenter salons et bars à huîtres d'Édimbourg

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 63 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 135].
2. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 63 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 135].
3. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 25 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 88].

et d'exhiber son train de vie à Niddry Wynd dans le centre de la capitale, ou à sa maison de campagne à Preston ; elle en est maintenant réduite à prendre le plus grand soin de sa seule possession : sa chaise de paille.

Glover montre cette déchéance sociale en décrivant son accoutrement vestimentaire. Conformément aux données historiques qui nous parvinrent, Lady Rachel Grange ne possédait que les vêtements qu'elle portait sur elle à Édimbourg lorsqu'elle fut été enlevée. La dégradation de ces habits est le témoignage du passage du temps, de sa disgrâce sociale et de son oubli. À ces guenilles, Lady Rachel Grange a ajouté des accessoires expédients, confectionnés ou donnés localement pour compléter sa panoplie. La dramaturge nous apprend en didascalie : « Rachel entre, grotesque et tristement arrangée. Elle s'est changée et porte le jupon avec lequel elle est venue autrefois d'Édimbourg, chiffonné et troué, et qui laisse apparaître les jambes d'une façon presque gênante. Peut-être porte-t-elle un châle ou bien une écharpe, confectionnée de plumes d'oiseaux de mer »[1]. Le ridicule de cette apparition est souligné par les adjectifs et les adverbes qui décrivent cette dame de la haute société édimbourgeoise affublée comme une souillon. Cette image contraste brutalement avec toute la majesté qui entoure Hirta, un lieu célébré pour sa beauté et son caractère sublime.

Isabel découvre sa condition de femme auprès des autres femmes d'Hirta. Elle se rend aussi compte de la liberté dont elle peut jouir en dehors du cadre patriarcal. Les femmes d'Hirta, bien que prisonnières physiques de l'archipel où elles sont confinées, sont libérées de l'asservissement social dans lequel se trouve Isabel. Un épisode significatif de cette émancipation est la scène où Aneas parvient à voir son épouse débarrassée de son corsage, comme les autres femmes, et s'adonnant avec elles à la préparation de nourriture. Le regard outré de la société des Basses-Terres n'est pas là pour reprocher à Isabel l'indécence de sa tenue et de sa conduite. Même le pasteur n'intervient pas, subjugué par la beauté

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 33 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 97].

de sa femme, qu'il n'a sans doute pas souvent vue aussi libre de ses vêtements et affranchie de sa condition sociale.

> Aneas : La veille du premier jour de fête, comme je m'en revenais de la colline, j'entendis les femmes chanter. Elles étaient là, à préparer le repas, devant la maison de Marsali. Il faisait chaud. Toutes étaient dévêtues jusqu'à la taille. Elles pétrissaient, elles broyaient, elles s'inclinaient, puis elles se redressaient. Elles se croyaient seules. Les hommes étaient sur les falaises. J'aurais dû passer mon chemin. Mais il y en avait une… ses cheveux s'étaient défaits, ils lui tombaient sur la poitrine. La pâleur de ses seins ! Lorsque les chants se sont arrêtés, celle qui m'avait tant ému, celle-là s'est mise à chanter seule. En anglais. (*Un temps. Ses yeux rencontrent ceux d'Isabel.*) J'aime tant vous entendre chanter. Ce soir-là, je vous ai attendue, mais l'enfant de McCrimmon est tombé malade et vous êtes allée le veiller toute la nuit[1].

3. Regards, surveillance et voyeurisme dans *La Chaise de paille*

Ces thèmes s'inscrivent dans un motif prégnant à l'archipel de Saint-Kilda : la contemplation. Ces îles et leurs habitants furent en effet, comme nous l'avons déjà constaté, l'objet de différents types d'observation émanant de divers types d'observateurs ; la plupart des visiteurs et, bien sûr, nombre de touristes, portèrent un regard inquisiteur ou complaisant sur ces populations et leur lieu de vie. Certains les considérèrent avec pitié ou avec dégoût. Les scientifiques et naturalistes du XIXe siècle examinèrent les lieux, la faune, la flore et les Hirtiens avec un regard clinique. Mais la contemplation et l'élévation spirituelle furent aussi des sentiments que bon nombre d'écrivains voyageurs, de touristes ou de scientifiques éprouvèrent involontairement, ou vinrent spécifiquement chercher sur Hirta, contribuant ainsi à la mythopoétique de l'île.

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 51-52 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 120].

Le regard que l'on porte, ainsi que celui de l'autre qui nous observe, s'inscrivent parmi les thèmes principaux de la pièce de Glover. Le regard est d'abord apeuré : c'est celui d'Isabel, la jeune femme qui regarde avec appréhension le nouveau monde vide et désolé qui l'entoure. Elle se rend compte de sa nouvelle situation sociale et contemple, sans doute avec beaucoup d'anxiété, les devoirs conjugaux qui sont maintenant les siens. Il y a également les yeux de Lady Rachel, qui scrutent continuellement l'horizon dans l'espoir d'apercevoir le navire qui la délivrera. Mais son regard redoute aussi d'y apercevoir celui du régisseur des Macleod dont elle garde un mauvais souvenir et qu'elle associe, à juste raison, à sa captivité.

Le regard est bien sûr aussi empreint de curiosité. C'est celui de la découverte, tant pour le pasteur que pour sa femme. Tout d'abord la découverte d'un environnement nouveau et de nouvelles conditions de vie ; la rencontre avec les habitants d'Hirta et l'appréhension de leurs traditions, des us et coutumes jusque-là inconnus pour eux et qu'Aneas rejette sans tenter de comprendre. Puis, c'est la surprenante découverte de Lady Grange qui va partager leur existence sur Hirta et dont le tempérament et la conduite captivent Isabel et révoltent Aneas. En ce qui concerne Lady Grange, c'est la découverte, pleine d'espoirs, de nouveaux arrivants avec lesquels elle pourra enfin dialoguer en anglais ; la rencontre avec des personnes qui accepteront, peut-être, de relayer ses appels à l'aide et de la sauver de son bannissement. Le regard permet de mettre des mots sur une tragédie : la tragédie de l'isolement pour Isabel et celle de l'enlèvement pour Lady Grange.

Mais les yeux permettent aussi de voir ce qui est caché, ce qui est interdit. C'est la raison même de la captivité de Lady Grange : elle a surpris ce qu'il ne fallait pas voir, elle a entendu ce qu'il ne fallait pas entendre. Ce regard porté sur ce qui ne la regardait pas devient synonyme de sa culpabilité.

La curiosité de Lady Grange pour Isabel fait vite place à une relation plus contrastée entre les deux femmes, une expression d'abord condescendante, puis parfois attendrie pour la jeune épouse du pasteur. Lady Grange, assez âgée pour être la mère

d'Isabel, prend la jeune femme en compassion. Mais une curiosité presque maladive l'emporte aussi sur tous les sentiments de sollicitude maternelle. La vie sur Hirta étant dénuée de tout divertissement pour Lady Grange, celle-ci se réfugie dans la surveillance du couple dont la vie intime devient objet de curiosité. Ont-ils, ou n'ont-ils pas, consommé leur mariage avant de venir sur Hirta ? Ce couple a-t-il des relations sexuelles régulières ? L'adjectif « embarrassé » (*awkward)* est utilisé plusieurs fois par Glover pour décrire l'expression hésitante de sentiments amoureux et les mouvements de tendresse maladroits entre le pasteur et sa jeune épouse. Lady Grange est, bien sûr, intriguée par leur comportement timide et leurs gestes empruntés, et ceux-ci ne font qu'augmenter sa curiosité à l'égard de leur vie intime. La dévotion dont ils font preuve s'ajoute à leur embarras et ne fait que contribuer au mystère, à tel point que leur comportement en devient, selon elle, cocasse : « Poupées de chiffons, inflexibles dévots[1] ! » commente-t-elle à propos du couple, ramenant aussi leur présence sur l'île à celle d'inconsistants pantins manipulés par ceux qui les y ont envoyés ; un homme et une femme dénués d'une quelconque libido. Lady Grange ne peut pas se résoudre à ne pas évoquer la sexualité avec Isabel ; tantôt elle lui suggère, avec un accent presque maternel, comment adapter sa conduite pour faire monter le désir de son mari ; tantôt elle la harcèle de reproches :

> Rachel : Mariée depuis deux semaines ! Tu devrais être au lit avec lui en ce moment ! Séduite avec douceur ? Délicieusement débauchée ? (*plus fort.*) Ou prise de force ! […] Qu'est-ce que tu es ? Une souris ? Qu'est-ce qui coule dans tes veines ? De l'eau ? (*Isabel est confuse et triste ; Rachel la regarde ; soudain elle a pitié d'elle.*) Demande-lui ! Conduis-le au lit et demande-lui ! Tourmente-le ! Accoste-le ! Frappe-le ! (*Exaspérée par le trouble et le désarroi d'Isabel.*) Mords-le[2] !

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 47 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 115].
2. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 43 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 110].

Notons, dans l'original anglais, l'accumulation de phonèmes alvéolaires et de sifflantes. Ces allitérations donnent ainsi une symbolique plus charnelle dans la langue originale et contribuent au caractère sensuel de la harangue de Lady Grange[1]. La relation des deux femmes prend dès lors un aspect plus affectueux : elles se reconnaissent, d'abord unies par leur sexe. Lady Grange en profite aussi pour confesser que son amour pour son mari fut ardent et passionnel. Malgré ses coucheries à Londres, ses maîtresses à Édimbourg et tous les actes répréhensibles qu'il a commis envers elle, elle est encore sous son charme et ne parvient pas à répudier son amour pour lui.

On retrouve aussi le regard, mais cette fois témoin compatissant de la souffrance de l'autre, à propos de la violence de l'enlèvement. Vivant sans miroir sur Hirta, Lady Grange a besoin des yeux d'Isabel pour se rendre compte de son état physique :

> Rachel : Cette plaque, là (*Elle porte les mains à ses cheveux.*), est-elle arrangée, là, cette plaque ?
>
> Isabel : C'est un endroit où les cheveux ne poussent plus. Juste un petit creux.
>
> Rachel : (*presque calmement.*) C'est ici que les hommes de Lovat me les ont arrachés du crâne. Ils m'ont arraché les dents et les cheveux. Ils avaient six ou sept chevaux. Ils m'ont attachée derrière Peter Fraser sur un cheval, attachée avec des draps dont je ne pouvais me défaire[2]…

Le regard que le prude Aneas porte sur elle est cependant moins compatissant. Pour lui, qui ne questionne aucunement la légitimité de l'ordre social, cette femme n'a que ce qu'elle mérite et son

1. En phonologie de l'anglais, les plosives /d/ et /t/ sont des alvéolaires alors que leur réalisation est dentale en français. Rachel : « Two weeks married! You should be abed with him now! Sweetly seduced? Deliciously debauched? *(Louder)* Or roughly ravished! […] What are you? – A Mouse? What runs in you? Water? *(Looking at the subdued and confused Isabel, Rachel suddenly – and uncharacteristically – feels pity.)* Ask him! Take him to bed and ask him! Deeve him! Accost him! Stroke him! *(Exasperated by Isabel's uncertainty and distress.)* Bite him! »

2. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 36 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 101].

sort est un exemple pour les femmes qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. S'emportant contre Isabel quand elle ose lui désobéir, il l'admoneste ainsi : « Votre oncle disait que vous étiez pure, mais vous êtes perverse ! Perverse ! Votre séjour sur Hirta devrait vous inciter à retenir cette leçon : il est dangereux d'être une épouse inconvenante[1] ». Il n'hésite pas, non plus, à traiter Lady Rachel d'hystérique et de déséquilibrée. Personnification du diable, elle n'a que ce qu'elle mérite : « Pourquoi d'autre un homme tel que lui aurait-il souhaité l'éloignement de sa femme ? […] Écoutez-moi ! Je connais le Malin sous toutes ses apparences ! Cette femme est satanique ! Même les habitants de l'île voient cela[2] ! »

La folie est un topos récurrent dans les écrits sur Saint-Kilda et fait partie de sa mythopoétique, tout d'abord à cause de l'isolement de l'archipel et ensuite en raison des risques de consanguinité qui menaçaient la population indigène. Ce thème revient également plusieurs fois dans *La Chaise de paille*, mais cette fois la démence concerne Lady Grange qui devient emblématique de cette condition. Glover reprend ici l'une des principales calomnies formulées contre la véritable Lady Rachel Grange par les défenseurs de son mari qui tenaient, coûte que coûte, à noircir la réputation de cette femme. Comme on pouvait s'y attendre, Isabel et Aneas n'ont pas du tout le même raisonnement pour expliquer le déséquilibre mental qu'ils constatent cependant tous les deux clairement chez elle. Si, pour Isabel, la folie est une conséquence de son emprisonnement sur l'île, cet emprisonnement est, pour Aneas, le résultat logique de la folie de cette femme :

> Isabel : Elle devient folle. Et je le deviendrais si j'avais été enlevée et conduite contre mon gré sur cette île.
>
> Aneas : Enlevée ?
>
> Isabel : Oui. Ils la retiennent prisonnière ici.
>
> Aneas : Bien, mais Isabel, si elle est folle[3]…

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 57 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 127].
2. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 56-57 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 126].
3. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 27 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 90].

Il s'agit ici d'une claire illustration d'une différence de raisonnement et de conception dans le couple. Pour le pragmatique et docile Aneas, il ne fait aucun doute que la femme avec laquelle son épouse se lie d'amitié a été envoyée sur Hirta pour la punir de sa déraison et de sa dépravation : il a été ainsi raisonnablement décidé de l'écarter des gens sains. Tombé sous le charme de la sublimité de l'île, Aneas considère, en fait, qu'il y aurait bien pire lieu de détention. Lady Grange, si elle était en pleine possession de ses moyens, devrait se considérer heureuse d'être là. Les gens sains d'esprit ne peuvent pas s'apitoyer sur ce sort que beaucoup seraient en droit d'envier. Aneas, fidèle aux principes essentialistes de la prédestination prescrits par sa religion calviniste, juge d'abord une personne par sa nature ontologique première. La folie de Rachel Grange est l'héritage logique et inaltérable d'une famille où régnent le crime et les péchés. C'est à cause de cet état que les propos mêmes qu'elle tient peuvent être mis en doute. La mythopoétique de l'île le rattrape dans son appréciation du lieu choisi pour son bannissement :

> Aneas : Puisqu'elle est folle, comment pouvez-vous savoir ce qui est vrai dans ce qu'elle dit ?
>
> […] Hirta semble une bien agréable prison. Une folle aurait dû être enfermée dans un asile, humide, oublié, où elle serait entourée d'une bonne cinquantaine d'autres fous à lui hurler dessus. Ici elle jouit de l'air frais du Créateur, d'une église pour la prière, de voisins paisibles, d'eau et de nourriture.
>
> Isabel : Vous faites de cet endroit un paradis !
>
> Aneas : Cet endroit ! Je n'ai jamais rien vu de tel que cet endroit[1] !

Isabel, quant à elle, juge plutôt que c'est l'environnement qui a entraîné la détérioration de la condition mentale de Rachel. À l'instar de beaucoup de représentations, il s'agit d'une île dont le pouvoir est de transmuer les visiteurs qui s'y aventurent. On ne sort pas indemne d'un long séjour à Saint-Kilda.

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 28 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 91].

Conclusion

Une partie de l'une des lettres envoyées par la véritable Lady Rachel Grange à un parent éloigné, Charles Erskine of Tinwald, est reproduite dans *La Chaise de paille*, même si Glover a repris la syntaxe et a ajouté la ponctuation qui convient. C'est Lady Grange elle-même qui la récite à la fin de la pièce, feignant de l'écrire sur une feuille de papier imaginaire[1]. On comprend que, depuis le début de son séjour, elle n'a pas cessé d'imaginer écrire cette lettre et de la déclamer, mais que c'est le manque de papier ou d'encre qui l'empêchait de passer à l'acte. Cet épisode conclut la pièce : Lady Grange est perdue dans son monde et scande sa lettre à une Oona qui l'écoute, médusée et perplexe, tout en rempaillant la chaise, l'objet autour duquel tous les personnages ont été réunis. Les difficultés que connut Lady Grange, sa santé, l'anxiété quant à son devenir, ainsi que les immondes conditions matérielles dans lesquelles elle vécut, expliquent certainement le manque de ponctuation et le style de la lettre originale dont un extrait est reproduit et traduit ci-dessous :

> […] le 22 janvier 1732 je résidai chez Margaret McLean et un peu avant minuit Mrs McLean faisant partie du complot ouvrit la porte et des serviteurs de Lovat et de son cousin Roderick Macleod qui est notaire se précipitèrent dans ma chambre et ils me jetèrent férocement à terre j'ai crié au meurtre au meurtre puis ils me bâillonnèrent et j'enlevai le tissu et dis à Rod MLeod que je le connaissais ses mains brutales frappèrent mon visage en dessous des yeux jusqu'au sang ils firent tomber des dents et déchirèrent le carré qui recouvrait ma tête et m'arrachèrent des cheveux je me débattais et me défendais avec les mains puis Rod ordonna qu'on m'attache les mains et me couvre le visage de façon lamentable il n'y avait plus un morceau de peau de mon visage à l'air libre avec un tissu et il me baillonèrent de nouveau nous avions tellement lutté que je ne pouvais plus que respirer, et ils me firent descendre les escaliers en me portant comme un cadavre en bas ils avaient une chaise à porteurs et Alexander Foster of

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 75 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 149-150].

> Carsboony dans cette chaise me plaça sur ses genoux je me suis débattue mais il me tenait solidement dans ses bras ma bouche baillonnée je ne pouvais pas crier et ils m'emmenèrent très rapidement à l'extérieur en direction du port […][1].

Se fiant à ce que Boswell a rapporté, Glover évoque la lettre glissée par Isabel dans une balle de coton en destination de l'Écosse[2]. Mais c'est sans compter sur le regard scrupuleux du régisseur. Glover indique dans les dernières pages de sa pièce que les époux Seton, disgraciés aux yeux de Lord Norman Macleod à cause de ce soutien à Lady Rachel, doivent quitter Hirta[3]. Mais Aneas confie cependant que c'est lui qui se chargera d'alerter l'opinion publique[4].

Le séjour sur l'île a transformé Aneas et Isabel. Ils repartent plus forts et plus déterminés qu'avant. Le pasteur est en proie à un débordement d'émotions contradictoires par rapport à la mission qui était la sienne. À l'inverse de son épouse, l'île, au lieu de contribuer à sa responsabilisation et à son épanouissement, a fait naître d'énormes sentiments de doutes. Il se rend compte que sa foi vacille et qu'il s'interroge même maintenant sur les dogmes presbytériens. Le grand tournant fut le fait d'être confronté à la résolution spirituelle, simple et naïve, des Hirtiens. Le missionnaire, caractérisé par son austérité et sa rigueur à son arrivée, déclare à son départ : « Ceux d'ici m'ont écouté. Leur foi m'a transformé. Elle a fait de moi un prêtre, ce que j'étais à peine auparavant. Elle m'a tendu un pont vers le Christ[5] ».

C'est donc au niveau religieux que le pasteur connaît son épiphanie : il se rend compte que les Hirtiens et leur existence

1. « Lady Grange's Letter from St Kilda », 20 janvier 1738. Citée *in* Margaret Macaulay, *The Prisoner of St Kilda*, *op. cit.*, p. 65.
2. James Boswell, *Le journal d'un périple dans les Hébrides*, *op. cit.*, p. 318.
3. Glover est en cela fidèle, encore une fois, à l'histoire des époux MacLennan.
4. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 74-75 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 147].
5. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 75 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 148].

symbolisent un retour aux fonts baptismaux de la chrétienté et une remise en question des doctrines religieuses qu'il a apprises et qu'il a pratiquées jusque-là. Évangélisés avant les habitants des Basses-Terres par les disciples de Colomba, ils ont connu la chrétienté originelle. Puis ont été soumis à l'intransigeance calviniste et au diktat des missionnaires venus les christianiser, alors que leur candeur leur donnait la clé de la foi chrétienne. Réexaminant la dichotomie religieuse qui existe entre les Basses-Terres et les îles des Hébrides, Aneas déclare avec emportement à sa femme que c'est ce naturel qui a distingué les habitants d'Hirta et que c'est ce que l'intransigeante Église presbytérienne a mit à mal :

> Aneas : *Eux* faisaient de ces îles une terre chrétienne, tandis que nous errions encore dans l'ignorance.
>
> Isabel : Et aujourd'hui, pensez-vous qu'il en soit autrement aujourd'hui ?
>
> Aneas : Et comment pourrait-il en être autrement ? Les Psaumes et les Commandements. Voilà tout ce qu'ils apprennent d'un missionnaire à l'autre. Et jusqu'à présent… leur foi, leur espoir et leur charité sont aussi immuables que le rocher sur lequel ils vivent. Être missionnaire ici est une leçon d'humilité. Une école du courage[1].

On retrouve ici le mythe du « Bon sauvage », partie intégrante de la mythopoétique de Saint-Kilda, mais il s'agit d'un caractère et d'une expression assez inhabituelle de ce motif. C'est la religion, telle qu'elle leur a été enseignée par les missionnaires, dont Aneas fait partie, qui a perverti l'essence chrétienne naturelle des Hirtiens. Ce séjour fait prendre conscience à Aneas de la patine dont les principes religieux ont recouvert les fondements de la croyance, simple, naïve et pure, telle qu'elle était au départ. Les époux Seton ouvrent les yeux sur leurs véritables conditions. C'est sur cette île qu'ils se libèrent, ou entrevoient l'assujettissement auquel ils étaient soumis, assujettissement social, genré et religieux.

1. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 54 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 123].

Ce motif de la métamorphose, ou de la transmutation personnelle au contact des îliens, se retrouve également dans *Island of Wings*. L'épouse du révérend Mackenzie défie son mari en lui lançant : « Tu as changé, Neil[1] ». Une remarque dont il se fait plus tard l'écho, puisqu'à son départ il conclut sur le caractère quasi-névrotique de l'île : « Cette île nous change : elle nous dévore et ne nous quitte pas[2] ».

Quant à Isabel, le séjour sur l'île et le contact avec Lady Rachel Grange et les îliennes lui ont apporté l'épanouissement personnel : elle parvient à s'émanciper et à éprouver de la sollicitude pour les gens qui l'entourent. Elle comprend aussi d'où elle vient. Tout comme pour nombre de visiteurs dans l'archipel, la rencontre avec Saint-Kilda et les habitants d'Hirta, y compris Lady Rachel Grange, n'ont pas laissé les époux Seton indemnes et ont eu un effet miroir : ils repartent différents vers leurs Basses-Terres natales. La mythopoétique dont est investie Saint-Kilda s'est effacée au contact des îliens et à l'issue de leur séjour sur l'île.

Lady Rachel Grange, quant à elle, demeure prisonnière de son indigence, de son abattement et de sa dépendance à l'alcool. Elle en est maintenant réduite à psalmodier ses accusations et ses espoirs d'évasion à qui voudra dorénavant bien l'entendre.

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 168.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 235.

Chapitre 2

Morts et renaissances dans *Island of Wings* de Karin Altenberg[1]

> Mon père s'est rendu sur Saint-Kilda en 1829 et, durant les quatorze ans qu'il y passa en tant que missionnaire, il s'est toujours beaucoup intéressé aux oiseaux qui fréquentaient l'île. À son arrivée il trouva, comme il s'y attendait, que les habitants étaient en retard par rapport au reste du pays, aussi bien à un niveau temporel que spirituel. Plein d'énergie et d'enthousiasme, il ne s'est pas seulement contenté de s'occuper avec zèle de leur intérêt spirituel, mais s'est immédiatement mis à améliorer leurs conditions matérielles de plusieurs façons. Pour parvenir à cela, il fut presque constamment obligé d'être présent avec eux, car ils ne dérogeaient pas à leurs vieilles routines lorsqu'ils étaient seuls. Il participa fréquemment à des expéditions de chasse aux oiseaux pour gagner leur confiance et n'hésita pas à se rendre avec eux à des endroits qu'eux-mêmes considéraient comme des plus dangereux. Ainsi, il n'entendit pas seulement tout ce qu'ils pouvaient dire, mais fit par lui-même de nombreuses observations[2].

Le seul roman étudié plus en détail dans cette monographie afin d'envisager comment la mythopoétique est utilisé dans des œuvres fictionnelles est celui de Karin Altenberg, *Island of Wings* (2011). Ce roman est une biofiction qui mélange des données historiques et biographiques à des événements de nature purement fictionnelle. Altenberg y retrace la vie de Neil Mackenzie, pasteur de l'Église presbytérienne qui officia sur Hirta de 1830 à 1843[3]. Il

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, Londres, Quercus, 2011.
2. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 39.
3. Mackenzie s'est rendu une première fois sur Hirta en 1829, avant de prendre officiellement ses fonctions en 1830.

avait été accompagné à Saint-Kilda par sa femme, Elizabeth (c'est le diminutif Lizzie qui est le plus souvent utilisé dans le roman) avec qui il eut neuf enfants qui naquirent sur l'île. L'auteure avoue en paratexte avoir réuni fiction et histoire pour concevoir son roman, bien qu'elle prenne le soin d'insister sur la fictionalité des individualités présentées dans *Island of Wings* :

> Il s'agit d'un portrait fictif de la vie que menèrent le révérend Mackenzie et son épouse. Il s'appuie largement sur des sources documentaires […] et des recherches qui ont été publiées. […] J'ai pris un certain nombre de libertés en ce qui concerne les personnages ainsi que leur personnalité, mais le compte rendu est fidèle au niveau de la plupart des détails historiques[1].

Altenberg n'a pas choisi de modifier le nom du protagoniste, de son épouse ou de certains visiteurs, contrairement à Glover dans *La Chaise de paille* qui, grâce à ce procédé narratif, augmente le fossé séparant l'histoire de la fiction. Dans *Island of Wings*, on trouve donc des personnages qui se nomment George Clayton Atkinson ou les époux Acland, et qui, comme dans la vraie vie, visitent l'île en compagnie des époux Mackenzie. La romancière a seulement ajouté une majuscule dans le patronyme de Mackenzie (MacKenzie, dans le roman) par rapport à l'orthographe originalement donnée pour le pasteur. Les notes que le révérend Mackenzie rédigea et qui furent publiées par un de ses enfants sous le titre *Episode in the Life of the Rev. Neil Mackenzie at St Kilda from 1829 to 1843* figurent parmi les documents que la romancière reconnaît avoir utilisés. Elles nous permettent de juger de la très fidèle concordance entre la vie que le jeune couple Mackenzie mena sur l'île et celle qui est rapportée dans le roman. Toutes ces archives, ainsi que de nombreux récits laissés par des voyageurs, contribuent à une riche tapisserie qui donne une image assez précise de la vie sur l'île avant l'arrivée des premiers témoignages photographiques. Notons d'ailleurs qu'Altenberg fait parfois plus que mélanger les épisodes historiques à la fiction : de nombreux

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 310.

passages sont des réécritures d'articles ou de récits de voyage qui sont parus pendant la seconde moitié du XIXe siècle[1].

Néanmoins, c'est le personnage de l'épouse de Neil MacKenzie, Elizabeth (ou Lizzie) qui est au centre du roman. Si son époux a laissé des traces écrites et a été mentionné à plusieurs reprises par différents écrivains voyageurs, très peu de références apparaissent au sujet d'Elizabeth Mackenzie, laissant ainsi beaucoup de latitude fictionnelle à la romancière. Donner une voix et une fonction à cette femme, passée jusque-là inaperçue, est un de ses objectifs et ce procédé narratif devient la force motrice du récit romanesque de *Island of Wings*[2].

Bien qu'exceptionnel par sa richesse documentaire et historique, *Island of Wings* n'en demeure pas moins un beau récit où s'entrechoquent plusieurs visions, parfois contradictoires, sur la religion, la société, la tolérance et les relations amoureuses. Mais il illustre et dénonce aussi comment des incompréhensions et des malentendus entre la population hirtienne et des visiteurs contribuèrent au renforcement de la mythopoétique de l'archipel. Ouvrage essentiel pour la compréhension du mode de vie des Hirtiens et pour appréhender l'histoire de l'île et le récit qui en a été fait, *Island of Wings* traite d'un moment clé qui fit basculer les autochtones dans un autre espace-temps : le passage d'un vieux monde, isolé et archaïque, à celui, plus moderne, de la seconde moitié du XIXe siècle. Il convient de ne pas perdre de vue cette transmutation de la société hirtienne lorsque l'on étudie les motivations qui poussèrent les habitants à demander leur évacuation en 1930.

Ce chapitre sera divisé en trois parties qui examinent le roman d'Altenberg par rapport aux données historiques et aux récits de voyage de différents témoins et visiteurs sur l'île. Je m'y intéresse

1. Voir : Philippe Laplace, « Historicity, Narration and Myths *in* Karin Altenberg's *The Island of Wings* », *Roots and Fruits of Scottish Culture. Scottish Identities & Contemporary Literature*. Edited by Ian Brown & Jean Berton, Glasgow, ASLS, 2014, p. 97-111.

2. Interview donnée le 17 mai 2013 : http://theislandreview.com/content/island-books-karin-altenberg [consultée pour la dernière fois le 11/12/2020].

plus particulièrement aux thèmes de la mort et de la renaissance, omniprésents dans *Island of Wings*, et sous-jacents dans beaucoup de récits d'écrivains-voyageurs ainsi que dans les œuvres cinématographiques consacrées à l'archipel. Nous verrons enfin le thème de la transformation, puisque celui-ci, comme pour les époux Seton mis en scène par Glover, est indissociable du séjour du révérend Mackenzie sur Hirta. La mythopoétique de l'archipel y est analysée avec détachement par Altenberg, mènant ainsi le lecteur à reconsidérer la vision de Saint-Kilda colportée dans beaucoup de récits de voyage.

1. L'arrivée sur l'île et les premiers décès

Comme pour les Seton dans *La Chaise de paille*, la traversée et l'arrivée du jeune couple MacKenzie sur l'île sont tumultueuses. Lizzie, enceinte de son premier enfant, supporte difficilement le tangage et le roulis. Elle ne peut qu'espérer que son enfant, bercé dans le liquide amniotique qui est le sien, tolère mieux cette houle. Mais elle pressent que des difficultés se dresseront sur leur route lorsqu'elle aperçoit un oiseau qui dessine une croix au dessus du bateau en étendant ses ailes pour se laisser dériver par les vents. Les symboles chrétiens sont nombreux dans *Island of Wings* et cette première image nous rappelle le titre du roman : comme dans la plupart des romans écrits à propos de Saint-Kilda, et comme tous les écrivains voyageurs le rapportèrent, les oiseaux jouent un rôle prépondérant. Ils sont nécessaires à la survie de la communauté, car ils apportent aux îliens les éléments nutritifs essentiels à la vie. Mais ils exercent aussi un rôle ambigu et paradoxal par rapport aux humains : bien que participant à leur survie, ils les obligent à courir d'importants dangers. Pour attraper les œufs des fous de Bassan, des pétrels, des fulmars, des macareux ou des guillemots, les îliens doivent faire preuve de prouesses inimaginables et risquer leur vie en escaladant les falaises où sont perchés les nids. Les oiseaux, partie intégrante des traditions et de la mythologie de Saint-Kilda, étaient aussi responsables de la déplorable hygiène de vie qui fut, pendant très longtemps, celle des autochtones. Leurs déjections et la manie des îliens de jeter par terre les restes de leurs

repas contribuaient à la puanteur de leurs habitations, longtemps réprouvée par les visiteurs.

Les oiseaux sont également tout de suite associés à la mort pour Lizzie. La jeune femme perd en effet ce premier enfant peu de temps après son arrivée. Poursuivie par des stercoraires skuas, des oiseaux connus pour leur agressivité, elle trébuche violemment dans sa course pour échapper aux becs acérés des palmipèdes et son fœtus ne survit pas à la chute[1]. Les stercoraires skuas, ou grands labbes, symbolisent une puissance aveugle et destructrice ; mouettes cleptoparasites, ces grands prédateurs s'attaquent aux autres oiseaux pour leur dérober la nourriture qu'ils ont pêchée. Ils avaient mauvaise réputation sur Saint-Kilda et, même s'ils ne s'attaquaient pas directement à l'homme mais se contentaient de plonger vers lui pour l'effrayer, ces oiseaux étaient redoutés par les îliens. Dans *La Chaise de paille*, Oona en parle comme d'oiseaux maléfiques et explique que les stercoraires attrapés deviennent les victimes d'un cruel rite en représailles à la peur qu'ils engendrent[2].

Ce décès plonge le couple dans la stupeur ; c'est pour eux la dure appréhension des conditio ns extrêmes et de la violence des éléments naturels de l'île. Neil MacKenzie enterre le corps sans vie de son fils et le prénomme Nathaniel, prénom symbolique

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 35-39. Cet épisode est fictionnel. Les stercoraires skuas avaient disparu de l'île à l'époque des Mackenzie, victimes de l'acharnement des îliens à se débarrasser d'eux : J. L. F. Parslow, « Changes in status among breeding birds in Britain and Ireland », *British Birds*, 60, 5, 1960, p. 178. Voir aussi : Symington Grieve, *The Great Auk, or Garefowl (alca impennis, linn). Its History, Archeology, and Remains,* Londres, T. C. Jack, 1885. L'ornithologue George Clayton Atkinson ne les évoque pas dans la longue liste des espèces qu'il a observés sur Hirta lors de sa visite : G. C. Atkinson, « An Account of an Expedition to St Kilda in 1831 », *op. cit.*, p. 224. Ils ont toutefois maintenant été réintroduits et font l'objet d'études ornithologiques : William Thomas Stead Miles, « Ecology, behaviour and predator-prey interactions of Great Skuas and Leach's Storm-petrels at St Kilda », PhD Thesis, Université de Glasgow, 2010.

2. Sue Glover, *La Chaise de paille*, *op. cit.*, p. 44-45 [—, *Bondagers & The Straw Chair*, *op. cit.*, p. 112].

signifiant « don de dieu » en hébreu[1]. Les époux MacKenzie n'éprouvent cependant pas le chagrin de la même façon ou avec la même ampleur après cet événement ; Altenberg nous montre ainsi qu'un fossé s'est déjà creusé entre eux. Celui-ci ne fait que s'amplifier au fur et à mesure de leur vie sur Hirta. Neil ne ressent ni haine ni dégoût pour cette île ou sa faune. Il est, après tout, missionné par le SSPCK pour y transmettre la parole de Dieu ; mais ses réflexions se teintent indistinctement de reproches envers son épouse : « "Notre petit garçon n'a pas eu la permission de rester avec nous. Il est avec Dieu et nous devons être contents pour lui". Le pasteur parle sur un ton impersonnel, comme s'il ne parlait pas de son enfant ; mais il ajoute, de façon presque inaudible, "Bien qu'il soit dur d'accepter que nous l'ayons laissé partir"[2] ». Pour Elizabeth, c'est sa condition de femme et de mère, qui est au centre de sa douleur. Elle se rend également compte de l'isolement dans lequel son ignorance du gaélique la plonge. Un enfant l'a en effet alertée, lui enjoignant de ne pas se rendre vers le sommet de la falaise où nichaient les farouches rapaces, mais elle a été incapable de le comprendre[3]. À cette solitude linguistique s'ajoute, bien sûr, l'immense tristesse de la perte de son premier né : « Elle pleura alors, et, pour la première fois depuis qu'elle avait mis les pieds sur l'île, elle se permit de s'apitoyer sur son sort. Elle pleura pour Nathaniel, son fils, qui était parti d'elle et qu'elle n'avait jamais vu, elle pleura à cause de la douleur qu'elle ressentait dans ses seins enflés et ses entrailles vides et elle pleura à cause de son impossible solitude[4] ». L'utérus vide de Lizzie reflète la vacuité de sa position sur Hirta. Son époux dirige, enseigne et

1. À noter l'authenticité de ce détail : le couple Mackenzie avait eu un enfant qu'ils avaient appelé Nathaniel et qui serait mort peu de temps après leur arrivée sur Saint-Kilda, bien qu'aucune raison ne soit précisée. Michael Robson, *St Kilda: Church, Visitors, and 'Natives'*, Port of Ness, The Islands Book Trust, 2005, p. 319. L'auteur de cet ouvrage donne ses sources : *St Kilda Register of Baptisms, Marriages and Deaths* (18/7/1830), Western Isles Library, Stornoway, microfilm copy.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 38.
3. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 35.
4. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 39.

communique avec ses paroissiens dans leur langue. Lizzie, quant à elle, est isolée en tout point et cet abandon se fait maintenant jour. Les traits de personnalité de Lizzie sont quand même différents de ceux d'Isabel, l'autre épouse de pasteur que nous avons rencontrée dans *La Chaise de paille*. Lizzie, à son arrivée sur Hirta, n'est pas la jeune fille ingénue de dix-sept ans qu'était Isabel : c'est une femme qui attend un bébé et qui est amoureuse de son mari, même si elle ne se sent pas à la hauteur de sa tâche et doute de sa position par rapport aux attentes qui pèsent sur elle. Une fois sur Hirta, elle compte bien, quand même, mener sa vie, se libérer du carcan social et affirmer sa personnalité. Marchant pleine d'allégresse dans les prés qui dominent les falaises, juste après son arrivée sur l'île, elle ne peut envisager Hirta que comme participant de façon intégrante à son émancipation :

> Elle se sentit de nouveau comme une jeune fille, les pieds si légers qu'ils ne paraissaient pas laisser de traces dans l'herbe ; son anxiété et les sentiments d'impéritie qu'elle avait connus avaient disparu. L'effrayante ampleur de la décision qu'elle avait prise d'épouser le pasteur et de le suivre jusqu'ici était remplacée par une apaisante insouciance. Elle était Lizzie, consciente d'elle-même, et cette Mrs MacKenzie n'avait pas d'intérêt pour elle[1] !

Mais elle comprend vite que ses désirs et ses souhaits de participer au travail, à la vie et à la communauté de l'île sont réduits à néant à cause de la place qu'elle occupe à Saint-Kilda. Elle se doit de rester dans la position sociale que l'on attend d'elle, fidèle à l'imagerie de ce milieu du XIXe siècle : une docile épouse de pasteur qui s'occupe de sa maison et porte des enfants. Elle n'a, contrairement à Isabel qui a appris le gaélique et a réussi à se faire accepter parmi les femmes d'Hirta, ni la vie ni l'influence qu'elle était en droit d'espérer sur cette île. La langue et l'absence de communication avec les indigènes sont les premières raisons pour expliquer la marginalisation de Lizzie ; mais elle ne fait pas non plus les efforts auxquels Isabel consent. Si Lizzie est touchée par la compassion dont les îliens font preuve suite au décès de ses

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 34.

enfants, le narrateur confie toutefois : « Elle apprécia ce généreux témoignage offert par les Saint-Kildiens, des gens qu'elle avait tellement essayé de ne pas connaître[1] ». Lizzie, et dans une certaine mesure Neil MacKenzie à cause de ses dogmes religieux, sont de purs produits de la société écossaise de la première moitié du XIXe siècle : fidèles à la mythopoétique de l'archipel, ils rejettent ce qu'ils jugent comme de frustes et grossiers témoignages de compassion et de civilité de la part d'îliens du bout du monde.

Le couple perd de nouveau deux de ses enfants. Là encore, c'est Saint-Kilda, élevée au rang de véritable personnage de roman, qui est responsable de ces décès. Cette fois c'est la maladie des « neuf jours » qui emporte les jumelles, Margaret et Jane, nées un an seulement après la mort de Nathaniel[2]. La mort semble hanter la famille MacKenzie, mais il s'agit d'un sujet tabou dont les époux ne parlent pas. L'eau, et de façon plus spécifique la mer, sont associées à ces images et le voyage et leur séjour sur Hirta font remonter à la surface de pénibles réminiscences : Neil MacKenzie se souvient que dix ans auparavant il avait laissé mourir un ami qui se noyait. L'image de William MacKillop revient régulièrement tourmenter le pasteur. Les sentiments de culpabilité qu'il ressent sont attisés par la religion dont il s'est fait un des chantres : la mort de ses propres enfants ne serait donc que l'implacable rétribution que lui ferait payer le Dieu qu'il vénère ? Le fait qu'il a lui-même donné sa vie pour servir la religion et qu'il a accepté de venir sur Hirta n'ont pas été suffisants : sa dette est inscrite dans cette mer, et il doit continuer à la payer[3].

Il s'agit ici d'un épisode authentique de la vie du révérend Mackenzie, même si Altenberg a, bien sûr, donné un nom à cette victime et a romancé cet accident. L'authenticité de cet événement et son rôle déclencheur pour la fonction ecclésiale sont révélés par le fils de Mackenzie dans l'introduction du journal de son père : « C'est la noyade d'un compagnon, lorsque le bachot de pêche qu'ils essayaient s'est renversé, et le fait qu'il en ait réchappé de

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 101.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 97-100.
3. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 39.

justesse qui le poussèrent à devenir prédicateur de l'Évangile et à partir en tant que missionnaire[1] ». J. B. Mackenzie ne souligne cependant pas la moindre culpabilité ressentie par son père mais, plutôt, la gratitude éprouvée par le fait qu'il ait survécu à l'accident. Dans le roman d'Altenberg, la survie de MacKenzie à cet accident tient, en fait, plus à son égoïsme et à sa force physique qu'à une intervention divine : conscient des dangers qu'il courait, il n'a pas tenté de sauver son compagnon et a préféré mettre toutes les chances de son côté en laissant William MacKillop à son propre sort, l'abandonnant ainsi aux flots. Rongé par les remords, seule une mission évangélique dont personne ne veut pourra l'absoudre de cette non-assistance.

À l'instar d'Aneas et d'Isabel Seton dans *La Chaise de paille*, Saint-Kilda est un creuset où toutes les émotions et les sentiments sont appelés à se transmuter. Plutôt que de raffermir sa foi chrétienne et son amour pour sa femme, ce que le révérend MacKenzie envisage à leur arrivée sur l'île, l'isolement ravive les souvenirs de l'accident et déclenche ses premiers doutes théologiques. Le narrateur nous explique que MacKenzie se rend compte qu'il a, jusqu'à présent, escamoté sa culpabilité derrière sa foi : il s'est donc menti afin de ne pas reconnaître ses faiblesses et admettre ses défaillances :

> *Qu'aurais-je pu faire ? Si j'avais essayé de le sauver, je serais mort aussi. C'était la volonté de Dieu. JE NE POUVAIS RIEN FAIRE.* Mais, dans ses moments les plus sombres, quand sa foi et sa confiance l'abandonnaient, une pensée lui venait à l'esprit : et si je n'étais pas un élu ? Si j'avais seulement survécu parce que j'étais le plus fort, parce que j'avais sauvé ma peau et que j'avais laissé Will mourir ? Et si je m'étais leurré[2] ?

Le décès accidentel de MacKillop revient le hanter de façon encore plus directe lorsqu'il laisse un enfant mourir dans les flots, se

1. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 3

2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 238.

contentant de lui crier « Prie, Duncan, Souviens-toi de prier[1]… » en le regardant se noyer depuis la rive, sans même esquiver un seul geste pour lui porter secours. La mort du jeune Duncan intervient lors d'une activité courante pratiquée par les habitants d'Hirta et nécessaire pour leur survie. Alors qu'il a tendu une ligne de pêche et qu'il chassait des macareux, le jeune garçon glisse sur le rebord d'une falaise. Altenberg reprend ici plusieurs motifs traditionnels : tout d'abord le danger des activités halieutiques et de tenderie dans un cadre aussi périlleux et, ensuite, le constat inattendu que les îliens ne savaient pas nager. Ce point, mentionné dans plusieurs récits de voyage, est aussi rappelé à maintes reprises par le protagoniste de *Island of Wings*. MacKenzie l'explique par une peur de la mer, frontière naturelle qui les sépare du reste du monde et sur laquelle ils ne s'aventurent que pour se rendre dans les îles voisines à bord de la seule embarcation qu'ils possèdent.

L'enfant qui est victime de noyade est un des protégés de MacKenzie. Celui-ci a en effet remarqué son intelligence et sa curiosité dans l'école qu'il a montée. Le pasteur, avide d'en savoir plus sur la culture hirtienne, lui propose donc un marché : Duncan lui parlera des vieilles coutumes locales, des chansons et des poèmes et le révérend MacKenzie, en échange, lui apprendra à nager. Altenberg remet l'eau au centre de cette péripétie et la culpabilité secrète de MacKenzie devient le moteur de cet épisode. C'est en effet afin d'éviter que des îliens ne meurent par noyade que le pasteur propose ce contrat. Il n'y a donc pas qu'un désir d'appréhension de la culture de l'île de la part de MacKenzie : il s'agit pour lui d'un moyen de s'absoudre de la mort de MacKillop. Les maigres cours de natation que Duncan a reçus ne lui suffisent toutefois pas. Il s'agit, encore ici, d'un épisode partiellement authentique, car le révérend Neil Mackenzie cite dans son journal des poèmes et des légendes hirtiennes collectées sur l'île durant son séjour ; d'autres, qui furent publié après sa mort, sont évoquées[2]. Mais il ne donne cependant pas la moindre information

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 233.

2. Neil MacKenzie, « Bardachd Irteach », *Celtic Review*, vol. 2, 1906, p. 327-342. Voir aussi : James Bannatyne Mackenzie, « Antiquities and old customs in

précise sur les méthodes utilisées afin de les recueillir[1]. L'épisode de la mort de Duncan, et le marché passé avec le pasteur, sont sans nul doute entièrement fictionnels : ils permettent en tout cas à Altenberg de relancer le motif de la culpabilité et offrent un nouveau rebondissement aux sentiments entre Neil MacKenzie et son épouse Elizabeth.

2. La désagrégation du couple MacKenzie

C'est ce tragique accident de noyade qui précipite la rupture entre les époux. Elizabeth MacKenzie comprend que pour son mari c'est seulement l'apparence de son statut qui compte. À ses véhéments reproches sur sa passivité, Neil ne peut que répondre en invoquant le prestige de la position qu'il occupe dans la société hirtienne, une situation qu'il ne pouvait pas se permettre de dévaloriser en cas d'échec : « "Ne comprends-tu pas ? J'aurais échoué ! Ils m'auraient tous vu échouer et auraient perdu confiance en moi"[2] ». Notons au passage que ce n'est pas le fait que ses ouailles perdent la foi qui le tourmente, mais, plutôt, qu'ils perdent la foi dont il se sent investi.

Tout comme pour Aneas Seton, qui se met à douter de sa religion sur Hirta tandis qu'il prend en compte la foi naturelle et innocente des îliens et peut la comparer à la théologie scolastique qui lui a été enseignée, le révérend MacKenzie connaît une période de doute. Le concept de prédestination, qui le guide et constitue

St Kilda, compiled from notes made by Rev. Neil Mackenzie, minister of St Kilda, 1829-1843 », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, vol. 39, 1904-5, p. 397-402.

1. Neil MacKenzie écrivit toutefois dans son journal : « Avant de quitter l'île, j'en ai persuadé certains à écrire une grande partie de leur poésie et de leurs traditions. Malheureusement, presque tout ce que j'avais rassemblé, ainsi que plusieurs autres collections qui m'intéressaient, fut perdu sur le chemin entre Saint-Kilda et Duror et je ne parvins jamais à les récupérer ». (James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 32). On remarque bien sûr l'utilisation du verbe « *persuader* » qui laisse, peut-être, présager une incitation.

2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 234.

un des fondements de ses convictions religieuses pour justifier ses refus d'intervention, s'écroule devant ces incertitudes[1].

La vie des MacKenzie sur Saint-Kilda est aussi rythmée par les visites. La première à avoir lieu est celle des frères Atkinson en mai 1831. Altenberg consacre un chapitre à Richard et George Clayton Atkinson, venus de Newcastle à des fins scientifiques et dont l'historicité de la visite est attestée par des documents d'époque. George Clayton Atkinson était un naturaliste anglais qui explora les Hébrides extérieures de façon méthodique et qui publia, en 1838, un article à propos de son séjour à Saint-Kilda. Il y évoque, entre autres, l'excellent accueil qui leur a été réservé par les époux Mackenzie[2].

La seconde visite, qui joue un rôle déterminant dans la vie de couple des MacKenzie, est de nature entièrement fictionnelle. Un marin d'origine hispanique ou portugaise est repéré sur Hirta, apparemment le seul survivant d'un naufrage dans les eaux de l'archipel. Cet événement n'est authentifié dans aucun document, nulle épave n'étant reportée entre 1830 et 1843[3]. Les îliens d'*Island of Wings* ne remarquent pas ce naufrage, mais ils se rendent cependant compte d'une succession de déprédations en l'espace de peu de temps. Cette série de délits suscite aussitôt une résurgence de rites et de comportements superstitieux dans la communauté qui ne comprend pas la cause de ces infractions et les attribue aux esprits de l'île. La raison en est, comme Elizabeth MacKenzie l'a deviné, le chapardage auquel le naufragé doit se livrer pour survivre[4].

---

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 238.
2. George Clayton Atkinson, « An Account of an Expedition to St Kilda in 1831 », *op. cit.*, p. 215-225. Notons aussi qu'un ouvrage relate ses visites dans les îles Hébrides : George Clayton Atkinson, *Expeditions to the Hebrides in 1831 and 1833*. Edited by David A. Quine, Waternish, Maclean Press, 2001.
3. Bien qu'un récit de voyage évoque la présence de contrebandiers espagnols mouillant près de Saint-Kilda à l'époque de la résidence des Mackenzie dans l'archipel, il est toutefois précisé dans cet ouvrage qu'aucun marin espagnol ne s'est rendu sur Hirta : James Wilson, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, vol. 2, *op. cit.*, p. 63-64.
4. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 174.

Prise de compassion, la femme du pasteur décide d'accueillir le naufragé dans leur maison et de l'y soigner. Neil MacKenzie n'accepte cette intrusion qu'à contrecœur, malgré les principes religieux qui devraient être les siens. Le pasteur sent vite que cette troisième personne l'éloigne encore un peu plus de son épouse. Celle-ci, incapable de communiquer avec le réfugié qui n'a aucune notion de l'anglais, a quand même pris la liberté de lui attribuer un nom : elle l'a baptisé Nathaniel, en souvenir de son premier enfant décédé. Les vestiges et les souvenirs douloureux du passé harcèlent donc les époux MacKenzie, et chacun d'eux tente, à sa façon, de conjurer son histoire. Pour Neil, c'est en s'engageant à apprendre à nager à Duncan qu'il espère s'extirper du souvenir de la mort de MacKillop. Pour Lizzie, c'est en donnant le nom de Nathaniel au naufragé dont elle s'occupe qu'elle essaye d'exorciser la mort de son fils. Mais ces stratagèmes ne fonctionnent pas et les époux comprennent vite qu'il ne s'agit que de subterfuges. Nathaniel réveille en Lizzie des désirs sensuels et une passion amoureuse qu'elle ne connaissait plus avec son mari tandis que ce dernier s'enferme dans son culte religieux.

La difficile histoire d'amour entre Neil et Elizabeth se fait l'écho des relations tendues qu'entretiennent les époux avec l'archipel. Neil essaye de se persuader qu'il exerce encore un contrôle moral et spirituel sur les îliens : « "Je gouverne cette île !" Il fut lui-même surpris par la force et l'arrogance de cette remarque. Il grimaça et était juste sur le point de faire une plaisanterie pour adoucir cette absurde affirmation quand elle dit d'une voix fatiguée : "Tu n'es plus le même, Neil"[1] ». Malgré le ton péremptoire qu'il emploie, le pasteur sait très bien qu'il ne comprend pas les natifs d'Hirta et qu'il n'a qu'un semblant d'autorité sur eux. Ils lui échapperont toujours car ils se situent dans un espace temps qu'il est difficile d'appréhender en venant de l'extérieur, quelles que soient les connaissances scientifiques ou religieuses des visiteurs. Reprenant la mythopoétique des esprits et de la communion avec la nature déjà employée dans *La Chaise de paille*, le narrateur de *Island of*

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 167-168.

Wings nous confie ainsi cette exclusion de la société saint-kildienne pour qui n'est pas originaire de l'île :

> Le pasteur ne semblait pas comprendre que les ancêtres faisaient partie de la terre et que la communauté était étroitement liée aux champs, aux prés et aux rochers où nichaient les oiseaux. Les oiseaux le lui auraient dit, si seulement il était parvenu à les entendre. Ils étaient présents depuis les origines, partageant les rochers avec les hommes et les femmes dont les noms étaient toujours donnés aux nouveaux-nés et dont le sang alimentait les âmes des anciens[1].

Neil se rend aussi compte qu'il ne comprend pas son épouse : il imagine qu'il subvient à tous ses besoins, alors qu'il ne l'a jamais envisagée en tant que femme, émancipée et libre d'avoir des préoccupations ou des envies qui ne correspondent pas aux siennes. La conception qu'il a de son épouse, que l'on peut rapprocher de celle d'Aneas dans *La Chaise de paille*, est limitée au rôle qu'elle est censée jouer en tant que femme de pasteur dans une société très traditionnelle. Les époux MacKenzie sont d'accord pour dire que le séjour sur l'île, comme pour le couple Seton dans la pièce de Glover, les a changés. Lizzie MacKenzie ne reconnaît pas l'homme qu'elle a épousé quelques années auparavant et avec lequel elle rêvait de ce séjour comme d'un retour à une vie frugale avec celui qu'elle aimait. Neil MacKenzie avoue avoir été transformé par l'île et il admet que c'est le destin de tous les gens qui y séjournent. Méconnaissable, son comportement envers sa femme va même jusqu'à des violences sexuelles, des gestes qu'Altenberg ne fait qu'esquisser avec pudeur : « "Silence. Maintenant tu accepteras ce que te dis ton mari !" Il commença à la brusquer pour qu'elle le suive dans la chambre ; elle essaya de résister. "C'est ton devoir !" Il lui était maintenant devenu étranger. Elle était certaine qu'elle ne connaissait pas l'homme qui la posséda[2] ».

L'île d'Hirta occupe clairement un rôle dans le délitement des relations entre les époux. L'archipel, ses traditions et son peuple

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 226.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 204.

s'interposent entre eux et meublent leur esprit, devenant ainsi leur seule préoccupation : « Ils n'étaient plus unis par le biais de la tendresse ou de l'intimité, mais par l'île… parce qu'il n'y avait rien d'autre[1] ». Altenberg met là encore les sentiments de culpabilité par rapport à la mort au cœur de l'effritement de leur passion : si Neil retourne sans arrêt dans sa tête sa passivité lorsque MacKillop et Duncan se noyèrent, Elizabeth, quant à elle, ne peut pas se pardonner la mort du bébé qu'elle attendait. En dépit de leurs nombreux enfants, les époux éprouvent donc, à des degrés divers, des responsabilités liées à un décès. Cette chape qui pèse sur eux ne peut que présager des responsabilités qui seront les leurs par rapport aux métamorphoses qu'ils sont sur le point d'engendrer.

3. Renaissances

L'empreinte du véritable révérend Mackenzie sur la communauté hirtienne fut profonde, Andrew Fleming emploie même l'adjectif « phénoménale » pour la qualifier[2]. Elle ne s'est toutefois pas seulement accomplie par le biais du rôle d'évangélisateur qui lui était dévolu. Il s'est impliqué de façon personnelle dans la vie de tous les jours des îliens, partageant intimement leur existence, leurs réussites et leurs déboires, et a même assumé des tâches physiques qui ne lui incombaient pas, se mêlant ainsi à la communauté et faisant fi de ses prérogatives pastorales. Neil Mackenzie explique par exemple dans son journal avoir participé à des travaux de défrichement, impressionnant les natifs par sa force physique, un épisode également présent dans le roman[3]. Le personnage d'Altenberg a, cependant, beaucoup plus de réserves que le véritable Mackenzie tel qu'il nous le dit dans son journal. La romancière veut ainsi souligner les conflits qui l'opposent aux îliens, à leur société et également à son épouse. Dans le roman, MacKenzie tient avant tout à asseoir son prestige et son autorité.

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 170.
2. Andrew Fleming, *St Kilda and the Wider World*, *op. cit.*, p. 131.
3. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 136-137. Ou alors à des activités de tenderie. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 16 ; *ibid.*, p. 39.

S'il veut certes être accepté et reconnu par la population pour son statut, il ne tient cependant pas à se mêler à eux autrement que pour affirmer ses prérogatives : « N'était-il pas le pasteur, et le maître, de cette île[1] ? » Maintenir son rôle est un point essentiel, et il est parfois difficile de reconnaître beaucoup de qualités au révérend MacKenzie tel que nous le décrit Altenberg. Soucieux d'être respecté pour sa position sociale, le rôle qu'il joue dans le développement de l'île lui apporte une satisfaction égoïste qui n'est entretenue que par l'attention qu'on lui porte, lorsqu'il se rend, par exemple, à Glasgow pour lever des fonds en vue d'améliorer les conditions de vie sur l'île :

> Il ne savait jamais si ses efforts seraient suffisants quand il était sur l'île, mais, ici, dans les salons éclairés aux chandelles des gens riches et célèbres de Glasgow, il se sentait encouragé à penser que le travail qu'il accomplissait à Saint-Kilda était unique et spectaculaire. Même pendant le voyage certains des passagers les plus distingués l'avaient acclamé comme une personne captivante et admirable[2].

Le rôle de Mackenzie fut prépondérant, et tout le monde à l'extérieur de l'île fut d'accord pour faire l'éloge de ses actions et de son investissement personnel. Il joua tout d'abord des fonctions pédagogiques, puisqu'il participa à l'acquisition de la lecture, de l'écriture et du calcul, même si tout n'était encore fait qu'en gaélique. S'étant dès son arrivée rendu compte de l'état d'indigence culturelle et scolaire des îliens, le révérend Mackenzie créa une école et, en l'absence d'instituteur, donna des cours aux habitants d'Hirta. Il livre par exemple dans son journal les détails de ses initiatives pédagogiques et il est intéressant de constater qu'elles s'étaient développées en trois étapes : tout d'abord des classes de lecture de la Bible (chaque mercredi soir), puis des cours d'éducation religieuse plus spécifiques qu'il appela « *Sabbath School* » et enfin des cours quotidiens ouverts à tous les habitants et consacrés à l'apprentissage de la lecture et de l'arithmétique. Il put alors fièrement déclarer dans son journal à propos des progrès (en

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 148.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 247.

gaélique) de ses ouailles : « […] long before I left the island they were almost all good scholars. They could read fluently and write with accuracy and intelligence[1] ».

Cette réussite battait en brêche un des éléments de la mythopoétique de l'archipel expliqué par Martin Martin dans son récit de voyage et reproduit à multiples reprises et qui présentait les îliens comme ne tenant pas à apprendre à lire ou à écrire. Ces « Bons sauvages » ne voyaient en effet pas l'intérêt de cette connaissance dans leur vie de tous les jours et préféraient rester dans leur bienheureuse innocence. Mais Mackenzie donna aux jeunes Hirtiens d'indispensables clés pour s'ajuster à leur époque et suivre les développements du XIXe siècle. Notons que les contacts et la communication avec la Grande-Bretagne étaient encore rares pour les îliens : ceux-ci n'étaient pas souvent informés des développements historiques. Une des anecdotes les plus célèbres pour refléter cette distance hétérochronique, historiette que l'on trouve répétée dans nombre de récits de voyage ultérieurs ainsi que dans le roman d'Altenberg, concerne personnellement le révérend Mackenzie. Celui-ci, comme il le confie dans son journal, n'apprit le couronnement de la Reine Victoria que lors de la visite du révérend Norman Macleod et de ses collaborateurs, soit un tout petit peu plus d'an plus tard, en juillet 1838[2]. Le personnage de George Clayton Atkinson, jeune ornithologue ambitieux, symbolise également cette mythopoétique dans le roman. Le scientifique est aussi pris dans un tourbillon émotionnel par rapport à cette hétérotopie pour quiconque voulait s'échapper des affres de la Révolution industrielle :

> « Ma parole ! Ces hommes ne font pas que vivre dans une simplicité primitive : ils sont aussi libres que peuvent le rêver la plupart des gens cultivés ! Si Saint-Kilda n'est pas l'Utopie que nous avons recherchée depuis si longtemps, où pourra-t-on la trouver ? […] Pardonnez-moi monsieur,

1. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 32.
2. John Macleod, *Memorials of the Rev. Norman Macleod*, *op. cit.*, p. 164. Voir aussi le commentaire de Mercey : *supra*, p. 98.

> mais ne pensez-vous pas que nous avons à apprendre d'eux ? […] ces gens vivent si proches du monde créé par Dieu : ce monde est encore pur et n'a pas été touché par l'industrie et le commerce. Leurs principes de communauté et de démocratie peuvent peut-être rappeler utilement quelque chose à ceux qui sont nourris par l'ambition et l'avancement personnel ». On ne pouvait pas arrêter George. C'était peut-être la réponse qu'il avait depuis longtemps cherchée : les habitants de Saint-Kilda avaient peut-être la solution pour l'humanité. « Ils prouvent que nous pouvons survivre dans une société sans argent, sans armes, sans médicaments, sans politique ou impôts[1] ! »

Le séjour du couple Mackenzie correspond également au plus grand changement sociétal qui se soit produit dans l'archipel avant l'évacuation. Dès son arrivée, le pasteur avait été choqué par les conditions de vie des îliens et il avait souhaité les améliorer afin que ceux-ci vivent plus confortablement et de façon plus hygiénique[2]. Les conséquences de la volonté de Mackenzie de réaménager les habitations des Hirtiens ainsi que le mécénat de Sir Thomas Acland (1808-1871) marquèrent un tournant pour la communauté de l'île qui, jusque-là, avait vécu loin des conceptions économiques en vigueur en Grande-Bretagne. Mackenzie, afin de mener son projet dans son intégralité, entreprit de lever des fonds en Grande-Bretagne. Il se rendit à plusieurs reprises à Glasgow et trouva des oreilles attentives et bienveillantes lorsqu'il décrivit les conditions de vie de ses paroissiens. Il put bientôt acheter des meubles et envisager la construction du village. Il retourna sur l'île à bord d'un bateau à vapeur, le *Vulcan*, avec les possessions qu'il devait distribuer aux Hirtiens. Tous les récits précisent, soulignant ainsi l'aspect « Bon sauvage » de cette communauté et participant ainsi à la mythopoétique, que le coup de canon tiré par le capitaine pour annoncer son arrivée dans la Baie sema la panique chez les Hirtiens : ceux-ci n'avaient encore jamais été confrontés à une arme à feu de cette taille et à un bruit de cette ampleur.

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 61-62. Notons au passage les similarités avec un texte de Lachlan Maclean cité dans l'exorde de cet ouvrage.
2. Robert Carruthers, *The Highland Note-Book*, *op. cit.*, p. 256.

Le roman d'Altenberg est pourtant bien loin d'entériner une présentation idyllique de l'archipel avant le changement initié par MacKenzie et l'arrivée des premiers touristes. Conformément aux données historiques disponibles, la romancière évoque les difficultés connues par les îliens durant cette période charnière. Des hivers difficiles accrurent les périodes de disette et ces pénibles conditions matérielles ne firent rien pour arranger la situation conflictuelle dans le couple MacKenzie. La construction de nouvelles habitations bouleverse le système traditionnel : ces améliorations sont accueillies avec scepticisme par beaucoup d'îliens. On assiste à un changement de point de vue dans le roman : le récit, bien que toujours hétérodiégétique, prend plus en compte les habitants et leurs souffrances. Leur état d'esprit se renferme et s'obscurcit : le communautarisme, tant vanté par les visiteurs, laisse place à la méfiance et à la suspicion : « Dans ce nouveau village, alors que la nourriture et le combustible se faisaient de jour en jour de plus en plus rares, les superstitions, la méfiance et la jalousie couvaient parmi les habitants »[1]. Le contraste entre les opinions des visiteurs et le comportement des îliens est saisissant. Les améliorations voulues par MacKenzie et l'arrivée des touristes imbus de la mythopoétique de l'archipel plongent les habitants de Saint-Kilda dans une incompréhension totale de leur place dans le monde. Là aussi, Altenberg insiste sur le rôle qu'ont joué les récits de voyage qui font naître chez les visiteurs une factice avidité anthropologique et un vain désir d'exploration. Leur court séjour ne leur permet pas de se faire une idée précise des conditions réelles, mais ils ont toute une gamme d'attentes qui correspondent au métarécit du « Bon sauvage » et à l'hétérotopie. Ils débarquent toutefois imprégnés de sentiments de condescendance et adoptent tous les paradigmes coloniaux d'une Grande-Bretagne victorienne. Un des visiteurs du roman s'appelle Lachlan Maclean ; il s'agit, là aussi, d'un délicat mélange entre fiction et histoire, car ce nom a été celui d'un des véritables visiteurs de Saint-Kilda. Lachlan Maclean, poète mineur de la fin du XIXe siècle qui laissa toutefois

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 267.

des écrits enflammés à propos de Saint-Kilda[1]. Dans le roman, le personnage, enthousiaste, s'exclame alors à ses compagnons de voyage :

> Une terre où tout est partagé, où la criminalité et la guerre sont pratiquement inconnues et où il y a une abondance de provisions pour nourrir tout un peuple et où il ne faut pas travailler trop dur. […]. Seigneur ! Si je n'avais pas aussi chaud et n'étais pas aussi épuisé, je pourrais penser que j'ai atteint la vie après la mort. N'avez-vous jamais imaginé ainsi le paradis[2] ?

Les visiteurs sont clairement victimes d'une fascination collective qui les empêche de se rendre compte de la véritable vie que mènent les îliens ainsi que de la dangerosité et de l'imprévisibilité de l'environnement. Les touristes adoptent ce que Tim Cresswell nomme le « réductionisme géographique » : ils ne prennent pas en compte les aléas de la vie sur l'île et, imbus des envoûtantes lectures des écrivains voyageurs, refusent de considérer d'autres dimensions que celles qu'ils s'attendent à trouver[3]. Le véritable Lachlan Maclean n'avait en tout cas pas caché son coup de foudre pour l'hétérotopie saint-kildienne. L'industrialisation croissante de la société, avec les bateaux à vapeur et les liaisons plus régulières vers les ports britanniques ainsi bien sûr que les progrès dans la diffusion des ouvrages et des journaux, donnent un véritable coup de fouet à la propagation de la mythopoétique. Leur arrivée chez des Saint-Kildiens, habillés de façon humble et traditionnelle et souvent pieds nus, ne fait le plus souvent que renforcer les sentiments de supériorité qui les habitent.

À ce monde en pleine mutation s'ajoute aussi la crise religieuse du schisme qui secoue l'Église d'Écosse dans les années 1840. Le véritable Neil Mackenzie confia ses doutes dans son journal par rapport à la position qu'il devait adopter face à cet événement majeur. Il évoque ensuite sans équivoque son départ de Saint-Kilda,

1. Voir le court texte placé en exorde de cet ouvrage.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 258.
3. Tim Cresswell, *In Place, Out of Place. Geography, Ideology, and Transgression*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 12.

retraçant les difficultés qu'il a connues avec la construction du nouveau village, et tirant la conclusion qu'il venait d'achever son ouvrage :

> Il m'apparaît que mon travail ici est maintenant terminé et que je serai plus utile ailleurs. J'ai donc décidé, puisqu'une occasion se présente, de quitter l'île pour un moment, et il est possible que cela soit pour toujours. Les anxiétés et le dur labeur de ces deux dernières années pèsent durement, à la fois sur ma santé physique et mon énergie mentale, et j'ai besoin de repos et de me délasser au niveau spirituel. Je souhaite aussi être présent à la prochaine Assembée Générale de l'Église d'Écosse. J'ai beaucoup réfléchi et prié sur les questions cruciales qui seront débattues, et pourtant mon esprit est encore loin de voir quel sera mon devoir. J'écouterai ce qui peut être dit et je prierai pour que Dieu guide ma décision[1].

Le constat que tire Altenberg dans son roman est encore plus sévère. Les relations entre les époux, l'effondrement du socle social et les problèmes liés à l'alimentation dans l'archipel ont clairement mis le pasteur à rude épreuve. Ces événements ont eu des répercussions sur sa santé, à un niveau psychologique tout comme à un niveau physique. Le narrateur nous confie comment Lizzie perçoit cet accablement : « Il avait changé : son autorité avait décliné et elle ne parvenait plus à l'admirer. Elle s'apitoyait sur lui, et c'était ce qu'il y avait de plus triste. Il s'était terriblement affaibli dernièrement et elle en était venue à se faire du souci pour sa lucidité[2] ». Seul le départ de l'île et une nouvelle vie ailleurs pourrait restaurer son équilibre psychique. Altenberg renoue dans les dernières pages du roman avec le symbolisme religieux qu'elle évoque au début de *Island of Wings*. Comme en écho à leur arrivée sur l'île, il s'agit encore d'un symbole christique qui implique Elizabeth sur le bateau qui les ramène vers l'Écosse. La jeune femme se fait une écharde en passant la main sur une des caisses où ils ont rangé leurs affaires pour le déménagement ; puis, quelques minutes plus

1. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 38.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 280.

tard, se blesse de nouveau de la même façon[1]. Ces deux blessures rappellent ainsi les stigmates de la passion qui a été la sienne sur l'île d'Hirta, les souffrances éprouvées pendant les confrontations dans son couple et la brève passion amoureuse vécue avec un naufragé. Altenberg laisse ainsi miroiter que la jeune femme va réussir à renaître auprès de son époux et de sa famille, de façon épiphanique après avoir quitté les lieux de ses tourments. Neil MacKenzie, quant à lui, laisse glisser à la mer l'exemplaire de sa Bible en gaélique, fermant ainsi une page de sa vie et reconnaissant ouvertement son échec. L'eau – intimement liée à la tragédie des MacKenzie et à l'île – garde les corps de William MacKillop et du jeune Duncan, ainsi que les illusions évangéliques du révérend MacKenzie : « *Cette île noire n'appartenait pas à l'homme, seulement à l'océan duquel elle avait surgi*[2] ».

Conclusion

Le bilan des MacKenzie sur l'île est assez sombre dans le roman d'Altenberg. L'île leur a tout d'abord révélé la fragilité de leur union et a mis en lumière la véritable personnalité de Neil : son égoïsme et sa vanité ; « […] il voulait être admiré », confie le narrateur[3]. Elizabeth, quant à elle, comprend qu'elle s'est fourvoyée et qu'elle a besoin de plus de liberté que ne peut lui en offrir la vie avec un pasteur de l'Église d'Écosse. Une constatation très similaire est faite par Isabel dans *La Chaise de paille* et il est intéressant de rapprocher ces deux écrits et de mettre en perpective les analogies. Ils offrent par exemple tous les deux une situation de départ assez similaire. Ils furent également tous deux écrits par des femmes à vingt-trois ans d'écart, l'un à la fin du XXe et l'autre au début du XXIe siècle. Ils mettent en scène un couple et montrent les doutes qui traversent l'esprit des pasteurs vis-à-vis de la religion et de leur mission ainsi que les désirs de liberté et d'émancipation qu'éprouvent leurs épouses.

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 305-306.
2. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 147.
3. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 251.

Island of Wings nous montre que le projet de MacKenzie déstructure le chronotope de Saint-Kilda. Le rapport ancestral et indissoluble entre le temps, jusque-là rythmé par le cycle des saisons, et le caractère physique de l'archipel, est bouleversé par le changement du cadre de vie ainsi que par les visites qui se multiplient. La perturbation de ce chronotope entraîne d'autres conséquences pour les habitants qui, dorénavant, évoluent dans un lieu qui a perdu l'aspect familier et rassurant qui était jusque-là le leur. Le déplacement du village, la construction de nouvelles maisons et ces temps de voyage vers l'Écosse qui s'amenuisent, ainsi que les conditions de traversée qui s'améliorent, fissurent la stabilité et perturbent le rapport à l'espace et au temps. Cet embarras est même exprimé par les jeunes, comme Duncan, qui, à cause de leur âge, ne sont pas submergés par le poids des traditions : « C'était étrange, pensa Duncan, d'apprendre la géographie alors que l'endroit où il habitait n'apparaissait même pas sur une carte[1]. » Dans le journal qu'il a tenu lors de son séjour, le véritable révérend Mackenzie confie aussi une certaine désillusion par rapport à sa mission évangélique : « Ils ont acquis beaucoup de connaissance à propos des événements marquants et de la doctrine du christianisme, mais il semble que cela n'a ni pénétré leur cœur ou ni eu une quelconque influence sur leur vie[2] ». Cette déception est bien évidemment aussi au cœur du sentiment d'échec de MacKenzie dans le roman d'Altenberg, et le tourmente, peut-être de façon encore plus intense que l'inexorable distance qui s'est creusée entre lui et son épouse : « Je les ai observés aussi minutieusement qu'un scientifique examinerait des insectes sous une loupe. J'ai pu les toucher, les soigner, les encourager, les instruire : mais je ne les comprends toujours pas[3] ». Malgré un travail minutieux qu'il compare à celui d'un naturaliste, on ne se souviendra pas de lui comme du pasteur qui a ramené les Saint-Kildiens dans le giron de l'Église d'Écosse et en a fait des paroissiens modèles,

1. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 227.
2. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 32-33.
3. Karin Altenberg, *Island of Wings*, *op. cit.*, p. 296.

mais comme celui qui les a fait pénétrer dans le monde moderne. Altenberg remet la mythopoétique saint-kildienne en cause dans son roman. Ses personnages prouvent que la vie sur l'île est loin de correspondre à ce que les visiteurs imaginent.

Néanmoins, sur un plan historique, le séjour des Mackenzie a bien sûr été crucial pour l'île. Les améliorations des conditions de vie et de la situation hygiénique de la population furent sans conteste du ressort du pasteur. Mais les difficultés, liées à l'approvisionnement des îliens, à leur éloignement, à l'éducation des enfants et au manque de soins étaient encore criantes. L'augmentation des visites de touristes en manque d'authenticité et en recherche d'hétérotopie ne fit que renforcer les stéréotypes et accrut les différences que ressentaient les habitants de Saint-Kilda par rapport au reste de la Grande-Bretagne. Il s'agit donc d'une étape déterminante de l'histoire de l'île et du renforcement de la mythopoétique saint-kildienne. C'est à partir de là que les îliens se retrouvèrent embarqués sur le chemin qui les mènera, logiquement, à abandonner leur île. Les deux œuvres cinématographiques tournés au XXe siècle et qui seront étudiés dans le dernier chapitre de cet ouvrage (*À l'angle du monde*, Michael Powell, 1937; *Ill Fares the Land*, Byll Bryden, 1984) retracent cette évacuation du 29 août 1930 et le climat pesant qui régna avant que cette décision ne fût prise d'un commun accord par la communauté hirtienne.

Chapitre 3

Contempler le visiteur dans « Saint-Kilda's Parliament : 1879-1979 » de Douglas Dunn : la poésie de l'absence

> La rareté ici […] fait que réel et fiction s'équivalent. N'ayant rien été dans l'histoire, n'ayant joué dans les événements ou parmi les gens importants aucun rôle appréciable, n'ayant laissé autour d'eux aucune trace qui puisse être référée, ils n'ont et n'auront plus jamais d'existence qu'à l'abri précaire de ces mots[1].

St Kilda's Parliament est un ouvrage que le poète écossais Douglas Dunn publia en 1981 chez Faber & Faber et dans lequel le long poème éponyme occupe une place de choix[2]. Ce poème appartient à la catégorie des ekphrasis, c'est-à-dire d'un poème décrivant une forme d'art, celle-ci étant le célèbre cliché pris par Norman Macleod (reproduite en couverture de cet ouvrage) : sans doute la représentation la plus connue et emblématique de Saint-Kilda. L'ekphrasis est une forme d'expression littéraire assez classique qui a été amplement étudiée. Néanmoins, la composition d'un poème d'après une photographie est un phénomène plus récent, et Dunn évoque, dès le titre, la problématique du souvenir qui est pertinente à l'art photographique. Il s'agit en effet des réflexions du photographe, ou de son esprit, contemplant son œuvre cent ans après l'avoir prise. Le titre complet du poème de Dunn est en effet : « St Kilda's Parliament: 1879-1979. The Photographer Revisits his Picture ». Ces deux dates, ainsi que les cent ans qui les séparent, sont bien évidemment également symboliques. Nous verrons dans ce chapitre les liens qui unissent ce

1. Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », Michel Foucault, *Dits et écrits 1954-88*, tome III, Paris, Gallimard, 1994, p. 242.
2. Voir la traduction de ce poème en annexe de cet ouvrage.

poème à la photographie originale de Macleod avant d'étudier ce poème en vers blancs en examinant les questions de temporalité soulevées par cette ekphrasis.

C'est, apparemment, la lecture d'un ouvrage consacré à la cuisine régionale en Écosse qui donna à Dunn l'idée, ainsi que les références, pour son poème. C'est ce que nous apprend le critique du *London Review of Books* : « Les notes sur Dunn de la *Poetry Book Society* nous indiquent qu'il ne s'y est jamais rendu et a découvert la photographie dans le livre de Theodora Fitzgibbon : *A Taste of Scotland*, qui est, de toute évidence, un ouvrage de recettes régionales avec des accents touristiques[1] ». À noter que dans la légende de la photographie de Saint-Kilda, Fitzgibbon indique que celle-là a été prise « autour des années 1880 ». Le nom du photographe n'est pas mentionné, ni dans la *Table des matières* ni dans les *Remerciements* (alors que des noms apparaissent pour la plupart des reproductions photographiques).

On peut diviser le poème en trois parties qui, si elles sont toutes les trois écrites du point de vue du photographe, font néanmoins apparaître diverses préoccupations et s'adressent à des allocutaires différents. Ce que je définis comme la première partie du poème, est, en fait, principalement une description qui correspond à ce qui est visible sur la photographie. Notons d'ailleurs que contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre, le poème n'est pas accompagné de la photographie, ni dans l'ouvrage publié en 1981 ni dans les rééditions. Dunn semble ainsi inviter le lecteur à chercher et à découvrir par lui-même ce cliché, ou à ne se fier qu'au poème pour imaginer une photographie, plutôt que de suggérer une herméneutique du poème basée sur le cliché original ou de permettre un dialogue entre ces deux représentations artistiques. Cette première partie du poème est suivie par un avertissement tourné vers le futur et qui s'adresse aux visiteurs qui s'aventureront dans l'archipel de Saint-Kilda. Cette partie les enjoint à considérer

1. Claude Rawson, « Kelpers », *London Review of Books*, 4, 11, 17/6/1982, p. 21. Les références complètes de l'ouvrage en question sont : Theodora Fitzgibbon, *A Taste of Scotland. Scottish Traditional Food*. Period photographs specially prepared by George Morrison, Londres, J. M. Dent & Sons, 1970, p. 68-69.

leurs activités à la lumière de cette photographie et des Hirtiens qui y apparaissent. Il s'agit donc d'un brouillage temporel entre le futur et le passé, celui-ci étant représenté par le cliché. À noter que ce syncrétisme entre plusieurs périodes, il ne faut pas oublier l'instant présent qui est celui du spectateur qui regarde la photographie, correspond d'ailleurs à une des problématiques du genre photographique. La dernière partie du poème est, quant à elle, clairement tournée vers le passé. Il s'agit d'un regard nostalgique qui correspond au réexamen de cette photographie par le narrateur, comme ceci est indiqué dans le titre du poème. Le photographe contemple son œuvre et réfléchit sur ce que Saint-Kilda est devenu au cours du siècle qui a suivi la prise de son cliché, envisageant ainsi le destin de l'archipel avec un recul de cent ans et, peut-être, évoquant le futur.

1. Poème et photographie : description et temporalité présente

Le poème de Dunn est un monologue dramatique qui débute par une description minutieuse de la scène et place le photographe, Norman Macleod, en tant que narrateur. Ce genre choisi par le poète, très courant dans la poésie britannique de la fin du XIXe siècle, est en fait très pertinent : le monologue dramatique permet à l'auteur d'exprimer ses émotions et de livrer son point de vue en utilisant une autre voix, ici celle d'un visiteur s'adressant à une assistance et n'hésitant pas à les apostropher. Le 'je' du poème de Dunn (c'est-à-dire le photographe) n'est sans doute pas très éloigné de la persona du poète, et l'on retrouve le concept de « feintise » tel que le définit Käte Hamburger. Le narrateur pose en effet des questions morales par rapport à la perception que des touristes ou des scientifiques peuvent avoir de Saint-Kilda. Les îliens y sont considérés dans leur environnement et leur mode de vie vis-à-vis de visiteurs qu'ils n'ont pas désirés et qui, clairement, ne parviennent pas à les comprendre.

La première partie du poème se situe dans une temporalité présente par rapport au moment où le cliché a été pris. Le photographe en profite pour livrer des informations sur le manque de

variété de nutrition des îliens et également leur ignorance en ce qui concerne des animaux que n'importe lequel de ses contemporains britanniques, fût-il urbain ou campagnard, aurait connus. Apporter de tels détails semble sans doute nécessaire pour présenter les particularités de l'île et de ses habitants, mais Dunn joue aussi un jeu dangereux en énumérant toutes ces particularités. Le critique de la *London Review of Books* ne manqua pas de déprécier de façon assez caustique la méthode choisie par le poète : « De tels passages font penser à un écrivain rédigeant une brochure touristique et qui se prendrait pour un Thomas Hardy des Hébrides[1] ».

De chaque côté d'un chemin pavé de pierres,
Deux rangés d'hommes, debout, pieds nus,
Barbus et vêtus d'un gilet, tous portant un béret,
Et la plupart avec un demi-sourire
Qui leur vient de la camaraderie qu'ils entretiennent avec les rochers,
Avec les douces brumes, la pluie et les tempêtes qui rugissent,
Et d'un régime fait de fous de Bassan et d'œufs,
Un régime d'algues, de nostoc et de varech,
Et de l'ignorance de ce que l'on appelle un cochon, une abeille, un rat,
Ou un lapin, bien qu'ils se souviennent
Des trois pommes apportées ici par un voyageur
Cinq ans auparavant, et qu'ils en parlent toujours depuis.
Et il y a plusieurs chiens qui ne font rien,
Qui semblent dédaigner mon appareil photo,
Et une femme, qui ne le croirait sans doute pas
Si on lui parlait de tous ces gens qui habitent en Écosse.
Un homme est assis sur un talus près de sa maison,
Et regarde la mer et une barque
S'y balançant, le petit navire qui m'a amené ici,
Dont le bois a doucement été façonné par les vagues,
Par l'histoire de ces eaux du nord.

Le ton que Dunn prête au photographe est, il est vrai, empathique, et correspond à ce qu'un visiteur victorien de la bonne société pourrait penser, mais il prend néanmoins garde à ne pas tomber dans une quelconque vision trop paternaliste de cette communauté. L'épisode des trois pommes ou des animaux qu'il relate pour exprimer leur étonnement envers des items dont

1. C. Rawson, « Kelpers », *London Review of Books*, *op. cit.*, p. 20.

tout un chacun considérerait l'existence comme évidente est une anecdote donnée dans l'ouvrage de Theodora Fitzgibbon : « Sands, le voyageur, apporta trois pommes à Saint-Kilda en 1875, les premières à être jamais vues là-bas. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, ils ne savaient pas à quoi ressemblait un cochon, ou un lapin ou un rat[1] ». Cet épisode est néanmoins partiellement vrai : si John Sands rapporte effectivement dans son livre l'anecdote des pommes au cours de sa première visite sur l'île durant l'été 1875[2], il déclare seulement qu'il n'y a pas d'autres animaux sauvages mis à part la souris, sans donner plus de précisions, si ce n'est que pour ajouter que le rat n'a jamais été introduit sur Hirta[3]. À l'instar d'une photographie, cet épisode des pommes est resté gravé dans la mémoire des Hirtiens et, cinq ans après l'événement, est encore sujet de discussions. En revanche, contrairement à la photographie prise par Macleod, cette image mentale disparaîtra au décès des derniers îliens contemporains à l'anecdote, à moins qu'elle ne soit, comme elle l'a été par Fitzgibbon, reprise par des ouvrages ou des poèmes ou qu'elle devienne elle-même légende léguée de génération en génération.

Cette atmosphère d'inquiétante étrangeté se retrouve dans le poème, amplifiée par l'utilisation d'une série d'oppositions et d'oxymores qui entretiennent l'équivoque et le malentendu : « Des hommes sages ou des simples d'esprit, difficile de le dire », commente par exemple le narrateur, qui résume ainsi l'ambiguïté des sujets de sa photographie dans un des vers les plus forts du poème (l. 22). Ce malaise est renforcé quelques vers plus loin par un autre oxymore, lorsque le photographe imagine que l'attitude du Saint-Kildien devant l'appareil photographique révèle son état d'esprit satisfait : « Fier de sa timidité et de sa petite vie » (l. 25). Puis, reprenant cette insondable ambivalence du caractère des Saint-Kildiens et questionnant sa propre présence sur l'île et l'impossibilité pour les îliens de voir son visage derrière

1. Theodora Fitzgibbon, *A Taste of Scotland. Scottish Traditional Food*, *op. cit.*, p. 68.
2. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. VI ; *ibid.*, p. 39.
3. John Sands, *Out of the World; or, Life in St Kilda*, *op. cit.*, p. 44.

l'appareil photographique et de sonder ainsi ses motivations, il ajoute à la fin du poème : « Bienveillant, ou sournois ? » (l. 93). Cette remarque s'adresse autant au regard qu'il porte, lui qui vient de Grande-Bretagne, qu'à celui que lui jettent les îliens. Au-delà de la régularité uniforme que les Hirtiens offrent au photographe et à ceux qui contemplent le cliché, le narrateur sait que chacun d'entre eux est différent : ils ont été forgés par leur histoire personnelle, leur famille et le passé de l'île, même si leur existence ne s'est déroulée que dans l'espace pauvre et restreint de l'archipel, loin de toute communication avec le monde extérieur :

23 Mais ainsi qu'ils se ressemblent presque tous
On peut aussi voir comme chacun d'entre eux est particulier,
25 Fier de sa timidité et de sa petite vie
Sur cette île au ban des Hébrides,
Avec ses yeux remplis des couleurs du ciel et d'oiseaux de mer,
De poisson et de tout ce qui pousse ici.

L'attitude de ces hommes contribue bien sûr à cet embarras : leur regard assuré et la pose présomptueuse de certains cadrent mal avec l'uniformité de leur physionomie et de leurs habits. Peut-être ne le soupçonnent-ils pas complètement, mais ils sont réifiés par le seul fait d'être photographiés. Ils deviennent des objets qui seront contemplés, raillés ou discutés dans des salons, des dîners, des librairies ou des universités britanniques en cette fin de XIXe siècle. Ces Hirtiens participent ainsi, à leur manière, à ces oxymores et à la perpétuation de ces réactions paradoxales faites de moquerie et de fascination envers Saint-Kilda et ses autochtones.

Néanmoins, selon le narrateur, ces îliens devinent quand même que la bienveillance des Britanniques pour eux n'est pas purement désintéressée et qu'ils sont les victimes d'un processus de normalisation. Même si les desseins précis leur échappent encore, ils ont le courage de les dédaigner et marquent ainsi leur appartenance à une autre dimension.

Le regard de tous les hommes du Parlement est tourné vers l'*operator* barthesien. Seul un homme, assis sur un talus, contemple un autre spectacle que le photographe estime être l'embarcation qui l'a conduit sur l'île. La chaloupe des Hirtiens, avec laquelle

ils vont chercher les visiteurs dont le bateau mouille dans la baie, devient un pont jeté entre ces deux communautés, une interface entre deux modes de vie (l. 19). Elle appartient à la communauté et, comme elle, est le fruit de cet environnement. Émoussée par les vagues et endurcie par l'histoire du lieu, elle est devenue un témoin : objet qui passe de main en main, de génération en génération, et instrument qui a traversé les époques et qui atteste le passage du temps : « Dont le bois a doucement été façonné par les vagues, / Par l'histoire de ces eaux du nord. » (l. 20-21). La femme, quant à elle, semble perdue dans ses pensées ; le narrateur ne peut qu'imaginer son désarroi face à la société écossaise d'où il vient et dans laquelle elle serait toujours une étrangère. Nombreuses étaient les anecdotes des Hirtiens transportés en Écosse et sidérés par le mode de vie, par la taille des villes, par les arbres ou par des éléments du mobilier urbain coutumiers de tous les Britanniques[1]. Encore une fois, c'est l'ignorance qui est mise en avant par le photographe ; mais il expose son point de vue sans apparente condescendance ni supériorité. De façon opposée à cet éloignement des îliens par rapport à la société britannique, le terme « camaraderie » (l. 5) exprime leur communion avec les éléments. Ces gens forment un tout qu'on ne peut dissocier du brouillard, des rochers, de la pluie et du vent qui sont le sceau de l'archipel et qui symbolisent, pour les visiteurs, l'isolement et l'austérité du lieu. Le photographe a compris que c'est cette intimité avec le lieu, que lui-même ne partage pas, qui déclenche leur demi-sourire de circonstance : ils savent que l'*operator*, malgré sa technologie et quels que soient ses efforts, ne parviendra jamais à appréhender l'île, son environnement, sa culture et ses habitants. Ce sont des éléments qui sont tous regroupés dans le terme gaélique de « *dualchas* », idiotisme qui ne peut être qu'approximativement traduit par « héritage ou tradition ». Les autochtones et leur monde restent à jamais distants des visiteurs ; couché par leurs croquis ou sur leurs plaques photographiques, le monde de Saint-Kilda, malgré la technologie,

1. La plus célèbre anecdote, qui fut reprise de nombreuses fois par les commentateurs successifs, fut la toute première donnée par Martin : Martin Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland*, *op. cit.*, p. 296-299.

ne peut que leur échapper. De cette réalisation émane la sobriété du ton du photographe. Les chiens, quant à eux, sont totalement indifférents à la situation autour d'eux ; le photographe, habitué à être au centre de l'attention en cette deuxième moitié du XIXe siècle, ne peut que se lamenter de ce qui semble être une humiliation, une indifférence qui prouve cependant, peut-être, l'aisance et la suprématie dont les indigènes font preuve dans cet environnement (l. 13-14). Mais ces commentaires sont aussi raisonnés par le passage du temps. Cent ans séparent, après tout, 1879 de 1979. Le photographe, revisitant son œuvre, n'est sans doute plus qu'un esprit, un fantôme comme celui qu'il attribue plus tard dans le poème à la langue des autochtones (l. 50-51). C'est aussi sa dimension spectrale qui nous ramène aux définitions de la photographie formulées par Barthes.

La première partie du poème s'achève avec le photographe reprenant l'analogie qu'Alexander Buchan a forgée lorsqu'il évoque Saint-Kilda comme une prison[1] : les îliens sont pieds et poings liés dans des menottes naturelles (l. 43-44) et le narrateur renforce une fois de plus cette ambiguïté par une opposition : « capricieuse geôlière du farouche Atlantique. » (l. 45), présentant ainsi des sentiments contradictoires (*capricieux*) avec un déchaînement des passions et une fougue qui ne peut être domptée (*farouche*). Le terme *démocratie* qu'il emploie pour décrire les réunions (l. 42), et qui est implicite dans le titre du poème et de la photographie, est donc forcément restreint par l'exiguïté du territoire sur lequel il s'étend. Cette démocratie est isolée et distante : elle ne peut qu'être éloignée des vrais centres de décision et du concept même de démocratie tel qu'il est envisagé dans les capitales européennes.

2. Avertissement et temporalité future

La deuxième partie du poème commence au vers 46 et se termine vers 72. Il s'agit d'une adresse, d'un avertissement, aux visiteurs potentiels. Le photographe passe de la description de

1. Alexander Buchan, *A Description of St Kilda*, *op. cit.*, p. 24.

l'île et de ses habitants, c'est-à-dire d'une temporalité présente, à des recommandations à visées conditionnelles et futures. Ce changement de partie et de temporalité est clairement indiqué par un alinéa, le seul de tout le poème, et se caractérise par une apostrophe lancée aux voyageurs :

> 46 Voyageur, touriste, qui n'a à l'esprit
> Que les romantiques îles de Staffa et des sujets de conversation
> Pour vos causeries d'hiver, si vous deviez vous y rendre,
> Débarquant au lever du jour sur ses rivages périlleux,

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le dernier quart du XIXe siècle fut marqué par l'intensification des visites dans les Hébrides grâce aux bateaux à vapeur. La grotte de Staffa avait déjà été décrite de façon grandiose par le célèbre naturaliste Joseph Banks (passages reproduits par Thomas Pennant dans son ouvrage en 1774), lançant ainsi une mode pour cette destination[1]. Les controverses autour d'Ossian et de James Macpherson, ainsi que les envolées lyriques de Pennant racontant sa rencontre avec Ossian lors d'un rêve, renforcèrent aussi l'appétence des touristes pour les paysages dramatiques de Staffa[2]. Ces croisières se poursuivaient parfois, si le temps le permettait, par des visites à destination des beautés sauvages de Saint-Kilda. Comme tous les récits de voyage le reconnaissent, et comme le fait remarquer le poète-photographe, s'approcher d'Hirta et y débarquer n'étaient pas chose facile ; ceci dépendait en effet plus des conditions météorologiques que de la bonne volonté du capitaine du navire.

Le photographe prend à cœur l'avertissement qu'il lance aux visiteurs. Le changement de ton se fait aussi sentir au niveau des relations qu'il entretient avec l'île et ses habitants. Le lecteur comprend clairement que le narrateur est plus investi dans cette deuxième partie du poème et qu'il s'est dorénavant pris d'affection pour ces gens qu'il a côtoyés et qu'il a photographiés. La question indirecte que le photographe pose au vers 22 (« Des hommes sages

1. Thomas Pennant, *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides, 1772*, Chester, John Monk, 1774, p. 299-309.

2. Thomas Pennant, *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides, 1772*, *op. cit.*, p. 420-428.

ou des simples d'esprit, difficile de le dire, »), résonne bien sûr encore, mais on devine néanmoins maintenant sa possible réponse qui met en garde voyageurs et touristes :

57 Regardez leur moquerie, narquoise et sûre d'elle,
Ils savent très bien ce que nous manigançons
Avec nos explorations internes, nos
60 Desseins d'opulence et d'éducation.
Ils nous connaissent si bien et ne nous jalousent pas

Il suffit de contempler la photographie pour se rendre compte que les desseins des visiteurs, même s'ils sont pétris de bonnes intentions (prospérité, salubrité et éducation), n'échappent pas aux Hirtiens. Le narrateur déclare d'ailleurs que ce sont les îliens, contrairement à ce qui se passa avec certains touristes à la fin du XIXe siècle, qui se moquent de ceux venus les voir chez eux. Il s'agit ici d'une des diverses instances d'un effet miroir dans le poème : les Hirtiens regardent et brocardent les spectateurs qui les dévisagent. Le photographe confirme en tout cas ce que déclare le révérend Mackenzie dans son journal[1]. Tel est pris qui croyait prendre : faisant l'objet d'exploration depuis près de trois cents ans, les Hirtiens connaissent si bien leurs visiteurs qu'ils peuvent se moquer de leurs poses, de leur surprise et de leurs arrière-pensées, tout comme ils seraient sans doute déconcertés et se riraient de la quantité d'ouvrages et de recherches dont ils ont fait l'objet. Mais leur mode de vie ancestral n'appartient pas à l'époque industrielle et scientifique qui a succédé à l'âge des Lumières : leur isolement physique et culturel, à la périphérie du vieux continent, n'est dorénavant plus tolérable.

62 Eux, dont le but suprême sur ce bout d'ongle d'Europe
Était une éternelle agriculture saisonnière
Qui, lorsqu'elle échouait, n'était pas de leur faute

Le terme choisi par le photographe pour rendre compte de cette situation géographique n'est pas sans rappeler les pieds nus de certains de ces hommes sur le cliché et reprend le ton badin

1. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 28. Pour une citation, voir *infra*, p. 247.

qu'il utilise pour décrire ce qui semble une vie facile et leur confort apparent sur cette île : « Regardez comme tout est si simple, ces orteils / Qui, par jeu, saisissent les bords d'un galet. » (l. 40-41). Mais là aussi, les îliens l'ont deviné : leurs jours sur Hirta sont comptés et ils entrevoient d'ores et déjà leur départ. Ce sont aussi ces émotions liées à leur vulnérabilité et à leur inévitable exil qui, selon le photographe, se lisent dans leur regard. L'influence des visiteurs, de ce qu'ils apportent sur l'île (des pommes) ou de ce qu'ils racontent aux Hirtiens (les animaux inconnus), ne sont bien sûr pas des facteurs étrangers à ces sentiments.

C'est par cette prophétie sur l'évacuation que s'achève la deuxième partie du poème. Le regard des treize hommes sur la photographie transmet déjà leur certitude et le chagrin du départ. Ils le savent, et aperçoivent déjà leurs descendants à la poupe du navire qui les embarque pour l'Écosse, contemplant avec tristesse leur île qui s'éloigne alors qu'ils croisent des scientifiques à la proue d'un bateau en direction de Saint-Kilda. Mais l'esprit n'y sera plus : l'île se sera vidée de sa culture et de sa substance humaine pour n'être plus que l'apanage des oiseaux. Les futures traversées vers Saint-Kilda seront accompagnées par la lugubre certitude de ne pas y rencontrer les femmes et les hommes dont le photographe s'est épris :

> 65 Vous pouvez voir qu'ils ont déjà prophétisé
> Un jour où les survivants regarderont une dernière fois
> Par dessus la poupe d'un bateau qui part,
> Leurs falaises, enveloppées de fous de Bassan, et les adieux
> Du mulot de Saint-Kilda et du troglodyte hirtensis
> 70 Qui pénètrent dans les ouvrages spécialisés
> D'ornithologues leur rendant visite, à la proue
> D'un bateau, venant de mauvaise grâce du futur.

3. Nostalgie et futur dans le passé

La troisième et dernière partie de ce poème est des vers 73 à 95 : elle correspond à une réflexion introspective de la part du photographe. Replongeant cent ans avant la contemplation du cliché, il se souvient du moment où il a déclenché l'ouverture de l'obturateur. Le temps grammatical français qui pourrait servir

de levier pour comprendre le cheminement temporel de cette troisième partie serait un futur dans le passé.

La date de la prise de cette photographie, telle qu'elle est mentionnée par le narrateur, correspond aux sept mois de guerre sanglante qui opposèrent la Grande-Bretagne aux Zoulous (l. 78), mais aussi à la deuxième guerre afghane que menèrent les armées de Victoria. Comme le narrateur nous l'apprend, un opéra de Tchaïkovski (l. 78) fut joué à Moscou pour la première fois en mars 1879[1]. En nous rappelant ces évenements, le photographe replace Saint-Kilda dans une dimension historique et culturelle beaucoup plus large. Cette année fut également marquée par des découvertes scientifiques, qui même si elles sont passées sous silence dans le poème, firent basculer le monde dans une nouvelle ère, à l'instar des premières ampoules à incandescence électrique fabriquées par Thomas Edison. Comme je l'ai déjà précisé au début de ce chapitre, la date de la photographie donnée dans l'ouvrage de Fitzgibbon qui servit d'inspiration à Dunn est approximative ; le poète, s'il n'a utilisé que cet ouvrage en tant que référence, n'a cependant commis aucun parachronisme. L'année qu'il a choisie lui permet, en outre, de mettre une distance symbolique de cent ans avec 1979, la seconde date donnée dans le titre du poème.

Ce sont bien sûr ces corrélations temporelles, centrales au poème, que l'on peut aussi comprendre dans l'expression « Ici, je taillade le temps comme un bout de bois sec, » (l. 87) ; mais l'ambiguïté des vers suivants nous plonge dans une attitude condescendante de la part du photographe : « Ici, je taillade le temps comme un bout de bois sec, / Du point du jour à la brunante, entouré des gémissements / Et des soupirs d'une langue que je ne parle pas, » (l. 87-89). L'ennui est omniprésent pour un citadin sur cette île, parmi des us et coutumes qui lui échappent et une langue qu'il ne comprend pas et qu'il ne fait aucun effort pour apprendre. Le gaélique n'est d'ailleurs, selon lui, pas exprimé par une succession euphonique de phonème qui composent des segments ou des phrases intelligibles, mais par des gémissements et

1. Il s'agissait de *Eugène Onéguine*, opéra en trois actes d'après l'œuvre d'Alexandre Pouchkine.

des soupirs. On est loin de la première remarque du photographe sur la langue gaélique qui, même si elle évoquait l'aspect défunt et obsolète de cette langue, insistait sur son articulation mélodieuse.

50 Vous entendrez sûrement du gaélique sur Saint-Kilda,
Parlé doucement, comme une poésie de fantômes,
Par des gens qui ne se sont jamais abandonnés
À des hiérarchies dictées par la cuisine et l'instruction.

C'est la monotonie de la vie sur Saint-Kilda qui a érodé les premiers sentiments bienveillants du narrateur. L'étrangeté de l'île est renforcée à plusieurs reprises par le biais linguistique. À l'instar des visiteurs dans les Réserves indiennes d'Amérique du Nord ou dans les mythiques terres d'Orient, la langue parlée par les autochtones joue un rôle ambigu. C'est en effet elle qui est le signe de l'aliénation culturelle des habitants de Saint-Kilda. Mais c'est cette langue qui aliène les visiteurs, conférant aux autochtones un statut particulier. Ils l'ont vite compris et peuvent en profiter pour affirmer une caractéristique qui les différencie et qui les place en position de supériorité. Le gaélique, qui échappe au narrateur du poème, se dresse comme une insurmontable barrière entre lui et les Hirtiens, comme c'était d'ailleurs le cas pour la grande majorité des visiteurs ou des touristes dans les Hébrides ou les Hautes-Terres de l'époque. À l'instar de ce qu'écrivit William Wordsworth dans « The solitary reaper » à propos d'une femme observée dans une occupation traditionnelle dans les Hautes-Terres et dont il ne comprend pas les paroles de son émouvant chant[1], ce sont des sentiments de compassion et d'affection qui se sont fait jour pour un monde que le photographe ne parvient pas à appréhender. Le gaélique se pose comme une nouvelle barrière qui freine la communication et l'entendement entre les autochtones et leurs visiteurs. Mais, comme le suggère l'universitaire américain David Graham, cette incompréhension dépasse le simple caractère linguistique. Elle se situe maintenant sur un plan affectif : le narrateur, quoi qu'il fasse, ne peut pas et ne pourra jamais connaître les émotions des autochtones qu'il a photographiés. Ces gens, ainsi que leurs

1. William Wordsworth, « The solitary reaper », *in The Poems*. Edited by John O. Hayden, vol. 1, Londres, Penguin Books, 1990, p. 657 (l. 13-24).

pensées intimes, lui échapperont toujours. Situés dans un autre espace-temps, il ne peut que conjecturer leurs réflexions[1].

Difficile pour ces gens qui n'ont jamais sombré dans l'hypocrisie du monde dit « civilisé » d'où est issu le photographe de comprendre les codes ou les strates sociales. Cette naïveté des Hirtiens fait bien évidemment partie, comme nous l'avons précédemment vu, des éléments mythopoétiques qui fascinèrent les écrivains-voyageurs et les visiteurs. Mais la lassitude et l'écœurement pour ce monde ancestral envahissent aussi les considérations de beaucoup de visiteurs qui, une fois cet espace restreint appréhendé, sombrent vite dans l'abattement qui succède à l'ennui. Les relations conflictuelles et ambigües faites de mépris et de convoitise pour ce mode de vie se font jour.

Réexaminant son cliché cent ans après l'avoir réalisé, le regard du photographe est forcément informé des développements qui sont survenus. L'*operator* se métamorphose alors en *spectator* et peut ainsi commenter un futur que les sujets de sa photographie ne connaissent pas encore précisément, même si le narrateur croit déceler dans leur regard qu'il se doutent que leur temps sur l'île est maintenant compté (l. 65-68). Il sent, malgré toute la riche expérience qu'il a accumulée lors de ses voyages passés à photographier le monde, qu'il se doit de revenir à Saint-Kilda et de revisiter cette communauté. C'est en se replongeant dans sa photographie du Parlement que l'occasion lui en est donnée. L'envie et la quasi-jalousie que l'on décèle au début de son monologue, lorsque décrivant l'attitude de ces hommes il déclare : « Flagrante, également, est leur masculinité ainsi que la façon dont toise chaque homme, / Sûr d'être l'objet de l'amour d'une femme qui / Connaît aussi la sagesse du lever du soleil, / Du temps qu'il fait dans les yeux, comme autant de repères. » (l. 29-32) se métamorphose en mélancolie. Le regard des Hirtiens le rappelle à cet univers primitif fait de simplicité, de sincérité, d'authenticité et d'affection pour son prochain. Ces sentiments simples et naturels n'ont plus cours dans le monde industriel du XXe siècle, fait

1. David Graham, « Whittling Time. Photography and the Poetry of Memory », *Transactions of the Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters*, vol. 77, 1989, p. 5.

d'effrayante pauvreté et d'extravagante richesse, d'exploitation et de colonisation, de morts et d'atrocités :

73 Ils posent pour toujours devant leur parlement,
Me regardant comme s'ils étaient à l'origine
75 De l'affection qui s'éparpille dans mes yeux.
Et c'est à cause de cela que moi, qui ai pris
Ce cliché dans une année où se déroulèrent plein de choses :
Les massacres Zoulous, l'opéra de Tchaïkovski,
Je reviens pour vous dire ceci, qu'après
80 Mes nombreuses photographies de villes en détresse,
Mes portraits répétés de raffinés
De morts émaciés et d'empires perdus,
De flottes explosées et de chair convulsées,
De civils morts et de copulations commerciales,
85 Qu'après tant de ces privilèges plus imposants
C'est vers cette île que je reviens.

Dunn a inscrit 1979 comme la clôture de son poème et c'est cette seconde date qu'il convient maintenant d'analyser plus en détail et qui nous donne la clé du poème. Cette date nous ramène en effet à une problématique contemporaine à la publication de l'ouvrage du poète écossais (1981). L'année 1979 vit l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher à l'issue des élections législatives de mai. Elle correspondit aussi au premier référendum d'auto-détermination de l'Écosse, organisé le 1er mars 1979. Celui-ci se révéla infructueux pour les autonomistes écossais : une assemblée, gage d'une autonomie régionale garantie par le Scotland Act, ne vit pas le jour à l'issue du scrutin[1]. Le titre et le sujet du poème offrent ainsi une réflexion sur cette opportunité manquée et sur les possibles scénarios qu'une auto-détermination écossaise aurait pu engendrer. Les regards de l'*operator* et du *spectator*, qui mélangent les données temporelles, veulent entraîner le lecteur du poème dans un tourbillon d'oxymores et d'émotions contradictoires. Ce brouillage temporel est renforcé par le narrateur qui déclare

1. Gordon Wilson, *SNP: The Turbulent Years 1960-1990. A History of the Scottish National Party*, Stirling, Scots Independent, 2009, p. 183-184. Voir aussi : Nathalie Duclos, *La dévolution des pouvoirs à l'Écosse et au Pays de Galles. 1966-1999,* Nantes, Éditions du Temps, 2007, p. 77-95.

énigmatiquement au tout dernier vers du poème : « Car j'y étais, et j'y suis, et j'oublie » (l. 95).

Conclusion

Le poème de Dunn revisitant la photographie de Norman Macleod est une étape significative pour l'archipel. Au-delà de l'ekphrasis et de cette intermédialité, ce poème lie en effet plusieurs époques, ainsi que des concepts insulaires et des notions de démocratie : l'organisation en trois parties des commentaires du narrateur permet de recadrer cette image dans le contexte social et culturel de l'époque victorienne, s'adressant d'abord aux observateurs, puis aux visiteurs et ensuite à la postérité. Mais la précision chronologique donnée dans le titre ancre ce poème dans le monde politique et social des lecteurs écossais du dernier quart du XXe siècle. L'effet miroir de la photographie que fait ressortir le poème de Dunn rattrape donc aussi les *spectators* et les lecteurs du début des années 1980, date de la publication du poème. Les Hirtiens, par leurs regards lourds et insistants, semblent poser directement la question : « Et vous qui nous regardez, il est où votre Parlement ? ».

La communication est centrale au poème de Dunn. Il s'agit, d'un point de vue artistique, d'un dialogue entre l'œuvre originale, c'est-à-dire la photographie de Macleod, et le poème. Mais on peut aussi considérer le poème comme un dialogue entre le photographe et les îliens, celui-là n'ayant aucun scrupule à reconnaître l'impossibilité qu'il a à les comprendre. Hirta revient dans l'esprit du photographe, telle une présence obsédante et quelque peu rassurante.

Chapitre 4

L'évacuation d'Ultima Thule vue par le cinéma (*À l'angle du monde* et *Ill Fares the Land*)

> L'évacuation demain des habitants de Saint-Kilda vers l'Écosse marquera la fin d'un combat contre la Nature qui dure depuis des siècles et qui s'est encore intensifié à cause de la diminution du nombre d'hommes valides qui, normalement, manœuvrent les bateaux et s'occupent de la pêche et de l'extraction de la tourbe. La communauté était complètement coupée de la civilisation d'août à mai, sauf lorsqu'un chalutier, contraint par la tempête de chercher refuge dans la baie en face de laquelle se situe l'unique village, apportait aux îliens le courrier, accumulé depuis des mois, ainsi que des provisions supplémentaires. Les équipages des chaluts étaient connus pour les égards qu'ils manifestaient envers les habitants de Saint-Kilda. Ces dernières années, la main d'œuvre pendant les mois d'hiver était tombée si bas que cela fait trois ans les natifs ne se sont pas aventurés sur l'île voisine de Boreray, et ceci a pour résultat que les moutons y sont devenus comme fous et que plus de deux cents y sont abandonnés.
>
> Les villageois ont tenu des veillées religieuses dans leur maison jusqu'à la dernière nuit, lisant, priant et chantant les psaumes gaéliques de la façon traditionnelle qui a cours depuis des siècles[1].

Il est peut-être surprenant que Saint-Kilda ne soit à l'origine que de deux films narratifs malgré la richesse du contexte anthropologique, l'imposante beauté du cadre naturel ainsi que la fascination exercée par cet archipel et ses autochtones. *À l'angle du monde* est un film noir et blanc de soixante-quatorze minutes réalisé en 1936 par le célèbre scénariste, metteur en scène et producteur anglais

1. *The Times*, 29 août 1930. Le correspondant du *Times* était Alasdair Alpin MacGregor.

Michael Powell (1905-1990). *Ill Fares the Land*, film couleur de cent-trois minutes, fut quant à lui réalisé près de cinquante ans plus tard par le scénariste, directeur de théâtre et metteur en scène écossais Bill Bryden (1942-)[1]. Il est néanmoins tout à fait concevable que le territoire limité et la maigre histoire de Saint-Kilda ne fournissent pas un terreau assez fertile pour que des productions cinématographiques variées puissent être envisagées. Comme nous l'avons vu, le dénuement dans lequel vivaient les Hirtiens et l'absence d'une hiérarchie sociale bien établie font que les habitants de Saint-Kilda ne provoquèrent jamais autre chose qu'une curiosité populaire, parfois de mauvais goût, et un engouement scientifique couvrant une large palette de sujets. Il existe, il est vrai, plus de documentaires sur l'archipel. Cependant, même ce nombre demeure relativement peu élevé : douze furent réalisés au total, dont cinq avant 1930 et un le jour de l'évacuation[2].

Les deux films narratifs que je considère dans ce chapitre ont beaucoup de points en communs et possèdent le même thème central : il s'agit de retracer la chronologie qui mena les habitants de l'île à prendre la décision de quitter définitivement Hirta, puis comment se déroula leur évacuation le 29 août 1930. Nous verrons, néanmoins, que les objectifs des réalisateurs sont différents et que la mythopoétique est encore présente dans cette dernière étape de l'histoire des communautés saint-kildiennes. Powell met en avant des tragédies individuelles qui, même si elles sont bien sûr liées au cadre de vie et aux coutumes, sont inscrites dans l'histoire et la chair des protagonistes. Bryden, quant à lui, dépasse ce cadre purement personnel pour donner un rang allégorique à cette tragédie.

1. *Ill Fares the Land* n'est pas disponible en version française.

2. Ces documentaires, dont le plus ancien date de 1908, sont énumérés dans la bibliographie. Notons aussi que le court documentaire (11') réalisé le jour de l'évacuation par l'ornithologue amateur John P. Ritchie ne fut disponible qu'en 1979 à cause des restrictions qui concernaient tout enregistrement de l'événement. Voir : <http://movingimage.nls.uk/film/0793> [consulté le 12/12/2020].

I. Personnages et tragédies personnelles dans *À l'angle du monde*

1. Genèse du film

À l'angle du monde est un film en noir et blanc qui sortit en salle en juillet 1937. Il connut un certain succès d'estime et d'assez bonnes critiques, étant par exemple applaudi comme « un des films les plus captivants et les plus insolites jamais produits par une compagnie britannique[1] ». Ce long métrage bénéficia cependant de plus de publicité à cause des conditions dans lesquelles il avait été tourné que grâce à ses véritables qualités cinématographiques. Le film n'a en effet pas été réalisé en studio, même si la célèbre « Sound City » de Shepperton était ouverte depuis 1931, mais dans un cadre naturel, sauvage et distant : l'île septentrionale de Foula, dans l'archipel des Shetlands. De fortes tempêtes à la fin du tournage obligèrent l'équipe du film à y demeurer, coupée du reste du monde et avec un stock de provisions limité, pendant près de dix jours. Notons aussi que *À l'angle du monde* fut amputé de sept minutes à sa sortie, puis de douze autres minutes en 1940 par le producteur, Joe Rock. Celui-ci jugeait en effet que certaines scènes n'apportaient rien à l'intrigue et ralentissaient le film. La longueur originale fut toutefois restaurée en 1990 par le National Film and Television Archive et c'est cette version qui est maintenant disponible.

Michael Powell était un réalisateur relativement connu dans les milieux cinématographiques britanniques. Il avait, en effet, réalisé une vingtaine de « *quota quickies* », des films qui, à partir de 1928, précédaient la projection de films américains afin d'obtenir un quota de productions britanniques sur les écrans du pays[2]. *À l'angle du monde* marqua un tournant très favorable dans sa carrière : c'est ce film qui le fit remarquer par le producteur Alexander

1. C. A. Lejeune, « The Schoolmaster and Woman Teacher's Chronicle », *The Observer*, 13/9/1937.

2. Steve Chibnall, *Quota Quickies: the Birth of the British 'B' Film*, Londres, BFI Publishing, 2007. Voir le chapitre qui est consacré à Michael Powell : *ibid.*, p. 207-231 et plus particulièrement p. 207 au sujet du rendement impressionnant de Powell.

Korda, puis qui incita le scénariste Emeric Pressburger à travailler avec lui. Sa carrière cinématographique prit alors beaucoup plus d'ampleur, et Powell fut plusieurs fois nominé aux Oscars[1]. Les acteurs qu'il sélectionna pour jouer les rôles principaux de *À l'angle du monde* n'étaient pas non plus tous des inconnus, même si eux aussi allaient connaître leurs jours de gloire après ce film (John Laurie ; Belle Chrystall ; Finlay Currie). L'acteur irlandais Niall MacGinnis y jouait, en revanche, son premier grand rôle.

Bien qu'il s'agisse du tout premier long métrage narratif sur Saint-Kilda, le titre choisi par Powell, et assez maladroitement traduit en français, s'inscrit dans la tradition mythopoétique, élevant la position géographique de ces îles en une particularité fabuleuse[2]. Le réalisateur reprend mot pour mot la description faite au XVe siècle par l'abbé écossais Walter Bower dans son *Scottichronicon*[3]. Le texte déroulant introductif du film insiste d'autant plus sur cet aspect car il évoque « Ultima Thule » (écrit en majuscule). Il mentionne un des autres thèmes centraux des œuvres consacrées à Saint-Kilda : la mort. Powell élargit toutefois le concept de la disparition de l'île d'Hirta à celui de toutes les petites îles. Cette image lui vint peut-être durant le tournage à cause des conditions précaires que son équipe et lui-même connurent sur Foula, de la menace de dépopulation qui pesait sur cette île ainsi que de la fascination qu'il exprima pour les îles et leurs communautés[4]. Le spectateur peut ainsi, dès les premières secondes, découvrir de façon prémonitoire le thème du film :

1. Parmi les films les plus célèbres qu'il réalisa, citons par exemple : *49th Parallel*, (1941) ; *The Life and Death of Colonel Blimp*, (1943) ; *The Red Shoes*, (1948) ; *Peeping Tom*, (1960).
2. « Aux confins du monde » aurait été plus approprié.
3. *Scottichronicon*, by Walter Bower in Latin and English. Edited by John and Winifred MacQueen, vol. 1, Aberdeen, AUP, 1993, p. 14-15.
4. Michael Powell, *Edge of the World. The Making of a Film*, Londres, Faber & Faber, 1990, p. 15-19. C'est de nouveau en Écosse et sur Mull, une des îles des Hébrides intérieures, que Powell filma *I know where I am Going!* en 1944.

> Les lentes ténèbres de la Mort tombent sur les îles extérieures de l'Écosse. Voici l'histoire d'une d'entre elles, et de toutes ces îles.
> Quand les Romains firent le tour de la Grande-Bretagne en bateau, ils virent depuis les Orcades une distante île située au nord, comme une brume bleue à des centaines d'encablures. Ils l'appelèrent ULTIMA THULE[1].

Le film, en dépit de cette introduction, ne peut cependant pas être considéré sous un angle allégorique : Powell, comme il le déclara à maintes reprises, tenait plus à représenter des tragédies individuelles. Tourné en cinq mois, entre juin et octobre 1936, *À l'angle du monde* ne le fut pas sur Saint-Kilda, comme initialement prévu, mais sur Foula, l'une des îles de l'archipel des Shetlands. C'est Mingulay, petite île des Hébrides extérieures au sud de Barra, qui avait été initialement pressentie lorsque le propriétaire de Saint-Kilda, Lord Dumfries, avait refusé que l'équipe cinématographique de Powell ne se rendît sur Hirta de peur qu'ils ne saccageassent le cadre naturel. Mais c'est finalement Foula, qui partage beaucoup de caractéristiques avec Hirta, qui devint le lieu de tournage. Powell explique dans un livre qu'il écrivit après la sortie du film en salle, ouvrage qui tient à la fois du récit de voyage et du documentaire cinématographique, que ce choix fut en fait dû plus au hasard d'un calendrier serré qu'à un examen rigoureux de toutes les îles écossaises disponibles[2]. Initialement intitulé *200,000 Feet on Foula*, cet ouvrage fut d'abord publié par Faber & Faber en 1938 avant d'être réédité en

1. Le terme « Thulé » (qui désignait sans doute l'Islande) est employé pour la première fois pas l'explorateur grec Pythéas de Marseille vers 320 av. J.C. dans un ouvrage qui disparut lors de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. La paternité du terme nous est malgré tout parvenue près de 300 ans après grâce au grec Strabon, qui tenait à réfuter les découvertes de Pythéas. Voir : *Géographie de Strabon*, Livre IV, ch. V. Les Romains sont mentionnés par Powell car c'est Virgile qui évoqua cette contrée mythique dans *Les Géorgiques*, I, 30 (achevé en 29 av. J.C.) en y ajoutant l'adjectif « *Ultima* ».
2. Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. 51-74.

1990, sous le titre plus explicite de *Edge of the World. The Making of a Film*[1].

Malgré son éloignement géographique et culturel par rapport à l'archipel des Hébrides extérieures, Foula se prêta magnifiquement au thème du film. Une des ressemblances géographiques avec Hirta est une falaise escarpée se jetant dans la mer, élément central du scénario de Powell et caractéristique tectonique essentielle dans la vie des Hirtiens. Foula, contrairement à Mingulay, était de plus encore habitée par une vingtaine de personnes dans les années trente[2] ; le réalisateur ne put que se réjouir de bénéficier d'installations ou de commodités en bon état ou de pouvoir obtenir des figurants dans la population locale, réduisant ainsi les coûts de production de son long métrage. La toponymie de l'île reflète aussi une caractéristique qui la rapproche de Saint-Kilda et qui se révèle essentielle : son nom, tiré du vieux norvégien *Fugl-Oy*, signifie « l'île aux oiseaux ».

Le choix de Powell de faire un film à propos de Saint-Kilda mérite quelques explications. Le réalisateur anglais était tombé sur un article évoquant l'évacuation de 1930. Fasciné par cet événement et les conséquences sociales et humaines qu'il entraînait, il avait, au départ, envisagé de tourner un documentaire. Des difficultés et des refus d'autorisation le décidèrent alors à envisager un film narratif plus ambitieux. Si, à cause d'obstacles liés au financement, il lui fallut près de six ans avant de faire ce film, Powell avoua avoir été, pendant tout ce temps, intrigué par cette île et le sort de ses habitants[3]. Cet intérêt se métamorphosa en un véritable envoûtement pour le cadre naturel de Foula lors du tournage. Powell confia à plusieurs reprises combien cette expérience avait été déterminante pour lui et son équipe : « […] l'île

1. Comme l'indique Ian Christie dans l'introduction de l'ouvrage de Powell, les « *200 000 pieds* » sont une allusion à la longueur de pellicule utilisée pour la réalisation du long métrage, (Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. VII).

2. L'île de Mingulay a été progressivement dépeuplée jusqu'à ce que les dernières familles la quittent définitivement en 1909 (Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 295).

3. Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. 11-19.

a jeté son sort sur nous. En cinq mois de travail, épaules contre épaules, les habitants de l'île sont entrés dans nos cœurs. Nous sommes venus, nous avons vus… et fûmes conquis. […] Nombre d'entre nous étaient désolés de partir[1] ». À tel point qu'il réalisa un documentaire de vingt-cinq minutes intitulé *Retour à l'angle du monde* en 1978 et dans lequel il revient sur Foula, âgé de soixante-treize ans, avec les acteurs et techniciens qui étaient toujours en vie. Le but était de retrouver le lieu où ils avaient travaillé et vécu pendant cinq mois, parfois dans des conditions très précaires, ainsi que les habitants qui les avaient accueillis et avec lesquels ils avaient beaucoup échangé. Mais ce documentaire, qui clôt la carrière cinématographique de Powell, doit aussi être considéré en tant que témoignage et avertissement sur les dangers qui guettent les dernières communautés des petites îles[2].

C'est finalement le producteur américain Joe Rock qui, en mai 1936, accepta de collaborer avec Powell[3]. Cette recherche et cette attente permirent au réalisateur de travailler son scénario et de faire d'amples recherches complémentaires : « […] mes temps libres étaient consacrés à ma marotte : les îles. Je lisais Seton Gordon, Kearton, Martin, Boswell et Johnson[4] ». Powell explique aussi qu'il avait attentivement lu un ouvrage écrit par Alasdair Alpin MacGregor sur la disparition de la communauté hirtienne[5]. MacGregor s'était rendu sur Hirta quelques mois avant l'évacuation en tant que correspondant du *Times*. Gaélophone, il tenait à séjourner avec les autochtones jusqu'à leur départ. Il rapporta les

1. Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. xv-xvi.
2. Le poète et essayiste Hugh MacDiarmid avait déploré que Foula, en dépit de l'attention portée à cette île grâce à Michael Powell, était demeurée trente-trois jours entièrement coupée du monde quelques années seulement après le film : Hugh MacDiarmid, *The Islands of Scotland: Hebrides, Orkneys, and Shetlands*, Londres, Batsford, p. 38.
3. Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. 26-27.
4. Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. 19.
5. Michael Powell fait toutefois une erreur dans le titre lorsqu'il mentionne cet ouvrage dans son livre. Il ne s'agit pas, comme il l'écrit, de *The Last Days of St Kilda*, mais de *A Last Voyage to St Kilda*. Voir : Michael Powell, *A Life in Movies. An Autobiography*, Londres, Faber & Faber, 1986, p. 225-226.

derniers jours sur l'île, ainsi que l'évacuation, en termes poignants. MacGregor n'a d'ailleurs pas manqué de faire observer de façon prophétique les problèmes qui se poseraient aux Hirtiens après leur rapatriement en Écosse et a également exprimé beaucoup de doutes quant à l'organisation de leur départ[1]. Powell tenait à lui confier un rôle de conseiller pour son film, qui n'était encore que sous la forme d'un projet. Néanmoins, le tournage ne se déroulant plus dans les Hébrides mais dans les îles Shetlands, le réalisateur renonça à la présence de MacGregor dont il n'avait plus besoin, ni pour son expertise sur Saint-Kilda ni pour sa maîtrise du gaélique[2].

Les thèmes de l'île et de la perte des traditions d'une communauté n'étaient certes pas inédits en terme cinématographique dans les années 1930. Un pseudo-documentaire sur les conditions de vie difficiles des habitants de l'archipel irlandais d'Aran avait fait sensation en 1934, et des voix ne manquèrent pas d'évoquer des similarités entre celui-ci et le film de Powell[3]. Mais Powell refusa toute comparaison avec *L'Homme d'Aran*, l'ethnofiction du réalisateur américain Robert Flaherty, écartant même toute allusion à ce prédécesseur de façon hautaine, en dépit d'épisodes analogues (des scènes de tempêtes et d'escalades de falaises filmées caméra à l'épaule) et de conceptions mythopoétiques indéniablement similaires. Powell préfèra plutôt insister sur le drame humain que son film illustre par rapport aux objectifs de Flaherty : « Son film ne possède pas d'intrigue ; beaucoup de vagues, des algues et de belles images, c'est tout. *À l'angle du monde*, c'est un drame ! une épopée ! On y parle de personnes ! »[4]. Pour Powell, c'est l'intensité de l'histoire personnelle du protagoniste qui est au centre de son film et c'est cette caractéristique qui ne permet pas que celui-ci soit classé dans le genre ethnofictionnel. Le scénario de Powell, en dépit du prestige qu'il y attache, est pourtant de facture classique. Il s'agit d'un mélodrame dans lequel on trouve des péripéties et

1. Alasdair Alpin MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 289-93.
2. Michael Powell, *Edge of the World*, p. 73.
3. Otis Ferguson, *The New Republic*, 14/9/1938. Voir : <http://www.powell-pressburger.org/Reviews/37_ Edge/Edge_14.html> [consulté le 12/12/2020].
4. Michael Powell, *A Life in Movies*, *op. cit.*, p. 241.

des événements traditionnels pour illustrer une tragédie au sein d'une petite communauté : un enfant illégitime né d'une histoire d'amour entre deux îliens, des tensions entre deux familles, deux morts et, finalement, un exil volontaire.

2. L'île de la « mort »

Le film, après un texte déroulant introductif, débute par de belles scènes présentant des falaises et des îlots par une superbe journée ensoleillée et une mer calme. On assiste alors à l'arrivée d'un yacht dans une baie, et l'émerveillement d'un couple de touristes anglais, accompagnés à la barre par un taciturne Écossais, prénommé Andrew (joué par Niall MacGinnis). La carte déployée par le touriste, Mr Graham, apparaît en contrechamp. Powell, par ce procédé, dévoile le nom de leur destination : Hirta. On comprend toutefois vite que le barreur écossais entretient un lien particulier avec cette île dont il semble bien connaître la morphologie et l'histoire : il interrompt de façon péremptoire Mr Graham, qui lit à haute-voix un guide de voyage, et se permet de corriger un point. Contrairement à ce que prétend l'ouvrage, cette île est maintenant abandonnée. Mr Graham, joué par Michael Powell lui-même, tient alors à s'y rendre, malgré la réticence d'Andrew et le visible manque d'intérêt de son épouse[1]. Lorsque Mrs Graham demande à Andrew des précisions quant à l'étymologie du mot Hirta, celui-ci leur répond, avec affliction et sur un ton grave, que ce nom signifie « mort », adoptant ici une étymologie suggérée par W. J. Watson en 1926[2]. Il s'agit, après le texte introductif, de la seconde référence à la mort en quelques minutes. Cette scène est suivie par une séquence où Powell filme un aigle noir tournant de façon menaçante dans le ciel et poursuivant un agneau apeuré,

1. Frances 'Frankie' Reidy est une actrice qui n'a pas laissé de traces dans l'histoire du cinéma : elle devint, en revanche, l'épouse de Michael Powell six ans après la sortie de ce film.

2. W. J. Watson, *The History of the Celtic Place Names of Scotland*, Édimbourg & Londres, Blackwood, 1926, p. 97. Cette interprétation a cependant été vigoureusement rejetée par d'autres topographes : Richard Coates, *The Place-Names of St Kilda. op. cit.*, p. 46.

jusqu'à ce que ce dernier se protège des griffes du rapace en se blottissant contre sa mère. Mr Graham, qui a épaulé son fusil, tire sur le grand rapace et l'abat. Le premier mort sur l'île d'Hirta est un oiseau, espèce maîtresse du ciel et, comme Andrew l'a dit quelques minutes plus tôt, seule propriétaire de l'île depuis le départ de la communauté humaine.

Déambulant sur l'île, Andrew semble plongé dans ses pensées. Il s'attarde dans la rue du village et passe, le regard sombre, devant certaines maisons en ruine. Il s'arrête devant une enseigne en bois à moitié cassée et délavée, sur laquelle on lit des bribes concernant une poste. Il reste pétrifié devant cet ancien bureau de poste : il s'agit d'une anticipation ou *foreshadowing*, car, comme on le comprend plus tard, ce bureau de poste évoque des souvenirs de correspondance et de messages échangés. Puis, en surimpression d'images, des îliens passent lentement en file indienne devant lui, sur une musique dramatique et lancinante ; cette technique leur donne un caractère spectral et nous renvoie directement dans le passé et l'imagination d'Andrew. Le visage sombre, certains s'arrêtent pour le dévisager, souvent de façon agressive, alors que d'autres continuent leur chemin en évitant son regard. On entend son nom, lancé brutalement par un de ces passants : « *Andrew Gray !* » et on distingue clairement des visages que l'on associe à l'histoire en train de prendre forme sous nos yeux : il s'agit de ceux du père et du fils de la famille Manson, qui trouvèrent la mort sur l'île. La surimpression disparaît et le jeune Andrew Gray, choqué par ces souvenirs, reprend son rôle de guide pour les époux Graham. Il les emmène au bord d'une falaise, pour contempler les impressionnants points de vue. Une pierre, érigée comme un cénotaphe au bord du vide, attire leur attention et semble plonger Andrew dans un profond désarroi. Sur cette pierre on peut lire : « *Peter Manson. Disparu*[1] ». Devant la surprise des Graham, Andrew leur explique que le mode de vie des îliens, la collecte des œufs ou le sauvetage

1. « *Peter Manson. Gone over* ». Le journaliste Alasdair Alpin MacGregor explique qu'un tel euphémisme était la formule conventionnelle utilisée par les Hirtiens pour parler d'un accident sur les falaises. Alasdair Alpin MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 277.

des moutons qui s'étaient égarés, les obligeait à prendre des risques inconsidérés sur les falaises : des victimes étaient souvent à déplorer. Puis, alarmé, il les prévient d'un mauvais présage : on peut voir, à l'horizon, les côtes de l'Écosse ; il s'agit, selon les anciens précise-t-il, d'un signe funeste qui annonce une calamité[1]. Il confie qu'il n'a eu cette vision qu'une seule fois. Powell donne ainsi aux spectateurs une amorce du récit dans lequel nous découvrons ce qui s'est passé et qui sont les protagonistes de cet événement. Andrew fait alors remarquer que cette belle journée d'été correspond à un dimanche, et que, dix ans auparavant, ils auraient vu tout le village se rendre à l'église. Le visage d'Andrew, devenu nostalgique dans son expression et dans le ton de sa voix, passe alors en gros plan et des villageois se rendant à l'église apparaissent en surimpression. Le son des cloches se fait entendre en fond sonore, et c'est là que démarre le flashback qui nous ramène dix ans auparavant, par une belle journée d'un dimanche ensoleillé.

En regardant cette scène dominicale en flashback, le spectateur comprend qu'Andrew Gray éprouve des sentiments pour une jeune femme nommée Ruth Manson (jouée par Belle Chrystall). Son frère, Robbie (joué par Eric Berry), lui a rapporté une robe en soie d'Aberdeen qu'elle est ravie de porter pour cette occasion. Robbie profite de ce moment pour leur confier son désir de quitter l'île afin d'épouser sa fiancée, nommée Polly. Andrew Gray réagit avec stupeur à cette annonce et accuse son ami de privilégier son bonheur personnel au détriment de la survie de la communauté : celle-ci, qui perdra un homme jeune et fort, ne peut qu'en sortir affaiblie et c'est bien sûr un mauvais exemple pour les autres jeunes du village. Powell livre ainsi la problématique du film : le désir des îliens, et plus particulièrement des jeunes générations, de quitter leur communauté pour aller vivre et travailler ailleurs. Le réalisateur ne respecte cependant pas l'authenticité du climat religieux de l'époque. Il est, par exemple, difficile d'imaginer que la discussion légère sur le ton enjoué des trois jeunes gens puisse se produire un jour de *Sabbath*. Il est de même difficilement

1. Nous n'apprendrons néanmoins jamais qu'elle est cette calamité, le film de Powell n'élucide pas cette prémonition.

envisageable que Ruth puisse, dans la séquence précédente, courir vers la rivière pour remplir un seau d'eau puis, avant de se rendre à l'église, montrer avec admiration la nouvelle robe qui lui a été offerte. L'influence de l'Église presbytérienne a toujours été prépondérante sur Hirta et dans la plupart des îles écossaises où allégeance à la Free Church avait été faite[1]. Elle l'était encore plus depuis 1865 et le séjour de John Mackay. Le catéchiste John, joué par Grant Sutherland, ne fait pas non plus montre de l'autorité à laquelle on s'attendrait de la part de quelqu'un représentant la Free Church of Scotland ; John n'hésite pas à s'emparer d'un violon pour faire danser la communauté ou ne s'emporte pas contre Ruth ou sa famille à l'annonce d'un enfant conçu hors des liens du mariage. Quiconque a lu des descriptions des *Sabbaths* par des auteurs écossais contemporains du film de Powell, ou connaît la rigueur presbytérienne, sait que ces images et cette situation ne sont pas réalistes en dépit de l'attachement à Powell à l'authenticité.

3. Modernité et traditions

La confrontation entre modernité et tradition est au centre du film et c'est cette dichotomie qui domine les deux séquences choisies dans ce chapitre. La première reflète les tensions entre deux mondes et des points de vue divergents (à partir de 15'23). On y retrouve les trois jeunes de l'île, Andrew Gray, Ruth et Robbie Manson dans une discussion tendue. Powell alterne des scènes d'oppositions en faisant une série de plans rapprochés et de plans américains sur chacun des acteurs, insistant ainsi sur les dissensions dans un splendide cadre d'apparence calme et idyllique et baigné par le soleil. L'idée d'une tempête qui se prépare est continuellement présente dans la séquence. Il y a d'abord des moments de quiétude et de sérénité, lorsque les personnages apparaissent deux par deux à l'écran, puis des passages

1. Plusieurs îles des Hébrides, comme Barra, Uist, Eriskay et Vatersay n'avaient pas été réformées et demeuraient d'obédience catholique. Odo Blundell, *The Catholic Highlands of Scotland. The Western Islands and Highlands*, Édimbourg, Sands & Co., 1917.

plus agités, lorsqu'une troisième personne est impliquée et vient s'interposer dans la discussion. La séquence commence en effet avec une scène de complicité sur la falaise entre le frère et la sœur Manson ; ils sont tous deux couchés sur l'herbe et regardent, tour à tour la mer, puis, roulant sur eux-mêmes, contemplent le ciel d'un bleu limpide. La caméra qui les surplombe permet de voir les vagues qui battent les falaises ainsi que les enfants Manson, heureux et souriants dans ce décor idyllique. Le point de vue musical est, comme on peut s'y attendre, tranquille et se superpose au bruit des vagues. Le ton de la discussion est également enjoué, jusqu'à ce que Robbie et Ruth aperçoivent, avec émoi, Andrew se tenant en équilibre sur un rocher qui domine la mer (16'17 puis 16'24 à 16'25). Il s'agit-là, comme il le rappelle plus tard à ses deux amis, du prétendu rite auquel devait se conformer un jeune homme afin d'être jugé digne d'épouser sa promise par la communauté (selon le récit de Martin). Comme nous l'avons vu dans *La Chaise de paille*, c'est ce rite qui est fatal au fiancé d'Oona. Ayant en tout cas prouvé sa valeur et son courage aux enfants Manson, Andrew Gray considère qu'il a maintenant acquis toute légitimité pour épouser sa fiancée, Ruth. Cette scène le place directement dans le contexte du respect des traditions : « À l'époque, il fallait montrer son courage pour parvenir à la persuader » leur déclare-t-il fièrement une fois qu'il les a rejoints, Powell explicitant ainsi cette scène aux spectateurs non rompus aux traditions hirtiennes. La discussion est légère au départ, et le metteur en scène nous montre une Ruth rassurée et amoureuse : elle se blottit tendrement dans les bras forts d'Andrew. Les plans-séquences les montrent en demi-gros-plan, se regardant tendrement dans les yeux, la mer, que l'on devine éblouissante sous le soleil, est derrière eux, symbole de paix, de beauté et de sérénité. Mais le ton monte vite et une querelle explose lorsque Robbie réitère son intention de quitter Hirta pour être avec sa fiancée, Polly. « Pourquoi ne l'amènes-tu pas ici ?» (17'34) demande alors Andrew d'une voix ferme, ce à quoi Robbie répond avec détermination :

Robbie : Je ne la ramènerai pas à Hirta, maintenant ou jamais. Mais j'espère que toi, et elle, et Ruth, vous serez de bons amis, malgré tout.
Andrew : Qu'est-ce que tu veux dire ?
Robbie : Simplement ça.
Andrew : J'aime quand on parle franchement.
Robbie : Ben… je t'ai parlé franchement.
Andrew : Tu veux dire que tu vas quitter l'île ?
Robbie : Ouais.
Andrew : Avec la pénurie de main d'œuvre qu'on a ?
Robbie : Ouais.
Andrew : Tu en as parlé à d'autres personnes ?
Robbie : Juste à vous deux.
Andrew : Quand vas-tu le dire à Peter ? [le père de Ruth et Robbie]
Robbie : Demain.
Andrew : Au Parlement ?
Robbie : Ouais.
Andrew : Ah, Robbie, mon vieux, tu es passé de l'autre côté.
Robbie : Avant que je parte, j'aurais dit la même chose que toi. Mais le monde a changé. Il est plus grand et il est plus facile d'y aller. Avant, nous n'étions pas pires que les autres, mais maintenant nous vivons dans un monde dépassé. Je m'y entends bien avec les machines. Pourquoi est-ce que je devrais laisser tomber ça ? Qu'est-ce que Polly et moi pouvons espérer si je la traîne ici comme un bon fils bien obéissant ? (18'26)

Les deux hommes s'affrontent maintenant sur un débat d'idées. Mais plutôt que de régler leur différend par les poings, c'est par le biais des traditions que la question de la légitimité du choix de Robbie sera tranchée. Ce dernier se sert ainsi des arguments traditionalistes et des coutumes hirtiennes mises précédemment en avant par Andrew : il défie son ami à escalader à main nue l'impressionnante falaise de Wester Hoevdi, qu'un plan nous permet d'observer au loin[1]. Le premier qui arrivera en haut aura gagné et

1. Wester Hoevdi est une falaise de Foula située à l'ouest de l'île. Un magazine d'alpinisme britannique, reprit même le titre que le film de Powell dans un

pourra valider son choix : rester sur l'île ou quitter la communauté. Mais les deux hommes doivent tout d'abord obtenir l'aval du « Parlement » de l'île pour effectuer leur ascension : les avantages et inconvénients des deux points de vue seront débattus par les anciens de la communauté.

Le « Parlement de St Kilda » est, comme nous l'avons vu précédemment, l'un des traits les plus significatifs de la mythopoétique de l'archipel. Ces réunions deviennent des moments cruciaux dans les films considérés dans ce chapitre. La première séquence du Parlement dans *À l'angle du monde* (de 19'30 à 23'06) illustre le destin des personnages principaux et l'avenir de l'île. Cette réunion fait immédiatement suite à la confrontation entre Robbie et Andrew à laquelle elle doit apporter une solution. Elle se conclut par Ruth qui exprime sa frayeur en apercevant au loin les collines écossaises à travers la brume. On sait, depuis le début du film, qu'il s'agit d'un mauvais présage. Powell oriente ainsi la lecture du spectateur : une tragédie se dessine.

Il est intéressant de constater les répercussions qu'eurent cette utilisation de la mythopoétique de Saint-Kilda sur Powell lui-même. Il avoue que la réalisation de ce film et le travail de préparation effectué le poussèrent à organiser des « Parlements » quotidiens avec son équipe dès le premier soir du tournage. Powell, le propriétaire de l'île, les acteurs et tous les techniciens, pouvaient s'y exprimer, livrer leurs états d'âmes ou leurs souhaits quant au film ou aux conditions de vie. Ces moments, extrêmement simples et fructueux selon Powell, leur permettaient également de préparer la journée de tournage du lendemain et de répartir les différentes tâches afférentes à chacun[1].

La séquence du Parlement illustre, comme dans le film de Bryden, des points de vue différents entre les îliens et met au jour des conflits dans les familles. Peter, le père de Robbie Manson,

article sur Wester Hoevdi : Mike Dixon, « Foula. The Edge of the World », *High Mountain Magazine*, n° 214, Sept. 2000, p. 47. Voir : <http://www.powell-pressburger.org/Reviews/37_Edge/FoulaHigh.html> [consulté le 20/20/2020].

1. Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. 187-192.

s'oppose à ce que son fils quitte l'île. Pour le père d'Andrew Gray, il ne s'agit, au contraire, que d'une décision naturelle que les îliens feraient mieux d'envisager collectivement. Même si le père d'Andrew exprime également ses craintes par rapport à l'escalade, les îliens tombent d'accord : seul cet expédient traditionnel leur permettra de résoudre le différend. Les deux jeunes hommes abandonnent alors l'étendard familial et se métamorphosent en hérauts de leurs convictions.

Powell utilise ensuite ce que les critiques cinématographiques appellent (sans jeu de mot, vue la situation) un *cliffhanger* afin de passer aux séquences suivantes : la course, depuis la mer, vers le sommet de la falaise. La caméra suit la progression des deux hommes en plans synchrones séparés, ou en les montrant tous les deux échangeant des regards l'un vers l'autre pour juger de l'avance ou du retard de son concurrent. Même si l'ambiance semblait bon enfant au départ, la tension est à son comble. Les hommes restés dans les bateaux aux pieds des falaises, ainsi que les deux grimpeurs, ne sont pas sans ignorer les dangers de cette course. L'escalade se solde par la mort de Robbie Manson. Ayant voulu prendre une voie plus rapide, mais plus dangereuse, malgré la mise en garde d'Andrew (ou peut-être à cause de cette mise en garde qu'il jugeait captieuse), Robbie glisse, chute et disparaît dans l'océan. La communauté a donc perdu un membre. Mais cette perte n'est pas finie : Ruth Manson et Andrew Gray savent que Peter Manson s'opposera dorénavant à leur mariage. Andrew décide alors de faire ce que son défunt ami avait l'intention de faire : il quitte l'île, rongé par les remords pour avoir relevé le défi dans lequel Robbie a perdu la vie.

Ruth découvre qu'elle est enceinte peu de temps après le départ d'Andrew. Son père, Peter Manson, comprend la situation assez rapidement car il voit sa fille lancer des messages à la mer, des « *mail boats* » destinés à Andrew, qu'il intercepte et dont il lit sans scrupule le contenu. Là encore la tradition, ainsi qu'un élément qui a été élevé à un rang mythopoétique, reviennent hanter le film : Ruth aurait très probablement pu transmettre son message sous forme de lettre remise à un équipage de chalutier ou même, plus

simplement, poster une lettre : souvenons-nous que le bureau de poste tombé en ruine est la première chose qu'Andrew remarque lorsqu'il remet les pieds à Hirta. Ruth, tout comme Andrew et Robbie, ne parvient pas à se défaire de l'attraction des traditions îliennes qui s'opposent aux développements modernes.

Ce sont encore les « *mails boats* » qui sont utilisés dans le film, mais cette fois par les anciens, lorsque le bébé de Ruth tombe gravement malade, peu de temps après sa naissance. Il est décidé qu'il faut à tout prix le transporter en Écosse pour l'y soigner. Powell met ici au centre de cet épisode l'un des principaux enjeux de la vie sur Hirta, un motif que l'on retrouve également dans le long métrage de Bill Bryden : l'accès aux soins médicaux. Ces derniers étaient très aléatoires sur Saint-Kilda. Les nouveau-nés, et il convient d'ailleurs de noter que dans le film de Powell on ne remarque qu'un seul autre enfant, signe avant-coureur d'un désastre démographique, sont les garants du futur de la communauté.

Powell insère ici une assez longue ellipse. La naissance du bébé, qui a sans doute lieu malgré l'absence d'une équipe médicale, n'est pas contée dans le film. Un des messages d'appel au secours de Ruth parvient à Andrew par le biais d'un chalutier qui a récupéré ce « *mail boat* » en mer. Andrew décide de repartir vers Hirta à bord de ce mode de transport, à contrecœur toutefois car le jeune homme a en effet, au départ, marqué son refus de cette modernité en déclinant la proposition de travail qui lui avait déjà été faite par le capitaine du navire. Les chalutiers, à cause de leur méthode de pêche industrielle, étaient considérés comme de la concurrence déloyale par tous les petits pêcheurs des Hébrides ou des îles du nord de l'Écosse[1]. Powell, de façon assez prophétique, déclara d'ailleurs lui-même son inquiétude à voir les fonds marins dévastés par l'utilisation des chaluts. Il dénonça clairement cette méthode de pêche intensive et ses conséquences sur l'économie des îliens

1. Selon MacGegor, cependant, les Hirtiens n'étant pas de bons pêcheurs les chalutiers ne représentaient pas une menace bien importante pour eux et leur mode de vie. Le journaliste avance même que les Hirtiens se réfugiaient derrière les dégâts causés par les chaluts pour expliquer et justifier leur manque d'activité par rapport à la pêche. Alasdair Alpin MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 248.

et sur l'environnement[1]. Cet épisode dans *À l'angle du monde* lui permet de prendre position contre l'industrialisation de la pêche et, par là même, de renouveler son appel à protéger et à aider les petites communautés îliennes[2].

Avec l'aide d'Andrew Gray revenu voir les siens, Ruth et le bébé sont transportés vers un chalutier en direction de l'Écosse. Cet épisode marque le coup de grâce pour la communauté hirtienne. C'est lors d'une séance du Parlement de l'île qu'une lettre est rédigée pour demander au gouvernement d'organiser le rapatriement des autochtones vers la Grande-Bretagne. Cette seconde séance du Parlement n'apparaît pas dans le film : on ne voit que sa conclusion, et la lettre qui y est rédigée défile en contrechamp. Elle est finalement signée, à contrecœur, par Peter Manson qui occupe sur l'île (on le sait depuis le début du film) les fonctions d'intendant du propriétaire. Cet épisode, de 64'44 à 66'17, est l'ultime confrontation entre deux points de vue. Les débats houleux de la précédente séance du parlement ont fait place à l'apathie et au silence. Powell indique ainsi que le poids des forces extérieures a eu raison des résistances les plus vives. Durant cette scène, la figure de Peter Manson apparaît en surimpression en plan américain, jetant un regard triste sur un monde qu'il domine encore, alors que les îliens regroupent leurs moutons et que d'autres s'affairent à préparer le départ. Powell, en mettant ainsi le patriarche Manson au centre de cette évacuation, joue sur la dimension personnelle de cet événement. Notons aussi que son imposante silhouette est à plusieurs fois filmée en contre-plongée durant le film. L'austérité de son visage et cette caractérisation lui donnent des dimensions prophétiques. Une musique tragique insiste sur le drame en train de se jouer. Il convient de noter que Powell n'eut pas recours à de la musique traditionnelle pour le fond sonore de *À l'angle du monde*. Ce genre de musique n'intervient que lorsque les villageois organisent un Cèilidh. Le réalisateur tenait à ce que l'empreinte

1. Michael Powell, *Edge of the World*, *op. cit.*, p. 93-95.
2. Notons aussi que c'est contre l'industrie pétrolière que Powell, bien qu'il ne se montre pas aussi incisif, lance un regard critique dans son documentaire *Return to the Edge of the World*.

musicale fût plus dramatique : la bande originale fut composée par Lambert Williamson et ce sont les voix féminines des chœurs de l'Orpheus Choir de Glasgow qui la chantent. Comme dans *Ill Fares the Land*, la fonction narrative de la musique est centrale au récit : elle anticipe les réactions et les prédictions des spectateurs quant au déroulement ou aux conclusions des séquences.

L'évacuation s'effectue avec la lenteur et la gravité qui siéent à cet événement. Manson, suivi de son chien, décide toutefois de repartir vers la falaise de Wester Hoevdi pour y recouvrer un œuf de guillemot. Un collectionneur lui a en effet promis £5 pour ce souvenir, telle une offrande qui témoignerait de la nature et des traditions de Saint-Kilda. Les conditions dans lesquelles Peter Manson part à la recherche de ce butin sont différentes de celles dans lesquelles son fils Robbie s'est tué. Depuis son départ du village, jusqu'à son entreprise sur la paroi rocheuse, toute les séquences sont empreintes de solennité et de méditation qui étayent le côté nostalgique de cet exil volontaire. Peter Manson descend la falaise plutôt que ne l'escalade ; il ne prend aucun risque inutile et sécurise cette opération à l'aide d'une corde attachée à un piquet. Mais cette corde, effilochée par de nombreuses expéditions, finit par se rompre. Il plonge, comme son fils avant lui, vers l'océan et vers la mort. Là encore, la tradition a eu raison d'un habitant.

Ce film reflète bien sûr une tragédie personnelle, celle de la famille Manson. Mais, comme Powell le dit dans le générique, le destin de Saint-Kilda est celui de toutes les petites îles menacées de disparaître à cause de l'émigration des jeunes générations. Quant à Andrew Gray et Robbie Manson, leur destin est de représenter la lutte fratricide entre traditions et modernité qui conduit finalement à la dissolution de la communauté. Il convient toutefois de noter que les femmes, mise à part Ruth, sont singulièrement absentes de ce film. Seules quelques figurantes, des habitantes de Foula, apparaissent, par exemple dans des séquences à l'église (certaines s'endormant durant le sermon du catéchiste) ou dans de rares scènes extérieures. Mrs Graham et Ruth sont les seuls personnages féminins interprétés par des actrices (mise à part la grand-mère de Ruth Manson, une vieille femme paralytique transportée sur sa

chaise et jouée par Kitty Kirwan). Elles sont réduites à des normes sexuées en vigueur dans les années 1930. Mrs Graham n'apparaît que très brièvement dans les premières minutes du film qui précèdent le flashback d'Andrew. Sa personnification, ainsi que son importance narrative, demeurent largement insignifiantes ; il s'agit de la belle épouse blonde de Mr Graham dont elle se fait l'écho, se contentant de poser une question sur la toponymie de l'île et d'approuver les décisions de son mari. De même, le destin de Ruth se limite à un rôle d'adjuvant sexué : celui d'avoir un fils illégitime, d'être la fille de Peter Manson, la sœur jumelle de Robbie et la compagne d'Andrew : outre ces fonctions, sa présence dans le film reste assez fugace et ses dialogues assez triviaux. Powell semble avoir enfermé Ruth dans son rôle : outre l'aliénation des îliens, *À l'angle du monde* est aussi, au même titre que *La Chaise de paille* ou *Island of Wings*, une réflexion sur l'aliénation de la femme dans ces communautés. Car même si Ruth s'est comportée en femme libre et émancipée, toute la dimension physique de l'histoire d'amour qu'elle vit avec Andrew est passée sous silence. Si le couple s'étreint et échange des baisers, ces scènes rapides et quelque peu maladroites, témoignent plus de leur inexpérience, ou peut-être des tabous qui régnaient dans le milieu cinématographique vers la fin des années 1930. Mais on peut aussi analyser cette personnification comme celle d'une femme qui ne parvient pas à se détacher de l'île. Elle n'exprime son désir, ou son besoin de partir, que par le biais de ces messages envoyés par « *mail boats* », ces 'bouteilles à la mer' qui deviennent des appels au secours.

II. L'histoire de Saint-Kilda en tant que parabole dans *Ill Fares the Land*

1. Aspects idéologiques du film

Bill Bryden a emprunté le titre de son film à un célèbre vers d'un poème d'Oliver Goldsmith, « The deserted village » publié en 1770, dans lequel le poète irlandais s'insurge contre l'accumulation de richesses par les propriétaires terriens. Cet enrichissement

personnel a pour conséquence l'émigration de la communauté paysanne et change ainsi le visage et la nature sociale des campagnes irlandaises :

> Un pays est bien malade, il est en proie à des maux imminents quand l'opulence s'y accumule et que les hommes y diminuent. Peu importe que les princes et les seigneurs prospèrent ou périssent : un mot peut les créer comme un mot les a créés. Mais de hardis paysans, l'orgueil de leur patrie, quand ils sont une fois détruits, ne peuvent jamais être remplacés[1].

Cette strophe symbolise le conflit entre les valeurs traditionnelles et celles venues de l'extérieur dans la campagne irlandaise et, par extension, dans toutes les communautés rurales. Bryden l'utilise, récitée en voix hors champ pour illustrer une des scènes de l'évacuation (62'19), avec une Bible ouverte sur le Second livre de Moïse, *L'Exode*, en gros plan. Le réalisateur mêle ainsi littérature et travail historiographique dans une combinaison qui est le cachet de son film. D'après ce qui fut relaté par ceux qui visitèrent Saint-Kilda après l'évacuation, les îliens avaient laissé une poignée d'avoine ainsi que leur Bible ouverte sur ce passage sur la table de leur cuisine. Une anecdote parfois contestée mais qui a depuis assumé des valeurs mythopoétiques. Le poème de Goldsmith offre un toile de fond prégnante à ce film, tourné en 1982 dans la péninsule d'Applecross, sur la côte ouest de l'Écosse. Même si *Ill Fares the Land* est moins respectueux du contexte géographique que *À l'angle du monde*, il n'en est pas moins beaucoup plus fidèle par rapport au caractère historique du déroulement des événements. Powell, il faut le rappeler, préféra mettre l'accent sur le drame personnel des protagonistes. Bryden, quant à lui, inscrit son film dans le long récit de l'exil et de la dépossession des terres, même s'il n'est pas aussi facile de désigner des coupables ou de hiérarchiser précisément les raisons qui menèrent à l'évacuation

1. Pour cette traduction en prose : Oliver Goldsmith, *Le Voyageur. Le Village abandonné*. Traduction française par A. Legrand, Paris, Hachette, 1893, p. 41. Pour l'original, voir : « The deserted village », *in* Oliver Goldsmith, *Collected Works of Oliver Goldsmith*. Edited by Arthur Friedman, vol. IV, Oxford, Clarendon Press, 1966, *l.* 51-56, p. 289.

d'Hirta. Commentant les préparatifs avant l'embarquement sur le bateau qui conduisit les Hirtiens en Écosse, la voix hors champ du narrateur (celle du personnage Neil Gillies) répète à deux reprises de façon contrite : « C'était comme si nous étions en train de nous enfuir ». Une fois sur le bateau, le vieux Finlay Gillies murmure : « Que Dieu punisse ceux qui d'ici nous ravissent » (96' 11)[1].

Le film de Bryden, qui sortit en salle en 1983 est, malgré tout et en bien des points, similaire à celui de Powell : il y est aussi question de mort, de départ volontaire, d'un retour vers Hirta d'un de ses enfants puis, en fin de compte, de l'évacuation. Il était sans doute très difficile de réaliser un film sur Saint-Kilda qui se démarquât complètement de son illustre prédécesseur. Le réalisateur écossais pousse cependant son analyse un peu plus loin que Powell ne le fit. Si la maladie est présentée comme une des raisons essentielles du départ, Bryden évoque aussi la venue des touristes et les réactions conflictuelles que ces visites engendrent chez les autochtones. Le réalisateur énumère plus en détail les différentes procédures qui aboutirent à l'évacuation et met en fin de compte l'accent sur le collectif plus que ne le fait Powell ; celui-ci, fidèle aux objectifs qu'il s'était fixés, avait tenu à privilégier les destins personnels. Bryden tient à montrer le débarquement des îliens en Écosse ainsi que les réactions goguenardes, surprises ou clairement hostiles des gens qui sont là pour assister à cette arrivée. Le travail de recherche qu'il effectua, ainsi que sa fidélité à l'histoire de l'île, dépassent ce que fit son célèbre prédecesseur, malgré l'intérêt qu'il portait pour Saint-Kilda. Les quarante-sept ans qui séparent ces deux films sont un argument pour expliquer cette profusion de détails et cette historicité, compte tenu de la curiosité qui se manifesta après les années 1960 et de l'abondance de travaux sur l'archipel. Bryden construisit néanmoins son film avec plusieurs scènes qui rappellent celui de Powell en un clin d'œil intertextuel. Les objectifs des deux réalisateurs apparaissent aussi par le biais de certains de leurs choix narratifs. L'emploi d'une voix hors champ

1. « God punish him, that took us away from here ». À noter que c'est plutôt la phrase « *May God forgive those that have taken us away from St Kilda* » qui lui est plutôt attribuée. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 25.

par Bryden implique, par exemple, une attente, une anticipation de la part du spectateur. Lorsque le film est sorti, le destin des Saint-Kildiens était sans doute connu de la plupart de celles et ceux qui le virent, et ces commentaires hors champ renforcent l'aspect didactique du récit. Ce que Bryden souhaite faire, contrairement à Powell, est d'informer le public à propos des agissements ou discussions qui précédèrent ou suivirent l'évacuation. Powell met, quant à lui, en avant les personnages et, à l'aide de plans rapprochés ou de cadrages en gros plans sur leur visage, indique que c'est l'aspect individuel et personnel de leur histoire qui est au cœur de son film.

Les deux réalisateurs adoptent en tout cas un point de vue et un procédé introductif similaires : il s'agit de mettre en scène l'espace où se déroulera le récit filmique. Les toutes premières scènes de *Ill Fares the Land* (deux minutes), avant que le titre n'apparaisse, sont d'ailleurs équivoques. Elles rappellent en effet, dans leur conception, n'importe quel documentaire : de majestueuses prises de vue aériennes et une voix hors champ au ton suranné, accompagnée d'un fond sonore nostalgique, qui évoque les circonstances de l'abandon de l'île : « Le 29 août 1930, les trente-six derniers habitants de St Kilda, un spectaculaire archipel au large de la côte ouest de l'Écosse, furent évacués à leur demande, et partir en destination de l'Écosse pour ne jamais revenir chez eux, détruisant ainsi un mode de vie qui demeurait singulier depuis des siècles ». Ce commentaire est intéressant à plus d'un titre, car l'ambiguïté de la dernière phrase peut faire porter la responsabilité de la disparition d'une culture et d'un mode de vie sur les autochtones. Il s'agit de la problématique du film de Bryden : le metteur en scène indique sa volonté de déterminer qui doit endosser sa part de responsabilité pour cette évacuation, et si, comme la version officielle le prétend, seuls les autochtones peuvent être désignés comme responsables de leur décision. On comprend alors que *Ill Fares the Land* illustre un drame pour une communauté, et pas seulement pour un individu ou une famille. C'est la vision tragique de la destinée de l'archipel qui est mise en avant.

2. La mort et le respect de l'authenticité

Après cette introduction, c'est le narrateur qui prend la parole et se présente en voix hors champ : il s'appelle Neil Gillies. Sa voix est celle d'un homme d'âge mûr, mais on le voit, jeune garçon (interprété par George MacInnes), jouer avec un cerf-volant, ce dernier virevoltant dans un ciel d'azur et faisant écho aux premières scènes du « documentaire » filmées depuis un hélicoptère. Tout comme dans *À l'angle du monde*, le film est un flashback de cette vie révolue sur Hirta. À cette représentation du passé s'ajoute parfois le jugement a postériori de Neil Gillies, l'adulte, qui décrit des scènes en voix hors champ en y apportant des explications ou des commentaires. Mais l'atmosphère pastorale des premiers souvenirs de Gillies enfant est vite brisée par l'arrivée d'une barque dans la baie du village. Un corps sans vie en est sorti et les femmes, éplorées, aident les hommes à le porter vers les maisons pour la veillée mortuaire. La mise en scène de cet épisode est également très symbolique : la mort n'a pas frappé directement sur l'île. Le trépas est clairement représenté comme arrivant depuis l'extérieur. Ce symbolisme est permanent dans le film : la mort est toujours considérée avec, en contrepartie, un déplacement ou un mode de transport. Un plan éloigné du catéchiste sonnant la cloche pour appeler les îliens aux funérailles évoque aussi le départ ou la fuite : le cadre en bois qui soutient la cloche laisse en effet clairement deviner, en contre lumière, une porte se découpant dans le ciel hirtien (02'44).

À l'instar du film de Powell, les huit premières minutes de *Ill Fares the Land* sont donc lugubres. Le réalisateur écossais mélange plusieurs genres avant de terminer sur une touche tragique. On retrouve ensuite Neil Gillies, enfant, qui regarde le convoi funéraire avancer avec solennité dans la rue du village. Le garçon va alors chercher une planche de bois cachée dans le grenier de sa maison, preuve que le bois, sur une île dénuée d'arbres, est un bien précieux qu'on ne peut se permettre de gaspiller, pour la remettre au menuisier chargé de préparer un cercueil. Bryden réussit en quelques scènes à associer la communauté (les gens du village, le menuisier, le garçon) à l'environnement (le bois, si précieux, ainsi

que la mer d'où on débarque le corps du défunt) et à la mort. On comprend alors que cette triade nous accompagnera tout au long du film. La cause de la mort nous est aussi révélée : il ne s'agit pas d'une noyade accidentelle, comme dans *Island of Wings*, d'un respect des coutumes, comme dans *La Chaise de paille*, ou d'un tragique accident sur une falaise, comme dans *À l'angle du monde*, mais, de façon plus prosaïque, d'une appendicite[1]. Ce détail nous rappelle, comme le fait Powell dans son long métrage, que l'isolement auquel étaient contraints les Hirtiens pouvait se révéler létal en cas de problèmes médicaux. La voix adulte hors champs de Neil Gillies nous apprend que chaque décès est une tragédie pour la communauté tout entière : « On portait le corps du père de Willie MacDonald au cimetière, mais toute l'île était plongée dans le chagrin. Vous voyez, c'est toute l'île qui pleurait un mort dans une famille ». Il récite aussi les noms des cinq familles qui composaient l'île à l'époque, une liste qui correspond strictement au dernier recensement effectué avant l'évacuation : Ferguson, Gillies, MacDonald, MacKinnon et MacQueen[2]. Bryden introduit ainsi une touche de réalité supplémentaire par ce biais. Comme tous les autres noms donnés dans le film, celui du protagoniste, Neil Gillies, est conforme à celui d'un ancien habitant de l'île. Cependant, grâce au recensement, il est possible de savoir que ce prénom et ce

1. Les appendicectomies étaient des opérations courantes en Grande-Bretagne depuis la fin du XIXe siècle. Bryden mélange toutefois ici deux épisodes d'appendicite, car le dernier qui fut recensé toucha une Mary Gillies, qui était enceinte, en février 1930. Elle fut transportée à Glasgow mais mourut toutefois deux jours plus tard (Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 178 ; Alasdair Alpin MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 212). Un épisode précédent toucha Donald Gillies en 1922, alors qu'il se trouvait sur Boreray. Il fut raconté par sa fille, Flora Gillies, et correspond fidèlement au script du film de Bryden : « […] le canot revint […] les femmes descendirent en direction de la jetée, se demandant qui c'était, vous savez. Il se trouve que c'était mon père. Il est mort à l'âge de trente-six ans et ma mère est restée seule avec leurs quatre enfants. » (Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 145). Voir aussi : David A. Quine, *St Kilda Portraits*, Frome, the Dowland Press, 1988, p. 31.

2. Pour des détails plus précis sur la composition de chaque famille et sur les personnes évacuées (âges, prénoms et destinations), voir : Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 134.

patronyme ne correspondent pas exactement à ceux de quelqu'un encore présent sur l'île au moment de l'évacuation[1]. Il convient de souligner ici que cette légère maladresse sur le prénom et la biographie de Neil Gillies, de la part d'un réalisateur extrêmement soucieux de respecter scrupuleusement l'authenticité du cadre de son film, trouve son origine dans un des ouvrages qu'il utilisa. Dans le livre de Tom Steel, dont le nom apparaît au générique en tant que conseiller historique du réalisateur, Neil Gillies, jeune enfant, est en effet donné comme présent sur l'île lors de l'évacuation en 1930[2]. Néanmoins, et comme cela devient manifeste lors de l'entretien qu'un certain Norman John Gillies accorda au *Scotsman* en 2010 lors des commémorations du quatre-vingtième anniversaire de l'évacuation, Steel et Bryden confondirent Neil Gillies avec Norman John Gillies. C'est ce dernier, né le 22 mai 1925, qui était âgé de cinq ans en 1930 et qui déclara d'ailleurs se souvenir de son départ de Saint-Kilda[3].

Une des autres différences principales par rapport à la communauté hirtienne décrite par Powell est la présence de femmes et d'enfants. Bryden, comme je l'ai déjà dit, est soucieux d'être le plus proche possible de la vérité historique. Mais il tient aussi, par cette présence, à insister sur le fait que Hirta était une communauté vivante. Un futur aurait été possible ; mais celui-ci a été interrompu brutalement par des contraintes qui, comme la mort, venaient de l'extérieur. Si l'on reprend la liste officielle des personnes qui furent évacuées le 30 août 1930, on trouve, en effet,

1. Neil Gillies est né le 26 avril 1896 et a quitté l'île en 1919. Il garda toutefois des liens très forts avec Saint-Kilda : il fut employé par le comte de Dumfries à partir de 1931 pour résider sur Hirta durant l'été. Il avait pour missions de s'occuper de l'entretien et de la restauration des maisons et devait aussi veiller à ce que toute dégradation commise par les marins des chalutiers qui débarquaient sur Hirta fût réparée. Voir son témoignage *in* : David A. Quine, *St Kilda Portraits*, *op. cit.*, p. 36-39.

2. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 25. La première édition de cet ouvrage remonte à 1965.

3. Article publié le 11 août 2010 : <http://www.scotsman.com/lifestyle/eighty-years-ago-st-kilda-was-evacuated-today-one-of-only-two-survivors-remembers-leaving-the-islands-1-821248> [consulté le 12/12/2020]. Voir aussi son témoignage *in* David A. Quine, *St Kilda Portraits*, *op. cit.*, p. 34-36.

onze enfants âgés de moins de quinze ans et deux qui avaient seize ans cette année-là, soit un peu plus d'un tiers des habitants[1].

3. Le retour de l'enfant prodigue

Il s'agit ici de la partie entièrement fictionnelle du film de Bryden. La visite sur l'île d'un ancien autochtone parti tenter sa chance à Glasgow. On comprend que Willie MacDonald, dont le père est mort d'appendicite au début du film, est seulement revenu de passage sur l'île : il vit maintenant à Glasgow où il travaille et où il habite avec sa famille. On passe de l'atmosphère retirée de Saint-Kilda à celle, bruyante, d'un pub de Glasgow. On y voit Willie MacDonald, après une ellipse, découvrir par inadvertance dans le *Scotsman* qu'il feuillette que des traversées et des croisières touristiques sont organisées vers Saint-Kilda sur le *Dunara Castle* (19'05) : il décide de retourner par ce biais sur son lieu de naissance.

Son retour sur l'île se fait à l'aune de la modernité : non seulement revient-il sur un bateau à vapeur, mais il apporte avec lui du matériel de projection afin de montrer aux îliens comment ils ont été filmés et comment ils apparaissent dans des documentaires. Réunis dans la salle qui sert d'école aux jeunes Hirtiens, on les voit d'abord s'esclaffant devant un film de Chaplin, puis regarder avec gravité un documentaire intitulé *St Kilda: Britain's Loneliest Isle* (25'22), réalisé en 1923 par Paul Robello et Bobbie Mann. Bryden insère en mise en abyme quelques scènes de ce documentaire dans son long métrage et montre la réaction étonnée d'îliens, tout penauds de se voir sur l'écran. Ils comprennent alors que leur mode de vie et leur île sont devenus l'objet d'attentions qui les dépassent et qu'ils ne sont plus en mesure de contrôler. La conclusion qui s'impose à l'issue de ces séquences est que l'inéluctable marche du progrès ne fera qu'une bouchée d'eux. Les réflexions de Barthes sur le brouillage temporel de la photographie sont aussi, comme il l'indique, valables pour les œuvres filmiques.

1. Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 134.

Bryden en profite pour évoquer l'afflux touristique sur Hirta. On trouve des photographes parmi les voyageurs qui ont pris le bateau en compagnie de Willie MacDonald. Ceux-ci sont trop contents d'immortaliser des Hirtiens quelque peu réticents à être photographiés (21'35). Les différences entre les autochtones et les visiteurs sont flagrantes. Ces derniers, pressés et enthousiastes, se précipitent au devant des indigènes pour leur acheter des produits locaux. Ils n'hésitent pas non plus à marchander les prix. Non seulement réalisent-ils de bonnes affaires par ce biais-là, mais il s'agit aussi d'une posture sociale qui leur permet de faire sentir une différence culturelle et de dénigrer le discernement économique des Hirtiens. Ils peuvent ensuite exhiber avec fierté les babioles monnayées, partageant ainsi avec d'autres leur mépris pour la population locale. On retrouve l'appel de la mythopoétique de l'archipel. Les habits, les couleurs et les tissus tranchent aussi avec ceux des îliens et il est facile de se rendre compte de l'esprit condescendant des touristes et de la coloration colonialiste que Bryden donne à toutes ces séquences[1]. Un de ces touristes troque une pomme avec une vieille femme en échange d'un rouleau de tweed. Un épisode de ce type a, comme nous l'avons vu précédemment, été rapporté par John Sands en 1878 et dans le poème de Douglas Dunn. La vieille dame range cette pomme dans un tiroir de son armoire de cuisine (22'54) : ce fruit sert à mesurer le passage du temps dans une île qui n'est rythmée que par les saisons. La vieille dame ouvre de temps en temps ce tiroir pour regarder cette pomme, qui se putréfie petit à petit jusqu'à ce qu'elle décide finalement de jeter les rebuts.

4. Modes de vie et changements sociaux

Un autre personnage fondamental dans *Ill Fares the Land*, et pertinent aussi à l'étude historique et sociologique des dernières années de l'histoire de la communauté saint-kildienne car

1. MacGregor commente d'ailleurs à propos de l'attitude de ces visiteurs : « Le touriste moyen qui débarque à Saint-Kilda s'attend à trouver quelque chose comme une ménagerie humaine. » (Alasdair Alpin MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 284).

authentique, est un homme nommé Neil Ferguson. Celui-ci est chargé de tenir le bureau de poste du village. Ce bureau de poste et le travail rémunéré de Neil Ferguson s'inscrivent dans l'empreinte laissée par le gouvernement britannique. Neil Ferguson devient un personnage clé de l'île et de ses rapports avec le monde extérieur. La communication, qui avait jusque-là été assurée par des « *mail boats* » ou par la remise de courriers à des navires de passage, devient moins hasardeuse. Bryden reprend ce thème dans son film et fait de Neil Ferguson un personnage central. Le passage au bureau de poste est, pour les touristes, une étape obligatoire de leur périple : ils peuvent acheter une carte postale et la faire parvenir à leur proche avec un cachet qui certifie l'exotisme de sa provenance et atteste leur présence.

Le besoin de recueillir des œufs ou des oiseaux dans des conditions dangereuses ou difficiles ne se faisait donc plus sentir de façon aussi impérieuse, d'autres produits de première nécessité étant parfois mis à la disposition des îliens. Bryden va plus loin que Powell lors de son évocation de ces transformations économiques. Une question centrale que se posent les hommes d'Hirta pendant une des sessions du Parlement concerne leurs priorités. Doivent-elles être plutôt considérées en termes nutritifs ou économiques ? Faut-il plutôt aller chercher des œufs de fulmars, pour la consommation, ou ne vaut-il pas mieux aller chercher des œufs de macareux ? Ceux-ci, plus petits, ne permettent pas d'assurer la subsistance des îliens. Ils peuvent, en revanche, être vendus aux touristes et rapportent ainsi de l'argent.

Le parlement de Bryden ressemble à celui de Powell : l'emplacement choisi est similaire. Il s'agit d'un lieu ouvert où les hommes s'assoient en rond. Il convient de noter que cette présentation diffère de celle qui est généralement envisagée grâce à la photographie de Norman Macleod. Il s'agit ici, pour les deux metteurs en scène, d'insister sur le côté naturel et spontané de ces sessions et, grâce au spectaculaire cadre, de faire profiter le spectateur d'un point de vue sur la baie et les autres îles. Dans les deux films, des plans sur les falaises et les oiseaux qui y nichent viennent agrémenter la séquence et rappeler les synergies qui existent entre tous

ces éléments. Les membres du parlement se découpent contre cet horizon et renforcent le caractère imposant de leur cadre de vie.

La séquence du Parlement commence par Donald Gillies (interprété par James Grant), qui se dirige vers le lieu où se tiennent ces sessions. La voix hors champ de Neil Gillies l'adulte nous précise la gravité du moment auquel nous allons assister et nous découvrons le jeune Neil courant derrière son père : « Je n'ai jamais oublié le commencement de la fin. C'était en août. Mon père s'exprima au Parlement. J'étais fier de mon père : il escaladait les falaises. Il savait que nous risquions de mourir de faim si nous ne chassions pas les oiseaux marins, les macareux, les fous de Bassan et les fulmars. J'étais fier de lui le jour où il prit la défense de l'île » (8'38).

Cette dernière phrase souligne que la cohésion de la communauté se fracture à cause des nouveaux concepts économiques introduits sur l'île. Les cordes servant à l'escalade sur l'épaule, Donald Gillies balaye de son regard le parlement encore vide ; la voix hors champ de l'adulte Neil Gillies en profite pour nous parler de cette tradition et de son caractère démocratique, bien que, notons-le, les femmes n'étaient pas autorisées à participer : « C'était un véritable parlement, et c'était une république, comme aux États-Unis d'Amérique, là-bas à l'extrémité de la mer. Les séances du parlement se tenaient le matin et on décidait du travail de la journée. Chaque homme était l'égal de l'autre. Tout ce que nous possédions appartenait à tous et toutes les décisions étaient prises à l'unanimité » (8'57). Notons toutefois, bien sûr, les hyperboles utilisées par Neil Gillies pour décrire un des éléments les plus saillants dans la mythopoétique de Saint-Kilda. Le plan suivant nous montre la rue du village ; on voit les hommes sortir de chez eux de façon irrégulière et prendre naturellement le chemin qui les mène au parlement. La discussion démarre rapidement et tourne au dialogue conflictuel, avec quelques interventions extérieures du jeune Neil Ferguson ou du patriarche de l'île, Finlay Gillies :

> Norman Mackinnon : Quel est le travail pour la journée ?
> Donald Gillies : Nous sommes en août. On va attraper des fulmars.
> Norman Mackinnon : Ces jours-là sont derrière nous.

Donald Gillies : Tu veux mourir de faim ?
Norman Mackinnon : Il y a les perroquets de mer. On pourrait les attraper.
Donald Gillies : Des macareux ! Des macareux ! [il se lève pour partir]
Finlay Gillies : Non, Donald, on décide ensemble. Tous ensemble, c'est comme ça qu'on fait.
Neil Ferguson (d'une voix hésitante) : On est deux pour aller attraper des fulmars.
Donald Gillies : Sans les fulmars, nous n'aurons pas d'huile pour nos lampes, ou pour graisser la laine, pas de plumes pour l'intendant ou de nourriture en réserve pour l'hiver. C'est grâce aux fulmars qu'on est en vie !

Alterné par de longs silences, ce débat sur ce choix des îliens de chasser les macareux plutôt que les fulmars paraît anecdotique et trivial ; Bryden n'a pourtant pas choisi un tel sujet au hasard. La chasse aux fulmars revêtait des caractéristiques plus traditionnelles que la chasse aux macareux. Norman Heathcote, décrivant la tenderie à la fin du XIXe siècle, a souligné l'importance de cette activité pour la communauté et l'identité hirtienne : « Ils attrapent les oiseaux pour leur viande, leur huile et leurs plumes […] les chasser est leur unique sport. C'est ce qui leur fait aimer leur île natale. S'il n'y avait pas cette possibilité de se défier sur les rochers, rechercher l'aventure dans le monde extérieur les attirerait plus[1] ».

Le jeune Neil Gillies ne perd pas une miette de la discussion des adultes. Il se tient à deux pas des bancs du Parlement, occupé à calfater une chaloupe, et il prête une oreille attentive aux débats. Bryden introduit alors plusieurs plans où l'on voit, plus loin, les femmes réunies autour d'une table en train de filer le tweed. Elles chantent une « *Waulking song* » en exerçant cette activité très traditionnelle des Hautes-Terres et des Îles écossaises, cruciale pour l'économie des Hirtiens dans cette Entre-deux-guerres. Pendant ce temps une autre scène nous montre des enfants qui jouent dans un ruisseau. La voix hors champ de l'adulte Neil Gillies est alors entendue : « C'était une merveilleuse chanson que ma mère

1. Cité par Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 63.

chantait quand les femmes travaillaient le tweed, il n'y avait ni chanson comparable ni tweed comparable. Mais chaque année, il y en avait un peu moins et j'ai oublié les paroles des chansons ». Les traditions hirtiennes appartiennent maintenant au passé. La caméra revient sur le Parlement gagné par l'agitation et l'on reprend le fil de la discussion :

> Norman Mackinnon (senior) : Je m'exprime… je m'exprime au nom d'une famille de dix. Je parle en tant que père de trois fils. Nous sommes donc quatre qui pourrions aller chercher des fulmars, mais c'est quatre qui n'iront pas. Mes… mes fils souhaitent partir.
>
> Donald Gillies : Si c'est à quoi tu penses, tu peux partir à Maree en Écosse, et tu ramèneras ta femme à la maison.
>
> Norman Mackinnon (junior) : Ce que je pense, c'est seulement au départ, et pas au retour.
>
> Finlay Gillies : C'est les marins et la guerre. Mes fils étaient jeunes à l'époque. Les marins parlaient… de la ville. Les lumières, les couleurs… C'était leur aurore boréale. C'est peut-être idiot, mais mes fils étaient jeunes… Je vois le même regard dans les yeux de tes enfants, Norman Mackinnon. Ils partiront aussi et nous nous resterons ici avec les veuves. Mais… on prend toujours les décisions ensemble… et les macareux, c'est facile. (13'35)

Ces séquences du Parlement de Saint-Kilda illustrent le tournant qu'est en train de vivre l'île. Comme le dit le vieux Finlay Gillies, les influences extérieures sont trop fortes. Même si aucun habitant de l'île ne fut appelé à servir sous les drapeaux durant la Première Guerre mondiale, les destroyers qui croisèrent au large de Saint-Kilda apportèrent les rumeurs de la guerre. La construction d'une antenne radio en 1913, puis sa destruction par un sous-marin allemand le 15 mai 1918, ainsi que les quelques marins britanniques qui se rendirent sur l'île pour opérer l'antenne, suffirent à donner aux jeunes Hirtiens, très demandeurs de nouvelles, des images du monde extérieur. Ces bruits de guerre et ces parfums de Grande-Bretagne complétaient les effluves que

les touristes apportaient depuis plusieurs décennies. Même si elles n'étaient pas toujours agréables, elles ne pouvaient qu'exciter la curiosité pour un monde qui restait mystérieux et semblait encore inaccessible.

Non seulement le tourisme changea l'économie locale mais il eut un impact sur les produits de consommation courante. Les îliens découvraient qu'ils n'avaient plus besoin de recueillir les œufs avec autant de détermination qu'avant. Les chalutiers et les touristes leur apportaient des céréales, et l'argent qu'ils généraient grâce à la vente de produits locaux ou de souvenirs leur permettait aussi d'acheter d'autres choses ou de se constituer un petit capital[1].

Bryden met donc dans son film l'accent sur les influences extérieures et les tient responsables de la déstabilisation de la société saint-kildienne. L'argent, le capital mais aussi les touristes venus des grandes villes écossaises firent pénétrer de nouveaux rapports sociétaux et des concepts de classe jusque-là inconnus. Le metteur en scène rejoint ainsi les théories qui découlent directement de la mythopoétique de l'archipel : « Pourriez-vous croire qu'il y a un peu plus de deux cents ans les habitants de Saint-Kilda "jugeaient l'or et l'argent comme étant en dessous de la dignité de la nature humaine" ? De nos jours, cette dignité disparaît dès que des touristes et des excursionnistes débarquent des navires *Hébrides* ou *Dunara Castle*[2] ».

Une séquence importante est celle où, bien que l'évacuation ait été décidée, Donald Gillies apprend à son fils Neil à descendre les falaises à la recherche de fulmars, perpétuant ainsi tant bien que mal la tradition et l'activité qui permettent la subsistance des Hirtiens (de 70'10 à 75'38). Lorsqu'ils sont tous deux au bord du vide et qu'il demande à son fils s'il n'a pas peur, celui-ci répond, narguant ainsi le destin de l'île : « Non, j'escaladerai les falaises ». À leur retour, les Gillies, conformément à la tradition laissent un oiseau sur le pas de chaque porte du village et deux devant la

1. Voir les commentaires très abrupts de Steel, pour qui la culpabilité des touristes ne fait aucun doute : Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 135.

2. Alasdair Alpine MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 218.

maison où habitent l'infirmière et le catéchiste (75'39 à 76'32). Ils perpétuent ainsi une pratique ancestrale, élément rituel érigé en emblême égalitaire par Bryden comme un pied de nez à la modernité et au départ qu'encourage l'infirmière.

5. L'épidémie de grippe de mai 1926

La maladie frappe de nouveau et c'est elle qui scelle le destin de l'île. Bryden met en scène une épidémie de grippe dans les années qui précédent l'évacuation (31'51). Celle-là a vraiment eu lieu, et la raison historique de la propagation de cette épidémie vers Saint-Kilda réside dans le contact que des îliens auraient eu avec des marins touchés par le virus[1]. Les scènes de *Ill Fares the Land* reflètent le désespoir et l'anxiété d'une communauté qui, se rappelant l'épidémie de variole 1727, redoute d'être décimée à son tour. L'environnement perd de sa splendeur et de sa quiétude. On y voit plusieurs personnes alitées durant de violentes tempêtes, des rafales de pluie et des bourrasques de vent. Toutes ces scènes sont filmées avec peu de lumière, et cet aspect sombre souligne le drame en train de se jouer. Toutes les familles de l'île sont touchées. Un chalutier arrive dans la baie et son capitaine ne peut que s'étonner devant l'étrange silence qui y règne, l'arrivée d'un navire étant généralement accueillie par de nombreux îliens sur la jetée, avides de nouvelles de l'extérieur. Bryden reprend assez fidèlement les descriptions de cet épisode tel qu'il fut décrit par Steel[2]. Les quatre décès suite à cette épidémie pesèrent beaucoup dans la décision de quitter l'île et Bryden, tout comme Steel dans son ouvrage, mettent en avant cette causalité.

6. L'infirmière et la décision de partir

Dans le film, c'est l'infirmière en poste sur Hirta depuis cette épidémie de grippe, Miss Williamina Barclay, qui lance les débats dès son arrivée. Mais plutôt que d'évoquer la mort et les décès qui seraient dus à une épidémie, elle choisit de se tourner vers un

1. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 176.
2. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 175-176.

sujet que les îliens ont très à cœur : les naissances. Deux jeunes de l'île, Neil Ferguson (junior) et Rachel, s'étant récemment mariés, elle évoque leur descendance à venir, et celle des futurs couples. À cause de la population réduite, la panmixie sur Hirta est menacée ; les risques de consanguinité n'ont, selon elle, jamais été aussi élevés. Rappelons que les chiffres du recensement font état d'onze familles résidant sur l'île en 1930. Les treize enfants âgés de moins de dix-huit ans étaient, quant à eux, partagés entre six familles. Miss Barclay déclare, en outre, ne pas vouloir accoucher Rachel sur l'île[1]. Il faut dorénavant que les enfants naissent dans des hôpitaux écossais afin que la mère et l'enfant bénéficient des meilleures conditions hygiéniques et sanitaires possibles.

L'influence de la véritable Miss Williamina Barclay dans le processus d'évacuation est souvent vue comme cruciale. C'est effectivement elle qui fut à l'origine de ces discussions et qui joua un rôle prépondérant dans la décision d'évacuer Saint-Kilda. Bryden insiste, dans son film, sur la fonction paradoxale de cette infirmière. Le personnage de Miss Barclay, interprété par la célèbre actrice écossaise Morag Hood (1942-2002), apparaît distant. Son éducation, son intonation, sa façon de s'habiller et son allure la distinguent clairement dans la communauté monochrome des Hirtiens. On la rencontre pour la première fois lors de l'enterrement des quatre personnes décédées de la grippe. Elle se tient respectueusement à distance des parents des défunts, et c'est la voix hors champ de Neil Gillies l'adulte qui nous la présente. Envoyée par le gouvernement britannique pour soulager les problèmes médicaux des îliens, Miss Barclay arbore un sourire quelque peu déplacé durant ces funérailles (37'23). Celles-ci se déroulent par une belle journée ensoleillée ; cette embellie et

1. La dernière naissance sur Hirta – celle de Neil MacKinnon – remonte à 1927 (Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 19). Il s'agit donc d'une petite incohérence historique de la part de Bryden, ou d'une légère adaptation de la vérité historique. Miss Barclay ne pouvait pas non plus se trouver à l'enterrement des quatre personnes décédées de la grippe de mai 1926 : elle n'est arrivée sur Saint-Kilda qu'en 1928. Notons qu'il y avait une infirmière présente sur l'île lors de cette épidémie, Mrs Littlejohn (*ibid.*, p. 176 ; Mary Harman, *An Isle Called Hirte*, *op. cit.*, p. 265).

l'allégresse de l'infirmière ne peuvent que contraster violemment avec la triste occasion. Miss Barclay sait en tout cas très bien que ses compétences, ou la pharmacopée traditionnelle dont elle dispose, ne parviendront qu'à soulager les maux bénins : la seule solution réside dans le rapatriement des Hirtiens vers l'Écosse, et c'est de cette mission dont elle se sent investie.

7. L'évacuation

Bryden reste fidèle à son attachement à l'authenticité du contexte historique pour les scènes relatives à l'évacuation. Certains articles de journaux de l'époque reflétaient un sentiment de jubilation à l'égard de Saint-Kilda[1]. La Grande-Bretagne se débarrassait de ce que beaucoup considéraient comme une tare et comme une communauté d'assistés. Durant cette première moitié d'un XXe siècle où le capitalisme, l'industrie et les techniques s'affirmaient comme les moteurs de la société, la présence d'une communauté comme celle de cet archipel dans les eaux territoriales britanniques ne pouvait plus être tolérée. En Grande-Bretagne, la grève générale de 1926, puis les retombées du krach boursier de 1929, marquèrent l'épilogue des « *Roaring twenties* » ; la sensibilité n'était plus de mise. La dernière image sur l'île s'inscrit dans la représentation mythopoétique de Saint-Kilda : un gros plan sur une Bible ouverte sur *L'Exode* et une poignée d'avoine laissées sur une table (97'05) alors que le poème d'Oliver Goldsmith est récité en voix off (96'34).

On ne voit, dans la dernière séquence du film, que les premiers et les ultimes moments de leur traversée, lorsque les Hirtiens

1. Par exemple : « "The Retreat" at St Kilda. None allowed to stay on the island », *The Times*, 30 août 1930. Le journaliste confie : « Il n'y aura pas de "Robinson Crusoé" abandonné sur l'île isolée. […] Les locataires du domaine d'Ardtornish, où les habitants de Saint-Kilda s'installeront, se sont réunis sur les rochers pour leur réserver un accueil enthousiaste. » Tom Steel cite le titre suivant dans son ouvrage : « *Exode de Saint-Kilda ! Les îliens quittent leurs maisons sans verser de larmes* », sans toutefois en révéler la source. Je ne suis pas parvenu à trouver quel quotidien a ainsi intitulé un article, mais il reflète bien la mentalité de l'époque. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, 2011, p. 25.

quittent Saint-Kilda puis arrivent à Lochaline (Morvern) à bord du HMS *Harebell*. Vingt-sept Hirtiens débarquèrent à Lochaline et les neuf autres restèrent à bord du HMS *Harebell* pour être transportés à Oban. On peut, dans le film de Bryden, lire leur appréhension lorsqu'ils remarquent la foule qui les attend sur la jetée. Ils prennent place dans des voitures sous le crépitement des flashs et les moqueries de certains badauds qui les considèrent avec mépris. D'autres les invectivent, reprochant au gouvernement ce rapatriement et les logements mis à leur disposition pendant cette période de crise. Il est vrai que les réactions par rapport à ces « réfugiés » venant d'un autre temps furent parfois violentes. Steel rapporte ainsi l'anecdote suivante : un homme de Lochaline se confia à un médecin à propos d'une famille de Saint-Kilda qui devait occuper une maison voisine de la sienne : « "Pourquoi envoient-ils tous ces indigents ici ? Tous des fainéants et des parasites"[1] ». Dans le film de Bryden, on voit un homme se précipiter sur les Hirtiens dès leur arrivée et leur lancer, presque mot pour mot, ces accusations avant d'être maîtrisé par la police (89'12).

Les raisons qui expliquent ces réactions hostiles apparaissent, à première vue, incompréhensibles (et ne sont pas explicitées par Bryden). Elles sont en fait liées au financement du rapatriement des Hirtiens et illustrent bien l'impéritie du sous-secrétaire d'état lors de l'évacuation[2]. Outre les nouveaux logements mis à la disposition des Hirtiens, beaucoup de gens en Écosse étaient persuadés que tous les frais d'évacuation incomberaient au gouvernement et que ce sont donc les contribuables britanniques qui les règleraient. Les Hirtiens, une fois sur le bateau, furent toutefois sommés de signer un document les enjoignant à rembourser ces frais tant que ceux-ci n'étaient pas supérieurs à ce que la vente de leurs ovins leur avait rapporté[3]. Le gouvernement fit néanmoins marche arrière après une campagne de presse indignée : l'argent de cette vente fut finalement redistribué aux Hirtiens au prorata du nombre d'ovins

1. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 213.
2. « The government didn't do a proper job in preparing this evacuation. » (Alasdair Alpine MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 289)
3. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 24.

qu'ils possédaient[1]. C'est donc le gouvernement britannique qui, en fin de compte, régla les frais de cette évacuation et de ces relogements.

La voix hors champ de l'adulte Neil Gillies égrène alors, sur un ton grave seyant à la circonstance, un macabre décompte alors que les visages des îliens, souvent apeurés, défilent sur l'écran lors de leur transport en voiture : le nom, l'âge et la cause de la mort de la personne apparaissent en surimpression. On apprend que la plupart des gens de plus de quarante ans succombèrent à la tuberculose peu après leur arrivée. À l'inverse de la « *boat cold* », la maladie que les Hirtiens contractaient quand des étrangers débarquaient sur l'île, c'est à leur arrivée en Écosse qu'ils furent rattrappés par leurs faiblesses immunitaires[2]. Victimes de leur isolement, ils n'étaient pas habitués à la qualité bactériologique de l'environnement qu'ils rencontraient. Le plan final montre le visage du jeune Neil Gillies qui apparaît par la fenêtre arrière d'une voiture, dévisageant le spectateur puis s'éloignant dans des bruits de moteur. Ce dernier plan peut être considéré comme un ultime clin d'œil intertextuel au film de Powell ; il n'est en effet pas sans évoquer un plan de *À l'angle du monde*, lorsque Ruth regarde le spectateur par le hublot du bateau qui l'amène, elle et sa fille, vers l'Écosse (63'57).

Conclusion

L'espace où se déroule l'action est filmé de façon très classique par les deux cinéastes et Saint-Kilda occupe immanquablement une fonction narrative prégnante. La falaise, dans le film de Powell, est par exemple nécessaire au récit : c'est elle qui permet au cinéaste de développer l'action et les intrigues. En ce qui concerne le film de Bryden, c'est la mer qui joue ce rôle d'embrayeur du récit : c'est elle qui, dès les premières secondes du film (le pseudo-documentaire et les prises de vues d'hélicoptère), est désignée comme

1. Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 225.
2. En ce qui concerne les ravages de la tuberculose sur les Hirtiens évacués, voir : *ibid.*, p. 232-234.

restreignant le cadre de vie. C'est aussi par elle qu'arrive le premier mort et c'est par elle que les îliens quittent leur territoire. On peut parler d'une approche géodiégétique de l'espace[1]. Tout fonctionne par rapport à ce cadre et celui-ci engendre des questions fondamentales sur les liens qu'entretiennent les Saint-Kildiens avec leur archipel. Le médium cinématographique met en avant la poétique de l'espace de façon encore plus claire qu'avec le poème de Dunn.

La crédibilité descriptive de *Ill Fares the Land* est indéniable, même si les acteurs, tout comme dans le film de Powell, ne parviennent pas à ramer de façon très convaincante lorsqu'on compare, par exemple, ces gestes à ceux de l'ethnofiction *L'Homme d'Aran* (rappelons que Flaherty avait uniquement employé des habitants d'Aran). Mais la crédibilité de Bryden tente aussi d'être performative : plus qu'un constat, le réalisateur semble avoir à cœur de dire que tout n'a pas été fait pour sauver les îliens. Le gouvernement, représenté dans le film par le sous-secrétaire du Scottish Office, Mr Tom Johnston, n'apparaît ni déterminé ni certain de la nécessité de préserver la vie sur Saint-Kilda. Johnston évoque la situation difficile en Grande-Bretagne, le chômage et la pauvreté. L'infirmière, avec un sourire entendu, lui réplique en replaçant l'évacuation dans le cadre politique de l'espérance d'une vie meilleure : « Elle est là votre chance, non ? Un nouveau Travailliste changeant le monde » (87'56). Derrière sa venue sur Saint-Kilda pour l'évacuation se cachait peut-être en effet des objectifs de notoriété publique et de publicité. Tom Johnston ose même une métaphore photographique en présence de Miss Barclay : regardant le coucher de soleil sur les îles de l'archipel, il semble submergé par l'émotion, avant de confier à l'infirmière que le sentiment qu'il ressent est comparable à celui qui l'envahit avant le développement d'un négatif. Une nouvelle image, et peut-être un chef d'œuvre, est sur le point d'être révélée. Mais il suffit d'un rien pour que ce cliché soit compromis par les mélanges chimiques, la température ou la lumière.

1. Antoine Gaudin, *L'espace cinématographique. Esthétique et dramaturgie*, Paris, Armand Colin, 2015, p. 27-34.

Même si la mort est le thème central de *Ill Fares the Land*, Bryden fait preuve de beaucoup de pudeur dans le tournage et le montage des scènes de trépas. On comprend que Will, parti chercher les moutons à Boreray, est décédé : ses sabots sont rapportés par les courants et l'enfant Neil Gillies les retrouve sur les berges ; on comprend que quatre personnes sont mortes de la grippe, et on distingue quatre croix lors des funérailles. On aperçoit seulement indistinctement un corps d'homme inerte, sorti d'une chaloupe et porté par les femmes dans la première scène du film, et on entend leurs pleurs.

Outre les nouvelles données économiques, ce sont les conditions médicales, des éléments mis en avant de façon rigoureuse dans les deux films examinés, ainsi que la perspective de conditions matérielles plus stables que les réalisateurs soulignent. Même si des traitements médicaux, depuis que la « maladie des neuf jours » avait été éradiquée, permettaient de soigner nombre de pathologies, c'est la distance qui posait un problème insoluble. Les liens qui se tissaient avec le monde extérieur étaient de plus tributaires du climat. Les tempêtes qui isolaient l'île mettaient le confort et la survie économique des îliens en péril.

Conclusion

Une île aux confins du monde

> Des discussions amicales avec les îliens de Saint-Kilda m'apprirent qu'ils attendent avec impatience leur évacuation. Chacun d'entre eux m'a dit, me parlant en particulier, que les gens d'Hirta sont unis dans le désir de quitter l'île avant l'hiver. Un natif, un homme d'à peu près quarante ans avec lequel j'ai échangé quelques mots sur le bateau avant qu'il ne descende à Oban, m'a assuré que pour tout l'or du monde il ne retournerait pas vivre sur Hirta[1].

Comme nous l'avons constaté dans cette monographie, l'histoire de Saint-Kilda a été source de fascination et d'imaginaire pour la littérature, la photographie et le cinéma tout au long du XXe et du XXIe siècles. Cet engouement pour cette hétérotypie, pour ce monde perdu et cette communauté disparue, ainsi que l'éloge du primitivisme, sont toujours de mise de nos jours. Mêmes s'ils ont dorénavant acquis de nouvelles dimensions et pris de nouvelles formes, ils perpétuent toujours la mythopoétique dans un mélange compliqué fait de fictions, de culture populaire et de culture savante. Les derniers développements de cette mythopoétique sont musicaux : les récentes sorties de chansons et de musiques « traditionnelles » hirtiennes s'inscrivent en effet dans ce récit[2]. L'histoire de l'album *The Lost songs of Saint-Kilda* (Decca, 2016) possède d'ailleurs tous les attributs d'un mythe : Trevor Morrison, un résident de la maison de retraite de Silverlea à Édimbourg fut entendu jouant du piano en 2006 par un bénévole (Stuart

1. Alasdair Alpine MacGregor, *A Last Voyage to St Kilda*, *op. cit.*, p. 226.
2. Sarah R. MacKinnon & Michael Hannan, « Myth-making through music: the 'lost songs' of St Kilda », *Shima*, vol. 12, n° 12, 2017, p. 185-204. Voir aussi le site officiel : <http://lostsongsofstkilda.com/year/2016-2> [consulté le 12/12/2020].

McKenzie). Désireux de connaître l'origine de ces morceaux traditionnels qu'il ne parvenait pas à identifier, McKenzie apprit que le professeur de piano de Trevor Morrison, sur l'île de Bute durant la Seconde Guerre mondiale, était un des Hirtiens évacués en 1930. C'est lui qui aurait alors enseigné des mélodies à partir de chansons entendues sur Hirta à son jeune élève. Quatorze morceaux furent enregistrés, dont huit par Trevor Morrison, les autres étant des arrangements par des compositeurs écossais contemporains (dont Sir James MacMillan)[1]. Notons d'ailleurs qu'un autre album inspiré par Saint-Kilda sortit en 2017, en collaboration avec le National Trust for Scotland (*The Wren and the Salt Air* par Jenny Sturgeon)[2]. Cette utilisation de thèmes musicaux hirtiens, ou cette appropriation du nom de l'archipel, n'est toutefois pas chose inédite : une symphonie intitulée *A St Kilda Requiem* fut composée dans les années 1980 par Jerold James Gordon[3]. Tous les Hirtiens étant maintenant morts, cette fascination pour l'archipel se doit d'être préservée par l'intemporalité de la culture et la musique a logiquement pris place au côté de la littérature, du cinéma et des témoignages photographiques.

Internet fournit maintenant une nouvelle plateforme intermédiale pour raconter des voyages, donner la possibilité de télécharger de la musique ou afficher des photographies. Les blogs et les sites consacrés à l'archipel hébridéen abondent, contribuant à leur façon à la construction de l'imaginaire saint-kildien et à la perpétuation de la mythopoétique. L'ultime développement de ce succès pour Saint-Kilda, et ce n'est peut-être que le début d'une mode, a été, à ma connaissance, réalisé en avril 2017 par la compagnie écossaise

1. <http://www.bbc.com/news/uk-scotland-highlands-islands-37307195> [consulté le 12/12/2020].

2. Wendy Glass, « Songs for St Kilda », *The Scots Magazine*, 2 mars 2017 <https://www.scotsmagazine. com/articles/songs-for-st-kilda/> [le 12/12/2020]. Voir aussi : <https://aberdeenvoice.com/2017/03/jenny-sturgeons-wren-salt-air-reviewed/> [consultéle 12/12/2020].

3. Elle est mentionnée par Tom Steel (Tom Steel, *The Life and Death of St Kilda*, *op. cit.*, p. 274). Néanmoins les données sont très lacunaires sur Internet, où elle est souvent mal orthographiée « *Ast Kilda Requiem* ». Très peu d'informations sont disponibles sur le compositeur.

de plateformes pédagogiques ImmersiveMinds : il réside dans la possibilité de visiter virtuellement Saint-Kilda, d'y rencontrer des habitants et d'y entreprendre des fouilles archéologiques grâce au jeu multiplateforme Minecraft©[1]. La médiamorphose, terme et concept mis en évidence par Roger Fidler, a également investi un territoire qui semble au départ bien éloigné de simples activités ludiques, repoussant ainsi maintenant encore un peu plus les confins mythopoétiques de Saint-Kilda[2].

Ces développements sont des évolutions logiques de la fascination qu'inspire l'archipel. Saint-Kilda, depuis Martin jusqu'à nos jours, fait en effet partie d'un topos culturel et symbolique classique grâce à son isolement et à la frontière maritime. Lieu hétérotopique par excellence, le temps semble s'y être immobilisé, chaque jour reproduisant le précédent dans la monotone régularité des saisons. Son histoire accentue peut-être ce thème : le temps y était figé jusqu'à ce que de nouveaux logements fussent construits sous l'impulsion de Neil Mackenzie ou que des groupes de touristes débarquassent, emmenés par les premiers bateaux à vapeur. L'abandon de Saint-Kilda à cause de l'intrusion de la modernité est un motif que tant d'études ont relayé et qui a encore la vie dure. Si l'on ne peut certes pas écarter d'un revers de la main ce phénomène, on doit toutefois se garder d'associer systématiquement le déclin de l'île à un tel phénomène. Sarah MacKinnon et Michael Hannan n'hésitent pas à évoquer un thanatourisme, c'est-à-dire une fascination touristique pour les lieux morts ou les lieux *de* mort. Celle-ci serait liée à un envoûtement pour les îles : une « thana-islomanie » caractéristique d'Hirta ou d'autres îles abandonnées[3]. Il est en effet intéressant de noter que la grande majorité des écrits sur l'archipel sont empreints de nostalgie et de regrets. L'imaginaire hirtien s'est bien sûr inexorablement

1. Pour télécharger la carte du village : <https://www.immersiveminds.com/st-kilda> [consulté le 12/12/2020].
2. Roger Fidler, *Mediamorphosis. Understanding* New *Media*, Thousand Oaks – Londres – New Delhi, Pine Forge Press, 1997.
3. S. MacKinnon & M. Hannan, « Myth-making through music: the 'lost songs' of St Kilda », *Shima*, *op. cit.*, p. 197-98.

développé depuis le premier récit de Martin et les innombrables plagiats et réécritures dont il fut l'objet. Le métarécit du « Bon sauvage » et les éloges primitivistes sont maintenant souvent partiellement remis en question à propos de Saint-Kilda : la vie sur Hirta n'était ni facile, ni plaisante. Cependant, les accusations ou les sentiments de culpabilité qui sont la péroraison logique d'un discours vantant un passé disparu restent encore fréquemment utilisés en tant qu'éléments pseudo-scientifiques.

Les récits de voyage des siècles précédents ont bâti des fondations anthropologiques et historiques à partir desquelles la fiction et l'imagination purent émerger et se développer pour raconter une île où l'existence était éloignée des conceptions traditionnelles des sociétés européennes. L'histoire des populations de Saint-Kilda a permis de combler un vide dans l'imaginaire européen : l'archipel, grâce aux premiers témoignages dithyrambiques de Martin, a assumé le rôle d'un lieu utopique à la marge de la société pour des visiteurs en manque de valeurs ou à la recherche d'idéaux disparus. Les dernières années du XIXe siècle et les premières décennies du XXe siècle correspondirent aussi au développement de la photographie qui permettait l'enregistrement d'un nouveau type de témoignage. Au regard inquisiteur et parfois moqueur des touristes s'ajoutaient le mystère de l'objectif et de la chambre noire. La photographie donnait à tous l'occasion de considérer les Hirtiens tels qu'ils étaient et de contempler les regards parfois anxieux qu'ils lançaient en direction de cette modernité.

L'évacuation de 1930 scella leur destin et la nostalgie put s'immiscer dans le travail de divulgation scientifique et historique. Il y a fort à parier que les interprétations eussent été différentes si l'archipel n'avait pas été évacué par le gouvernement, et qu'il se fût, plutôt, vidé progressivement de sa population, même si la décision de partir émanait des îliens. L'exemple de Mingulay, une des autres îles des Hébrides extérieures, peut ainsi être gardé en mémoire : l'abandon de l'île en 1912 par les dernières familles autochtones ne fit jamais couler beaucoup d'encre.

La réalité de la vie dans l'archipel était parfois loin des conceptions relayées par la plupart des voyageurs qui ne souhaitaient voir

qu'un « âge d'or » disparu dans le mode de vie primitif et dans les coutumes des Hirtiens. Ces visiteurs arrivaient dans un lieu hétérotopique, avec leurs préconceptions, façonnées à la lecture des récits de voyage antérieurs, et ils s'émerveillaient souvent d'y trouver confirmation. Mais nombre de Saint-Kildiens étaient tout à fait conscients de ces attentes, et se montraient très critiques du comportement des visiteurs[1]. Le révérend Mackenzie signale lui-même une attitude narquoise des îliens : « Encouragés par l'incroyable crédulité du touriste ordinaire, les autochtones doivent se montrer très entreprenants pour avoir le dessus. Le touriste vient avec une certaine idée en tête sur ce qu'est le natif, et il serait déçu s'il ne le trouvait pas ainsi. Les natifs ont été assez rusés pour découvrir cela et l'ont mis à profit ». Mackenzie poursuit en donnant des anecdotes et explique que les Hirtiens se moquent fréquemment, en gaélique, des visiteurs lorsqu'ils savent que ces derniers ne peuvent les comprendre[2].

La plupart des récits de voyage publiés à la fin du XIXe siècle, et surtout les romans et les récits biofictionnels écrits au XXe et au XXIe siècles que nous avons examinés ont souvent rétabli les faits : ils montrent que carences, maladies et pénuries étaient le lot fréquent des Saint-Kildiens. L'apparente communion avec la faune et la flore, tant enviée par beaucoup de visiteurs, n'était en fait qu'une cohabitation dans un environnement qui pouvait aussi se révéler très hostile. La plupart des écrits fictionnels étudiés dans cette monographie ne jouent pas la carte du sentimentalisme, même si on peut parfois reprocher à *Ill Fares the Land* de souligner le pathos des situations et d'insister sur l'indifférence des responsables administratifs britanniques. Ils montrent, en tout cas, que l'archipel exerce un pouvoir de transformation sur celles et ceux qui viennent s'y installer : personne n'en repart avec le même état d'esprit ou les mêmes convictions qu'à son arrivée. Les

1. Rappelons les vers de Douglas Dunn : « Ils savent très bien ce que nous manigançons / […] / Ils nous connaissent si bien et ne nous jalousent pas » [l. 58-61].

2. James Bannatyne Mackenzie, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843*, *op. cit.*, p. 28.

fondements hétérotopiques assumés par Hirta s'effondrent après un long séjour, en dépit de la mythopoétique mise en place par les écrivains voyageurs.

Saint-Kilda continue cependant de nos jours à être victime de son succès. Si le temps le permet, des visites quasi-quotidiennes de touristes entretiennent l'hétérotopie et la mythopoétique du lieu, des traits habilement perpétués par l'industrie du tourisme. La rue du village et la plupart des maisons ont été préservées. Hirta, sa population et son histoire, n'ont sans doute pas fini d'envoûter les visiteurs. La littérature et l'art continuent aussi d'être inspirés par le destin des Hirtiens et de leur sauvage et magnifique habitat.

Ces îles « aux confins du monde » fascineront encore en raison du paradoxe lié à la distance sociétale et anthropologique des populations qui y vécurent et celle de la Grande-Bretagne. L'écriture de l'histoire de l'archipel, et celle de ses habitants, qu'elle soit fictionnelle, pseudo-scientifique ou scientifique n'est certainement pas finie, malgré la quantité d'ouvrages ou d'articles rédigés. Internet contribue maintenant à la diffusion et consolide la vision hétérotopique du lieu ; le magnétisme mythopoétique de Saint-Kilda continue et se prolongera certainement longtemps. Outre les recherches scientifiques, c'est paradoxalement la littérature ou le cinéma, domaines de l'imaginaire, qui, grâce à la biofiction ou aux récits historiques, permettront à Saint-Kilda et à ses anciennes communautés de rester, comme nous venons de le voir dans cet ouvrage, dans le champ du concret et dans la fidélité historique.

ANNEXE

Traduction de « St Kilda's Parliament: 1879-1979. The Photographer Revisits his Picture » de Douglas Dunn[1].

1. Poème publié *in* Douglas Dunn, *The St Kilda Parliament*, London, Faber & Faber, 1981.

« Le parlement de Saint-Kilda : 1879-1979. Le photographe réexamine son cliché ».

De chaque côté d'un chemin pavé de pierres,
Deux rangés d'hommes, debout, pieds nus,
Barbus et vêtus d'un gilet, tous portant un béret,
Et la plupart avec un demi-sourire
Qui leur vient de la camaraderie qu'ils entretiennent avec les rochers,
Avec les douces brumes, la pluie et les tempêtes qui rugissent,
Et d'un régime fait de fous de Bassan et d'œufs,
Un régime d'algues, de nostoc et de varech,
Et de l'ignorance de ce que l'on appelle un cochon, une abeille, [un rat,
Ou un lapin, bien qu'ils se souviennent
Des trois pommes apportées ici par un voyageur
Cinq ans auparavant, et qu'ils en parlent toujours depuis.
Et il y a plusieurs chiens qui ne font rien,
Qui semblent dédaigner mon appareil photo,
Et une femme, qui ne le croirait sans doute pas
Si on lui parlait de tous ces gens qui habitent en Écosse.
Un homme est assis sur un talus près de sa maison,
Et regarde la mer et une barque
S'y balançant, le petit navire qui m'a amené ici,
Dont le bois a doucement été façonné par les vagues,
Par l'histoire de ces eaux du nord.
Des hommes sages ou des simples d'esprit, difficile de le dire,
Mais ainsi qu'ils se ressemblent presque tous
On peut voir aussi comment chacun d'entre eux est particulier,
Fier de sa timidité et de sa petite vie
Sur cette île au ban des Hébrides,
Avec les yeux remplis des couleurs du ciel et d'oiseaux de mer,
De poisson et de tout ce qui pousse ici.
Flagrante, également, est leur masculinité ainsi que la façon dont [toise chaque homme,
Sûr d'être l'objet de l'amour d'une femme qui
Connaît aussi la sagesse du lever du soleil,
Du temps qu'il fait dans les yeux, comme autant de repères.
Cinquante ans avant la dépopulation,
Avant qu'eux-mêmes ne demandent aux bateaux de venir
Pour les soulager de leurs bébés qui mouraient,
C'était facile, même alors, d'imaginer

Que Saint-Kilda retourne à son dépouillement originel,
Son archéologie de lichen
Et de traces de pas stratifiés sous la mousse.
40 Regardez comme tout est si simple, ces orteils
Qui, par jeu, saisissent les bords d'un galet.
C'est une démocratie retirée, où les hommes,
Menottés à ce lieu, font baisser les yeux à une mer
Qui fait cliqueter ses menottes de sel,
45 Capricieuse geôlière du farouche Atlantique.
Voyageur, touriste, qui n'a à l'esprit
Que les romantiques îles de Staffa et des sujets de conversation
Pour vos causeries d'hiver, si vous deviez vous y rendre,
Débarquant au lever du jour sur ses rivages périlleux,
50 Vous entendrez sûrement du gaélique sur Saint-Kilda,
Parlé doucement, comme une poésie de fantômes,
Par des gens qui ne se sont jamais abandonnés
À des hiérarchies dictées par la cuisine et l'instruction.
Il suffit de regarder les visages de ces hommes
55 Qui se tiennent là, comme les ancêtres de tous,
L'espace de cet instant qu'il m'a fallu pour fermer l'obturateur sur
[un visage.
Regardez leur moquerie, espiègle et sûre d'elle.
Ils savent très bien ce que nous manigançons
Avec nos explorations internes, nos
60 Desseins d'opulence et d'éducation.
Ils nous connaissent si bien et ne nous jalousent pas
Eux, dont le but suprême sur ce bout d'ongle d'Europe
Était une éternelle agriculture saisonnière
Qui, lorsqu'elle échouait, n'était pas de leur faute.
65 Vous pouvez voir qu'ils ont déjà prophétisé
Un jour où les survivants regarderont une dernière fois
Par-dessus la poupe d'un bateau qui part,
Leurs falaises, enveloppées de fous de Bassan, et les adieux
Du mulot de Saint-Kilda et du troglodyte hirtensis
70 Qui pénètrent dans les ouvrages spécialisés
D'ornithologues leur rendant visite, à la proue
D'un bateau, venant de mauvaise grâce du futur.
Ils posent pour toujours devant leur parlement,
Me regardant comme s'ils étaient à l'origine
75 De l'affection qui s'éparpille dans mes yeux.
Et c'est à cause de cela que moi, qui ai pris
Ce cliché dans une année où se déroulèrent plein de choses :

Les massacres Zoulous, l'opéra de Tchaïkovski,
Je reviens pour vous dire ceci, qu'après
80 Mes nombreuses photographies de villes en détresse,
Mes portraits répétés de raffinés,
De morts émaciés et d'empires perdus,
De flottes explosées et de chair convulsées,
De civils morts et de copulations commerciales,
85 Qu'après tant de ces privilèges plus imposants
C'est vers cette île que je reviens.
Ici, je taillade le temps comme un bout de bois sec,
Du point du jour à la brunante, entouré des gémissements
Et des soupirs d'une langue que je ne parle pas,
90 Devant un parlement, les regardant,
Comme eux aussi devront toujours me regarder
Qui les regarde, par le biais de mon appareil,
En train de regarder. Bienveillant, ou sournois ? Mais qui,
À ce stade avancé, pourrait dire, ou penser que cela en vaille
[la peine ?
95 Car j'y étais, et j'y suis, et j'oublie.

Bibliographie thématique

1. Ouvrages et articles écrits en anglais.

Récits de voyages / descriptions (même brèves) des Hébrides et/ou de Saint-Kilda ou consacrés à Saint-Kilda ou aux Hirtiens

Acland, Anne, *A Devon Family: The Story of the Aclands*, Londres & Chichester, Phillimore, 1981.

Anon. [Lady Baillie of Polkemmet], « Visit to St Kilda – by a Lady », *The Church of Scotland Home and Foreign Missionary Record*, 1/7/1875, vol. ix, Édimbourg & Londres, William Blackwood & sons, 1876, p. 254-257.

Anon., « The Description of the Iles of Scotland » in *Certeine Matters concerning the Realme of Scotland, composed together,* Londres, John Flasket, 1603, n.p.

Anon., « Life in St Kilda », *Chambers's Journal*, vol. liv, p. 284, p. 312 ; p. 331.

Anon., « St Kilda, a rock in the British Atlantic » *Eclectic Magazine of Foreign Literature*, 68, juillet 1898, p. 87-89.

Anon., *St. Kilda Papers 1931*, Oxford, Oxford University Press, 1937.

Anon., *The Decline and Fall of St Kilda. Proceedings of an International Conference organised by the Islands Book Trust in August 2005 to mark the 75th anniversary of the evacuation of St Kilda*, Port of Ness, The Islands Book Trust, 2006.

Calendar of the State Papers relating to Ireland, of the reign of James I 1615-1625. Edited by Charles W. Russell and John P. Prendergast, Londres, Longman & Co., 1880.

Atkinson, George Clayton, « An Account of an Expedition to St Kilda in 1831 », *Transactions of the Natural History Society of Northumberland,* vol. ii, 1838, p. 215-225.

Atkinson, George Clayton, *Expeditions to the Hebrides in 1831 and 1833*. Edited by David A. Quine, Waternish, Maclean Press, 2001.

Barkham Patrick, *Islander: A Journey around Our Archipelago*. Illustrated by Emily Faccini, Londres, Granta Books, 2017.

Barrington, Richard Manliffe, « Ascent of Stack-na-Biorragh, St Kilda », *Alpine Journal*, vol. 27, 1913, p. 195-202.

Blaikie, Andrew, « Photographs in the cultural account: contested narratives and collective memory in the Scottish islands », *The Sociological Review*, vol. 49, n° 3, août 2001, p. 345-367.

Blundell, Odo, *The Catholic Highlands of Scotland. The Western Islands and Highlands*, Édimbourg, Sands & Co., 1917.

Boece, Hector, *The History and Chronicles of Scotland*, written in Latin by Hector Boece; and translated by John Bellenden, vol. 1, Édimbourg, Tait, 1821.

Boswell, James, *Life of Johnson.* Edited by R. W. Chapman. Introduced by Pat Rogers, Oxford, Oxford University Press, 1998.

Boswell, James, *The Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson* in : Johnson, Samuel, and Boswell, James, *A Journey to the Western Islands of Scotland — The Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*. Edited, with an introduction and notes by Peter Levi, Londres, Penguin Books, 1984

Bower, Walter, *Scottishronicon*, by Walter Bower in Latin and English. General Editor D. E. R. Watt, 9 vol, Aberdeen, AUP, 1987-1993.

Bowman, John E., *The Highlands and Islands. A Nineteenth-Century Tour*, Gloucester, Sutton, 1986.

Brougham, Henry, *The Life and Times of Henry Lord Brougham, written by himself*, 3 vol., New York, Harper & Brothers, 1871-1872.

Buchan, Alexander, *A Description of St Kilda, the Most remote Western Isle of Scotland. Giving an account of its situation, extent, soil, product, bay, and adjacent islands or rocks. The ancient and Modern Government, Religion, and Customs of the Inhabitants; and other Curiosities of Art and Nature. Also their late reformation*, Édimbourg, Thomas Lumsden & John Robertson, 1752.

Buchanan, George, *The History of Scotland. Written in Latin by George Buchanan; Faithfully rendered into English*, Book I, Londres, Awnsham Churchill, 1690.

Buchanan, John Lanne, *A defence of the Scots Highlanders, in general; and some learned characters, in particular: with a new and satisfactory account of the Picts, Scots, Fingal, Ossian, and his poems*, Londres, J. Egerton; W. Stewart and W. Richardson, 1794.

Buchanan, John Lanne, *A general view of the fishery of Great Britain, drawn up for the consideration of the undertakers of the north British fishing*, Londres, Th. Kay & Longman, 1794.

Buchanan, John Lanne, *Travels in the Western Hebrides from 1782 to 1790*, (1793) Waternish, Maclean Press, 1997.

Buchanan, Meg, *The Continuing Story of the Islands*, Glasgow, Glasgow Museums, 1995.

Butterworth, Mark, (ed.), *Destination St Kilda: From Oban to Skye and the Outer Hebrides*, South Lochs, The Islands Book Trust, 2010.

Carmichael, Alexander, *Carmina Gadelica. Hymns and Incantations.* Translated by A. Carmichael, 4 vol., Édimbourg & Londres, Oliver and Boyd, 1928-1941.

Carruthers, Robert, *The Highland Note-Book; or, Sketches and Anecdotes*, Édimbourg, Adam & Charles Black, 1843.

Chambers, Bob, (ed.), *Rewriting St Kilda. New Views on Old Ideas. The Proceedings of a Three-Day Conference held in the Isle of Benbecula 11-14 August 2010*, South Lochs, The Islands Book Trust, 2011.

Chambers, William, « The Story of Lady Grange », *Chambers's Journal of Popular Literature, Science and Arts*, n° 551, 18/7/1874, p. 449-452.

Charnley, Robert, *Last Greetings from St Kilda*, Glasgow, Stenlake & McCourt, 1989.

Charnley, Robert (compiler), *A Voyage to St Kilda: Being a Diary Account of a Voyage from Glagow to St Kilda aboard the S.S. Hebrides during the Summer of 1913*, Portree Maclean Press, 1993.

Clarke, Edward Daniel, *The Life and Remains of the Rev. Edward Daniel Clarke, LL.D, Professor of Mineralogy in the University of Cambridge*. Edited by William Otter, Londres, George Cowie & Co, 1824.

Coates, Richard, *The Place-Names of St Kilda. Nomina Hirtensia*, Lampeter, Edwin Mellen Press, 1990.

Connell, Robert, *St Kilda and the St Kildans*, Londres & Glasgow, Hamilton, Adams & Co, Thomas D. Morison, 1887.

Cooper, Derek, *Road to the Isles. Travellers in the Hebrides 1770-1914*, Londres, Macmillan, 1980.

Corfield, W. H., « To the editor of *The Times* », *The Times*, 23 août 1871, p. 4

Cumming, Constance Frederica Gordon, *In the Hebrides*. A New Edition, with autotype facsimile and twenty-two illustrations, Londres, Chatto & Windus, 1883.

Emery, F. V., « The Geography of Robert Gordon, 1580-1661, and Sir Robert Sibbald, 1641-1722 », *Scottish Geographical Magazine*, 74, n° 1, avril 1958, p. 3-12.

Ferguson, Calum, *St Kildan Heritage*, Stornoway, Acair, 2006.

Ferguson, Malcolm, *Rambles in Skye, with a Sketch of a Trip to St Kilda*, Irvine–Glasgow & Édimbourg, Chas. Murchland, Porteous Bros., Thos. Murray & son, John Menzies & Co, 1885.

Fitzgibbon, Theodora, *A Taste of Scotland. Scottish Traditional Food*. Period photographs specially prepared by George Morrison, Londres, J. M. Dent & Sons, 1970.

Fleming, Andrew, *St Kilda and the Wider World: Tales of an Iconic Island*, Macclesfield, Windgather Press, 2005.

Forbes, R., *The Lyon in Mourning; or, a collection of speeches, letters, journals, etc., relative to the affairs of Prince Charles Edward Stuart*, edited by Henry Paton, 3 vols, Édimbourg, Scottish History Society, 1895-1896.

Fordun, John, John of Fordun's *Chronicle of the Scottish Nation*. Translated from the Latin text by Felix J. H. Skene. Edited by William F. Skene, Édimbourg, Edmonston and Douglas, 1872.

Forsyth, Robert, *The Beauties of Scotland; containing a clear and full account* of *the agriculture, commerce, mines, and manufactures;* of *the population, cities, towns, villages, &c.,* of *each county. Embellished with engravings*, 5 vols, Édimbourg, Constable & Co, 1805-1808.

Gannon, Angela & Geddes, George, *St Kilda. The Last and Outmost Isle*. Edited by Jill Harden & Adam Welfare, Édimbourg, Historic Environment Scotland, 2015.

Gillies, Donald John, *The Truth about St Kilda. An Islander's Memoir*. Edited by John Randall, Édimbourg, John Donald, 2010.

Goodrich-Freer, Ada, *Outer Isles*. With Illustrations by Allan Baraud, Westminster, Archibald Constable, 1902.

Gordon, Seton, *Islands of the West. With 51 illustrations from photographs*, Londres, Cassell & Co, 1933.

Gregory, Donald, *The History of the Western Highlands and Isles of Scotland*. Introduction to this edition by Martin MacGregor, (1881) Édimbourg, John Donald, 2008.

Harman, Mary, *An Isle Called Hirte. A History and Culture of St Kilda to 1930*, Waternish, Maclean Press, 1997.

Heathcote, Evelyn, « A night in an ocean cave », *Wide World Magazine*, vol. 5, n° 25, avril 1900, p. 91-96.

Heathcote, Evelyn, « A Summer Sojourn in St Kilda », *Good Words 1901*, 1901, p. 460-467.

Heathcote, Norman, *St Kilda*, Londres, Longmans, Green & Co, 1900.

Heathcote, Norman, « A Map of St Kilda », *Geographical Journal*, 15, n° 2, février 1900, p. 142-144.

Heathcote, Norman, « Climbing in St Kilda », *The Scottish Mountaineering Club Journal*, vi, n°35, mai 1901, p. 146-151.

Heron, Robert, *General View of the Natural Circumstances of those Isles, Adjacent to the North-West Coast of Scotland which Are Distinguished by the Common Name of Hebudæ or Hebrides: of the celleous Means which Have Been Employed to Cultivate and Improve Them: and of Some Other Means, which Are Humbly Proposed, as Likely to Contribute to their Farther Improvement. Drawn up for the Consideration of the Board of Agriculture and Internal Improvement*, Édimbourg, John Paterson, 1794.

Hutchinson, Roger, *St Kilda: A People's History*, Londres, Birlinn, 2014.

Jamie, Kathleen, *Sightlines. A Conversation with the Natural World*, New York, The Experiment, 2013.

Johnson, Samuel, *A Journey to the Western Islands of Scotland* in Johnson, Samuel, and Boswell, James, *A Journey to the Western Islands of Scotland — The Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*. Edited, with an introduction and notes by Peter Levi, Londres, Penguin Books, 1984.

Kearton, Richard, *With Nature and a Camera: being the Adventures and Observations of a Field Naturalist and an Animal Photographer*, Londres, Cassell, 1897.

Kearton, Richard, « Strange life of Lone St Kilda », *Wide World Magazine*, 2, 1898-1899, p. 69-77.

Kennedy, Anne, « Letter from St Kilda. By Miss Anne Kennedy. Communicated with notes by Capt. F. W. L. Thomas », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland,* 10, 1874, p. 702-711.

Kennedy, Rev. John, *The Apostle of the North; the Life and Labours of the Rev. Dr J. M'Donald*, Londres, 1866.

Kerr, Maureen, *George Murray: A Schoolteacher for St Kilda 1886-87*, South Lochs, The Islands Book Trust, 2013.

Knox, John, *A Tour through the Highlands of Scotland and the Hebride Isles in 1786*, Londres, J. Walter, 1787.

Laing, David, « An episode in the life of Mrs. Rachel Erskine, Lady Grange, detailed by herself in a letter from St. Kilda, January 20, 1738, and

other original papers. Communicated to the Society of Antiquaries of Scotland by David Laing, Édimbourg, 4/6/1874 », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 11, 1877, p. 593-608.

Laing, David, « Lady Grange, in Edinburgh 1730. Forming a supplementary notice to that in the *Proceedings*, vol. xi », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 12, 1877, p. 312-313.

Leslie, John, *The Historie of Scotland.* Wrytten first in Latin and translated in Scottish by Father James Dalrymple, 2 vols, (1596) Londres & Édimbourg, Blackwood & Sons, 1888.

Leyden, John, *Journal of a Tour in the Highlands and Western Islands of Scotland in 1800.* Edited, with a bibliography by James Sinton, Édimbourg & Londres, Blackwood, 1903.

Leydon, John, « St Kildan Elegies », *The Scots Magazine*, vol. 64, décembre 1802, p. 976-977.

Loughlin, Clare, « Concepts of mission in Scottish Presbyterianism: the SSPCK, the Highlands and Britain's American colonies, 1709-40 », in *The Church and Empire*. Edited by Stewart J. Brown, Charlotte Methuen, Andrew Spicer, vol. 54, juin 2018, p. 190-207.

Macaulay, John M., *Lady of St. Kilda. A Famous Topsail Schooner*, Flodabay, Isle Press, 2016.

Macaulay, Rev. Kenneth, *The History of St Kilda, containing a Description of this Remarkable Island; the Manners and Customs of the Inhabitants; the Religious and Pagan Antiquities there found; With many other curious and interesting Particulars*, Londres, T. Becket & P.A. de Hondt, 1764.

Macaulay, Margaret, *The Prisoner of St Kilda*, Édimbourg, Luath Press, 2010.

MacCulloch, John, *A Description of the Western Islands, including the Isle of Man: Comprising an account of their geological structure; with remarks on their agriculture, scenery, and antiquities*, 3 vol., Londres, Archibald Constable, 1819.

MacCulloch, John, *The Highlands and Western isles of Scotland. Containing Descriptions of their scenery and Antiquities, with an Account of the Political History and Ancient Manners and of the Origin, Language, Agriculture, Economy, Music, Present Condition of the People, &c.*, 3 vols, Londres, 1824.

MacDiarmid, Hugh, *The Islands of Scotland: Hebrides, Orkneys and Shetlands*. Illustrated from photographs, Londres, Batsford, 1939.

MacDiarmid, John, *St Kilda and its Inhabitants*, Édimbourg – Londres, William Blackwood & Sons, 1877.

MacDonald, Fraser, « St Kilda and the sublime », *Ecumene*, 2001, 8, n° 2, p. 151-174.

MacDonald, Keith Norman, (ed.), *The Gesto Collection of Highland Music*, Leipzig, 1895.

MacGregor, Alasdair Alpin, *A Last Voyage to St Kilda: Being the Observations and Adventures of an Egotistic Private Secretary who was Alleged to Have Been 'Warned off' that Island by Admiralty Officials when Attempting to Emulate Robinson Crusoe at the Time of its Evacuation.* With fifty-two illustrations, Londres, Cassell & Co, 1931.

MacGregor, Alasdair Alpin, *The Farthest Hebrides*. With forty-three Illustrations, twenty-six of which are reproduced from Photographs by the Author, Londres, Michael Joseph, 1969.

Mackenzie, James Bannatyne, « Antiquities and old customs in St Kilda, compiled from notes made by Rev. Neil Mackenzie, minister of St Kilda, 1829-43 », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 39, 1904-5, p. 397-402.

Mackenzie, James Bannatyne, *Episode in the Life of the Rev. Neil MacKenzie at St Kilda from 1829 to 1843.* Edited by his son the Rev. J. B. MacKenzie, Minister at Kenmore, Aberfeldy, 1911.

Mackenzie, Sir George Steuart of Coul, « An account of the misfortunes of Mrs Erskine of Grange, commonly known as Lady Grange », *Edinburgh Magazine and Literary Miscellany*, novembre 1817, p. 333-339 (publié sous le pseudonyme de « Gael »).

Mackenzie, Osgood Hanbury, *A Hundred Years in the Highlands.* With Illustrations, Londres, Edward Arnold, 1921.

Mackenzie, William Cook, *History of the Outer Hebrides (Lewis, Harris, North and South Uist, Benbecula and Barra. With a Chapter on the Geology, Physical Features, and Natural History of the Group*, Paisley, Alexander Gardner, 1903.

MacKinnon, Sarah, & Hannan, Michael, « Myth-Making through Music: the 'lost songs' of St Kilda », *Shima*, vol. 12, n° 12, 2017, p. 185-204.

MacLachlan, Alice, « The Diary of Alice MacLachlan (1906-1908) » (extracts), <https://www.nts.org.uk/stories/the-st-kilda-diaries-1-to-8-may-1909> [consulté le 12/12/2020]

MacLean, Charles, *Island on the Edge of the World: the Story of Saint Kilda*, (1972) Édimbourg, Canongate Classics, 1977.

Macleod, Donald, (Theophilus INSULANUS), *A Treatise on the Second Sight, Dreams and Apparitions; With Several Instances Sufficiently Attested; and an Appendix of Others Equally Authentic: The Whole Illustrated with*

Letters to and from the Author on the Subject of his treatise; and a Short Dissertation on the Mischievous Effects of Loose Principles, Édimbourg, Ruddimans, Auld and Co., 1763.

Macleod, J. M., « St Kilda: letter to the Editor », *The Times*, 26/8/1871, p. 10.

Macleod, John, *Memorials of the Rev. Norman Macleod*, Édimbourg, David Douglas, 1888.

Martin, Martin, « Several observations in the North Islands of Scotland. Communicated to the Royal Society by Mr. Martin Martin », *Philosophical Transactions of the Royal Society,* 19, n°233, 1697, p. 727-729.

Martin, Martin, *A Late Voyage to St Kilda, the Remotest of all the Hebrides or Western Isles of Scotland*. *With a history of the island, natural, moral, and topographical. Wherein is an account of their customs, religion, fish, fowl, &c. As also a relation of a late impostor there, pretended to be sent by St. John Baptist*, Londres, D. Brown and T. Goodwin, 1698.

Martin, Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland. Containing a full account of their situation, extent, soils, product, harbours, bays, tides, anchoring places, and fisheries… With a new map of the whole… to which is added a brief description of the Isles of Orkney, and Schetland*, Londres, Andrew Bell, 1703.

Martin, Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland Circa 1695* and *A Voyage to St Kilda*, *Martin Martin. Description of the Occidental i.e. Western Isles of Scotland, Donald Monro*; introductions by Charles W. J. Withers & R. W. Munro, Édimbourg, Birlinn, 2002.

Meek, Donald E., *Steamships to St Kilda. John McCallum, Martin Orme, and the Life and Death of an Island Community*, South Lochs, The Islands Book Trust, 2010.

Mitchell, Arthur, « A list of travels, tours, journey, voyages, cruises, excursions, wanderings, rambles, visits etc. relating to Scotland », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 35, 1901, p. 431-638.

Monro, Donald, *Description of the Western Isles of Scotland, Called Hybrides; by Mr Donald Monro, High Dean of the Isles who travelled through the most of them in the year 1549. With his Genealogies of the Chief Clans of the Isles, now first published from the Manuscript.* To which is added I. *An Account of Hirta and Rona*, by the Lord Register Sir George M'Kenzie of Tarbat, never before published. II. *A Description of Saint Kilda*, by Mr Alexander Buchan late Minister there. III. *A Voyage to Saint Kilda in 1697* by M. Martin Gentleman, Édimbourg, William Auld, 1774.

Monro, Donald, *A Description of the Western Islands of Scotland Circa 1695* and *A Voyage to St Kilda*, *Martin Martin. Description of the Occidental i.e.*

Western Isles of Scotland, Donald Monro; introductions by Charles W. J. Withers & R. W. Munro, Édimbourg, Birlinn, 2002.

Moray, Robert, « A Description of the island of Hirta; communicated also by Sir Robert Moray », *Philosophical Transaction of the Royal Society of London*, 12, n° 137, 1677-78, p. 927-929.

Muir, T. S., *Characteristics of Old Church Architecture etc in the Mainland and Western Isles of Scotland*, Édimbourg, 1861.

Muir, T. S., *Ecclesiological Notes on some of the Islands of Scotland*, Édimbourg, 1885.

Murray, Donald S., *The Guga Stone: Lies, Legends and Lunacies from St Kilda. With Illustrations by Douglas Robertson*, Édimbourg, Luath Press, 2013.

Nicolson, Alexander, *History of Skye*. Third edition edited by Dr Alasdair Maclean, (1930) South Lochs, The Islands Book Trust, 2012

Padget, Martin, « An iconography of difference: internal colonialism, photography and the crofters of the Highlands and Islands of Scotland », *College Literature*, vol. 20, n° 2, juin 1993, p. 177-195.

Pennant, Thomas, *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides, 1772*, Chester, John Monk, 1774.

Pennel, Joseph, & Robins, Elizabeth, *Our Journey to the Hebrides*, New York, Harper & Brothers, 1889.

Pirie, John, *A Lang Wye Oot. Memories o' Oor Trip tae St Kilda*, Westhill, Lumphanan Press, 2015.

Pococke, Richard, *Tours in Scotland in 1747, 1750, 1760*. From the original MS. And drawings in the British Museum. Edited with a biographical sketch of the author by Daniel William Kemp, Édimbourg, Scottish History Society, 1887.

Powell, Lawrence Fitzroy, « The history of St Kilda », *Review of English Studies*, vol. 16, n° 61, janvier 1940, p. 44-53.

Quine, David A., *St Kilda Revisited*, Frome, Dowland Press, 1982.

Quine, David A., *St Kilda Portraits*, Frome, Dowland Press, 1988.

Quine, David A., *St Kilda Snapshots*, South Lochs, The Islands Book Trust, 2011.

Richards, Eric, « The decline of St Kilda: demography, economy and emigration », *Scottish Economic & Social History*, 12, 1992, p. 55-75.

Richards, Eric, « St Kilda and Australia: emigrants at peril, 1852-3 », *The Scottish Historical Review*, 71, 1992, p. 129-155.

Richards, Eric, *The Highland Clearances. People, Landlords and Rural Turmoil*, Édimbourg, Birlinn, 2008.

Richards, Eric, *From Hirta to Port Phillip, The St Kilda Emigration to Australia in 1852*, South Loch, The Island Book Trust, 2010.

Ritchie, J. Ewing, *Cruise of the Elena or Yachting in the Hebrides*, Londres, James Clark, 1877.

Robson, Michael, *St Kilda: Church, Visitors, and 'Natives'*, Port of Ness, The Islands Book Trust, 2005.

Sands, John, « Notes on the Antiquities of the Island of St Kilda », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 12, 9 avril 1877, p. 186-192.

Sands, John, « Life in St Kilda (First Paper; Second Paper; Concluding Paper) », *Chambers Journal of Popular Literature, Science and Art*, 5 mai 1877, p. 284-287; 19 mai 1877, p. 312-316; 26 mai 1877, p. 331-334.

Sands, John, *Out of the World; or, Life in St Kilda*. Second edition, corrected and enlarged, with illustrations, etched on copper, by the author, Édimbourg, MacLachlan & Stewart, 1878.

Self, Will, « On the Rocks: Will Self sets sails for the inaccessible wilderness », *Esquire*, 6 July 2013. <http://www.esquire.co.uk/culture/news/a4298/will-self-in-the-wilderness-murdos-kilda/>.

Seton, George, *St Kilda Past and Present*, Édimbourg – Londres, William Blackwood & Sons, 1878.

Seton-Watson, Robert William, « The strange story of Lady Grange », *History: The Quarterly Journal of the Historical Association*, vol. 16, n° 61, avril 1931, p. 12-24.

Skene, William F., *A History of Celtic Scotland*, 3 vols, Édimbourg, David Douglas, 1880.

Smith, Charles Lesingham, *Excursions through the Highlands and Isles of Scotland in 1835 and 1836*, Londres, Simpkin, Marshall and Co, 1837.

Smith, L. M. H., (ed.), *The Road to the Isles. The Hebrides in Lantern Slides*, Loanhead, Macdonald, 1983.

Smith, Robert Angus, « A visit to St Kilda in 1873 », *Good Words for 1875*, 1875, p. 141-144; p. 264-269.

Sobieski Stuart, John & Charles Edward, *Tales of the Century; or Sketches of the Romance of History between the Years 1746 and 1846*, Édimbourg, James Marshall, 1847.

Somerset, Douglas W. B., « Notes on the literary labours of the Apostle of the North », *Scottish Reformation Society Historical Journal*, n° 2, 2012, p. 147-165.

Spackman, Robert Anthony, *Soldiers on St Kilda: a Chronicle of Military Involvement on the Island of St Kilda, the Furthest Hebrides*, Balivanish, Uist Community Press, 1982.

Steel, Tom, *The Life and Death of St Kilda: the Moving Story of a Vanished Island Community*. Updated edition by Peta Steel, Londres, HarperPress, 2011.

Stewart, A. & Stewart, D., *Cochruinneach Taoghta de Shaothair nam Bard Gaëleach. A Choice Collection of the Works of the Highland Bards*, Édimbourg, T Stewart, 1804.

Stroh, Silke, *Gaelic Scotland in the Colonial Imagination. Anglophone Writing from 1600 to 1900*, Evanston, Northwestern University Press, 2017.

Taylor, A. B., « The name 'St Kilda' », *Scottish Studies*, 13, part ii, 1969, p. 145-158.

Thompson, Francis, *St Kilda and Other Hebridean Outliers*. New edition, Londres, David & Charles, 1988.

Trollope, Anthony, *An Illustrated Autobiography* including *How the Mastiff went to Iceland*. With an introduction by Joanna Trollope, (1883–1878) Gloucester, Sutton, 1987.

Wilson, James, « Additional Notice Regarding St Kilda », *Edinburgh New Philosophical Journal. Exhibiting a view of the progressive discoveries and improvements in the sciences and the arts*, xxxii, avril 1842, p. 178-180.

Wilson, James, *A Voyage round the Coasts of Scotland and the Isles*, 2 vols, Édimbourg, Adam and Charles Black, 1862.

2. Ouvrages ou articles en français

Récits de voyages / descriptions (même brèves) des Hébrides et/ou de Saint-Kilda ou consacrés à Saint-Kilda ou aux Hirtiens

Anon., *Nouveau recueil de voyages au nord de l'Europe et de l'Asie*, contenant des extraits des relations de voyages les plus estimées, et qui n'ont jamais été publiées en français. Ouvrage traduit de différentes langues, par une Société de Gens-de-Lettres, avec des notes, des éclaircissements, & enrichi de cartes, de vues & de dessins gravés par les meilleurs artistes. Tome premier, Genève, 1785.

Anon., « Saint-Kilda », *Le Rappel*, n° 8821, 5 mai 1894 (n. p.)

L'Archéologue, « Écosse des Îles et des Hautes-Terres à l'âge du Fer », n° 143, septembre-novembre 2017.

Bemont, Charles, « Compte-rendus critiques », *Revue historique*, tome 176, 1935, p. 332-335.

Boswell, James, *Vie de Samuel Johnson*. Traduction de l'anglais et préface de Gérard Joulié, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002.

Boswell, James, *Journal d'un périple dans les Hébrides, in* Johnson, Samuel & Boswell, James, *Voyage dans les Hébrides*. Traduit de l'anglais et annoté par Marcel le Pape avec la collaboration de Marc le Pape. Introduction de Maurice Denuzière, Paris, La Différence, 1991.

Bovet, Marie-Anne de, *L'Écosse. Souvenirs et impressions de voyages*. Ouvrage illustré de cent soixante-sept gravures, dont cent dix reproduisent les aquarelles exécutées d'après nature, par G. Vuillier, Paris, Hachette, 1898.

Chantreau, Pierre-Nicolas, *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789.* Ouvrage dans lequel on trouve tout ce qu'il y a de plus intéressant sur les mœurs des habitans de Grande-Bretagne, leur population, leurs opinions religieuses, leurs préjugés, leurs usages, leur constitution politique, leurs forces de terre et de mer, les progrès qu'ils ont fait dans les arts et dans les sciences, avec des anecdotes aussi piquantes que philosophiques. Par le Citoyen Chantreau. Avec trois cartes et six gravures en taille douce, 3 tomes, Paris, Briand, 1792.

Énault, Louis, *Les îles Hébrides*, Paris, Mouzot, 1854.

Faujas de Saint-Fond, Barthélemy, *Voyage en Angleterre, en Écosse, et aux îles Hébrides, ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire naturelle et les mœurs…,* 2 vols, Paris, H. J. Jansen, 1797.

Girard, Jules, *Voyage dans les Highlands et les Hébrides*, Paris, L'exploration, 1878.

Johnson, Samuel, *Voyage dans les îles occidentales d'Écosse*, *in* Johnson, Samuel & Boswell, James, *Voyage dans les Hébrides*. Traduit de l'anglais et annoté par Marcel Le Pape avec la collaboration de Marc Le Pape. Introduction de Maurice Denuzière, Paris, La Différence, 1991.

Johnson, Samuel & Boswell, James, *Voyage dans les Hébrides*. Traduit de l'anglais et annoté par Marcel Le Pape avec la collaboration de Marc Le Pape. Introduction de Maurice Denuzière, Paris, La Différence, 1991.

Knox, John, *Voyage dans les montagnes de l'Écosse et dans les isles Hébrides, fait en 1786 ; par John Knox*. Traduit de l'anglois, 2 vols, Paris – Nantes, Defer de Maisonneuve, 1790.

Macaulay, Kenneth, *Histoire de St Kilda*. Traduit de l'anglais par Marie-Geneviève Thiroux d'Arconville, Paris, Knapen & fils, 1782.

Mazé, Matthieu, *L'invention de l'Écosse. Premiers touristes dans les Highlands*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2017.

Mercey, Frédéric Bourgeois de, « Souvenirs d'Écosse : Hirta, l'île des chasseurs », *Revue des Deux Mondes*, vol. 11, 1837, p. 594-626.

Mercey, Frédéric Bourgeois de, *Scotia ; Souvenirs et récits de voyage*, Paris, Magen & Comon, 1842.

Narjoux, Félix, *En Angleterre. Angleterre – Écosse (les Orcades, les Hébrides) Irlande. Le Pays – les habitants – la vie intérieure*. Ouvrage illustré de seize dessins par l'auteur, Paris, Plon, 1886.

Necker de Saussure, Louis Albert, *Voyage en Écosse et aux Îles Hébrides*, 3 vols, Genève – Paris, J. J. Paschoud, 1821.

Panckoucke, Charles-Louis-Fleury, *Voyage pittoresque aux îles Hébrides. L'île de Staffa et sa grotte basaltique dessinée et décrite par C-L-F Panckoucke*, Paris, 1831.

Planhol Xavier de, « Compte-rendu critiques de *The Farthest Hebrides* », *Geoforum*, vol. 2, n° 4, 1971, p. 70.

Steel, Tom, *Saint Kilda : l'île hors du monde. Trad. de l'anglais par Philippe Babo*, Paris, Édition Peuples du Monde, 1992.

Suard, J. B. A., *Mélanges de littérature*, tome 2, Paris, Dentu, 1803.

Varigny, Henri de, « Un coin de nature », *Le Temps*, 5 mars 1888, (n. p.).

3. Articles médicaux concernant Saint-Kilda & ses habitants

The British Medical Journal, vol. 2, n° 1822, 30/11/1895, p. 1367.

Brydon, Jas, « 'The strangers' cold' », *British Medical Journal*, vol. 2, n° 1336, 7/8/1886, p. 286-287.

Chudleigh, R. Augustine, « 'The strangers' cold' », *British Medical Journal*, vol. 2, n° 1340, 4/9/1886, p. 484.

Dixon, Harold G., « 'The strangers' cold' », *British Medical Journal*, vol. 2, n° 1336, 7/8/1886, p. 286.

Ferguson, T., « Infantile Tetanus in some Western Isles in the second half of the nineteenth century », *Scottish Medical Journal*, vol. 3, 1958, p. 140-146.

MacDonald, C. R., « St Kilda: Its inhabitants and the diseases peculiar to them », *British Medical Journal*, vol. 2, n° 1334, 24/7/1886, p. 160-163.

Mitchell, A., « Consanguineous marriages on St Kilda », *Edinburgh Medical Journal*, 10/4/1865, p. 899-904.

Morgan, John E., « The diseases of St Kilda », *British and Foreign Medico-Chirurgical Review,* vol. 29, janvier 1862, p. 176-191.

Stride, Peter, « The 1727 St Kilda epidemic: smallpox or chickenpox? », *Journal of the Royal College of Physicians of Edinburgh*, vol. 39, n°3, septembre 2009, p. 276-279.

Stride, Peter, "Mycobacterium Tuberculosis in the 1930 Evacuees from St Kilda, Scotland", 8/10/2020, Op Acc J Bio Sci & Res 5(1)-2020 <https://biogenericpublishers.com/jbgsr-ms-id-00111-text/#eluidc3ad7f66>

Turner, G. A., « The successful preventative treatment of the scourge of St Kilda (Tetanus neonatorum), with some considerations regarding the management of the cord in the new-born infant », *Glasgow Medical Journal,* n° 43, 1895, p. 161-174.

4. Articles ou ouvrages scientifiques consacrés à Saint-Kilda (anthropologie, zoologie, ornithologie, botanique, etc)

Anderson, Joseph, « Notes on the relics of the Viking period of the Northmen in Scotland, illustrated by specimens in the Museum », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, vol. 10, 1872-74, p. 536-594.

Barrington, Richard Manliffe, « Notes on the flora of St Kilda », *Journal of Botany*, vol. 24, 1866, p. 213-216.

Elliot, T. J., « Observations on the fauna of St Kilda », *The Zoologist*, vol. 3, n° 19, 1895, p. 281-286.

Elwes, H. J., « The bird stations of the Outer Hebrides », *Ibis*, vol. 2, n° 5, 1869, p. 20-37.

Evans, H., « Great Shearwater at St Kilda », *Annals of Scottish Natural History*, 1898-1899, p. 238-239

Geddes, George & Waterson, Alice, « 'A prodigious number of little cells' Cleitean and the St Kilda World Heritage Site », *Architectural Heritage*, vol. 24, n° 1, avril 2014, p. 103-118.

Grieve, Symington, *The Great Auk, or Garefowl (alca impennis, linn). Its History, Archeology, and Remains,* Londres, T. C. Jack, 1885.

MacGillivray, John, « Account of the island of St Kilda, chiefly in reference to its natural history; from notes made during a visit in July 1840 », *Edinburgh New Philosophical Journal. Exhibiting a view of the progressive discoveries and improvements in the sciences and the arts*, vol. xxxii, octobre 1842, p. 47-70.

Macpherson, Hugh Alexander, *A History of Fowling, etc. With Illustrations,* Édimbourg, D. Douglas, 1897.

Milner, W. M. E., « Some Accounts of the People of St Kilda, and of the Birds in the Outer Hebrides », *The Zoologist*, 1848, p. 2054-2062.

Morgan, J. E., « The Falcon among the Fulmars; or six hours in St Kilda », *MacMillan's Magazine*, juin 1861, p. 104-111.

Muir, Thomas S., « Notice of a beehive house in the island of St. Kilda by Mr Thomas S. Muir. With additional notes by Captain F. W. L. Thomas », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, vol. 3, 1857-1859, p. 225-232.

Sutherland, Dr., « Flora of St Kilda », *Transactions of the Inverness Scientific Society and Field Club*, vol. 3, 1887, p. 218-222.

Thomas, F. W. L., « On the primitive dwellings and hypogea of the Outer Hebrides », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, vol. 7, 1866-1868, p. 153-195.

Wiglesworth, Joseph, *St Kilda and its Birds. A Lecture delivered before the Liverpool Biological Society on an ornithological expedition to the island in the summer of 1902*, Liverpool, C. Tinling & Co., 1903.

5. Films & documentaires consacrés à Saint-Kilda

Films

« The Edge of the World », réalisé par Michael Powell ; avec John Laurie, Finlay Currie, Belle Chrystall ; produit par Joe Rock ; 1937.

« Ill Fares the Land », réalisé par Bill Bryden ; avec George MacInnes ; James Grant ; Ron Donachie ; Morag Hood ; Roy Hanlon ; produit par Robert Love (Portman Production for Scottish Television Enterprises and Channel 4 Television Corporation) ; 1982.

Documentaires

« St Kilda, its People and Birds », réalisé par Oliver G. Pike, produit par Williamson Kinematograph Company, 1908 (5').

« L'île de St Kilda (Écosse) », produit par Pathé Frères ; 1910.

« St Kilda: Britain's Loneliest Isle », réalisé par Paul Robello & Bobbie Mann ; produit par Tropical Production ; 1923 (15').

« A Cruise to St Kilda and the Western Isles » réalisé par Ronald Jay ; Jay Screen's Service ; 1925.

« St Kilda », réalisé par Frank Lowe ; 1929 (10').

« Evacuation of St Kilda », réalisé par John P. Ritchie ; 1930 (11').

« St Kilda – July 1956 », réalisé par Douglas Gray ; 1956.

« St Kilda: the lonely Islands », réalisé par Christopher Mylne ; produit par Films of Scotland, The National Trust for Scotland ; 1966 (39').

« Scotland – St Kilda: A Far Better Place », réalisé par Tom Steel ; produit par Thames Television ; 1972 (54' 17).

« Return to the Edge of the World », réalisé par Michael Powell ; produit par BBC ; 1978 (23').

« Britain's Lost World », produit par IWC Media ; 2008.

« St Kilda: A Wildlife Mystery », réalisé par Iulia Poberezhna ; produit par University of Salford, 2011.

6. Romans, pièces de théâtre & poésies consacrées à Saint-Kilda

Romans graphiques & bandes dessinées consacrés à Saint-Kilda

Bertho, Pascal & Chandre, *Saint-Kilda.* Livre i : *Les esprits d'Hirta*, Emmanuel Proust, 2009.

Bertho, Pascal & Chandre, *Saint-Kilda.* Livre ii : *Les esprits de l'île*, Emmanuel Proust, 2010.

Romans, pièces de théâtre & poésie consacrées à Saint-Kilda

Anon. (attribué à William Erskine), *Epistle from Lady Grange to Edward D_ , Esq.: written during her confinement in the Island of St.Kilda*, Londres – Édimbourg – Glasgow, Cadell & Davies, Mundell & Sons, J. Mundell, 1798.

Altenberg, Karin, *Island of Wings*, Londres, Quercus, 2011.

Bulliard, Éric, *L'adieu à St Kilda*, Fribourg, Éditions de l'Hèbe, 2018.

Collins, William, *An Ode to the Popular Superstitions of the Highlands of Scotland; Considered as the Subject of Poetry*. Inscribed to Mr Home, Author of *Douglas*. The Second Edition, Londres, J. Bell, 1789.

Demét, Colin, *Poetic Tales from St Kilda*, Flesherin, Wordcatcher, 2008.

Dunn, Douglas, *The St Kilda Parliament*, Londres, Faber & Faber, 1981.

Gadsby, June, *The Raging Spirit*, Londres, Robert Hale, 2011.

Gifford, Elizabeth, *The Lost Lights of St Kilda*, Londres, Corvus, 2020.

Glover, Sue, *Bondagers & The Straw Chair*, Londres, Methuen Drama, 2005.

Glover, Sue, *La Chaise de paille (The Straw Chair). Texte français et mise en scène de Guy Pierre Couleau*, *L'Avant-scène théâtre*, 1/4/2003, n° 1133, Paris.

Linett, Deena, *Rare Earth: Poems*, Rochester, BOA Editions 2001.

Mackay, Stuart, *Strands of Time*, los Gatos, Cal., Smashwords, 2015.

Mackenzie, William Cook, *The Lady of Hirta. A Tale of the Isles, being the narrative of the Reverend Ferchard Ross, A.M. Now set forth for the first time and edited by W.C. Mackenzie*, Paisley, Alexander Gardner, 1905.

McCaughrean, Geraldine, *Where the World Ends*, Witney, Usborne Publishing, 2017.

McLachlan, Alexander, *The Poetical Works of Alexander McLachlan*. Selected and Edited with Introduction, Biographical Sketch, Notes, and a Glossary, Toronto, William Briggs, 1900.

Martineau, Harriet, *The Billow and the Rock. A Tale*. Illustrator E. J. Wheeler, (1846) Londres, G. Routledge & Sons, 1888.

Miller, Walter J., *St Kilda: the Arcadia of the Hebrides and Psalms of life*, Londres, Elliot Stock, 1898.

Morgan, Edwin, « Lady Grange on St Kilda », *Sonnets from Scotland* (1984), *in* : Edwin Morgan, *Collected Poems*, Manchester, Carcanet, 1990, p. 442-443.

Shand, Alexander Innes, *The Lady Grange*, Londres, Smith & Elder, 1897.

Turtle, Sylvia, *Island of Birds; a Story about the Islands of St Kilda.* Illustrated by Shona Grant, Édimbourg, Scottish Children's Press, 1998.

7. Autres ouvrages consultés

Adams, Percy G., *Travel Literature and the Evolution of the Novel*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1962.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*. Traduit du russe par Daria Olivier, préface de Michel Aucouturier, Paris, Gallimard, 1975.

Barthes, Roland, « La chambre Claire. Note sur la photographie », *Œuvres complètes*, vol. v, Livres, textes, entretiens 1977-1980. Nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, 1995, p. 791-892.

Bede le Vénérable, *Histoire écclésiastique du peuple anglais*. Tome i « Conquète et conversion ». Traduction, présentation et notes par Olivier Szerwiniack *et al.*, Paris, Les Belles Lettres, 1999.

Braida, Antonella, & Pieri, Giuliana, (eds), *Image and Word: Reflection of Art and Literature from the Middle Ages to the Present*, Oxford, Legenda, 2003.

Brown, Ian, *History as Theatrical Metaphor. History, Myth and National Identities in Modern Scottish Drama*, Londres, Palgrave/Macmillan, 2016.

Chibnall, Steve, *Quota Quickies: The Birth of the British 'B' Film*, Londres, BFI Publishing, 2007.

Cohn, Dorrit, *Le propre de la fiction*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Hary-Schaeffer, Paris, Le Seuil, 2001.

Dixon, Mike, « Foula. The Edge of the World », *High Mountain Magazine*, n° 214, septembre 2000, p. 44-47.

Duchet, Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Postface de Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel, 1995.

Duncan, Ian, « History and the novel after Lukács », *Novel. A Forum on Fiction*, vol. 50, n° 3, novembre 2017, p. 388-396.

Fidler, Roger, *Mediamorphosis. Understanding* New *Media*, Thousand Oaks – Londres – New Delhi, Pine Forge Press, 1997.

Foucault, Michel, *Dits et écrits 1954-88*, tome iii, Paris, Gallimard, 1994.

Garnier, Odile, « Récits de voyage », *in* : *Histoire des traductions en langue française. xviie et xviiie siècles, 1610-1815*. Sous la direction d'Yves Chevrel, Annie Cointre et Yen-Maï Tran-Gervat, Lagrasse, Verdier, 2014, p. 723-768.

Gaudin, Antoine, *L'espace cinématographique. Esthétique et dramaturgie*. Sous la direction de Michel Marie, Paris, Armand Colin, 2015.

Gefen, Alexandre, *Inventer une vie. La fabrique littéraire de l'individu*. Préface de Pierre Michon, Bruxelles, les impressions nouvelles, 2015.

Genette, Gérard, *Fiction et diction*. Précédé de *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil, 2004.

Gilpin, William, *Observations, relative chiefly to Picturesque Beauty, Made in the Year 1772, on Several Parts of England; Particularly the Mountains, and Lakes of Cumberland, and Westmoreland*, 2 vols, Londres, Blamire, 1786.

Goldsmith, Oliver, *Le Voyageur. Le Village abandonné*. Traduction française par A. Legrand, Paris, Hachette, 1893.

Graham, David, « Whittling time: Photography and the Poetry of Memory », *Transactions of the Wisconsin Academy of Sciences, Arts and Letters*, vol. 77, 1989, p. 1-10.

Hamburger, Käte, *Logique des genres littéraires*. Traduit de l'allemand par Pierre Cadiot. Préface de Gérard Genette, (1977) Paris, Seuil, 1986.

Jullier, Laurent, *Analyser un film : de l'émotion à l'interprétation*, Paris, Flammarion, 2012.

Louvel, Liliane, *L'œil du texte : texte et image dans la littérature de langue anglaise*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998.

Lukàcs, Georg, *The Historical Novel*. Translated from the German by Hannah and Stanley Mitchell, Londres, Merlin Press, 1962.

Montaigne, Michel, *Les Essais*. Édition établie par Jean Balsamo, Michel Magnien et Catherine Magnien-Simonin. Édition des notes de lecture et des sentences peintes établie par Alain Legros, Paris, Gallimard, 2007.

Powell, Michael, *Edge of the World: The Making of a Film* (1938) Londres, Faber & Faber, 1990.

Powell, Michael, *A Life in Movies. An Autobiography*, Londres, Faber & Faber, 1986.

Rousseau, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Texte établi, présenté et annoté par Jean Starobinski, Paris, Gallimard, 1969.

Sontag, Susan, *On Photography*, Londres, Penguin Books, 1979.

Sontag, Susan, *Sur la photographie*. Traduction inédite de Philippe Blanchard en collaboration avec l'auteur, Paris, Édition du Seuil, 1979.

Stephanides, Stephanos & Bassnett, Susan, « Islands, Literature, and Cultural Translatibility », *Transtext(e)s Transcultures*, [En ligne], Hors série | 2008, mis en ligne le 15 octobre 2009, <https://journals.openedition.org/transtexts/212> [consulté le 12/12/2020].

Viviès, Jean, *Le récit de voyage en Angleterre au XIIIe siècle. De l'inventaire à l'invention*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1999.

Watson, William John, *The History of the Celtic Place Names of Scotland*, (1926) Édimbourg, Birlinn, 2011.

Wordsworth, William, *The Poems*. Edited by John O. Hayden, 2 vols, Londres, Penguin Books, 1990.

Index des noms propres et principaux concepts

A

Aberdeen 21, 100, 213
Acland, Sir Thomas 68, 70, 82, 180
Adams, Judith
Burdalane 125, 141
Altenberg, Karin 65, 87, 163, 164, 165, 166, 168, 170, 171, 172, 174, 176, 177, 178, 179, 181, 183, 184
Island of Wings 59, 117, 118, 121, 122, 123, 124, 137, 142, 143, 144, 161, 163, 164, 165, 166, 172, 174, 176, 177, 181, 183, 184, 185, 222, 227
Amérique 41, 45, 199
Angleterre 19, 41, 142
Applecross 223
Aran 210, 241
Arason, Guðmundr 20
Arran 66
Assynt 55, 56, 139
Atkinson, George Clayton 67, 70, 80, 118, 121, 174
Australie 31, 111

B

Bakhtine, Mikhaïl 121
Banks, Joseph 195
Barclay, Williamina 237
Barra 207
Barthes, Roland 104, 105, 194, 229
Basses-Terres 70, 97, 144, 146, 151, 160, 161
Bede 19
Belfast 103
Belgique 128
Benbecula 34
Berry, Eric 213
Bertho, P. & Chandre
Saint-Kilda 128, 129, 130, 131
Bible 88, 178, 184, 223, 238

Boece, Hector 21
Boreray 18, 22, 23, 82, 102, 148, 149, 203, 242
Boswell, James 42, 51, 52, 81, 124, 140, 159, 209
Bower, Walter 20, 21, 206
Brougham, Lord Henry 50, 58, 70, 79, 87, 90, 97
Brunel, Pierre 8
Bryden, Bill 125, 204, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 233, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241
Ill Fares the Land 99, 112, 133, 186, 204, 217, 219, 221, 223, 225, 226, 229, 230, 236, 239, 241, 242, 247
Brydon, Jas. 82
Buchan, Alexander 19, 21, 47, 48, 49, 50, 53, 55, 83, 91, 120, 126, 138, 148, 194
Buchanan, George 38
Buchanan, John Lanne 52, 53, 56, 57
Bulliard, Éric 122, 127
L'adieu à Saint-Kilda 122, 124,127
Burke, Edmund 53
Bute 244

C

Caithness 65
Cambridge 63, 131
Campbell, révérend James 40, 45
Canada 102
Carmichael, Alexander 58
Carruthers, Robert 70, 71, 74, 79, 93, 110
Chaplin, Charlie 229
Chatham 82
Chrystall, Belle 206, 213
cinéma 9, 116, 117, 118, 166, 186, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 218, 222, 241, 243, 244, 248
Clarke, Edward Daniel 63, 64
Cohn, Dorrit 119
Compagnie Écossaise des Indes et d'Afrique 41
Comrie 53
Connell, Robert 81, 90, 93, 94, 95, 108
Cook, James 25, 59
Couleau, Guy Pierre 136
Cresswell, Tim 182

Crichton-Stuart, John 33
Currie, Finlay 206

D

Daguerre, Louis 99
Dante 9, 61
Darien 41
Darwin, Charles 82
Davidson, Peter 65
Dickson, David 69, 73, 74
Doré, Gustave 61
Duchet, Michèle 59
Dumfries, Lord 207
Dùn 18, 130
Dunara Castle 235
Dunn, Douglas 187, 188, 190, 198, 201, 230, 241
« Le parlement de St Kilda » 187, 189, 202
« St Kilda's Parliament » 99

E

Écosse 9, 29, 31, 32, 40, 41, 51, 52, 85, 88, 90, 99, 106, 107, 110, 122, 123, 128, 131, 140, 146, 183, 185, 188, 193, 197, 201, 203, 210, 213, 219, 220, 223, 224, 225, 239, 240
Édimbourg 40, 55, 103, 107, 136, 137, 138, 144, 148, 150, 151, 155, 243
Edison, Thomas 198
Église d'Écosse 19, 29, 45, 47, 50, 53, 57, 64, 65, 66, 67, 87, 88, 122, 146, 182, 183, 184, 185, 214
Encyclopédie 12
Eriskay 56
Erskine, Charles 138, 158
Erskine, John 54
Erskine, Lord James 54, 55
Erskine, Rachel (Lady Grange) 53, 54, 55, 56, 91, 124, 125, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 151, 156, 158
Espagne 128
États-Unis 74, 232
Europe 74, 86, 98, 131, 146

F

Ferguson, Alexander Gillies 31
Ferguson, Neil 32, 231
Ferintosh 65
Fiddes, Angus 78
Fidler, Roger 245
Fitzgibbon, Theodora 188, 191, 198
Flaherty, Robert 210, 241
  L'Homme d'Aran 210, 241
Fleming, Andrew 14, 23, 30, 177
Fordun, John of 20
Foula 205, 206, 207, 208, 209
France 128, 131
Fraser, Simon 55
Free Church of Scotland 58, 88, 92, 94, 95, 214

G

Gadsby, June
  The Raging Spirit 128, 131
Gefen, Alexandre 121
Genette, Gérard 118, 119
Genève 85
Gifford, Elizabeth 131, 132
  The Lost Lights of St Kilda 123, 127, 128, 131
Gillies, Donald John 102
Gillies, Neil 228
Gillies, Norman John 228
Gladstone, William Ewart 93, 104
Glasgow 29, 31, 49, 74, 78, 91, 94, 96, 102, 132, 178, 180, 221, 229
Glover, Sue 87, 136, 138, 139, 151, 154, 156, 158, 159, 166
  La Chaise de paille 54, 117, 122, 123, 125, 135, 136, 137, 141, 142, 143, 147, 152, 153, 156, 158, 164, 166, 167, 169, 171, 175, 176, 184, 222, 227
Goldsmith, Oliver
  « The Deserted Village » 222, 223, 238
Gordon, Jerold James 244
Gordon, Seton 209
Graham, David 199

Grande-Bretagne 7, 24, 26, 27, 30, 31, 34, 39, 47, 57, 71, 86, 93, 94, 97, 98, 102, 109, 110, 128, 179, 180, 186, 192, 198, 220, 234, 238, 248
Grange, Lady : voir Erskine, Rachel
Grant, James 232
Guernesey 62
Guillaume IV 58

H

Hamburger, Käte 119, 120, 189
Hannan, Michael 245
Harcourt, William Vernon 94
Hardy, Thomas 190
Harman, Mary 22, 56
Harris 10, 41, 45, 90
Hautes-Terres 27, 40, 42, 53, 57, 61, 62, 63, 65, 66, 69, 76, 88, 93, 94, 199, 233
Heathcote, Norman 69, 95, 96, 110, 233
Hébrides 12, 20, 21, 24, 25, 29, 30, 31, 34, 38, 40, 41, 47, 49, 53, 54, 56, 57, 68, 70, 80, 85, 92, 93, 94, 96, 98, 99, 100, 140, 146, 147, 150, 160, 174, 190, 195, 199, 207, 208, 210, 219, 235, 246
Heskeir 55, 150
hétérotopie 14, 73, 112, 179, 181, 182, 186, 248
Hirta 12, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 38, 40, 41, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 65, 66, 68, 70, 71, 73, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 104, 109, 122, 129, 131, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 157, 160, 161, 163, 168, 169, 172, 174, 175, 176, 178, 184, 191, 195, 202, 204, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 214, 219, 224, 226, 228, 230, 231, 236, 237, 243, 244, 245, 248
HMS Flirt 89
HMS Harebell 239
Hoare, Lydia 68, 70
Holyrood 107
Hood, Morag 237
Hope of Rankeillour, Thomas 56
Hudson, Henry 25

I

ImmersiveMinds 245
Iona 97
Irlande 24, 68, 76, 77, 106, 210
Islande 77, 109

J

Jamie, Kathleen 127
Johnson, Samuel 42, 51, 52, 72, 81, 140, 209

K

Kearton, Richard 209
Kelsall, M. 92
Kennedy, Duncan 88
Kennedy, Thomas 28
Kilchrenan 64
Kirwan, Kitty 222
Knox, Robert 41
Korda, Alexander 206

L

Laurie, John 206
Leyde 44
Liverpool 111
Lochaline 239
London Review of Books 188, 190
Londres 40, 44, 51, 54, 55, 103, 155
Lukács, Georg 121

M

Macaulay, Kenneth 10, 12, 19, 22, 33, 46, 51, 52, 54, 56, 57, 59, 75, 78, 95, 120
MacCrimmon, Euphemia 58
MacCulloch, John 7, 61, 62, 63
MacDonald, Dr John 65
MacGillivray, John 96
MacGinnis, Niall 206, 211
MacGregor, Alasdair Alpin 209, 210

MacInnes, George 226
Mackay, John 89, 90, 94, 214
Mackenzie, Elizabeth 64, 65, 67, 68, 71, 164, 165, 174, 186
Mackenzie, James Bannatyne 171
Mackenzie, Neil 21, 22, 57, 58, 59, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 78, 80, 88, 95, 99, 163, 164, 166, 170, 172, 174, 177, 178, 179, 180, 182, 185, 186, 196, 245, 247
Mackenzie, William Cook 124
MacKinnon, Sarah 245
Maclean, Lachlan 181, 182
MacLennan, Roderick 87, 138
Macleod, Angus 87
Macleod, Fiona 106
Macleod, Lauchlan 87
Macleod, Lord Norman 56
Macleod, Norman (Photographe) 100, 103, 104, 106, 107, 127, 187, 188, 191, 202, 231
Macleod, Norman (Révérend) 68, 73, 74, 179
Macleod of Harris 38
Macleod of Macleod, Norman 56, 69, 90, 91, 140
Macleod of Macleod, Sir Reginald 33
MacMillan, Sir James 244
Macpherson, Dr John 52, 57
Macpherson, James
Fragments of Ancient Poetry 57, 195
Martin 46
Martineau, Harriet 124, 139
The Billow and the Rock 139
Martin, Martin 9, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 33, 34, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 56, 59, 75, 79, 81, 83, 84, 95, 116, 120, 147, 179, 209, 215, 245, 246
McCaughrean, Geraldine 126, 127
Where the World Ends 123, 126
McKenzie, Stuart 244
Menzies, Robert 53
Mercey, Frédéric Bourgeois de 28, 29, 86, 98
Milton, John 61
Minecraft© 245
Mingulay 207, 208, 246
Ministère de la Marine 30

Miralles, Enric 107
Monro, Donald 24, 37, 38, 39, 40
Montaigne 25, 44
More, Thomas 9
Morgan, Edwin 125, 135
Morrison, Trevor 243, 244
Morvern 131, 132, 133, 239
Moscou 198
Murdoch, John 93
mythopoétique 8, 10, 11, 14, 25, 26, 33, 34, 35, 37, 40, 63, 69, 72, 80, 83, 84, 85, 93, 94, 95, 99, 101, 102, 107, 112, 116, 120, 122, 123, 124, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 135, 137, 147, 148, 152, 156, 157, 160, 161, 163, 165, 166, 170, 175, 179, 180, 181, 182, 186, 200, 204, 206, 210, 217, 218, 223, 230, 232, 235, 238, 243, 244, 245, 248

N

Nairn 52
Napier, Commission 93, 104
Narjoux, Félix 146
National Film & Television Archive 205
Necker de Saussure, Louis-Albert 80, 82, 85, 86
Newcastle 174
New-York 91
Niépce, Joseph Nicéphore 99
Norvège 20
Nouvelles-Hébrides 98
Nouvelle Zélande 82

O

Oban 243
Orpheus Choir 221

P

Park, Mungo 25
Pennant, Thomas 195
Peti Dabrovacki 91
photographie 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 187, 188, 189, 191, 194, 196, 197, 198, 200, 202, 229, 231, 243, 244, 246

Pinkerton, John 53
Polynésie 82
Port Phillip 111
Portree 85, 146
Powell, Lawrence Fitzroy 52
Powell, Michael 21, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 231, 240
200,000 Feet on Foula 207
À l'angle du monde 130, 186, 203, 205, 206, 207, 210, 217, 219, 220, 222, 223, 226, 227, 241
Edge of the World. The Making of a Film 208
La Chaise de paille 215
Retour à l'angle du monde 209
Pressburger, Emeric 206
Preston 151
Priscilla 111
Punch 92, 103

Q

Quine, David 118

R

Raasay 38, 39
Rachel Erskine (Lady Grange) 54
Récits de voyage 8, 12, 13, 14, 17, 18, 25, 28, 30, 34, 37, 42, 44, 50, 52, 56, 57, 58, 59, 65, 83, 84, 86, 87, 93, 104, 106, 115, 116, 119, 120, 127, 146, 147, 165, 166, 172, 179, 181, 195, 246, 247
Reims 44
Revue des Deux Mondes 29, 86
Robello, Paul & Mann, Bobbie
St Kilda Britain's Loneliest Isle 229
Rock, Joe 205, 209
Roderick the Impostor 45, 53
Rousseau, Jean-Jacques 25, 37, 44

S

Saint Colomba 160
Sainte Hilda 19

Sands, John 90, 91, 92, 93, 99, 101, 102, 103, 104, 191, 230
Sannox 66
Schaeffer, Jean-Marie 120
Scotsman 228, 229
Shand, Alexander Innes 125
Shepperton 205
Shetlands 205, 207, 210
Skye 38, 40, 52, 55, 56, 93, 139, 146, 148
Sleat 52
Soay 18
Sontag, Susan 106, 108
SSPCK 10, 51, 64, 65, 74, 138, 168
Stac an Armin 18, 48, 126, 127
Stac Lee 18
Stac Levenish 18
Staffa 195
Steel, Tom 228, 236, 239
Stornoway 98
Stuart 54, 55
Stuart, Charles Édouard 56, 140
Sturgeon, Jenny 244
Suisse Romande 127
Sutherland 55
Sutherland, Grant 214
Swift, Jonathan 9

T

Tagliabue, Benedetta 107
Tchaïkovski 198
Thatcher, Margaret 201
The British Medical Journal 77, 79, 81, 82
The Glasgow Herald 81, 93, 94
The Glasgow Medical Journal 78
The Highlander 93
The Inverness Courier 70, 93
The Lost songs of Saint-Kilda 243
Tir-nan-Og 9
Toland, John 42
Tolkien, J. R. R. 8
Trollope, Anthony 109

Trotternish 38, 39
Turtle, Sylvia
  Island of Birds 123, 125

U

Uist 17, 34, 48
Ultima Thule 9, 203, 206, 207

V

Van-Diemen 98
Victoria (Reine) 181
Victoria, Reine 104, 179, 198
Vulcan 180

W

Wafer, Lionel 41
Watson, W. J. 211
Wells, H. G. 9
Whitby 19
Whitley 19
Williamson, Lambert 221
Williamstown 111
Wilson, George Washington 100, 106
Wilson, James 71, 72, 73
Wordsworth, William
  « The Solitary Reaper » 199

Y

Yeats, William Butler 106

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 7

Première partie

L'histoire de Saint-Kilda et les récits de voyages 15

Chapitre 1 : Présentation de l'archipel de Saint-Kilda 17
1. Localisation et description de l'archipel 17
2. Étymologies 18
3. Préhistoire et histoire 22
4. Les « Bons sauvages » 25
5. L'évacuation et Saint-Kilda de 1930 à nos jours 30

Chapitre 2 : Les premiers récits de voyage vers Saint-Kilda : à l'origine d'une fascination 37

Chapitre 3 : Voyages et récits de voyages au XIXe siècle 61
1. La parole scientifique 61
2. Les bouleversements de l'ère Mackenzie 64
3. Diagnostics médicaux et hygiène de vie 74
4. Rites initiatiques et caractéristiques physiques 82
5. L'engouement international pour l'archipel 85
6. L'emprise de la religion 87
7. Journalisme et tourisme 93
8. Saint-Kilda : la photographie et le cliché du « Parlement » 99
9. Évocations d'un départ 108
10. L'évacuation du 29 août 1930 111

Deuxième partie

L'histoire de Saint-Kilda racontée par le biais de la littérature et des films 113

Introduction – Raconter Hirta : la question narratologique au cœur des représentations littéraires et cinématographiques de Saint-Kilda 115
1. Saint-Kilda et la biofiction 116
2. Autres genres et autres récits 124

Chapitre 1 : Le regard, la condition des femmes sur Hirta et la mythopoétique dans *La Chaise de paille* (1988) de Sue Glover..... 135
1. Historicité du personnage de Lady Rachel Grange dans *La Chaise de paille*..... 137
2. Les Femmes à Saint-Kilda 143
3. Regards, surveillance et voyeurisme dans *La Chaise de paille* 152
Conclusion 158

Chapitre 2 : Morts et renaissances dans *Island of Wings* de Karin Altenberg 163
1. L'arrivée sur l'île et les premiers décès 166
2. La désagrégation du couple MacKenzie..... 173
3. Renaissances..... 177
Conclusion 184

Chapitre 3 : Contempler le visiteur dans « Saint-Kilda's Parliament : 1879-1979 » de Douglas Dunn : la poésie de l'absence 187
1. Poème et photographie : description et temporalité présente.... 189
2. Avertissement et temporalité future..... 194
3. Nostalgie et futur dans le passé..... 197
Conclusion 202

Chapitre 4 : L'évacuation d'Ultima Thule vue par le cinéma (*À l'angle du monde* et *Ill Fares the Land*) 203
1. Personnages et tragédies personnelles dans *À l'angle du monde*..... 205
1. Genèse du film 205
2. L'île de la « mort » 211
3. Modernité et traditions..... 214
2. L'histoire de Saint-Kilda en tant que parabole dans *Ill Fares the Land* 222
1. Aspects idéologiques du film 222
2. La mort et le respect de l'authenticité 226
3. Le retour de l'enfant prodigue 229
4. Modes de vie et changements sociaux..... 230
5. L'épidémie de grippe de mai 1926..... 236
6. L'infirmière et la décision de partir 236
7. L'évacuation 238
Conclusion..... 240

Conclusion : Une île aux confins du monde..... 243

Annexe : Traduction de « St Kilda's Parliament: 1879-1979.
The Photographer Revisits his Picture » de Douglas Dunn 249

Bibliographie 255

Index des noms propres et principaux concepts 275